DE L'AFRIQUE,

CONTENANT

LA DESCRIPTION DE CE PAYS,

PAR LÉON L'AFRICAIN. 1864

ET

LA NAVIGATION DES ANCIENS CAPITAINES PORTUGAIS AUX INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES.

TRADUCTION DE JEAN TEMPORAL.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT

POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

À MONSIEUR

LE DAUPHIN,

MONSEIGNEUR, ayant entendu le contentement et le plaisir que vous avez reçu du premier livre de l'Afrique que je vous fis présenter ces jours passés par le seigneur d'Urfé, je me suis mis en devoir, avec la plus grande diligence

qui m'a été possible, de vous rendre en notre langue françoise le second volume, que, je pense, votre excellence ne trouvera moins beau que le premier, mêmement que vous verrez par les navigations des Portugais aux Indes, non cherchées jusqu'à eux, les discours qu'ils en ont faits, chose certainement digne d'être vue et d'être lue. Et quant au voyage de l'Arabie-Heureuse, Déserte et Pierreuse, elle suivra toutes ces navigations aux Indes, tant orientales qu'occidentales, avec la description de l'Éthiopie, et des terres de ce grand seignenr Prête-Jean, véritablement grand seigneur pour le nombre des royaumes qu'il possède jusqu'aux confins de la mer Rouge. Et par le discours du noble fleuve du Nil, vous entendrez les mœurs et coutumes des nations étrangères, et rapporterez, entre

les princes vertueux, la réputation et la gloire d'entendre et d'aimer la description des lieux, les figures des personnes, la connaissance de toutes choses rares, inconnues et non encore vues. Et pour mieux vous le faire voir, j'y ai fait peindre la carte de l'Afrique, et le simulacre de l'Arabie, animaux étranges, et six temples en la description de l'Éthiopie, ensemble la carte, qui montrera les royaumes et confins de ce grand seigneur Prête-Jean, et aussi pour voir les lieux et pays où traverse ce noble fleuve du Nil, entre ceux du monde le plus grand. Et toutes ces choses, comme singulières, recevra votre grandeur, en attendant votre commandement pour mettre en lumière le troisième tome, que j'espère bientôt consacrer et dédier à votre perpétuelle mémoire; là où je repré-

senterai encore les figures de la grandeur de l'arbre, qui a trois pieds, du plantain, les feuilles de dix ou douze palmes de longueur et largeur, la carte de l'île Espagnole, et celle de la navigation du monde nouveau, aux Anciens inconnus, avec le découvrement de la grande cité de Temistitem au Mexique, nommée la Nouvelle - Espagne, la grande province du Pérou, et autres royaumes, provinces et cités, avec les navigations faites depuis aux Indes, du côté de septentrion, nommée depuis, la Nouvelle-France, découverte par le commandement du très - chrétien roi François, premier de ce nom, roi de France, votre aïeul, par les Bretons et Normands, et depuis par Jean de Verrazano, Florentin, et par l'un de ses capitaines, Jacques Cartier, et de cette notre Nouvelle-France, je représente-

rai la figure par cartes, avec celles du Brésil, de la Guinée, et de la Taprobane, nommée des modernes Sumatra, avec l'universelle figure du monde nouvellement retrouvé. Vous suppliant très-humblement, prince très-illustre, de favoriser ce second tome comme vôtre ; qui vous fera juger par sa délectable, et non moins utile lecture, combien nous sommes redevables à ceux, lesquels sans avoir égard à la peine ou travail, et aux terribles et furieux assauts de guerre, fortune et tempête de mer, nous ont voulu donner la jouissance de leur très-louable labeur. Qui sera l'endroit, prince très-vertueux, où je supplierai le créateur vous donner, avec telle félicité, augmentation d'honneur si grande que chacun la vous désire. Cependant, je demeurerai en ce ferme propos toute ma vie d'expo-

ser corps et biens en votre service. De Lyon, ce vingt-cinquième de juin mil cinq cent cinquante-six.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN TEMPORAL.

PRÉFACE

DU TOME DEUXIÈME.

Combien que les antiques se soient merveilleusement adonnés à enquérir et rechercher les choses occultes, les origines et causes de tout ce que nature a forgé en l'univers : si est-ce qu'ils n'ont jamais eu la connaissance des secrets les plus admirables, qui fussent en tout ce globe, c'est à savoir, de l'entrée des pays étrangers et barbares, reclus et cachés jusqu'à notre temps ; auxquels, outre ce que les Espagnols ont discouru jusques vers le ponant, les rois de Portugal ont fait ouverture jusqu'à la mer Océane et au vent de gerbin, appelé aujourd'hui la terre neuve du Brésil, qui touche les Indes Occidentales au royaume de Castille, du côté de levant

Terre neuve du Brésil.

et autres parties vers le pôle antarctique. Mais ce malheur est advenu que, de tels braves desseins et hautes entreprises, on ne trouve homme qui en ait laissé écrits ou commentaires, par lesquels l'on puisse connaître comme les navires dudit seigneur aient outrepassé le cap de Bonne-Espérance du côté dudit pôle antarctique; et comme de là, tirant au levant, il a pénétré toute la côte d'Ethiopie, Arabie, Perse et les Indes Orientales, où est assise la fameuse cité de Calicut. Et pour autant que par succession ou injure du temps la mémoire de tels hauts gestes pourroit périr au grand détriment de toute la postérité, j'ai estimé être une entreprise fort louable et concernant le bien public, si je prenois la peine de recueillir et mettre ensemble, le mieux qu'il me seroit possible, aucunes lettres et navigations contenues en ce tome; combien qu'aucuns mariniers, gens de gros et lourd esprit, en aient écrit quelques-unes mal forgées et chargées de redites, et pour cela, portant plutôt ennui que plaisir au lecteur, lesquelles avons dressées et limées selon la portée de notre petit esprit, faisant un brief recueil des admirables discours faits par plusieurs et divers grands personnages, afin que par ce moyen un chacun pût facilement venir à la connaissance de ces merveilleux trésors, auparavant mucés et cachés de nous; me contentant bien de ma part, de faire ouverture à tous bons esprits, qui en après suivant, ce mien présent projet, pourront plus amplement, et par meilleur ordre, rédiger le tout en historiale description.

Navigation admirable du roi de Portugal.

Que s'il eût plu à Dieu d'inspirer les rois de Portugal de faire coucher par écrit et mettre en chroniques, ce que par succession de temps a été découvert par leurs capitaines, aux terres, îles et pays étrangers, ensemble l'assiette, la largeur et longitude desdits lieux, ils n'eussent seulement laissé mémoire immortelle de leur nom; mais se fussent obligé à eux toute la postérité, outre ce grand contentement que eussent pris tous bons esprits de lire, voir, savoir et connaître choses si nouvelles et admirables. Car quant à ce qu'en a touché le seigneur Damian de Goës, gentilhomme portugais, sur l'entreprise de Diu, et aucunes de ces parties, cela est le moindre point de tous les discours d'un si grand et divers pays, en diverses fois découverts par plusieurs capitaines; et par faute de gens qui y aient mis la main pour en décrire, le plus beau et le meilleur est demeuré en oubli non plus ni moins que si jamais ces terres n'eussent été découvertes. Quoi? Ne voyons-nous pas que les termes et limites du monde, du côté de ponant, dit l'Inde Occidentale, de tout temps habitée et peuplée de gens, a demeuré longuement inconnu? combien que Platon témoigne que les antiques Egyptiens en aient eu la connaissance. Mais depuis certain temps en çà, Dieu a fait, pour l'exaltation de son saint nom et pour l'accroissement du bien public, que ce pays a été mieux découvert que jamais auparavant, par dom Tristan de Cugna, délégué de la part du roi de Portugal aux Indes Orientales: lequel d'une grande industrie et dextérité, accompagnée d'un heur fatal,

Damian de Goës, historiographe portugais.

Historiographes sont grandement nécessaires à la République.

Egypte découverte par Tristan de Cugna.

est venu jusqu'au cap de Bonne-Espérance, à trente-trois degrés près du pôle antarctique, et puis, par fortune qui a grande puissance sur mer, il fut jeté sur le ponant, environ quatre cent quarante lieues, là où il trouva au milieu de la mer, une île, contenant en rotondité cinquante lieues, mais de plus longue étendue, que l'île saint Thomas, où il y avoit beau haure du côté de levant, étant distante de la ligne du pôle antarctique, trente-six degrés et demi, s'étendant sur notre pôle de l'Éthiopie au royaume de Benin, levant et ponant avec le fleuve Jordan, ou sur le cap de l'arène de la terre du Brésil, de siloc et maistro, avec le fleuve de Saint-Dominique qui est en ladite terre, et par grecco et garbin avec le cap Noir de l'Éthiopie ; ayant ladite île, quatre autres petites îles adjacentes de la part du pôle antarctique, vers le ponant et levant, et encore deux autres îles plus prochaines de la part du ponant : pays fort beau, bien aéré, plaisant et de belle assiette, tout ainsi qu'en Sinylle et Grenate : combien qu'on ne tienne pas pour certain si elle est habitée ou non. Outre cette île, il s'en trouve encore une autre distante de levant, trente-huit degrés et demi du côté du pôle antarctique, découverte autrefois par un capitaine du roi de Portugal, nommé Gonzade Alvarès, auparavant à nous inconnue.

Je ne m'amuserai ici à faire énumération de plusieurs autres îles trouvées par lesdits capitaine délégués par le susdit seigneur, ni à raconter de la très-grande île de Saint-Laurent du côté de ponant,

dedans la ligne du tropique de Capricorne ; lesquelles contrées sont demeurées sans nom et sans connaissance, non tant par l'injure du temps, que par négligence d'en écrire histoire : tellement que pour résolution de mon dire, je confesse que ceux qui font les histoires des gestes de leur temps, méritent gloire immortelle; et, en cas pareil, ils ne sont à frauder de leur honneur, ceux qui font les recueils des esprits d'autrui ; je le dis, pour autant que je me suis étudié à mettre en ordre, tout ce, qui est venu à ma connaissance, touchant les discours, erres et navigations de ces braves capitaines portugais et autres. Que si vous trouvez ma disposition trop rude ou étrange, vous prendrez cela en bonne partie, ayant en considération, que l'original étoit ainsi couché.

Louange des historiographes.

EXTRAIT

DU

PRIVILÉGE DU ROI.

PAR grâce et privilége du roi, est permis et octroyé à Jean Temporal, Libraire de Lyon, d'imprimer, ou faire imprimer, tant de fois et en tel nombre que bon lui semblera, ce présent livre, intitulé : *Le second Tome de l'Histoire d'Afrique, et autres suivants ;* et sont faites inhibitions et défenses de par ledit seigneur à tous les autres Libraires et Imprimeurs, et personnes quelconques, de ne imprimer, ne faire imprimer, vendre ni distribuer, en ses pays, terres et seigneuries, autres que ceux que aura imprimé ou fait imprimer ledit Temporal; et ce durant le temps et terme de six ans, à commencer du jour et date, que seront parachevés d'imprimer lesdits livres, sous peine de confiscation des livres qu'ils imprimeroient, et d'amende arbitraire, applicable audit seigneur. Et outre ce, ledit seigneur, tant pour cette œuvre que pour autres contenues et mentionnées en sesdites lettres, en mettant au commencement ou à la fin, en brief et au vrai (sous peine d'encourir crime de faux) le contenu en sesdites lettres de privilége; veut et lui plait, qu'elles soient tenues pour suffisamment

signifiées à tous Libraires, Imprimeurs et autres: et soit cela de tel effet et vertu, que si lesdites lettres leur avoient été expressément montrées et signifiées; sauf, que s'ils veulent prétendre qu'elles contiennant moins que ce que ledit Temporal aura mis en soudit bref, ils seront remis à en demander exhibition pardevant le sénéchal de Lyon, ou son lieutenant, lequel, quant à ce, a été commis par cesdites présentes; le vidimus desquelles ledit Temporal sera tenu de délivrer à tous Libraires et Imprimeurs, et autres, qui l'en requerront, à leurs dépens; et y sera ajouté foi comme à l'original, nonobstant oppositions et appellations quelconques, mandements, ordonnances, restrictions, défenses, établissements de cour et jurisdiction, et lettres à ce contraires, lesdites inhibitions et défenses tenant, comme plus à plein est contenu et déclaré par lesdites lettres de priviléges, sur ce données à Chantilly, le septième de mai 1554.

Par le Roi,

Vous présent,

BURGENSIS.

La première impression de cette œuvre a été achevée le vingtième de juin 1556.

DISCOURS

SUR LES VOYAGES

DE LOUIS DE BARTHÈME,

BOLOGNOIS.

Louis de Barthème, Bolonois, a tant diligemment et par le menu traité des choses mémorables et autres singularités de l'Inde, et autres îles produisant l'épicerie, que entre tous les antiques, il ne s'en trouvera un qui le puisse seconder; mais ses écrits corrompus par l'injure du temps, ont été obscurcis et couverts de plusieurs erreurs et incorrections

par maintes années, et là fussent encore demeurés ensevelis à l'avenir, si par la grâce de Dieu ne me fût tombé entre les mains un Traité de Christophe de Larclerc de Sybilie, lequel ayant recouvré un vieil exemplaire en langue latine, touchant lesdits Voyages, dédiés au révérendissime cardinal Carvajal de de Sainte-Croix, a pris la peine de le traduire en espagnol. Et de cette translation me suis aidé à la correction de plusieurs endroits gâtés et corrompus en cedit auteur, qui premièrement avoit couché son œuvre en notre langue italienne, et adressé à très-illustre dame madame Agnesine, parangon de toutes les nobles et excellentes dames, qui de notre temps se sont retrouvées en tous le pays d'Italie, fille de très-illustre seigneur Frédéric, duc d'Urbin, sœur de très-noble seigneur Guydobal, épouse de très-haut et très-puissant seigneur Fabrice Collonne, mère d'excellent seigneur Ascagne Collonne, et de dame Victorine, marquise de Gouvast. Or le susdit auteur a divisé son œuvre en six parties.

La PREMIÈRE traite de son voyage en Egypte, Syrie et Arabie-Déserte.

La SECONDE, de l'Arabie-Heureuse.

La TROISIÈME, du pays de Perse.

Les QUATRIÈME et CINQUIÈME, du discours de toute l'Indie, et des îles produisant l'épicerie.

La SIXIÈME, de son retour en Portugal, qu'il fit côtoyant la marine d'Éthiopie et du cap de Bonne-Espérance, passant aussi par quelques îles de la mer Océane occidentale.

A TRÈS-ILLUSTRE

ET TRÈS-VERTUEUSE DAME,

MADAME LA COMTESSE D'ALBI,

DUCHESSE DE TALLIACOSSE,

DAME AGNESINE FÉLTRIA COLLONNE.

LOUIS DE BARTHÈME,

BOLOGNOIS,

DÉSIRE FÉLICITÉ.

PLUSIEURS avant moi se sont adonnés à rechercher et remarquer les terres et pays étranges, tant que par grandes et diverses études, ont fait leur effort de parvenir à l'accomplissement de leurs désirs. Les autres, encore de plus gentil esprit, ne se contentant de la connoissance de la terre et de son contenu, ont commencé avec certaines notes et observations à discourir les hautes et célestes régions,

comme ont fait les Chaldéens et Phéniciens, lesquels de bon droit ont mérité louange et honneur plus ample que les autres, outre le plaisir et contentement de leur esprit. Or moi donc, à l'imitation de tels grands personnages, me suis mis à découvrir quelque petite partie de notre masse terrienne, laissant aux autres la difficile inquisition des cieux, sentant ce fardeau par trop pesant et plus convenable aux épaules d'Atlas, et d'Hercule qu'aux miennes. Mais pour autant que la portée de mon esprit ne s'étendoit jusque-là, de parvenir à cette tant désirée connaissance, par mon étude ou par conjecture, je déterminai d'y employer ma personne même, et de mes propres yeux voir et connoître la situation des lieux, la qualité des gens y habitant, la diversité des bêtes, la variété des arbres tant fruitiers que d'autres, la douceur des fruits, et l'odeur des fleurs de toute l'Égypte, Syrie, Arabies Déserte et Heureuse, de la Perse, de l'Inde et de l'Éthiopie, espérant par ce moyen en acquérir bonne et juste connoissance, vu même qu'un seul témoignage de la vue est plus à estimer que dix ouï-dire.

Après donc avoir donné contentement à mon sprit en discourant et traçant diverses provinces et étranges nations, j'ai estimé être

encore requis pour l'acquit de mon office, mettre en avant et public tout ce que à part moi avois colligé et noté. Et de fait, me suis adonné à faire une historiale description de tous mes erres et voyages selon le style et médiocrité de mon petit esprit, me persuadant que ce sera œuvre très-agréable à ceux qui prendront plaisir à la lecture d'icelle. Que, si avec grand labeur, périls innombrables, fâcheries et difficultés indicibles, je me suis délecté à visiter et voir plusieurs habitations, lois et coutumes ci-devant inconnues, par plus forte raison les lecteurs pourront sans danger gracieusement en recevoir un même plaisir et profit que moi. Or, après avoir longtemps tourné et viré en ma pensée à qui de bon droit je pourrois dédier mes labeurs et fatigues, entre toutes autres s'est offerte votre très-noble et haute seigneurie qui est un réceptacle et trésor de toutes sciences et vertus héroïques. Je ne veux ici parler de la divine sagesse du très-illustre et très-excellent seigneur duc d'Urbin, votre père, lequel nous est pour un exemple et image, voire un soleil de tous arts et faits belliques. Je me tais de votre très-noble frère qui, encore qu'il soit jeune, fait telle expérience de soi ès lettres grecques et latines, que non sans cause il est

aujourd'hui tenu et réputé un Démosthène ou Cicéron. Puisque donc votre seigneurie est descendue de tels et si clairs fleuves redondants de toute vertu et noblesse, il est impossible qu'elle ne se délecte à la lecture des œuvres grands et merveilleux, et aussi qu'elle ne prenne plaisir de venir à la connaisance de cela où (comme l'on dit vulgairement), avec les ailes de volonté, les pieds corporels cheminеroient; même que ce fut une des plus hautes louanges données à Ulysse d'avoir vu les coutumes de divers peuples et nations. Mais d'autant que vous êtes fort empêchée aux affaires de votre très-noble seigneur et mari non plus ni moins qu'une nouvelle Artémise aime et observe deux nobles plantes en les nourrissant qui sont comme un Apollon Diane, et en outre occupée au gouvernement de votre maison, laquelle maintenez en bonne règle et police, il me suffira si entre autres grandes œuvres votre plaisir est de lire quelquefois ces miens petits labeurs et discours. Car vous n'êtes du nombre de ceux qui, prêtant l'oreille à folles chansons, vaines et oisives paroles, attendent les heures et n'ont en aucune estimation le temps qui est tant précieux, soudain et irrécupérable comme l'avez toujours regardé et observé diligemment,

ne permettant passer un seul jour sans quelque libérale et utile occupation. Et d'autant que cette œuvre n'est couchée en langue friande, ni ornée de telles couleurs que votre seigneurie le requiert, je vous prierai excuser la petitesse de mon bas esprit, vous contentant de la vérité y contenue. Que si mon labeur est reçu gracieusement de vous et approuvé par votre jugement, ce me sera un merveilleux contentement et très-ample récompense de ma longue pérégrination, qu'à bon droit je peux nommer horrible exil; car j'y ai souventes fois enduré faim, soif, froid, chaud, guerre, prison et autres infinies calamités et périls auxquels je suis maintenant accoutumé et endurci, de telle sorte que mon intention est de tenter en brief pareils assauts et faire voyage ès parties septentrionales, moyennant l'aide du seigneur, puisque par sa divine grâce j'ai déjà parcouru les terres, îles et mers orientales et toutes les plages du midi et occident. Et puisque je suis plus né et enclin à cette étude qu'à nulle autre, j'ai arrêté d'y employer la meilleure part de mes briefs et fugitifs jours.

VOYAGES

DE

LOUIS DE BARTHÈME,

BOLONOIS.

LIVRE PREMIER.

Comment l'auteur s'embarqua à Venise et parvint à Alexandrie, et de là au Caire.

Le même désir, qui a mû plusieurs à parcourir la diversité des monarchies de l'univers, m'a semblablement incité à cette même entreprise. Mais pour autant que les autres pays ont été suffisamment découverts par nos majeurs et ancêtres, j'ai voulu tirer autre part, et visiter ce que les hommes avoient jusques ici moins fréquenté. Au moyen de quoi, avec la conduite de Notre-Seigneur, je partis de Venise; faisant voile de sorte que, par mes journées, j'arrivai en Alexandrie,

cité d'Égypte, de laquelle n'est ici besoin d'en rien toucher, puisque ses qualités sont assez notoires à tous. Or, désirant d'expérimenter cas nouveaux, j'entrai dans ce noble fleuve du Nil, et de là parvins au Caire, où je pris plaisir à contempler sa grandeur, qui n'étoit toutefois si démesurée qu'on la faisoit, et comme son renom le portoit; car, en vérité, il est seulement de même étendue et grandeur que Rome, mais mieux peuplé et garni de plus de gens de guerre. Plusieurs sont en cette erreur, qu'ils pensent que hors le Caire se trouve un grand nombre de villes qui soient de son circuit même; ce qui répugne à vérité, d'autant qu'elles sont loin de là environ deux ou trois milles, et ne sont, à dire le vrai, que simples villages. Je ne m'amuserai ici à raconter de leurs religion, foi, coutumes et façons de faire, puisque ces choses sont assez connues à un chacun, et est notoire que le Caire est habité des Maures et Mammeluchiens, ayant le grand soudan pour leur seigneur, qui est serviteur de Mammeluch, seigneur des Maures.

Soudan, serviteur de Mameluch.

De Barut, Tripoli, Alepo, Aman, Menin, Damasc et des singularités et antiquités qui s'y retrouvent encore aujourd'hui.

Je ne m'arrêterai ici à réciter les grandes richesses et beautés du Caire, et la superbité des Mammeluchiens, parce que chacun en est déjà assez averti. Partant donc du Caire, je me mis de rechef sur le Nil, reprenant mes erres en Alexandrie, et de là faisant voile, arrivai à Barut, cité et port de la Syrie, distant de là environ cinq cents milles, où je fis long séjour.

Elle est peuplée d'un grand nombre de Maures, parce qu'elle est abondante en tout ce que l'homme pourroit souhaiter. Elle n'est de toutes parts environnée de murailles, mais seulement de ponant, et là flotte la mer. Je n'y vis autre chose digne de mémoire, sinon une antiquaille, où l'on disoit que la fille du roi était mise lorsque le dragon la devoit dévorer : de quoi elle fut préservée par saint George, et puis par lui-même rendue au roi son père. Or, me départant de là, je pris la part de levant pour atteindre Tripoli et Syrie, distantes de Barut environ deux journées.

Tripoli est une cité très-abondante en tous biens que l'on pourroit désirer : et sont les Tripoli.

habitants tous mahométans, ayant pour seigneur le grand soudan. Au sortir de cette ville, je fis huit journées sur terre-ferme, et parvins à Alepo, cité très-belle, et sujette au grand soudan du Caire : et est assise entre la Turquie et la Syrie; les habitants sont aussi tous mahométans. On y trafique en toutes sortes de marchandises, et principalement les Perses et Assamins. De là se prend le droit chemin pour aller en Turquie. Puis au sortir d'Alepo, je commençai à parcourir à l'environ de Damasc, qui sont dix petites journées, dont au milieu du chemin est assise une cité nommée *Aman*, très-fertile et riche en toute sortes de bons fruits. Près de Damasc, environ seize milles; je trouvai une autre ville appelée *Menin*, fondée à la cîme d'une montagne, et habitée de chrétiens qui vivent et se gouvernent selon les lois, manières et coutumes des Grecs; au reste, sujets au seigneur de Damasc.

Alepo, droit chemin pour aller en Turquie.

Aman.

Menin.

Cette ville est enrichie de deux braves et magnifiques église, que l'on dit avoir été bâties par sainte-hélène, mère de l'empereur Constantin. Là il y a des fruits à grande foison, et principalement raisins de parfaite bonté, qui ont le grain long et sans pepin. Outre cela, l'on y voit de beaux jardins et claires fontaines

Raisins ayant les grains sans pepin.

Au sortir de Menin, j'arrivai à Damasc, cité autant belle et bonne que noble, où je fis quelque séjour à l'intention d'apprendre la langue mauresque. Elle n'est habitée d'autres gens que de Mameluchiens et de plusieurs chrétiens grecs. Il me convint enquérir et savoir les statuts et ordonnances du seigneur de la ville, qui est sujet au grand soudan du Caire. Damasc.

Encore aujourd'hui s'y voit un château fort et superbe, édifié, comme l'on dit, par un Mammeluchien florentin : et de fait, par tous les cantons d'icelui, il y a un nombre infini de fleurs de lys de Florence, sculptées en marbre, par le commandement du susdit Florentin, et à ses propres dépens aussi, qui pour lors étoit seigneur de ce lieu. Davantage il est environné de tous côtés, de fosses larges et profondes, fortifié de quatre grosses et hautes tours, garnies de même, tant d'artillerie que de ponts-levis. Et là-dedans demeurent ordinairement en garnison cinquante Mammeluchiens, avec bonnes munitions, aux gages du grand soudan, duquel ce Florentin était Mameluchien. Et de ce temps-là, comme le bruit est, le soudan fut empoisonné de si étrange sorte, qu'il ne se trouva homme en tout le pays qui lui sût apporter antidote ou

contrepoison, hormis ce Florentin. Et pour reconnaissance d'un tel service, le soudan le récompensa de grands honneurs, et entre autres libéralités, le constitua seigneur de la cité de Damasc. Ainsi donc exalté en dignités, il fit bâtir ce château dont il est question, et demeura là jusqu'à la mort en grande prééminence et réputation de tout le peuple ; de sorte que jusques aujourd'hui on ne le tient en moindre vénération que si c'étoit un saint homme, voire jusques à lui faire offertes avec grand luminaire. Or, depuis sa mort, le château est retourné ès mains et puissance du soudan : mais toutes et quantes fois qu'on vient à la création d'un nouveau soudan, l'un des gentilshommes de sa cour, que l'on appelle *Admirals*, lui fait requête et supplication de lui octroyer le gouvernement et seigneurie de Damasc, avec telles paroles : « Seigneur, j'ai par long-temps été ton esclave : » donne moi Damasc, et je te rendrai cent ou » deux cents saraphes d'or. » Ce que le soudan accorde, mais avec telle condition, que si dans deux ans le suppliant ne lui délivre la somme promise, le soudan lui procure sa mort par tous les moyens qui lui sont possible, ou bien le tourmente par continuelles guerres. Et s'il lui tient promesse quant au

Harangue qui se fait communément au soudan, pour impétrer la seigneurie de Damasc.

susdit tribut, il demeure paisible en sa seigneurie, laquelle est fort à estimer et honorable : car le seigneur a toujours à son côté dix ou douze seigneurs et barons de la cité. Mais un grand malheur est entre eux, qu'il n'y a ni police, ni justice; mais y règnent toutes sortes de larcins et désordonnés arrançonnements, à cause que les Maures sont sujets aux Mammeluchiens, ni plus ni moins que l'agneau au loup. Et quand le soudan demande deux ou trois cents mille saraphes aux seigneurs, barons ou bien aux marchands de la cité de Damasc, il expédie deux lettres au capitaine du château : les unes commandant d'assembler dans le château tels que bon lui semblera. Et incontinent l'assemblée faite, on lit les autres, lesquelles sont tout soudain mises en exécution, soit à tort ou à droit. Voilà les inventions et moyens du soudan pour recouvrer le denier de son peuple. Il advient quelquefois que le seigneur de Damasc use de rébellion, se fortifiant contre lui, et ne voulant se transporter au château; et parfois aussi les barons ou marchands, pour éviter une certaine envie, montent à cheval, et se retirent devers le Turc, ne pouvant endurer ni pâtir une telle tyrannie.

Je n'en dirai autre chose pour l'heure,

sinon que je toucherai un mot quant à la garde de ce château, qui est telle, que ceux qui sont dedans les tours font silence tout au long de la nuit; mais chacun d'eux a un gros tambourin fait en mode de demi-botte, et avec leur bruit et tintamarre se répondent l'un à l'autre. Que si l'un d'eux est rétif à répondre, ou cesse si peu que ce soit, il est constitué prisonnier pour un an. Or, puisque j'ai assez amplement traité des lois et coutumes du seigneur de Damasc, il serait maintenant mal à propos de parler des choses exquises et dignes de mémoire qui se trouvent en cette cité, laquelle est fort riche en toute sorte de blés, abondante en toutes chairs et fertile en tous fruits que l'on sauroit désirer, mêmement en raisins frais par tout le cours de l'année; ensemble grenades et coings fort exquis, amandes et olives fort grosses, roses blanches et rouges les plus belles que l'on pourroit souhaiter. Les pommes, poires et pêches y sont d'une démesurée grosseur; mais le goût n'en est pas bon, pour cause, comme je crois, que la cité est assise en lieu aquatique et arrosée de plusieurs belles fontaines, même que toutes les maisons en sont quasi peuplées, dont advient que cette quantité d'eau cause force nuées et brouillards qui

Singularité de Damasc.

gâtent les fruits. Les maisons sont de prime-face et de montre laides ; mais par dedans belles en merveilles, avec portes et fenêtrages de marbres, albâtre et porphyre, le tout entaillé fort artificiellement. Il y a plusieurs temples et mosquées, et entre autres, un de même grandeur, mesure et architecture que saint Pierre de Rome. Il est ouvert par le milieu, au reste couvert de tous côtés. Là dedans repose, comme l'on dit, le corps de saint Zacharie, prophète, tenu en grand honneur et vénération envers le peuple. Ce temple est enrichi de quatre portes principales faites toutes de métal. Au dedans courent plusieurs belles et claires fontaines. Il s'y trouve plusieurs monuments et reliques sentant son antiquaille, et entre autres choses, le lieu où Notre-Seigneur dit à saint Paul : *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu?* Cette place est éloignée de la ville environ un mille ; et là, pour le jourd'hui, se fait la sépulture des chrétiens qui meurent en ce pays. Davantage, on y voit encore la tour où saint Paul fut détenu prisonnier, qui est près des murs de la ville. Les Maures se sont efforcés par plusieurs fois de la ceindre de murailles ; mais en vain : car ce qu'ils dressoient en un jour, la nuit suivante tomboit en ruine ; de sorte

Antiquailles de Damasc.

qu'elle demeure toujours avec l'ouverture que l'ange y fit quand il en délivra saint Paul. J'y vis aussi la maison où Caïn tua son frère Abel, laquelle est aussi hors de la ville par l'espace d'un mille ou environ, assise sur une côte pendante sur une vallée.

Des Mameluchiens de Damasc, et de leur grande liberté.

Les Mammeluchiens sont chrétiens reniés et achetés par le seigneur, qui sont gens studieux et curieux d'employer le temps de leur vie, ou aux bonnes lettres, ou aux armes, ou ils persévèrent sans cesse jusqu'à ce qu'ils aient atteint le degré de maîtrise et perfection aux arts et sciences auxquels ils se sont une fois dédiés. Chacun d'eux a pour gages six saraphes par chaque mois, étant défrayé lui, son cheval et son serviteur. Vrai est que tant plus sont-ils experts aux armes, tant plus grands gages reçoivent-ils de leurs maîtres. Ils ne vont jamais par la ville qu'ils ne soient accompagnés de trois ou quatre hommes pour le moins, autrement leur seroit réputé à grande honte et diffame de marcher seuls. Cette mière de gens vit en telle liberté, que si, par cas fortuit, il se rencontre deux ou trois femmes, ils les vont attendre en quelque lieu

apparent, comme en grosses hôtelleries, et soudain qu'elles passent, chacun d'eux en prend la sienne par la main et la tire dedans le logis, et en fait à son plaisir; mais encore, n'étant contents de cela, veulent savoir quelles elles sont, car elles ont ordinairement le visage tellement couvert, qu'il est impossible de les connaître. Et alors que les Mammeluchiens les interrogent d'où elles sont, qui et quelles elles sont, elles leur répondent en cette sorte: Frère, contente-toi d'avoir pris ton plaisir de moi, sans plus t'enquérir qui je suis. En cette manière, il advient souvent que tel croit avoir ravi la fille de quelque grand seigneur, qui n'a pris que sa simple chambrière ou esclave, ou bien quelquefois sa femme même : ce qui est advenu de mon temps. Les habits de ces femmes sont de soie, couverts et garnis d'un crêpe fort délié; usant toutes de bottines blanches, et de souliers rouges, jaunes, verts ou violets, et de plusieurs bagues, affiquets et dorures aux oreilles, à la tête et aux doigts. Elles se marient à leur appétit et se démarient quand bon leur semble; de sorte que, quand elles se fâchent d'un homme, elles se retirent devers le cadi, qui est le grand-prêtre de leur loi; et, alléguant leurs raisons, impétrent séparation de ma-

Habits de femmes de Mauritanie.

Privilèges des femmes de Mauritanie.

riage, et, par ce moyen, leurs maris prennent d'autres femmes. Et combien que aucuns veulent dire et soutenir que les Maures tiennent cinq ou six femmes, si est-ce que je n'y vis jamais hommes en avoir plus de deux ou trois. Ces Maures mènent une vie merveilleusement désordonnée, mangeant brutalement par les rues et charrières, et coutumièrement devant les portes des charcutiers et rôtisseurs, qui leur accoutrent leurs viandes, qui sont chair de chevaux, chameaux, buffles, boucs et chèvres à foison; outre ce, qu'ils sont abondants en fromages frais. Que si aucun veut avoir du lait, il y a des gens tout apostés pour ce fait, conduisant par la ville un gros troupeau de chèvres; et, selon la quantité de lait demandé, ils font monter autant de chèvres que bon vous semblera jusqu'au plus haut de votre logis, et sur-le-champ, en votre présence, ils tireront du lait tant que vous voudrez, dans un vaisseau d'étain, d'argent ou de verre. Il s'y trouve aussi des taltufles en grande quantité, de sorte que, quelquefois pour un jour, on y apporte des champs vingt-cinq ou trente chameaux chargés de cette marchandise, qui se vend tout sur l'heure, et s'apporte des montagnes d'Arménie et de Turquie. Les accoutrements de ces

Maures, combien ont coutumièrement de femmes.

Maures sont robes de soie ou de drap, grandes, longues et larges, sans ceinture. La plupart d'entre eux ont leurs bas de chausses de futaine blanche : ils n'en usent point de haut; leurs escarpins sont de cuir blanc ou violet. Si un Maure rencontre en son chemin un Mammeluchien, il lui fait honneur et place, à peine d'être bien étrillé à belles bastonnades, encore fût-il gros et principal marchand de la ville. Là se trouvent plusieurs facteurs des chrétiens menant train de draps d'or, de soie, velours, satin, taffetas, et de toutes autres marchandises; mais ils ne sont pas bien venus.

Habits et accoutrement des Maures.

Maures portant honneur aux Mammeluchiens.

Le chemin pour aller de Damasc à Mecca. Des coutumes des Arabes demeurant à la campagne. De la force et dextérité des Mammeluchiens.

Après avoir assez amplement touché de Damasc, et des lois et coutumes y observées, il me convient maintenant de retourner à mes erres et voyage, qui fut tel, que le 8 d'avril 1503, la compagnie se mettoit en ordre pour aller à Mecca; et moi, désireux au possible de passer outre et venir à la connoissance des choses inconnues, pour mieux exécuter mon dessein, la fortune me dit si

bien que de me donner entrée avec le capitaine des Mammeluchiens, qui étoit chrétien renié, de sorte que, pour l'amitié qu'il me portoit, il me revêtit d'un habit mammeluchien, et me donna un bon et brave cheval, me recevant fort humainement dans sa compagnie, qui était bien garnie d'argent et autres bonnes marchandises.

Or donc, après avoir cheminé pendant trois journées, nous arrivâmes dans un lieu nommé Mezerib, où nous nous arrêtâmes pendant l'espace de trois jours, afin de déplier et vendre nos marchandises, et aussi pour acheter des chameaux pour nous servir. Le chef et gouverneur de ce lieu s'appelle Zambei, et est seigneur de la campagne, c'est à savoir des Arabes. Il a trois frères et quatre fils mâles. Son train est de quarante mille chevaux, dix mille juments et quarante mille chameaux, qu'il tient en un lieu de pâturage contenant de circuit plus de deux grandes lieues. Il est tellement riche et puissant, que, quand bon lui semble, il fait et maintient la guerre contre le Grand-Turc du Caire, contre le seigneur de Damasc et de Jérusalem. Il est si cauteleux et si plein d'astuce, que quand ce vient à recueillir les biens de la terre, lorsque l'on estime qu'il soit à plus de cent milles loin

de là, tout soudain, dès le matin, il se trouve aux portes de la cité, et pille tout ce qu'il rencontre, à savoir, froment, orge et autres grains, et, en ayant chargé ses juments, il gagne au pied avec une telle façon de fuite, que vous ne diriez pas qu'il court, mais qu'il vole comme le faucon; et advient quelquefois qu'il fait course tout un jour et une nuit sans cesse ni repos; et incontinent qu'ils arrivent au logis, ils donnent à boire à leurs jumens du lait de chameau, qui est fort réfrigératif. Je n'ai ouï dire ceci, mais je l'ai vu moi-même, pour être en leur compagnie. Ils chevauchent la plus part sans selle, n'étant vêtus d'autre habit que de leurs chemises, si ce ne sont les principaux. Leurs armes ne sont autres qu'une grande canne de l'Inde, longue de dix ou douze brasses, avec un petit fer au bout et un peu de taffetas en manière de bannière, et cela leur sert de lance. Or, quand il est question de faire quelque course, ils vont en troupe serrée et épaisse, ainsi que les étourneaux par les vignes. Ils sont de petite stature, de couleur tannée et obscure, les cheveux noirs, avec une voix cassée et féminine.

Les Arabes, de quelle stature.

Ce pays est fort peuplé de gens, vivant quasi continuellement en guerre et dissention.

Arabes voleurs.

Ils habitent les montagnes, épiant quand la caravane, c'est-à-dire, la compagnie des étrangers, et voyageurs passera, afin de se jeter dessus et les voler, s'il est possible. Et pour faire nombre escorte, ils mènent quant et eux, leurs femmes, leurs serviteurs et domestiques, voire leurs maisons mêmes, qu'ils portent sur le dos des chameaux, faites en manière d'un pavillon ou tente d'homme d'armes, bâties de méchante et prime laine. Or, le onzième d'avril, la caravane partit de Mezerib, la compagnie étant de trente-cinq mille chameaux, d'hommes environ quarante mille, sans nous compter, qui étions soixante commis au gouvernement de la caravane : dont le troisième tenoit le premier rang avec la bandière, l'autre tiers marchoit au milieu, et l'autre étoit en arrière-garde. Et pour dire en peu de paroles, notre voyage fut conduit en cette manière : De Damasc à Mecca sont quarante journées, et quarante nuits de chemin : nous partîmes le matin de Mezerib, cheminant en diligence jusqu'à vingt-deux heures. Et il faut ici noter, que sur le chemin, se font certains signes de main en main, par le commandement du capitaine ; et pendant cette solennité, il convient s'arrêter tous en compagnie, tant pour décharger les chameaux, que pour boire

et manger : ce qui dure environ deux heures, de sorte que le tout fait vingt-quatre heures. Puis en après, on fait un signe que chacun ait à recharger les chameaux, lesquels sont repus bien légèrement, car, à chacun chameau, l'on ne donne que cinq pains d'orge cru, et chaque pain n'est guère plus gros qu'une pomme de grenade. Cela fait, nous chevauchons toute la nuit et tout le jour ensuivant jusqu'aux vingt-deux heures accoutumées : puis, venues les vingt-quatre heures, nous recommençons notre train, gardant toujours l'ordre et coutume que dessus. Que si le cas advient que l'on ne puisse trouver des puits pour abreuver les chameaux, il convient tous les huit jours fouiller en terre pour tirer des eaux fraîches. Ces chameaux sont forts et robustes, et portent autant, l'un d'eux, que deux de nos mulets, combien qu'ils soient maigrement traités, et en trois jours abreuvés seulement une fois ; il est vrai qu'au bout de la huitaine, ils ont un jour ou deux de relâche et repos. Or, advint que lorsque nous étions arrêtés pour trouver de l'eau, en faisant puits et citernes, nous convenait tenir sur nos gardes et défenses à l'encontre des Arabes, qui, avec un gros amas de gens, nous venoient assaillir, combien que jamais n'y

demeurât qu'un homme et une femme des nôtres. Car d'eux-mêmes, ils sont de si petits cœur et force, que nous, seulement en nombre de soixante, étions suffisants pour repousser cinquante ou soixante mille Arabes. Joint aussi, qu'entre le peuple payen, il s'en trouvent peu qui soient dextres aux armes, comme sont les Mammeluchiens : lesquels j'ai vus et connus experts et preux quant au fait des armes et art militaire. J'ai vu une fois en ma vie l'un d'eux mettre une petite amande sur la tête de son esclave, et au second coup, la mettre bas avec une flèche, sans lui toucher la tête, et si tiroit de plus de vingt ou quinze pas loin. Une autre fois, je vis un autre Mammeluchien, qui, courant sur son cheval, le désangla, et lui ôta la selle, et la mit sur la tête, puis se la remit entre les jambes sur le dos de son cheval, et la resangla de tous points, sans tomber, et sans que son cheval laissât de courir aussi vîte que cheval de la compagnie, encore que les harnachements de sa selle fussent faits d'une même sorte que les nôtres.

De la cité de Sodome et Gomorrhe.

Après que nous eûmes cheminé par l'es-

pace de douze journées, nous commençâmes à découvrir la vallée de Sodome et Gomorrhe, que nous connûmes être ruinées par le commandement de Dieu, ainsi que témoignent les écritures saintes. Et qu'il soit ainsi, nous vîmes comme c'étoient trois cités assises au sommet de trois hautes montagnes : là où l'on voit encore le sang entremêlé avec la terre en profondeur de trois ou quatre toises. Dont l'on peut juger qu'ils étaient gens vicieux et malversants. Le pays et son contour est sec et stérile, voire jusqu'à ce qu'à peine y peut-on recouvrer d'eau, qui est une malédiction divine, au lieu de la bénédiction qu'ils avoient coutume de recevoir. Car ce peuple vivoit, premièrement, de la manne que le seigneur transmettait par sa divine grâce, de laquelle abusant sans mesure ils sont tombés en sens réprouvé, et à la parfin ont été grièvement touchés de la divine justice. Or, de là, nous passâmes les vallées dépendantes de ces montagnes, qui durent environ vingt milles : et y demeurèrent bien trente hommes des nôtres, oppressés de soif, et plusieurs autres accablés et ensevelis dans le sable, encor qu'ils ne fussent morts du tout. Puis après vînmes à découvrir une petite montagne, où il y avait une fosse pleine d'eau,

qui nous vint fort bien à propos, pour nous rafraîchir, et de fait nous nous arrêtâmes là : mais le matin ensuivant vingt-quatre mille Arabes commencèrent à nous assaillir et donner sur la queue, mettant en avant qu'eussions à leur payer l'eau que nous avions bue. A quoi nous leur fîmes réponse, que l'eau que nous avions bue était de Dieu, et non d'eux, et qu'il ne falloit qu'ils espérassent autre paiement de nous ; au moyen de quoi ils levèrent le combat, et nous après de toute notre puissance, faisant des murailles de nos chameaux, et entre ces chameaux, mettant des hommes, et au derrière des susdits chameaux se cachaient les marchands, tout ainsi que derrière une muraille : mais eux ayant la commodité du bas des montagnes, firent un tel fort que nous demeurâmes deux jours et deux nuits assiégés, jusques à ce que nous n'avions plus d'eau pour boire, eux ayant environné la montagne de gens, exprès pour rompre notre caravane. Or, pour ôter toute occasion de nous combattre à l'avenir contre eux, notre capitaine entra en conseil avec les marchands Maures, qui accordèrent leur bailler deux mille et cinq cents ducats d'or : et lesquels ils prirent très-bien : et après, par manière de moquerie, disoient, que dix

mille ducats n'eussent pu bien payer leur eau. En quoi nous connûmes qu'ils n'étoient gens de raison ni d'équité. Et pour cette cause notre capitaine, homme fort prudent, fit faire une criée par toute notre compagnie, que tous ceux qui se trouveraient aptes pour porter les armes, qu'ils ne montassent sur les chameaux, mais que chacun mît la main aux armes pour se défendre : le lendemain matin nous fîmes mettre en ordre notre caravane, et marcher devant, et nos Mammeluchiens après, qui étoient en nombre de trois cents. Et cependant, que les premiers gagnoient chemin, nous qui étions derrière, commençâmes des premiers à toucher et saluer nos voisins. En ce conflit, demeurèrent de notre part cinq hommes, et deux femmes, tués à force de coups de flèches : du côté de nos ennemis, il y eut défaite de plus de mille et six cents personnes, et non sans cause, d'autant qu'ils n'étoient armés ni revêtus d'autres garde-corps, que de leur simples chemises, leurs chevaux aussi sans selles : de sorte, qu'ils n'eurent plus expédient ou plus prompt remède que la fuite, et nous à suivre notre droit chemin.

D'une montagne habitée par les Juifs de la cité de Médina-Thalnabi.

Ainsi donc, suivant nos erres, par l'espace de huit jours, se vint offrir à notre vue une montagne, laquelle semblait avoir de circuit dix ou douze milles, en laquelle habitent les juifs en nombre de cinq ou six mille hommes, qui vont presque tout nus, et sont gens bas de corpulence, n'excédant cinq ou six pieds de hauteur, avec une couleur noire, et voix féminine. Ils n'usent guère d'autres viandes que de chair de mouton : ils sont circoncis, et confessent franchement être juifs naturels. Que si quelque Maure par cas fortuit tombe entre leurs mains, ils en font boucherie, et l'écorchent tout vif.

Au pied de la montagne, il y a une conserve, ou citerne des eaux qui tombent du ciel sur leur temple : de laquelle fîmes notre provision, et en chargeâmes bien environ seize mille chameaux, de quoi ces juifs furent fort piqués, et envenimés contre nous, de sorte que les eussiez vu épars de tous les côtés de la montagne, à grande course après nous, non plus ni moins que les connis par la garenne, quand ils sont pourchassés du veneur. Si est-ce qu'ils n'eurent jamais le cœur, ni la har-

diesse d'approcher, tant peu soit-il, de nous, à cause qu'ils sont ennemis mortels des Maures. Auprès de cette eau, il y a cinq à six pieds d'arbres d'épine blanche, beaux à merveille, et au dedans d'iceux trouvâmes deux tortues blanches. Ce qui nous causa grande admiration, pour autant que nous avions cheminé par l'espace de quinze ou seize jours, et autant de nuits, sans jamais voir ni rencontrer un seul oiseau, ni bête que ce soit.

Au partir de là, nous reprîmes nos erres, tendant à Médina-Thalnabi, c'est-à-dire la cité du prophète; et à quatre mille ou environ près de la ville, nous trouvâmes un puits où s'arrêta toute notre compagnie par l'espace d'un jour, tant aux fins de se rafraîchir, que pour se lever, et prendre de nouveaux habits, pour plus honorablement entrer dans la ville, qui contient environ trois cents feux et est ceinte de murailles faites de terre; mais les maisons de dedans sont bâties de forte pierres avec grosses murailles.

Médina-Thalnabi, ce que signifie.

Ce pays ensemble tout son contour a reçu malédiction de Dieu, voire si rigoureuse, que toute la terre en est demeurée stérile, excepté un petit lieu prochain de là, environ deux ou trois jets de pierre, où l'on trouve cinquante ou soixante pieds de palmiers dans

un jardin, et auprès, il y a un conduit d'eau fraîche, qui descend d'une petite montagne, coulant contre bas bien environ vingt-quatre pieds. Là est le lieu propre pour reprendre ceux qui disent et maintiennent qu'en Mecca le corps de Mahomet est en l'air de soi-même, sans aide ni support de créature du monde. Ce qui est faux, car, j'ai vu le contraire de mes propres yeux dans cette cité, où nous demeurâmes par l'espace de trois jours. Et dès le premier jour qu'y arrivai, je fis mon effort d'entrer dans la mosquée ou temple; mais il nous fut dit, que si nous y voulions mettre le pied, il nous convenait avoir autant de Maures avec nous, qu'étions de compagnies. Ce qui fut accordé et exécuté : puis chacun d'eux prenoit l'un de nous par la main : et ainsi fûmes conduits jusques près le sépulcre de Mahomet. La mosquée donc où il est enterré est dressée en cette forme et manière. la longueur est de cent pas, la largeur de quatre-vingt. Elle a deux portes qui servent d'entrée, l'une devant, l'autre derrière. La nef de dedans est compartie en trois allées, dont la séparation est de quatre cents colonnes, toutes faites de pierres cuites, et blanchies par-dessus, et à icelles sont attachées en rond trois mille lampes. A l'entrée de la

Le corps de Mahomet ne demeure en l'air sans soutien.

La mosquée où fut enterré Mahomet et ses compagnons.

mosquée, de l'un des côtés, il y a une tour contenant cinq pas de largeur en toute carrure, tapissée en magnificence de draps d'or et de soie. Le pied d'icelle est de métal, et au contour il y a un treillis de bronze, par où l'on peut jetter la vue dans la tour. En après, un peu plus avant dans la mosquée, à la main gauche, se trouve une petite porte, qui conduit à la susdite tour ; et tout auprès encore une autre porte, mais plus petite. Et, à l'un des côtés on y voit environ vingt livres, et de l'autre côté vingt-cinq, reliés autant richement que sont les reliures de Mahomet et de ses compagnons, et adhérens. Et dans ces livres est décrite la vie de Mahomet, ensemble tous ses commandements, traditions et lois de sa secte. Dans cette porte, il y a une sépulture, c'est à savoir une fosse sous terre, où est enseveli Mahomet, accompagné de ses deux gendres, nommés Aly et Othman, dont Aly fut fils du frère de Mahomet, et eut pour femme Fatma, fille dudit Mahomet. Auprès de ceux-ci sont deux pères de ses femmes, appelés Bubeclerc et Homer. Bubeclerc est celui que l'on dit être venu à Rome, en espérance d'être cardinal ; mais il n'y put parvenir. Tous ces quatre furent capitaines sous la charge de Mahomet : d'où chacun d'eux

a un livre de ses actes et gestes, gardés en ce lieu avec grande révérence et vénération. Ce néanmoins, ils sont fort différents et répugnants en leurs opinions, et obstinés à merveilles en leur hérésie, dont il en provient grande confusion et dissentions entre eux : de sorte que cette canaille se débat jusqu'aux couteaux et épées, pour autant que l'un veut tenir l'opinion de celui-ci, l'autre de celui-là. Au moyen de quoi, ils ne peuvent rien résoudre entre eux qui soit certain et absolu ; mais s'entre-tuent comme bêtes, à l'occasion de ces fausses et perverses hérésies.

Hérésie des mahométans.

Des propos que tint le capitaine de notre compagnie au prêtre de la mosquée.

Pour plus ample déclaration de la secte mahométane, il est à noter qu'au-dessus de la tour de laquelle avons déjà touché, il y a une allée où l'on peut aisément marcher tout à l'environ et aussi par dehors de cette tour. Or, pour mieux connoître la ruse et malice des satrapes mahométans en notre endroit, il faut entendre que le premier soir que nous allâmes au sépulcre de Mahomet, notre capitaine fit appeler le grand-maître de la mosquée, et le pria de lui montrer le corps

de Naby (c'est-à-dire le grand prophète), lui promettant de sa part trois mille saraphes d'or; mettant davantage en avant qu'il n'avait ni père ni mère, frère ni sœur, femme ni enfants, et qu'il n'étoit venu là pour acheter bagues ou autres marchandises, mais seulement par une dévotion et intention de sauver son âme, et pour ce faire user le reste de ses jours au service du prophète, en son temple. Lors le prêtre touché d'un courroux et ardente furie, le repoussa avec telles paroles: Comment tes yeux, qui ont commis tant de maux, sont-ils dignes de voir celui pour qui Dieu créa le ciel et la terre? A quoi le capitaine fit réponse: Véritablement il est ainsi, seigneur. Ce néanmoins, je te prie, fais-moi tant de bien de me montrer le corps du prophète, et si tu le fais, je te promet incontinent l'avoir vu, m'arracher les deux yeux pour le grand et indicible amour que je lui porte. Lors le prêtre répliqua: Usant de tels propos, je connois maintenant ton zèle et désir, pour auquel satisfaire je te veux bien donner à entendre que notre prophète voulut bien mourir en ce pauvre lieu-ci, pour nous instruire et nous laisser exemple d'endurer patiemment pauvreté; combien que si son plaisir eût été, il pouvoit finir ses jours en la noble cité de

Superbe réponse du prêtre de Mahomet au capitaine des Mamelouchiens.

Mecca ; mais incontinent qu'il expira ici-bas, il fut élevé aux cieux par les anges, et tient-on pour sûr qu'il est assis tout auprès de Dieu. A quoi notre capitaine fit réponse : Et Jésus-Christ, fils de Marie, où est-il ? Il est assis, dit le prêtre, aux pieds de Mahomet. Bien, bien, il me suffit, je n'en voulois pas savoir davantage répond le capitaine. Et tout soudain après ces propos, nous sortîmes hors de ce temple, et le capitaine s'adressant à nous, nous dit : Avisez où je voulois employer mes trois mille saraphes.

Le soir suivant, environ trois heures de la nuit, vinrent en notre caravane dix ou douze vieillards de cette secte, pour autant que nous étions loin des portes de la ville, environ deux jets de pierre. Et de prime-face ces vieillards commencèrent à crier à haute voix, l'un de çà, l'autre de là : Dieu fut, Dieu sera, et Mahomet, messager de Dieu, ressuscitera. Notre capitaine étonné de ce bruit mit la main aux armes, et nous après à les saluer assez rudement, croyant que ce fussent les Arabes qui nous voulussent piller. Quoi (dîmes-nous)? quel bruit est ceci ? Que faites-vous ici ? A quel propos tels cris? (qui étoient certes épouvantables). A quoi ils nous répondirent : Ne voyez-vous pas les grandes lumières et splen-

deurs sortant de la sépulture de Mahomet? Le capitaine fit réponse qu'il n'avoit rien vu, et même interrogea tous ceux de sa compagnie de ce fait, qui dirent pareillement n'avoir rien vu; d'où l'un de ces vieillards tenta notre capitaine en cette sorte. Êtes-vous esclaves, c'est-à-dire, Mammeluchiens? Oui, dit le capitaine. Alors le vieillard apporte ses raisons avec tels propos : Seigneur, vous ne pouvez voir ni comprendre ces œuvres célestes, pour autant que n'êtes encore confirmés en notre foi. En votre foi! dit le capitaine, ô pauvres fous, je voulois vous donner trois mille ducats, mais par Dieu vous ne les aurez jamais. Allez chiens, fils de chiens, nous estimez-vous tant bêtes ou hébétés, que ne connoissons bien ces flammes que vous faites être artificielles et composées pour tromper les simples gens. Et sur l'heure défenses furent faites par le capitaine à tous de sa compagnie de ne plus entrer dans cette mosquée, et faut tenir pour certain qu'en ce sépulcre de Mahomet, on n'y voit ni châsse de fer ni d'acier, ni montagne aucune, à plus de quatre milles loin de là.

Nous demeurâmes en ce lieu par l'espace de trois jours, tant pour nous rafraîchir que pour donner repos à nos chameaux, où le peuple s'en-

tretient des trafics et marchandises venant de l'Arabie-Heureuse, du Caire et de l'Éthiopie, parce que de là jusques à la mer Rouge il n'y a que quatre lieues de chemin.

Du chemin pour aller de Medina à Mecca. De la mer de Rena. Pourquoi les Maures vont à Mecca.

Or, après nous être long-temps amusés à raconter les folies, superstitions et erreurs de ces mahométans, il nous convint reprendre nos erres et retourner à notre voyage, lequel poussâmes plus outre, suivant notre guide qui nous conduisoit avec je ne sais quel cadran aimanté, tout ainsi que les pilotes gouvernent les navires sur la marine avec certaines cartes. Nous commençâmes donc à cheminer contre le midi, et sur notre chemin trouvâmes un fort beau puits que l'on disoit avoir été fait divinement par saint Luc, au temps de sécheresse extrême qui régnoit en ce pays-là; et bûmes tant de l'eau qui étoit dedans que nous mîmes le puits à sec. Ici ne faut omettre la mer de sablon (que nous rencontrâmes devant que la montagne des Juifs), en laquelle cheminâmes environ cinq jours et cinq nuits en grand danger, et je vous dirai comment. Cette mer est une campagne fort

La mer de sablon.

longue et pleine, toute remplie d'arène blanche, menue comme farine; que si par fortune le vent du midi s'y fût levé aussi bien comme fait la tramontane, nous étions tous dépêchés; car, encore que nous eussions le vent à plaisir, si est-ce que nous ne pouvions nous voir l'un l'autre de dix pas près; et il faut ici noter que ceux qui sont montés sur les chameaux ont des caisses de bois dans lesquelles ils boivent, mangent et dorment, prenant l'air par certains petits trous qui y sont faits tout exprès, et les pilotes leur vont devant avec un cadran aimanté, de la sorte de ceux desquels on use sur mer. Là moururent plusieurs de notre compagnie, non-seulement de soif, mais aussi de ce qu'ils burent tant de cette eau qu'ils en crevèrent. Or, quand il advient que la tramontane tire, cette arène s'assemble en une grande montagne qui fait un canton du mont Sinaï, où étant arrivés nous y trouvâmes une fort belle colonne faite de brique et enrichie d'un magnifique ouvrage que l'on appelle porte, ou côté gauche. Il y a aussi sur cette montagne une caverne fort longue, qui a une porte de fer, où, selon le bruit de par-delà, Mahomet se retiroit pour faire ses saintes et dévotes oraisons, et en la porte on entend encore aujourd'hui un grand bruit, semblable à celui

qui provient de l'eau tombant de quelque lieu haut en bas; et, passant cette montagne, nous nous trouvâmes en tel détroit et péril que n'espérions jamais en sortir sains et saufs.

Or, après être partis du puits, dont nous avons touché ci-dessus, nous fîmes beaucoup de chemin dans l'espace de dix journées (ayant eu par deux fois combat avec cinquante mille Arabes); de sorte que, par nos grandes journées, nous parvînmes à la cité de Mecca, où il y avait guerre entre deux frères, à cause qu'ils sont quatre qui ont continuellement combat les uns contre les autres pour l'envie et ambition de la seigneurie de Mecca, de laquelle nous ferons maintenant mention, et décrirons particulièrement tout son contenu. Cette cité donc est fort belle, bien habitée, contenant environ six mille feux. Les maisons sont bâties de même que les nôtres. Il s'y trouve tel édifice qui vaut trois ou quatre mille ducats. Elle n'est aucunement fermée de murailles. Environ un quart de mille près se trouve une montagne où il y a un passage fait à force de mains, qui dure jusqu'à ce que l'on ait gagné la plaine, et de là il est aisé à voir que les murs de la cité sont les montagnes qui l'environnent de toutes parts, et il ne s'y trouve que quatre entrées.

Le gouverneur est le soudan, et l'un des quatre frères, lequel est descendu de la lignée de Mahomet, néanmoins sujet du Grand-Turc du Caire; mais ses trois frères lui font continuellement la guerre par tous les moyens et ruses qui s'offrent à eux. Or donc, le dix-huitième de mai, nous entrâmes en la cité du côté regardant vers la tramontane; pour autant que de la part du midi, on trouve deux montagnes presque jointes ensemble; de sorte que le passage, qui est le chemin pour venir au port, y est merveilleusement étroit. Du côté d'orient, il y a un autre canton de montagne, composé en forme d'un fossé, lieu ordonné pour célébrer le sacrifice aux prophètes Abraham et Isaac, et est distant de la ville de huit ou dix milles, élevé en hauteur d'environ deux ou trois jets de pierre à la main; le tout fait, non de marbre, mais d'une certaine pierre tirant de couleur sur le marbre; et au dessus il y a le temple qu'ils appellent en leur langage *mosquée*, lequel a trois portes. Au pied de cette montagne, l'on trouve deux belles citernes pleines d'eau, provenant en partie des pluies, en partie de bien loin de là, dont l'une appartient à la caravane du Caire, l'autre de Damasc.

Sacrifice aux prophètes Abraham et Isaac.

Or, nous laisserons maintenant les dis-

cours et solennité de ces sacrifices jusqu'à ce qu'ils viennent mieux à propos, et parlerons maintenant de la cité. Sur l'heure donc que nous entrâmes en cette cité, nous trouvâmes la caravane du Caire, laquelle étoit arrivée huit jours devant nous, pour autant qu'ils prirent un autre chemin que n'avions fait. Cette compagnie étoit de soixante-quatre mille chameaux et de cent Mammeluchiens. Mais, en premier lieu, il convient de noter que cette cité a reçu la malédiction de Dieu, d'autant que la terre n'y produit ni arbres, ni herbes, ni fruits, ou autres choses nécessaires à la vie de l'homme; et il y a si grande faute et nécessité d'eau, que qui en voudroit boire à plaisir et son soûl, il n'en seroit quitte pour deux écus par jour. Tous les vivres dont ils usent viennent du Caire, transmis par la mer Rouge, où il y a un port nommé Ziden, distant de cette cité d'environ quarante milles. On y apporte aussi une grande quantité de vivres de l'Arabie-Heureuse, ensemble de l'Éthiopie. Nous rencontrâmes des pélerins en grand nombre, les uns venant d'Éthiopie, les autres des Indes, tant majeure que mineure, aucuns de Perse, quelques-uns aussi de la Syrie; somme, que de ma vie je ne vis tels amas et troupeaux de gens pour

Mecca et son contour stérile par malédiction de Dieu.

Ziden, port sur la mer Rouge.

un coup, qui arrivèrent là dans l'espace de vingt jours que je m'y arrêtai. Aucuns d'eux étoient venus pour marchandise, les autres pour gagner les pardons et accomplir leur vœu, desquels nous parlerons tantôt.

Des marchandises venant en la cité de Mecca. Des pardons d'icelle. Des sacrifices qui se font à Abraham et Isaac.

La cité de Mecca a grand apport de marchandises de plusieurs lieux et diverses nations, mais principalement de l'Inde majeure située par-delà le fleuve Gange, d'où viennent des perles et autres pierres précieuses en grande quantité, et aussi de l'Inde mineure, ainsi que d'une ville nommée Banghalla, de laquelle on amène à foison des draps, tant de futaine que de soie. Pareillement de l'Éthiopie on y apporte plusieurs sortes d'épiceries, au moyen de quoi en cette cité il y a très-grand trafic de toutes marchandises, épiceries et drogues odorantes, pierres précieuses et autres singularités.

Or, pour revenir aux pardons des pélerins, desquels avons touché ci-dessus, il convient savoir qu'au milieu de cette cité, il y a un temple, tant en longueur que hauteur, élevé

en forme du Colysée de Rome, non toutefois bâti de grosses pierres, mais tout de briques; au reste tout rond, ayant en son contour environ quatre-vingt-dix ou cent portes, et à l'entrée d'icelui il faut descendre dix ou douze degrés. Il y a aussi à chacune porte gens de diverses et étranges nations, qui ne vendent autres marchandises que bagues et pierres précieuses, mais en grande quantité, comme en témoigne la montre qui en est admirable. Or, après qu'on est descendu dans ce temple, on vient à découvrir force peintures superbes, enrichies de toutes couleurs, entrelacées de fin or et azur. Là-dedans se trouvent plus de quatre ou cinq mille hommes, vendant des parfums et autres choses odoriférantes, tellement que de ce temple vous eussiez dit être en une boutique pleine de musc, civette, benjoin, storax, et autres pareilles senteurs.

Le vingt-troisième de mai, les pardons commencèrent et furent ouverts en ce temple, avec magnificence, pompes et solennités indicibles. Or, il faut entendre qu'au milieu de cedit temple, il y a un lieu ouvert assez grand; et au-dessous d'icelui, il y a une tour de cinq ou six pas de largeur en toute carrure, laquelle est revêtue tout à l'environ

d'un beau drap de soie de la hauteur de quatre brasses, avec une porte toute d'argent de la hauteur d'un homme, qui donne l'entrée dans cette tour, étant, comme ils disent, garnie de grands vaisseaux pleins de pur baume, desquels on a la vue seulement le jour de la Pentecôte, et affirment les habitans être la plupart du trésor du soudan, seigneur de Mecca. Cette tour est environnée de toutes parts de treillis de fer, tant gros que menus, et il y a telle obscurité qu'on n'y peut mettre le pied sans lumière. Davantage, il y a une autre tour distante de celle-ci de dix ou douze pas, faite en forme de nos chapelles, ayant trois ou quatre portes, et au milieu un puits profond de soixante brasses, dont sept ou huit hommes commis exprès ne cessent de tirer de l'eau pour la distribuer au peuple, qui est venu là pour faire ses dévotions qui sont telles : Le vingt-troisième jour de mai, tout le peuple s'assemble de bon matin dans ce temple, voire devant le point du jour ; puis il faut que chacun environne et circuisse sept fois cette tour, en baisant tous les côtés d'icelle. En après, s'approchant du puits de la chapelle, ils manient la chaîne et s'appuient sur le bord, prononçant telles paroles : Tout ceci soit à l'honneur de Dieu, Dieu par sa grâce me pardonne

mes péchés. Et incontinent, ceux qui ont charge de tirer l'eau, leur en jettent trois ou quatre grands seaux sur la tête, les arrosant jusques à la plante des pieds, sans avoir égard si leurs robes sont de soie ou de velours. Ces pauvres fous et idiots estiment être purifiés par ce moyen, et que leurs péchés et offenses leur soient remis, voire qu'ils descendent au fond du puits avec l'eau. Les habitants tiennent pour sûr que la place où est bâtie cette tour, est là où le prophète Abraham édifia sa première maison.

Sacrifices de Mecca.

Or, ces pauvres gens, ainsi lavés et trempés, s'en vont au mont susdit, prenant leur chemin par la vallée pour y faire le sacrifice. Mais puisque les propos délectables ont continué d'apporter plaisir aux nobles esprits, je m'efforcerai d'expédier en peu de paroles les moyens et observations gardées en ce sacrifice. Premièrement donc, chacun d'eux tue pour le moins deux, trois ou quatre moutons, il y en a qui en tuent six ; de sorte que pour le premier jour il se trouve une boucherie de plus de trente mille moutons, que chacun d'eux en particulier met en pièces, puis les distribue aux pauvres pour l'amour de Dieu. Le nombre de ces mendiants montoit à plus de trente ou quarante mille, qui

étaient contraints de faire une petite fosse en terre afin de cuire et rôtir leur chair, n'ayant autre chose pour faire du feu que la fiente des chameaux, puis mangeoient cette chair à demi-cuite, chose pitoyable à voir; ce qui me fait juger que tel amas de pauvres gens ne viennent là, tant pour gagner les pardons que pour remplir leurs ventres oppressés par famine. Joint aussi que nous avions quelque peu des coucourdes de l'Arabie-Heureuse, desquelles nous usions, puis jettions là l'écorce, et soudain ces pauvres gens avec impétuosité se ruoient dessus et se combattoient à qui les auroit, puis les mangeoient, encore qu'elles fussent pleines de poudre ou de terre. Le second jour, l'un de leurs prédicateurs, qu'ils appellent cadi de la foi, monta à la cime de la montagne et leur fit un prêche qui dura près d'une heure, contenant en somme plusieurs exhortations qu'il faisoit au peuple pour pleurer, gémir et prier Dieu qu'il leur pardonnât leurs péchés, et aussi qu'ils eussent à faire pénitence en se frappant par plusieurs fois contre l'estomac. Après toutes ces remontrances, il commença à crier à haute voix : O Abraham! bien-aimé de Dieu, bien-voulu de Dieu! ô Isaac! élu de Dieu, ami de Dieu, priez Dieu pour le peuple de Naby. En pro-

Oraison du prédicant aux sacrifices de Mecca.

nonçant ces paroles, on l'entendoit jeter grands soupirs et gémissements. Ce sermon parachevé, quelqu'un fit bruit que les Arabes venoient; nouvelle qui étonna tellement tous les assistants, que, comme épris d'une furie, ils gagnèrent au pied, se retirant dans la cité. Et de fait, les Arabes en nombre de plus de vingt mille étoient déjà approchés de six milles près de Mecca, tout exprès pour voler et piller les caravanes des étrangers. Quant à nous, nous arrivâmes de bonne heure et en assurance dans la ville; mais quand nous fûmes entre la ville et la montagne des sacrifices, nous vînmes à trouver une muraille ayant quatre toises de hauteur ou environ; et au pied d'icelle il y avoit un nombre infini de petites pierres que tout le peuple levoit, puis les jettoit là par certain respect, qui est tel, comme ils disent, que quand Dieu commanda à Abraham de lui immoler son fils, il s'en alla le premier sur cette montagne, et dit à son fils que pour obéir à Dieu il vint après lui; à quoi il fit réponse : Je suis tout prêt d'accomplir le commandement de Dieu. Et lorsqu'Isaac approcha de ce mur, le diable apparut à lui en forme d'un sien ami, disant : Où vas tu, mon ami Isaac? A quoi Isaac répondit : je m'en vais sur cette montagne où

Nouvelles.

mon père m'attend. Garde-toi bien d'y aller, dit le diable, car ton père te veut immoler à Dieu et te faire mourir. A quoi Isaac répliqua : En bonne heure, laisse-le faire; si la volonté de Dieu est telle, qu'elle soit accomplie, à moi ne tienne; et soudain le diable disparut. Mais Isaac ayant passé un peu plus outre, le rencontre de rechef en forme d'un autre sien ami qui lui usa de semblables paroles, desquelles Isaac irrité, comme l'on dit, prit une pierre et lui jetta contre le visage avec un courroux et grande furie. Or; depuis, pour cette cause, le peuple passant auprès de ce mur, y jette une pierre pour faire dépit au diable. Nous trouvâmes aussi à l'environ de la cité, vingt-cinq ou trente mille colombes qu'ils disent être de la race de celle qui venoit manger dans l'oreille de Mahomet; laquelle, pour abuser le peuple, il disoit être le Saint-Esprit. Elles volent par toute la terre en grande liberté; car il n'y a homme du monde, si hardi soit-il, qui ose les prendre, toucher, ou chasser de là où elles auront mis le pied, qui est cause qu'elles portent grands dommages en plusieurs lieux, mêmement les boutiques où l'on vend les blés, et au temple où est le marché des épiceries.

Des licornes que l'on trouve à l'environ de Mecca. Comme l'auteur fut reconnu à Mecca, et de son retour avec la compagnie des Indiens.

Du côté du temple, il y a une grande cour fermée de murailles, où nous vîmes une licorne que l'on montrait pour chose admirable, et non sans cause, car l'une, qui étoit la plus grande avoit la forme d'un poulain de dix-huit mois, une corne au milieu du front, et la langue de trois brassées; l'autre, moindre, étoit de la grandeur d'un poulain d'un an, avec sa corne longue environ de quatre coudées. Le corps et la couleur de cet animal est comme d'un cheval grison obscur, ayant la tête comme un cerf, le col de médiocre longueur, avec peu de cheveux et courts, pendants tous d'un côté; les jambes primes et longues comme un chevreuil, les pieds quelque peu fendus devant, l'ongle comme une chèvre, chargé de plusieurs poils sur le derrière des jambes, qui le fait montrer fier et superbe, combien que par ce il dénote une grande familiarité aux hommes. Ces deux animaux furent donnés au soudan de Mecca (pour un présent fort précieux et riche) par un roi d'Éthiopie, afin de traiter paix avec lui. On dit en un commun et ancien proverbe

Description de la licorne.

que la nécessité contraint l'homme à montrer ce qu'il a d'esprit, et vous assure qu'il est vrai, car je l'ai expérimenté en moi-même, le cas fortuit m'avenant en la sorte que je vous le conterai. De fortune, en achetant quelques pierreries pour mon capitaine, voici un Maure qui vient à me reconnaître, et, en spéculant ma physionomie, me demande d'où j'étois; à quoi je lui répondis que j'étois Maure. Il n'est pas vrai, dit-il. Je commence à lui dire: Je vous jure par la tête de Mahomet que je suis Maure. Lors il m'invita d'aller en sa maison, ce que je fis. Là où étant, il me commence à parler italien, m'interrogeant d'où j'étois, et protestant qu'il connoissoit bien que je n'étois point Maure, quoique je disse, et que même il m'avoit vu tant à Gênes, qu'à Venise, et de fait me donnoit telles enseignes que je connoissois bien être vraies. Me voyant ainsi pressé par ce Maure, je lui confessai que j'étois Romain, mais que je m'étois fait Mammeluchien au Caire; au moyen de quoi il me fit caresse et honneur, me donnant à entendre par plusieurs signes qu'il en étoit fort joyeux. Or, pour autant que j'avois proposé de passer plus outre, je me hasardai à m'informer de lui, des richesses de la ville, et des épiceries, qui s'y trouvent en telle ou plus

Nouvelles de l'auteur et d'un Maure.

grande abondance, que le bruit en est répandu par tous pays. Il me dit, pour certain, que les épiceries n'y venoient en si grande quantité, comme par le temps passé, pour autant que le roi de Portugal s'étoit fait seigneur de toute la mer Océane, et du golfe tant Persique qu'Arabique; et commença à me conter de point en point la cause pourquoi les marchandises ne venoient à Mecca, comme elles avoient de coutume, sans prendre garde à ma cautelle, pour laquelle mieux et plus subtilement de mener, incontinent qu'il dit que le roi de Portugal étoit cause de ce malheur, je commençai à dire mille maux et méchancetés de lui; de sorte que, quand il me vit ainsi envenimé contre les chrétiens, il me montra encore plus beau semblant en me découvrant tous les secrets du trafic des marchandises de ce pays; à cause de quoi je le priai de me donner les moyens pour me défaire secrètement de cette compagnie des Mammeluchiens, et me donner l'adresse de me transporter devers les rois qu'il connoîtroit être les plus grands ennemis des chrétiens. Alors il m'interrogea sur ce que je savois faire. Je sais faire, lui dis-je, de grosses bombardes et autres pièces d'artillerie, et n'en crains homme du monde. Ému et joyeux

de tels propos, il commence à dire : Loué soit le grand prophète Mahomet, qui m'a adressé tel personnage. De là, ce Maure me prit en tel amour, qu'il me retint et serra en sa maison avec sa femme, me priant lui donner le moyen, et faire tant envers le capitaine de notre compagnie, qu'il lui fit sortir hors de la ville de Mecca, avec ses gens, quinze chameaux chargés d'épicerie : ce qui fut mis à effet; et par cette pratique, il sauva trente saraphes de gabelle, qui venoient au soudan.

Cependant il me cacha en sa maison, en me montrant les moyens pour m'adresser à un roi, demeurant ès partie de l'Inde majeure, nommé le roi de Decan, duquel nous parlerons ci-après. Or, le matin ensuivant, fut faite criée au son de trompe, par tous les quartiers de Mecca, que tous Mammeluchiens eussent à vider la ville, à peine de perdre la vie. Ce qui me donna grande terreur et crainte, voyant qu'il étoit question de la vie. Sur l'heure je priai Dieu qu'il lui plût, par sa divine puissance, me délivrer de ce danger, me recommandant, en outre, à la bonne grâce de la dame de mon logis, femme de notre Maure. Le mardi donc ensuivant, la compagnie des Mammeluchiens départit, et mon hôte, quant et quant, conduisant les

quinze chameaux chargés d'épicerie, me laissant en sa maison avec sa femme, à laquelle il donna charge de me bien traiter, et de me faire conduire le vendredi suivant jusqu'à la caravane des Indiens, qui s'en alloit à Ziden, port de Mecca, distant de là environ quarante milles. Il me serait impossible de raconter la bonne compagnie et caresses que me fit cette noble dame, outre la bonne grâce et courtoisie d'une sienne nièce, belle au possible et jeune de quinze ans; de sorte que, pour le contentement que je reçus d'elles, il ne fut en moi de m'en départir sans grand regret, deuil et lamentations. Étant donc entré en la compagnie des Indiens le vendredi suivant, environ la mi-nuit, nous arrivâmes en une petite ville d'Arabie, où nous restâmes jusqu'à midi du jour suivant, qui fut le samedi, lequel jour nous cheminâmes pareillement jusqu'à la mi-nuit, et parvînmes à la cité de Ziden.

De Ziden, port de Mecca, et de la mer Rouge.

Cette cité n'est point fermée de murailles, ni de fossés, mais néanmoins riche en maisons bâties à la mode d'Italie; au reste, il y a de grands trafics, à cause que c'est un apport

de toutes les nations du monde, excepté des chrétiens et des juifs, auxquels il est défendu d'y venir, à peine de la vie. Incontinent que j'arrivai là, je m'en allai à la mosquée, où il y avoit bien vingt-cinq mille pauvres attendant l'adresse de quelque navire pour retourner en leur pays. Je m'entremêlai parmi eux, me serrant en un quartier du temple, d'où je ne bougeai de quatorze jours, incessamment couché contre terre, couvert de mes habillements, me plaignant avec gros soupirs, comme si j'eusse été bien fort malade; vrai est que sur le soir je me levois et sortois dehors, afin d'acheter quelques vivres. En cela, je jouai si bien mon personnage, que les marchands, me voyant ainsi lamenter, demandoient: Qui est celui qui se plaint si fort? Mes compagnons, qui étoient près de moi, répondoient : C'est un pauvre Maure qui se meurt. Je vous laisse à penser comment je me portois à ne manger qu'une fois le jour, et encore bien légèrement. Les seigneurs du Caire sont gouverneurs de cette cité, mais pour lors en étoit seigneur un frère du soudan de Mecca, étant toutefois sujets au grand soudan du Caire. Le terroir y est stérile, ne produisant aucun fruit, et il y a grande cherté d'eau douce. La mer flotte

contre les murailles des maisons. Si est-ce que, nonobstant la stérilité du terroir, on y trouve de toutes choses nécessaires pour la vie de l'homme, qui viennent, partie de l'Arabie fertile, partie du Caire et autres lieux circonvoisins. L'air y est de mauvaise température, causant plusieurs maladies aux habitants, qui font environ nombre de cinq cents maisons. Or, après m'être arrêté là par l'espace de quatorze jours, je convins avec le pilote d'un navire qui alloit en Perse, qui fit voile trois jours après, et naviguâmes sur la mer Rouge, ainsi appelée, pour autant que le terroir et sablon qui la soutiennent sont aucunement rouges. Nous ne cessâmes d'aller jusqu'au soleil couchant, pour autant que la nuit on n'y peut naviguer, à cause de plusieurs petites îles et rochers que l'on y rencontre en divers lieux; de sorte, qu'en tout temps, tant calme soit-il, il convient avoir un homme à la gabie pour prévoir le chemin : ce que ne se peut faire la nuit, mêmement depuis le port, que nous prîmes jusqu'à l'île nommée Chamaran, à laquelle nous arrivâmes le quatrième jour. Vrai est que, passé cette île, on peut naviguer en assurance, autant la nuit que le jour.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

Touchant de l'Arabie heureuse et de la Perse.

De la situation de Gezan et de sa fertilité. Du peuple nommé Baduin. D'Aden et des coutumes gardées entre les marchands. Comme l'auteur fut prisonnier et mené devant le soudan de Rhada. De l'armée du susdit et des guerres qu'il eut contre un autre soudan.

APRÈS avoir parcouru les lieux, cités, lois et coutumes des pays de l'Arabie-Déserte, selon la portée de mon petit esprit et la commodité qui m'a été donnée pour le voir, il me semble maintenant être bien à propos de raconter par le menu ce que plus heureusement nous avons expérimenté par le pays de l'Arabie-Heureuse. Nous fîmes donc telle diligence, que dans six jours nous parvînmes à Gezan, cité très-riche, ayant un très-beau port, garni pour lors de quarante-cinq navires venant de divers pays, étant située au

rivage de la mer, sous la puissance d'un seigneur maure, ayant son terroir fort propice à porter fruits en abondance, et autres choses nécessaires pour l'usage des chrétiens, comme raisins, pêches, figues, concombres, citrons, limons, oranges, amandes, avelines, aulx, poireaux, oignons fort gros et savoureux à merveille, de la chair en abondance, orge et millet blanc, qu'ils appellent *dora*, duquel on fait du pain; de sorte qu'à bon droit l'on peut appeler ce pays un vrai paradis, en comparaison de la stérilité de l'autre Arabie. Les habitants vont communément presque tout nus, et vivent à la mauresque. Nous séjournâmes là par l'espace de trois jours, afin de faire provision de vivres, puis reprîmes nos erres, naviguant cinq jours à vue de terre, que laissions à la main gauche: vrai est que quand nous approchions de quelque ville près de la marine, nous descendions en terre pour faire provision de vivres; en quoi fûmes mal fortunés, d'autant qu'en présentant de l'argent, on nous saluoit à grands coups de pierres, mêmement entre autres ceux de Baduin, peuple étrange, qui, avec un amas de plus de cent personnes, n'eurent honte de nous assaillir, vu le peu de nombre que nous étions, à savoir seulement quatorze personnes; néanmoins

eûmes combat avec eux environ une heure durant, avec telle virilité, courage et faveur de madame la fortune, que vingt-quatre de leur côté furent défaits; les autres tous mis en fuite, tout nus et sans armes, excepté leurs frondes. Au moyen de quoi nous pillâmes tout ce que nous pûmes trouver, comme veaux, moutons, bœufs, gélines, chapons et autres semblables denrées, lesquelles à peine eûmes chargés, que les voici venir comme mouches, en fureur, et nombre de plus de six cents hommes, et nous de gagner la barque.

Ce jour même nous prîmes notre chemin du côté d'une île nommée Chamaran, contenant de circuit dix ou douze milles, où il y a une ville qui fait environ deux cents feux, habitée des Maures, ayant à force eau douce, bonne chair et le meilleur sel que je vis jamais, ensemble un port devers la terre-ferme près de huit milles, étant sous le gouvernement du soudan de l'Arabie-Heureuse. Après avoir là séjourné deux jours, nous reprîmes notre chemin, tirant à la bouche et entrée de la mer Rouge, où nous parvînmes dans deux jours; et incontinent que nous y fûmes entrés, il nous sembla que nous fussions serrés dans une maison, tant est petite cette bouche, contenant seulement de largeur et étendue

deux ou trois milles, ayant à la main droite une ville inhabitée et stérile, à ce que l'on peut juger à la voir de loin ; à la gauche, une grande et haute montagne, et au milieu, une petite île inhabitée, nommée *Babelmendel;* mais le droit chemin pour aller à Zeila est à la main droite; pour aller à Aden, à la gauche, lequel nous prîmes, naviguant toujours à vue de terre, et nous y arrivâmes en moins de deux jours et demi.

Cette cité d'Aden est la plus forte que j'aie jamais vue en campagne, ceinte de grosses murailles de deux côtés, et d'autre part défendue de deux hautes montagnes, où il y a cinq beaux châteaux : n'étant icelle de trop grande étendue, mais peut faire seulement environ cinq ou six mille feux, s'y faisant le marché de nuit, pour cause de la grande chaleur qui y règne sur le jour ; et à un jet de pierre près la ville, il y a une montagne sur laquelle il y a un château; et au pied d'icelle, là où la mer flotte, il y a un port où arrivent les navires. Au reste, cette cité est la plus belle et mieux bâtie de toute l'Arabie-Heureuse, même que c'est le port de tous les navires qui viennent des Indes tant majeure que mineure, de l'Éthiopie, de la Perse, et même ceux qui vont à Mecca viennent là

prendre port. Mais tout aussitôt qu'un navire est arrivé, les commissaires de la douane du soudan y accourent, pour savoir d'où ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils portent, depuis quel temps ils sont départis de leur terre, combien de personnes sont en chaque navire, et après avoir tiré des pauvres marchands tout ce qu'ils veulent, encore suivant l'ordonnance du pays, ils pillent les mâts, le timon, les voiles, ancres, et en somme, toutes garnitures des navires, et les emportent dans la cité, jusqu'à ce qu'ils aient payé la gabelle au soudan; et de fait je vous conterai ici le malheur qui m'advint le second jour que j'y arrivai, à l'occasion d'un mien compagnon fort malin, qui m'appela *chien*, *fils de chien*. Ces paroles entendues par aucuns Maures, je fus soudain constitué prisonnier, et mis aux fers avec mondit compagnon; de sorte que fûmes tous deux menés au palais du vice-soudan, d'où incontinent après le conseil tenu, fûmes condamnés à la mort; pour autant que l'on nous mettoit sus que nous étions espions des chrétiens. Toutefois, ils eurent égard à ce que le soudan de cette terre (qui n'étoit pour lors en la ville) n'avoit jamais fait mourir de chrétien, et nous gardèrent, en attendant sa venue, bien serrés,

L'auteur est fait prisonnier, en danger de perdre la vie.

par l'espace de soixante-cinq jours, avec des lourds fers aux pieds, pesant quarante-trois livres. Le troisième jour de notre emprisonnement, cinquante ou soixante hommes maures (qui étoient de deux ou trois galères prises un peu auparavant par les Portugais), lesquels s'étoient sauvés à la nage, vinrent à grande course au palais, avec armes au poing, afin de nous défaire, protestant contre nous qu'étions espions des Portugais; mais Dieu voulut que le geôlier serra la porte de derrière sur nous, ce qui causa un grand trouble et émotion entre le commun peuple; les uns mettant en avant que nous devions mourir; les autres, que non. Enfin, le vice-soudan, pour toute conclusion, arrêta que nous fussions délivrés. En quoi la fortune nous dit si mal, que soixante-cinq jours après cette sentance, voici venir lettre-patente du soudan, par lesquelles il commandoit que, liés et garrottés, nous fussions menés devant sa majesté.

Pour donc exécuter ce commandement, nous fûmes tous deux chargés sur un chameau, et dans huit jours présentés à lui, étant pour lors en une ville nommé Rhada, où il faisait sa montre de trente mille hommes, pour aller livrer la bataille à un autre soudan,

seigneur d'une ville appelée Sana, distante de Rhada environ trois journées, située partie sur une montagne, et partie en la plaine, riche, belle, antique et fort peuplée. Étant donc présenté au soudan, il m'interrogea de toute ma vie, me demandant d'où j'étais, et ce que je faisais courant par les pays. A quoi je fis réponse : Seigneur, je suis de nation romaine, mais depuis fait Mammeluchien au Caire; en après m'en allai à Médine, où est la sépulture de Naby, le grand prophète en terre; depuis suis venu à Mecca, et de là ici, expressément pour voir votre seigneurie, autant magnifique et superbe, que renommée par tout l'univers, outre votre sainteté tant célébrée par toute la Syrie, et aux pays et terres de Mecca : quant au reste, je suis bon Maure et votre esclave, et d'autant seigneur que vous êtes saint homme, et que pour tel je vous tiens; vous pouvez bien connaître que je ne suis point espion, comme l'on m'en accuse devant votre sainte majesté. Lors me dit le soudan : Dis-donc : *La Ilache Illach Muchemmedun resul' allach.* Qu'est-à-dire en leur jargon et manière de parler, il n'est Dieu sinon le Dieu, Mahomet est messager de Dieu. Ces paroles-ci donnent à entendre que celui qui les prononce est Maure. Mais je

L'auteur prisonnier est présenté au soudan et défend sa cause.

ne les pus jamais prononcer, ou (comme je pense) parce qu'il ne plaisait pas à Dieu, ou bien d'autant que j'étais épris d'une grande crainte. Ce qui fut cause que le soudan commanda que je fusse ramené aux prisons de son château, et là, gardé par commissaires tout exprès à ce députés, où je fus étroitement resserré par l'espace de trois mois, sans jamais voir l'air, et traité de même à savoir d'un pain de millet du matin et un du soir, qui étoient tels, que cinq ou six n'eussent été suffisants pour faire un bon repas; mais j'eusse été plus content, si on m'eût fait ce bien de me donner au moins à boire mon soûl d'eau.

Deux jours après que ces menées furent faites, le soudan s'en alla voir son camp, qui était devant la cité de Sana, auquel il y avait entre tous autres, quatre mille chevaliers, tous fils de chrétiens, noirs comme Maures, natifs de la terre de Prête-Jean achetés dès l'âge de dix ou douze ans, et depuis toujours exercés aux armes, étant ceux-ci de la garde dudit seigneur, gens braves, et plus redoutés que tous les autres de son armée, d'autant que ceux-là étaient tout nus, excepté un méchant demi-linceul, qu'ils portent sur leur dos, en lieu d'une cape ou manteau : et

Accoutrement des Maures quand ils veulent livrer la bataille.

quand il est question de livrer la bataille, leurs armes sont certaines rondelles faites de peaux de vache ou de bœuf, tellement chargées de couleurs et peintures, qu'à les voir de loin, elles semblent quelque chose bien riche, ayant au-dedans trois ou quatre petits bâtons, qui les tiennent roides; le manche pour les tenir à la main est fait d'une pièce de bois, attachée avec deux clous, au reste, autant grandes que le fond d'une botte. Ils portent aussi un dard à la main, avec une épée large et courte, ensemble un accoutrement de toile rouge ou de quelqu'autre couleur, barrée de plusieurs lambeaux coupés menu; voilà leurs armes pour se défendre des mouches, et de tous leurs ennemis. Vrai est, qu'ils usent tous des frondes à jeter des pierres, les portant entortillées en leurs têtes, et en chacun des bouts une petite broche liée pour se nettoyer les dents. Tous jeunes depuis quarante ou cinquante ans en dessous, portent deux cornes sur leurs têtes, faites de leurs propres cheveux, de sorte qu'ils semblent des chevreuils : et quant à l'armée du soudan, il a toujours cinq mille chameaux ou environ, chargés de pavillons faits de coton, et les cordes de même.

Comment la reine, femme du soudan, fut ravie de l'amour de l'auteur, feignant être fou. Et de ses aventures. Des paroles qu'il eut avec la reine, et comme il fut délivré de prison, avec puissance d'aller par la cité d'Aden.

Au palais où nous étions prisonniers, la reine (l'une des trois femmes du soudan) faisait résidence, accompagnée de douze ou treize demoiselles fort belles, combien qu'elles fussent de couleur noire. Cette reine usa d'une grande caresse et humanité en notre endroit, nous faisant ouvrir la maison, nous permettant sortir dehors, avec toutefois les fers aux pieds, et sous la conduite des commissaires députés à nous garder. Or donc, moi, mon compagnon et un Maure prisonnier ensemble, nous voyant ainsi un peu élargis, délibérâmes chercher les moyens de venir en pleine liberté, et pour ce faire, fut arrêté que l'un de nous contreferoit le fou, faisant un sort pour voir sur qui il tomberoit : lequel tomba de fortune sur moi, et pour bien exécuter mon dessein, il me convient de garder les cérémonies, contenances et gestes d'un fou, en quoi je travaillai tant, qu'au bout des trois premiers jours de mes badinages, je me trouvait plus las que je ne fus jamais, pour autant que continuellement j'avois à

L'auteur contrefait le fou.

l'entour de moi cinquante ou soixante garçons, qui me rompoient les oreilles avec leurs cris : fou ! fou ! fou ! en me jetant des pierres, et moi de me défendre, les saluant de même, et pour mieux jouer mon personnage, je remplis le devant de ma chemise de pierres, les ruant contre eux, eux contre moi, criant toujours après moi : fou ! fou ! et moi de prêter l'oreille à ce nom : de sorte qu'eussiez dit à me voir que j'étois naturellement fou.

Cependant la reine, accompagnée de ses demoiselles, demeura depuis le matin jusqu'au soir à la fenêtre, me regardant, et me parlant : laquelle me voyant en ce train mis et exposé à la risée et moquerie de tout le monde, pour encor mieux faire foi de ma folie, je dépouillai ma chemise, et courus tout nu devant la reine, qui y prenoit si grand plaisir que, quand elle me parloit, elle ne permettoit que je me détournasse de sa vue ; en me traitant fort bien de toutes bonnes viandes, de sorte que je triomphois en menant cette vie : même que cette reine me voyant ainsi persécuté de cette canaille d'enfans, elle me disoit : frappe ! frappe dessus hardiment, à peine d'en tuer quelqu'un ; ton pardon est tout prêt. Il advint qu'il y avoit un mouton en la cour du soudan, avec une

queue pesant quatorze livres : je pris ce mouton, et lui parlai en cette sorte : Es-tu chrétien ou Maure? dis-moi, parle-moi, es tu chrétien ou Maure ? juif ou Mammeluchien ? dis-moi, qui es-tu ? d'où es-tu ? Après lui avoir par plusieurs fois répliqué ces propos, je lui dis : fais-toi Maure. Dis après moi ces paroles : *La Illache Ill' allach Muchemmedun resul' allach*. Je fis à ce pauvre mouton, patient comme porte la nature de cette bête, mille maux, jusqu'à prendre un bâton et lui rompre les quatre jambes, pour autant que je voyois la reine prendre plaisir à tous mes jeux, ce qui fut cause que trois jours après on me donna à manger de sa chair, qui étoit la meilleure que je mangeai jamais. Trois jours après je traitai de même un âne qui portoit l'eau au palais, parce qu'il ne se vouloit faire Maure. J'en fis autant d'un juif, auquel je donnai plusieurs coups, et entr'autres un, dont je pensai l'avoir assommé toutefois il n'en mourut pas. Mais un jour il advint que pensant faire comme de coutume, et user toujours de ma liberté, je rencontrai un de ceux qui nous avoient en garde, qui étoit plus fou que moi, et m'appela : Chien de chrétien, fils de chrétien : je lui jetai quelques pierres ; mais il m'en rua une contre l'estomac, qui

m'étonna en telle sorte, que j'en tombai par terre, et d'autant que je ne pouvois le suivre, ayant les fers aux pieds, je me retirai en la prison, quoi faisant, avant que j'eusse gagné la porte, il me frappa de rechef contre le côté, encore plus lourdement que la première fois; et ainsi pauvrement accoutré, me serrai dans la prison, avec mes pierres, fermant les portes après moi; où je demeurai deux jours sans boire ni manger, ni sans vouloir ouvrir les portes; de sorte, que la reine et tous ceux de sa cour, tenant pour sûr que j'étois mort, firent rompre les portes, et ces canailles de m'apporter des pièces de marbre blanc, disant: Mange, mange, c'est du sucre, et les autres des grains de raisin pleins de terre, disant que c'était du sel, et moi de manger le marbre, le raisin, et autre choses ensemble.

Ce jour même quelques marchands firent venir deux hommes saints et réputés entre eux, comme seroient deux hermites, austères et demeurant aux montagnes, auxquels étant présentés, les marchands feignant me vouloir acheter, leur demandoient si j'étois sain ou fou. A quoi l'un d'eux répondit: Il me semble qu'il est sain; l'autre: Je ne sais qu'en dire; mais il me semble qu'il n'est pas trop fou. L'un m'interrogeoit d'un côté, l'autre me de-

mandoit mille raisons, l'un disoit d'un, l'autre je ne sais quoi; de sorte qu'ils demeurèrent long-temps auprès de moi, me tentant et rompant la tête avec leurs interrogats; et encore ne serais-je sorti d'entre leurs mains, si je n'eusse levé le devant de ma chemise et pissé sur eux; car alors ils commencèrent à me laisser en paix, et s'enfuir en criant: Il est fou! il est fou! pour certain, il n'est pas sain, il est naturellement fou! La reine et ses demoiselles, toujours aux fenêtres, ne se pouvoient soûler de rire, jurant par leur grand Dieu et la tête de Mahomet que j'étois le meilleur homme du monde. Advint que le matin ensuivant je vins à la cour, et trouvai dormant mon galant, qui m'avoit si lourdement frappé avec deux grands coups de pierres, et moi de l'empoigner par les deux cornes de ses cheveux, le commençant à tripiller avec les pieds, et lui tabuster l'estomac en le chargeant de beaux coups de poing sur le museau, le nez et sur les oreilles, si bravement avec ma folie, que le sang en sortoit de tous côtés. La reine, voyant cela des fenêtres, s'écrioit: Frappe! frappe! assomme cette bête! tue ce forfant, ce méchant! et ainsi accoutré de toute mode, le laissai là jusqu'à ce qu'à mon départ je ne sais ce qu'il devint.

Le gouverneur de la cité fut averti que mes deux compagnons avoient fait un trou en la muraille de la prison, et s'étoient déferrés pour s'enfuir secrètement, et moi non. Au moyen de quoi ils furent referrés plus étroitement que de coutume; mais moi, qui n'avoit attenté telle chose, voyant aussi que la reine prenoit plaisir à mes yeux, il ne me voulut aucunement molester, que premier elle ne m'eût parlé : et de fait, il me fit conduire en une chambre basse du palais (toutefois toujours les fers aux pieds), où il étoit impossible de trouver ouverture pour sortir; mais la nuit en suivant, la reine, accompagnée de cinq ou six demoiselles, me vint là trouver, me commençant à interroger, et moi de lui répondre, lui donnant à entendre par le menu que je n'étois fol comme l'on me réputoit. Elle qui étoit femme prudente, connut incontinent que j'étois sage homme, me commençant à entretenir avec grandes caresses, commandant m'apprêter un bon lit à leur mode, me bien traiter, et le lendemain ensuivant de me faire un bain avec bonnes herbes et parfums, selon la coutume du pays. Après avoir continué ces caresses par l'espace de douze jours entiers, elle commença à descendre en ma chambre tous les

soirs, environ les trois ou quatre heures de nuit, me faisant apporter toujours à manger quelque chose de bon, en m'usant de telles paroles; Louis, viens-çà : As-tu faim? Je lui répondis : Oui, pour la faim qui est à venir; et me levant tout droit, j'allai vers elle en chemise, faisant toujours quelques mines. Elle de me dire : Non, non, ne viens pas ainsi, ôte ta chemise : et moi de lui répondre : Oh! madame, je ne suis maintenant fou. Je le sais bien, me dit-elle en se jouant : Par Dieu, tu es le plus sage homme que je vis jamais. Et sur l'heure pour la contenter, je dépouillai ma chemise, la mettant par honnêteté devant mon estomac. Elle de me faire tenir longtemps tout droit devant ses yeux, et me contempler tout ainsi que si j'eusse été quelque nymphe, faisant une grande lamentation à Dieu en cette sorte : O Dieu, qui as fait cet homme blanc comme le soleil, et créé mon mari noir, mon fils noir, et moi encore noire, je voudrois, mon Dieu, que celui-ci fût mon mari. Je voudrois qu'il te plût me faire tant de grâce de me donner un fils aussi blanc que celui-ci. Ces paroles étoient accompagnées de grands pleurs, regrets et gémissements, en maniant tout mon corps, et me promettant que incontinent le roi vena, je serois déferré.

La seconde nuit ensuivant, elle retourne vers moi m'apportant force vivres, accompagnée seulement de deux de ses plus secrètes demoiselles, avec tels propos: Viens-çà, Louis, veux-tu que je vienne ici un peu demeurer avec toi? A quoi je réponds: Hélas! madame, non; il me suffit d'avoir les pieds aux fers, sans que l'on me tranche la tête. Elle, piquée de ces paroles, me réplique: Louis, n'aie peur de ce coup; je t'en réponds sur ma vie. Que si tu ne te contente de ma personne, je t'enverrai Gazella ou Tegia, ou bien Calcerana (ses demoiselles), m'usant de ces propos pour sentir de moi celle que mieux j'eusse aimé, afin de venir elle-même en sa place. Mais considérant le danger et grand scandale ce qui en pouvoit advenir, je fis toujours refus, qui lui causa accroissement de ses douleurs et passions si ardentes, qu'elle ne les pouvoit céler; de sorte qu'elle me promis (après avoir reçu son contentement de moi) or, argent, chevaux, et compagnie de dix ou douze esclaves noirs, pour sortir en sûreté du pays; mais pour autant que le bruit de moi étoit par toute l'Arabie répandu, si j'eusse été une fois fugitif, je me pouvois assurer ou de la mort ou de prison à jamais avec les fers aux pieds; je ne voulus jamais consentir à ses re-

quêtes : mais craignant de perdre l'âme avec le corps, ne cessai toute la nuit de pleurer, me recommandant par affection à la grâce de Dieu.

Entre ces menées, survint le soudan, venant des champs, et soudain elle me mande que, si je voulois demeurer avec elle, qu'elle me chargeroit de richesses; à quoi, pour toute résolution, je répondis qu'elle me fît premièrement jeter hors des fers, et que puis après je ferois tout ce que bon lui sembleroit, accomplissant la promesse qu'elle avoit faite à Dieu et à Mahomet; et, quelques jours après, elle trouva les moyens de me faire présenter devant le soudan à certaine heure, qu'elle s'y trouveroit. Le soudan me demanda où je prétendois aller étant délivré de ces fers; à quoi je lui répondis : O seigneur! je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni femme, ni enfants, ni personne qui m'aide, si ce n'est Dieu, le prophète et ta seigneurie; que s'il te plaît me faire donner à manger, je veux demeurer ton esclave toute ma vie; étant ces paroles accompagnées de soupirs et lamentations. La reine, là présente, prend la parole pour moi, s'adressant au soudan avec tels propos : Que veux-tu faire de ce pauvre homme, qui, sans juste cause, depuis si long-temps a demeuré

L'auteur présenté devant le soudan, lui fait harangue.

en les prisons les fers aux pieds? tu en rendras compte devant Dieu : donne-toi garde d'encourir son indignation. Le soudan, ému de ces remontrances, me commence à dire : Vas où tu voudras, je te donne liberté; et tout soudain il me fit ôter les fers des pieds, et moi de me jeter à genoux, lui baisant les mains, et à la reine aussi : laquelle, me prenant par la main, me dit : Viens, pauvre homme, viens avec moi, je suis assurée que tu es en extrême nécessité de boire et de manger; viens seulement, viens en assurance, viens avec moi : ce que je fis, et incontinent que je fus entré en sa chambre, elle me commence à embrasser et baiser à bon escient, commandant de m'apporter de plusieurs viandes fort friandes et délicates; mais, quelques mines qu'elle fit, je n'osai jamais me fier en elle, n'ayant appétit de boire ni manger, pour autant que je l'avois vue tenir quelques propos en secret avec le soudan; de sorte que je lui dis : Madame, je ne pourrais boire ni manger que premièrement je ne me voie restitué en ma pleine liberté. Tais-toi, fou, dit-elle; tu ne sais ce que Dieu te garde; sois seulement homme de bien, je te ferai des plus avant de ma cour : laisse-moi faire seulement. J'entendois bien ce qu'elle vouloit dire par

ces propos. C'est pourquoi je lui répondis : Madame, laissez-moi, je vous prie, un peu revenir et recouvrer mes forces, que la pauvreté, les malheurs, la prison et la faim m'ont ôté. Vraiment, dit-elle, tu as raison. Sur l'heure même, elle me promit de me donner tous les jours des œufs frais, poulailles, pigeons, poivre, canelle, girofle, noix muscade et autres viandes semblables, afin de me restaurer; à quoi elle ne fit faute, me traitant ainsi mignonnement dans son palais par l'espace de vingt-deux jours; lesquels expirés, elle m'invita à aller à la chasse avec soi, ce que je fis; mais, au retour, je contrefis le malade pour avoir trop couru après le cerf, et je demeurai en cette fiction plus de huit jours, pendant lesquels elle ne manquoit de me faire visiter par ses plus secrets messagers.

Me voyant donc tant favori de cette reine, je me hasardai un jour de lui faire entendre, comme j'avois fait un vœu à Dieu et à Mahomet, d'aller visiter un saint homme qui étoit en la cité d'Aden, faisant (comme l'on disoit) miracle pour cause de sa sainte vie et conversation, ce que moi-même confirmois être ainsi, afin d'impétrer plus aisément ma requête, à laquelle elle ne fit refus; mais com-

manda de me délivrer un chameau et cinquante saraphes d'or pour exécuter ce mien voyage, que je commençai dès le jour suivant, faisant tant par mes diligences, que dans huit jours j'arrivai à Aden, où je trouvai mon saint homme, que le peuple avoit en grande estime, pour autant qu'il vivoit en pauvreté et chasteté comme un vrai hermite. Combien que dans ce pays-là l'on en trouve assez qui mènent une vie fort austère; mais tout cela ne leur sert en rien, d'autant qu'ils ne reçoivent ni le baptême, ni l'évangile, ne voulant aucunement croire au vrai fils de Dieu; joint aussi que plusieurs le font, ou par une ambition d'honneur mondain, ou bien pour vivre sans rien faire. Après avoir fait mon oraison, le second jour je feignis être guéri par la vertu de ce saint homme, faisant écrire à la reine, comme par la vertu de Dieu et de ce saint homme, j'avais recouvré ma santé; et puisque Dieu m'avoit fait tant de grâce, que mon intention étoit de parcourir tous les pays de son royaume. Je faisois cette feintise pour autant que l'armée du roi tenoit presque tout ce pays, et n'en devoit partir que long-temps après. Je m'adressai donc à un capitaine d'un navire, lui prometttant de le récompenser d'un beau présent s'il me vouloit conduire en

Inde. A quoi il me répondit qu'avant que de passer en Inde, il devoit aller en Perse, dont je fus pareillement fort content.

De Lagi, cité d'Arabie-Heureuse. De Hiaz, et du marché d'icelle. De Dante, château. De Almacharana. De Reame. De Sana. De Taësa. De Zibit et Damar, cités d'Arabie.

Le jour suivant je montai sur mon chameau, et ayant chevauché environ quinze milles j'arrivai à Lagi, cité assise en une plaine, sans qu'on y trouve aucune montagne alentour, bien peuplée, riche en dattiers (qui y croissent), en chair et blé selon notre usage; mais le bois y est fort cher, et il ne s'y trouve point de raisins: étant les habitants de là, Arabes, gens rustiques et pauvres au possible. Au partir de là je vins à Hiaz, cité distante de celle-ci d'environ une journée, située entre deux petites montagnes, au milieu d'une vallée merveilleusement fertile, arrosée d'une belle fontaine où se tient le marché de ce peuple habitant les deux montagnes; mais on ne voit guères passer jour de marché qu'il n'y ait grand'noise et débat, à cause de ceux de la montagne du côté de tramontane, qui veulent que les habitants de la montagne du midi croient avec eux en Mahomet, et en tous ses

compagnons qui, quant à Mahomet, y accordent; mais, quant à ses compagnons, non, excepté Haly, disant que les autres sont faux. Et de cette variété d'opinions se meuvent grandes querelles entr'eux, jusqu'à se combattre et tuer comme des bêtes. Je vis en ce marché une grande quantité de toutes sortes d'épiceries, tant grosses que menues, ensemble à force parfums et senteurs, draps de coton et de soie, fruits bons en toute perfection, comme perses, pommes de grenade, coings, figues, amandes, et surtout de fort bon raisin; il ne faut omettre que sur chacune de ces deux montagnes il y a un fort et puissant château.

Après avoir vu toutes ces choses je m'en allai à Dante, cité distante de celle-ci d'environ deux journées, qui est aussi élevée à la cime d'une haute et grande montagne, habitée des Arabes, gens presques tous pauvres, pour autant que ce terroir est fort stérile; et suivant notre entreprise et désir de venir à la connaissance des choses nouvelles, au partir de Dante, après avoir chevauché deux journées, j'arrivai à Almacharana, cité assise au plus haut d'une montagne, ayant sept milles de montée, avec un chemin si difficile et étroit qu'on n'y pouvoit passer que deux personnes

Dante.

Almacharana.

de front, et au plus haut de cette montagne il y avait une plaine fort belle, bonne, fertile et abondante en tous biens, où se recueille tout ce qui est nécessaire pour la vie des habitants; outre ce qu'ils sont bien fortunés à avoir bonne eau, et une citerne pour en fournir tant qu'en pourroient boire cent mille personnes. La cité est ceinte de si fortes murailles que le soudan y tient son trésor, tant gros et riche, que cent chameaux ne le pourroient porter; joint aussi que sa nativité et origine est de là, y tenant ordinairement l'une de ses femmes; outre ce que le terroir y est si heureux et fertile, qu'il produit de toutes sortes de fruits que l'on sauroit désirer, même que l'air est fort tempéré, les gens tenant plus de blanc que d'autre couleur. Je passai là mon temps pour quelques jours, puis m'en allai à
Reame. Reame (qui n'en est loin que d'une journée), cité riche quant aux vivres, hormis du bois, peuplé de gens noirs, menant grand train de marchandises, ayant d'un côté une montagne, et au sommet un château où l'on nourrit des moutons qui n'ont point de cornes; mais s'en trouvent tels qui ont la queue pesant quarante-quatre livres, de si haute graisse qu'ils ne peuvent cheminer. Il s'y trouve aussi des raisins blancs, bons en toute perfection,

n'ayant point de pepin au dedans, et outre ce on y trouve de toute sorte de bons fruits en abondance, avec ce que l'air y est le meilleur que l'on pourroit souhaiter pour vivre long-temps ; de sorte que je parlai à aucuns qui se disoient avoir cent et vingt-cinq ans, les autres cent et trente ans, néanmoins jolis et alaigres vieillards. L'habit des gens d'état est une seule chemise, ceux de basse condition portent un petit linge pour leur couvrir le col, à la mode apostolique, allant toutefois la plupart tout nus par l'Arabie ; les hommes aussi portant sur la tête des cornes faites de leurs cheveux même ; mais les femmes portent des hauts de chausses avec la brayette, à la mode des mariniers.

Suivant mes erres je parvins à Sana, cité très-forte, assise au plus haut d'une montagne, qui fut une fois assiégée par le soudan (accompagné de quatre-vingt mille hommes), par l'espace de huit mois aux fins de la prendre, mais il n'y put jamais parvenir, sinon par appointement; car elle est merveilleusement forte, environnée de murailles, contenant dix brasses de hauteur, et de largeur vingt, de sorte que huit chevaux y peuvent cheminer de front. Cette cité est d'autant abondante en fruits; comme notre pays riche en fontaines, qui lui Sana.

cause un beau lieu d'ébat, au moyen de quoi le soudan y fait sa demeure, lequel a qua-

Mahomet, fils du soudan, homme cruel et inhumain.

torze fils, dont l'un, nommé Mahomet, est si cruel qu'il tue les gens, puis use de leur chair jusqu'à s'en soûler; homme puissant, et de quatre brasses de hauteur, proportionné à l'équivalent, noir de couleur, excepté les dents et les yeux. Ce terroir a quelque peu de menues épices, vignes, prés, jardins en abondance. On y peut nombrer quatre mille feux, les maisons y étant bâties comme celles de ce pays. Depuis, je pris le chemin pour venir à

Taësa.

Taësa, distante de Sana environ trois journées, située aussi à la cime d'une montagne, belle, riche en toutes gentillesses, même en eau rose distillée, fort antique, anoblie d'un temple fait à la mode de celui de Sainte-Marie-Rotonde de Rome, avec plusieurs autres palais très-antiques, dans lesquels habitent un grand nombre de marchands noirs.

Zibit.

Au partir de là, je m'en vins à Zibit, distante de Taësa environ trois journées, cité prochaine de la mer Rouge, environ demi-journée, qui lui cause un grand trafic, mêmement de sucre fin et autres bons fruits, au reste située entre deux montagnes qui lui servent de murailles, l'environnant tout autour. Les épices et autres senteurs de toutes sortes

abordent premièrement en cette cité, puis se distribuent par tout l'univers. Les habitants n'usent d'autres sortes d'habits que ceux des villes susdites. Après avoir séjourné là quelque temps, je me transportai à Damar, cité lointaine de Zibit, environ une journée, habitée des Maures, menant un grand train de marchandises, avec une manière de vivre comme les autres susdits. Damar.

Du soudan, et pourquoi on l'appelle *Sechamir*. Des chats sauvages, marmots, lions et autres bêtes ennemies de l'homme. De la fortune marine. De Zeila, cité d'Ethiopie. De l'île Barbe et de son peuple.

Toutes ces cités susdites sont sujettes au soudan de l'Arabie-Heureuse, nommée Sechamir : car ce mot *Sech* veut dire saint, et *Amir*, seigneur, étant dit saint, pour autant qu'il ne fait jamais mourir personne, sinon en fait de guerre ; de sorte que, si quelqu'un de ses sujets avoit mérité la mort, il le tenoit aux fers jusqu'à ce qu'il mourut de sa mort naturelle, lui commandant être délivré tous les jours deux quatrins pour se nourrir : lequel j'ai vu de mon temps, avoir plus de quinze mille prisonniers, desquels n'en fit jamais mourir un seul, mais plutôt leur donnoit argent pour vivre ; mêmement qu'il tient

Sechamir, que signifie.

Humanité et libéralité du soudan Sechamir envers les prisonniers et esclaves.

en sa cour plus de soixante mille esclaves tant hommes que femmes à ses propres frais et dépends. De là, reprenant nos erres du côté de la cité d'Aden, à l'intention de passer outre, et découvrir choses inconnues, après avoir cheminé environ cinq journées, trouvâmes à la moitié de notre chemin une haute et horrible montagne, pleine d'un nombre infini de singes, chats sauvages, marmots, courant çà et là, sans rien s'épouvanter de nous, encor que nous fussions en grande compagnie, ensemble de lions d'un hideux et horrible regard, qui fût cause que je retournai en arrière, attendant renfort de compagnie: laquelle en peu d'heures survint, de sorte, que nous trouvâmes en troupe environ cent hommes, les uns garnis d'arcs, et d'ardes, les autres de frondes; ainsi bien équipés nous nous mîmes en défense contre ces animaux, desquels en tuâmes assez grande quantité, mettant les autres en fuite, nous faisant passage par ce moyen. Incontinent que je fus arrivé à Aden, je me retirai au temple avec les pauvres, feignant être malade; et, la nuit, m'en allai secrètement vers le patron du navire pour m'accorder avec lui, qui me promit de me recevoir. Ainsi donc, avec délibération de passer outre, afin de rechercher et voir autres pays,

nous fîmes voiles ; mais la fortune, dame inconstante, accoutumée de montrer sa variété, principalement sur l'eau, nous empêcha de venir soudain à chef de notre entreprise : pour autant qu'après avoir navigué sept jours vers la Perse, survint une tempête marine qui nous jeta jusqu'en Ethiopie, avec tous les autres navires de notre compagnie, chargés d'écarlate pour teindre les draps, qui croît en l'Arabie-Heureuse, de laquelle s'enlève tous les ans en Aden, vingt-cinq grands navires chargés. Nous prîmes port à Zeila, Zeila.
avec grande peine, y demeurant par l'espace de cinq jours, tant afin de voir, que pour attendre un temps plus commode. Cette cité est assise sur terre sèche et ferme, ceinte de basses et faibles murailles, mais très-opulentes, à cause du trafic de plusieurs marchandises, comme or, dents d'éléphants, esclaves, mêmement de ceux que l'on y amène de la terre de Prête-Jean, que les Maures conquêtent en guerre, de là, les conduisant en Perse, en Arabie, à Mecca, au Caire ou aux Indes. Les vivres y sont aussi à bon marché, tant pour raison de la justice et police qui y régnent, que pour la grande abondance de toutes choses nécessaires à la vie de l'homme, comme grains, huile, miel, cire, chair même

de moutons, qui s'y trouvent merveilleusement beaux, et tels, que leur queue pèse vingt-cinq ou vingt-six livres, ayant le cou et la tête tous noirs, du reste tout blancs, combien qu'il y en de tout blancs, avec la queue longue d'une brasse, retorte tout ainsi que le cep d'une vigne, la peau du gosier pendant en bas par-devant comme les bœufs, presque jusqu'à terre. Davantage on y trouve en grande quantité de deux sortes de vaches, les unes sauvages, ayant les cornes non plus ni moins qu'un cerf; les autres avec une seule corne au front, de la longueur d'un grand pied et demi : mais cette corne se jette plus sur son échine que sur le devant. Le roi de Zeila est Maure, ayant en sa cour un grand nombre de gens, tous mahométans, de couleur tannée, fort belliqueux, tant à pied qu'à cheval, combien qu'ils soient légèrement armés. Incontinent que nous eûmes le vent en poupe nous fîmes voile, naviguant jusqu'à l'île Barbe, laquelle est gouvernée par un seigneur Maure, et habitée aussi par des Maures, étant de petite étendue, mais bonne et riche, principalement en bétail, ce qui est cause que l'on y trouve toujours à force vivres, et à bon marché, comme nous avons su, y demeurant seulement un jour, et de là tirant en Perse.

Vaches sauvages et d'étrange sorte.

L'île Barbe.

DE LA PERSE.

De Divoban de Rumi. De Goa, Giufar et Meschet, ports de la Perse. D'Ormus, île où l'on pêche les perles. Du soudan et de la cruauté de son fils aîné.

Après qu'eûmes navigué environ l'espace de douze jours, nous arrivâmes en une cité nommée Divoban de Rumi, c'est-à-dire, port des Turcs, peu distante de terre-ferme, couverte d'eau quand la mer croît; mais quand elle est basse, on y peut aller à pied sec, ceinte de bonnes murailles, et au-dedans bien munie d'artillerie, riche en trafic de marchandise; de sorte, que quatre cents marchands turcs y font continuellement leur résidence; au reste, sujette au soudan de Cambaia, y tenant pour le jourd'hui un capitaine appelé Menacheas. Les habitants usent de certains navires, qu'ils nomment thalac, qui sont presque d'une même grandeur que les fustes de ce pays. Nous nous y arrêtâmes par l'espace de deux jours pour contempler son assiette, beautés, richesses et trafics, de là, venant en une ville nommée Goa, distante de trois journées de la susdite, riche à cause qu'il s'y mène un grand train de marchandises, entre les étrangers et les ha- Goa.

bitants, qui sont tous Turcs et mahométans.

Giulfar. Au partir de là vînmes à Giulfar, ville très-bonne, et abondante en tous fruits, enrichie d'un gros port de mer; duquel nous partîmes ayant le vent en poupe, tirant à un autre

Meschet. port appelé Meschet, où nous fîmes quelque

Ormus. séjour: puis nous allâmes à la noble cité d'Ormus, qui est une île très-belle, principale, soit par terre, soit par mer, en trafic de toutes riches marchandises, lointaine de terre-ferme environ dix ou douze milles, au moyen de quoi ne s'y trouvent ni eau, ni vivres à suffisance pour nourrir les habitants; mais il y en vient en abondance des autres pays circonvoisins assis en terre-ferme. A trois journées près de cette île, ou environ, on

La manière de pêcher les perles. pêche des perles, les plus belles et plus grosses qui se trouvent par tout l'univers en cette sorte. Les pêcheurs ont de petites barquettes, pour lesquelles arrêter ils jettent une grosse pierre liée avec trois cordes, une du côté de la poupe, et une du côté du devant du navire, et l'autre au milieu de la barquette: puis l'un d'eux pend à son cou deux bissacs, s'attachant les pieds à une grosse pierre, et descend le long de la corde du milieu, jusqu'au profond de l'eau quatorze ou quinze brasses, où il demeure le plus qu'il peut, cherchant les

petites cavernes où les perles se tiennent ; desquelles il emplit les bissacs, puis lâchant la pierre de ses pieds, il remonte par l'une de ces cordes, et ainsi conséquemment font les autres, de sorte que vous y verriez plus de trois cents nacelles venues de divers pays pour cet effet.

Le soudan de la cité est mahométan ; qui pour lors que j'y étois, avoit onze fils mâles : dont le plus jeune d'eux étoit tenu pour simple, et quasi fou ; mais au contraire, son frère l'aîné pour un diable déchaîné, comme je vous donnerai à entendre par le menu. Le soudan donc avoit nourri deux esclaves dès leur jeune âge, étant du pays de Prête-Jean, qui, s'adonnant aux armes, devinrent preux et vaillants chevaliers, prenant tel crédit envers leur seigneur, qu'il leur donna certains châteaux ; de quoi étant fort piqué, le fils aîné chercha les moyens de se venger de cette injure, tellement que pour une nuit il creva les yeux à son père, à sa mère, et à tous ses frères, hormis au petit ; puis les ayant tous jetés dans une chambre, il y mit le feu. Incontinent que le bruit en fut répandu par toute la ville, le peuple se mit en armes contre lui, lequel commence à se fortifier et tenir bon dans le château, se disant être soudan :

Cruauté grande du fils aîné du soudan d'Ormus envers son père, sa mère et ses frères. Désolation d'un des enfans du soudan d'Ormus pour la cruauté de son frère aîné.

dont son jeune frère, que l'on estimoit simple, ne se montra pas si fou qu'il ne gagnât au pied, en se sauvant dans un temple des Maures, faisant tels cris : O Dieu, mon frère est un diable : il a tué et brûlé mon père, ma mère et tous mes frères ; ton plaisir soit de me garder de ses cruelles mains, et d'en prendre la vengeance.

Ce tumulte dura environ quinze jours, lesquels expirés le peuple s'apaisa, laissant régner ce tyran qui, se voyant seigneur de tout ce qu'il prétendoit, fit venir parler à soi l'un des susdits esclaves nommé Mahomet lui usant de tels propos : Maintenant suis-je soudan? A quoi il répond : Oui vraiment tu es soudan. Lors il le prit par la main, lui faisant mille caresses, avec grandes promesses : Va, dit-il, tues ton compagnon, et je te ferai tout seul seigneur des châteaux. Mahomet lui fit réponse : Seigneur, j'ai vécu trente ans avec lui, hantant et trafiquant toujours ensemble ; pourquoi je ne ne veux avoir maintenant le cœur si déloyal pour commettre telle méchanceté. Or bien, laisse-le ainsi, réplique le soudan ; lequel quatre jours après commande venir parler à soi l'autre esclave, nommé Cayn, lui tenant mêmes propos qu'à Mahomet son compagnon, qu'il lui conseilla de mettre à mort

aux fins que dessus. A quoi Cayn lui prêta l'oreille, promettant exécuter cette déloyauté : et de fait incontinent s'étant armé secrètement, vient droit à son compagnon pour lui ôter la vie ; mais soudain que Mahomet l'eût aperçu avec les yeux ardents et enflammés, il commença à lui parler en cette sorte : O méchant, pourrois-tu maintenant nier que tu ne sois traître ? Viens-tu pour me tuer? Attends, laisse-moi prendre mes armes, car j'aime mieux te mettre au fil de l'épée, que si tu me faisois terminer mes jours. Lors Cayn voyant ses menées être découvertes, tire son poignard et le jette aux pieds de Mahomet, se jetant devant lui à genoux, usant de telles paroles : O seigneur, pardonne-moi, s'il te plaît, encore pour cette fois; j'ai mérité la mort. Tiens, prends mes armes, et m'en tue, si bon te semble : car, pour certain, je suis venu ici afin de te tuer à la persuasion du soudan. A quoi de rechef lui répond Mahomet : Tu ne peux nier à cette heure, que tu ne soies traître, d'avoir bu, mangé et pratiqué avec moi par l'espace de trente ans, et à la parfin me vouloir tuer à la persuasion de celui même qui m'a sollicité de te faire mourir, ce que je n'ai jamais voulu attenter ni entreprendre. Ne vois-tu pas bien que c'est un diable ? mais

néanmoins je te pardonne; sus, sus, lève-toi. Il m'a par trois jours durant incité à te tuer, à quoi n'ai voulu consentir. Or sus, laisse faire à Dieu, va, et fais ce que je te dirai, retire-toi devers lui, et lui affirme que tu m'as mis à mort. Cayn étant levé, va en diligence vers le soudan, qui ne l'eût pas plutôt aperçu, qu'il lui dit : Eh bien! as-tu dépêché ton compagnon? Oui, par Dieu! répond Cayn. C'est bien fait, réplique le soudan, approche-toi de moi. Cayn, pensant que le soudan le voulût embrasser par manière de remercîment, s'approche ; en quoi il fut bien déçu, car le soudan le salua à grands coups de dague, de sorte que, sur l'heure, il le laissa mort en la place.

Cayn, compagnon de Mahomet, esclave occis par le fils aîné du soudan d'Ormus qui est tué lui-même par Mahomet.

Trois jours après, Mahomet, armé secrètement, trouva moyen d'entrer jusque dans la chambre du soudan, qui, l'apercevant encore en vie, fut fort étonné, d'autant qu'il pensoit que son compagnon l'eût mis à mort. En quoi, se voyant déçu, fort indigné, s'adressant à lui, usa de tels propos : O chien, fils de chien, vis-tu encore? Es-tu encore ici? Oui, répond Mahomet, en dépit de toi, t'assurant que je te ferai recevoir le prix même que tu m'as procuré, car tu as attenté ma mort; mais l'heure est venue qu'il te con-

vient finir tes jours, toi qui es pire qu'un chien, plus cruel que tous les diables d'enfer. Le soudan, fort piqué de ces paroles, mit la main aux armes, de sorte qu'ils commencèrent à se charpiller à bon escient; mais après braves escarmouches, ce désastre tomba sur le soudan; il fut vaincu, et à la parfin contraint de finir misérablement ses derniers jours par les mains de Mahomet, lequel au sortir de cette victoire renforça sa garde, se retirant dans le palais, où tout le peuple, qui lui favorisoit pour sa victoire commença à l'applaudir, lui gratifiant, souhaitant honneur et accroissement, avec une joie indicible accompagné de tels cris : Vive ! vive Mahomet le vaillant soudan! Mais lui, touché d'un remords de conscience, ne voulut longuement occuper ce degré royal : ainsi, environ vingt jours après, commanda être faite une assemblée des principaux seigneurs, chefs, et marchands de la ville, où il confessa que par droite raison, la seigneurie appartenoit au fils aîné du soudan, qu'il avait saccagé, usant en ceci de si grandes remontrances, que l'assemblée lui accorda son dire, de sorte, que le jeune enfant, que l'on réputoit idiot, parvint à la couronne de soudan : combien que cependant il ne fut démis de l'administration

Joie et cris du peuple pour la victoire de Mahomet contre le soudan.

Équité de Mahomet, nouveau soudan quant à à la restitution du royaume qu'il avoit occupé par force.

et gouvernement de la cité, et autres principales affaires; même, que pour s'être acquis une grande réputation envers tout le peuple, il fut élu lieutenant du soudan et gouverneur de la ville, en laquelle sont ordinairement quatre ou cinq cents marchands étrangers, menant un grand train de soie, perles, pierres précieuses, et autres choses semblables, qui vivent communément de riz cuit, de pain bien peu, pour autant que le terroir n'y produit point de blés.

De la cité d'Eri au pays de Corasam que l'on estime être de Parthe. De ses richesses, mêmement de rhubarbe et de la cité de Sammarcante.

Après avoir en partie ouï, en partie vu ces misérables aventures, ensemble les coutumes de la cité d'Ormus, je passai outre pour aller en Perse; de sorte que, suivant mes erres, et ayant cheminé douze journées, je trouvai une cité, nommée Eri, au pays de Corasam, où le roi faisoit sa résidence. Elle est abondante en biens et marchandises, principalement en draps de soie, en si grande quantité, que par un jour on y en trouvera à vendre trois ou quatre mille chameaux tous chargés; au moyen de quoi, tant en la ville qu'au con-

tour, il y a force vivres et rhubarbe à foison, laquelle se donne à si vil prix, que j'en vis délivrer six livres pour un ducat, à douze onces pour livres. Contenant cette cité environ de six ou sept mille feux. Les habitants sont tous mahométans. Au départir de là, je chemi-nai bien vingt journées par terre-ferme, rencontrant plusieurs villes et cités, dans lesquelles néanmoins je ne m'arrêtai, encore qu'elles fussent riches et bien peuplées. Mais, allant toujours sans rompre mon chemin, j'abordai auprès d'une grande rivière nommée par les habitants du pays Eufra, qui est, à mon avis, Eufrates, selon ce que je pus recueillir de la largeur et grandeur de sa bouche; lequel côtoyant par l'espace de trois jours du côté de la main gauche, j'arrivai à une ville appelée Siras, qui est à un seigneur persan et mahométan. Cette cité est riche en pierres précieuses, comme turquoises et rubis, quoiqu'elles ne croissent pas là; mais on les y apporte de la cité de Balasam; et aussi en azur, que l'on y amène de la mer; aussi du musc bon en toute perfection, différent de celui que nous avons par-deçà, qui est faux et contrefait, comme je l'ai bien aperçu, car j'en ai vu faire l'expérience en la sorte que je vous dirai : Un matin, trois ou quatre hom-

Turquoises et rubis.

Musc bon, pur et sans imitation.

mes prirent à jeun une vessie de musc, en la brisant, et soudain elle fit sortir le sang du nez à tous quatre, ce qui est signe d'un bon musc, pur, et non mixtionné. Encore, pour mieux en savoir la vérité, je m'informai des marchands combien pourroit durer un bon musc, qui me répondirent qu'il dureroit en sa bonté dix ans, moyennant qu'il ne fût falsifié. En quoi je connois parfaitement que celui qui se vend en notre pays est corrompu par les Perses, qui sont plus fins et rusés pour falsifier quelque chose, que tous les gens du monde ; en quoi faut dire le semblable d'eux, qu'ils sont gens privés, de bonne compagnie, usant plus de libéralités qu'autres de tout l'univers : ce que j'ai expérimenté d'un Perse, même dans la cité de Siras en Corasam, me connoissant dès-lors que je fus à Mecca, lequel, pour l'amour qu'il me portoit, m'usoit de ces propos : Louis, que fais-tu ici? ne t'ai-je pas autrefois vu à Mecca? A quoi je lui répond que oui, et que j'étois venu en ces quartiers afin de voir du monde, et connoître les choses cachées et inconnues. Vraiment, dit-il, j'approuve grandement tes entreprises, louant Dieu de ce que j'ai rencontré un homme de si gentil esprit, afin de me tenir compagnie. Au moyen de quoi nous nous

associâmes, demeurant quinze jours dans Siras, où nous nous fîmes promesses mutuelles de n'abandonner l'un l'autre, et de là prîmes le chemin de Sammarcante, laquelle, au rapport des marchands, est une cité du Caire, sous la puissance d'un roi mahométan, ayant ordinairement de compagnie soixante mille hommes de cheval, tous blancs et fort belliqueux. Nous ne passâmes pas plus avant, pour autant que le sophi couroit tout ce pays, mettant à feu et à sang tout ce qu'il trouvoit, mêmement ceux qui tenoient la loi de Bubecler, Othman et Homar, jadis compagnons de Mahomet, les faisant tous passser au fil de l'épée; pardonnant à ceux qui croient à Mahomet. Lors mon compagnon me dit: Viens-çà, Louis, afin que tu connoisse combien je te favorise, procurant ton bien en tout ce que ma puissance portera, désirant de ma part te donner par effet à entendre que ta compagnie me plaît, je te veux donner une mienne nièce pour femme, appelée Samis, c'est-à-dire le soleil; laquelle certainement (ainsi comme je connus après) avoit ce nom bienséant et répondant à sa grande beauté. En ceci il se montra fort modeste, m'usant de tels propos: Sois assuré que je ne vais point errant par l'univers par faute ou souhait de biens, mais

Sammarcante.

seulement mon plaisir et appétit de voir choses inconnues jusqu'ici m'a causé cette pérégrination. Continuant ces propos, nous fîmes tant par nos journées, que nous parvînmes à Eri, où étoit sa maison, en laquelle soudain que fûmes arrivés, il me mit pour objet sa nièce devant les yeux, à laquelle je fis caresse, montrant assez bon semblant, encore que mon cœur ne fût logé là. Huit jours après ces menées, nous retournâmes à la cité d'Ormus, où étant embarqués, nous fîmes voiles tendant de la part de l'Inde, de sorte que nous arrivâmes à un port qui se nommoit Cheul.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE III.

Où il est traité de la première partie des Indes.

De Cambaia, cité de l'Inde, riche en toutes choses.

Pour autant que j'ai promis dès le commencement de mon œuvre, si je m'en souviens bien, d'expédier en peu de paroles toutes choses de peur d'être trouvé fâcheux en mes propos, je continuerai mon style touchant brièvement les choses mémorables et dignes d'admiration, principalement des Indes. Auprès donc du port de Cheul, il y a une très-grande rivière, nommée Indo, qui passe auprès de Cambaia, cité assise du côté du midi, à trois-milles dans la terre-ferme, dans laquelle on ne peut naviguer avec grands navires, sinon au temps que l'eau est grosse, pour autant qu'alors la rivière s'étend bien à trois ou quatre milles de largeur,

Indo, rivière.

Eaux croissant au défaut de la lune.

et il convient ici de noter que les eaux y croissent tout au contraire de celles de pardeçà, parce que nos rivières d'Italie croissent au plein de la lune, celles-là au défaut. Cette cité est forte, close de murailles à notre mode, abondante en toutes sortes de grains, riche de huit ou dix espèces de menues épices, comme turbith-galanga, spicanardi, assa fœtida, lacca, et plusieurs autres desquelle je ne me souviens pour l'heure. Outre ce, l'on y fait la futaine et le coton, qui y causent un grand commerce, de sorte que tous les ans on y charge bien quarante ou cinquante navires de draps, tant de futaine que de soie, pour conduire en divers pays.

Cornalines, calcidoines et diamants; d'où proviennent.

Ce royaume a aussi deux montagnes distantes de Cambaia environ six journées, en l'une desquelles l'on tire les cornalines, en l'autre les calcidoines, et à une journée pardelà se trouve encore une autre montagne d'où proviennent les diamants. Quant à la seigneurie de cette cité, elle est sous la main du soudan nommé Machamuth, lequel depuis

Guzarates, quel peuple.

quarante ans en çà ravit ce royaume des Guzarates, qui sont une manière de gens ne mangeant rien qui ait sang, ni ne tuant rien qui ait vie, n'étant encore Maures ni gentils, mais vivant en gens de bien, de sorte que s'ils

étoient baptisés, je crois qu'ils seroient sauvés, car ils ne font à autrui ce qu'ils ne voudroient être fait à eux-mêmes, usant d'habits fort à la légère, les uns en chemise, les autres tout nus, hormis un petit drap pour couvrir leurs parties honteuses, sans rien porter ni aux pieds ni aux jambes, la tête enveloppée d'une petite toile rouge; au reste, tant simples et justes, que par leur bonté ils ont été dépouillés de leur royaume par le soudan Machamuth, lequel est mahométan, ensemble tout son peuple, tenant ordinairement une cour de vingt-cinq mille hommes de cheval. Chaque matin on amène cinquante éléphants dans le palais, ayant chacun d'eux un homme sur le dos, lesquels font la révérence au soudan à son lever; ne servant à aucun office qu'à celui-ci, lequel ils font de même après que ledit seigneur est habillé et aussi à l'entrée et issue de sa table qui est toujours accompagnée de cinquante ou soixante sortes de tous instruments, comme trompettes, timballes, tambourins, fifres, flûtes, hautbois et autres sortes que je ne nommerai pour éviter la prolixité.

Le soudan porte des moustaches si grandes sous le nez, qu'il les lie au-dessus de sa tête ni plus ni moins qu'une femme ses cheveux,

portant une barbe blanche étendue jusqu'à la ceinture. Il use tous les jours de poison, non pas pour s'en soûler, mais en la sorte que je vous dirai. Quand il veut faire mourir quelqu'un, il le fait venir devant soi tout nu, et prend en sa bouche certaines herbes et autres sortes de fruits semblables à noix muscades, lesquels il mâche fort, puis les jette contre le patient, tellement qu'il tombe incontinent mort devant lui. Mon compagnon, tout étonné de voir cette manière de faire, demandoit pourquoi il faisoit cela. A quoi quelques marchands lui répondirent que dès son jeune âge son père l'avoit nourri de poison. Outre ce, il entretient, comme par force, trois ou quatre mille femmes; et toutes les fois qu'il couche avec l'une d'elles, le matin on la trouve morte, dont nous fûmes fort ébahis.

Il est fort délicat et somptueux en habits; de sorte qu'il change tout les jours de nouveaux, jetant les autres là, jusque même à sa chemise, laquelle jamais personne ne porte depuis qu'il l'a portée une fois. Je ne pourrois ici décrire à la vérité la fertilité et bonté de ce pays, qui est si démesurée, qu'il s'y trouve plus de trois cents navires venant là de plusieurs pays étrangers pour pratiquer et acheter vivres, draps de soie, futaines, qui se trans-

portent en Perse, Tartarie, Turquie, Syrie, Barbarie, Afrique, Arabie, Éthiopie, Inde, et plusieurs autres terres, îles, villes et cités; de sorte que le soudan en retire des revenus admirables, qui lui servent pour l'entretien de sa grande pompe, et des guerres qu'il a à l'encontre du roi de Joghe, qui est son voisin de quinze journées près, grand seigneur pouvant mettre sur pied environ trente mille hommes; et quoique lui et son peuple soient païens, ils sont tenus pour saints à cause de leur manière de faire, qui est telle, que le roi a accoutumé d'aller de trois en trois ans à certain pélerinage, accompagné de trois ou quatre mille hommes, avec leurs femmes, enfants, ensemble quatre ou cinq cents corsaires, et de civettes, marmots, perroquets, léopards, faucons et tiercelles, le tout en magnifique pompe, habillé d'une peau de chameau, une partie devant, l'autre derrière, et le poil au dehors.

Royaume de Joghe.

Les habitants de cette plage, plus noirs que blancs, portent sur eux une grande quantité de perles, pierreries et autres richesses pendant à leurs oreilles, vêtus à l'apostolique avec leurs chemises; mais le roi et plusieurs autres de sa cour vont parmi la ville, le visage, les bras, les jambes et toutes les parties

du corps teintes de sang-dragon mâché avec plusieurs autres odeurs fort précieuses ; au reste règnent entre eux de grandes superstitions ; de sorte qu'aucuns font conscience de s'asseoir en lieu haut ; les autres de s'asseoir contre terre ; les uns de s'étendre ou coucher en terre ; les autres font vœu de ne parler jamais à homme, ayant ceux-ci toujours gens exprès auprès d'eux pour leur servir et donner tout ce qu'ils demandent par signes, tous en général portent un cornet pendu au cou, lequel ils sonnent quand ils vont de compagnie en quelque cité, principalement quand ils demandent l'aumône ; et cependant que leur roi arrête ou se repose en quelque lieu, deux ou trois cents d'entre eux se mettent devant pour pourvoir aux vivres et autres choses nécessaires ; ayant coutume de demeurer trois jours en chaque lieu, où ils arrivent, à la mode des Cingles, que nous appelons Bohémiens ou Égyptiens, dont aucuns d'eux portent des bâtons armés d'un cercle de fer à chaque bout ; les autres, des rondeaux de fer tranchants comme un rasoir, lequel, avec une fronde, ils jettent contre ceux qu'ils assaillent ; vivant en telle liberté, que si de fortune ils tuoient les plus grands de la ville, ils n'en seroient repris en sorte

que ce soit, à cause que l'on les tient pour saints, et leur fait-on place avec honneur par tous les lieux où ils passent.

Le pays pour sa stérilité endure grande cherté de vivres, à cause qu'il consiste plus en montagnes qu'en plaines, ne se souciant les habitants de bâtir de belles maisons ni de faire des murailles à leurs villes; mais s'adonnent à mener plusieurs riches pierreries en nos quartiers, pour autant qu'ils ont liberté de passer jusques au propre pays où les pierres fines naissent, et de les transporter là où bon leur semble; ce qu'ils font sans dépense. Voilà leurs études, occupations et trafic : vrai est que, pour autant que leur pays est fort stérile, ils maintiennent presque continuellement guerre contre le soudan Machamuth.

De la cité de Cévul, des coutumes, habits et armes du peuple.

Au départir de Cambaia, nous vînmes à Cevul, distante de celle-ci de douze journées, étant entre les deux un pays nommé Guzarat. Elle est sous la puissance d'un roi gentil : les habitants sont de couleur quasi noire, les uns portant de simples chemises, les autres allant tout nus, excepté quelque petit drap pour

couvrir leurs parties honteuses ; gens usant de grande justice, et belliqueux, ayant pour leurs armes, épées, rondelles, arcs, lances ou piques de bois, ou cannes ferrées au bout, et à force artillerie.

La ville est forte, fermée de bonnes murailles, enrichie d'une belle rivière, et distante seulement de la mer environ deux milles; au moyen de quoi il y a un merveilleux apport de toutes marchandises venant par navires des pays étrangers; joint aussi que le terroir est bien fertile, produisant à foison du blé, orge, mais peu de raisins, des noix, figues et amandes ; davantage, là se font à force draps de futaine. Je ne parlerai ici de leur foi, pour autant qu'elle est de même que celle du roi de Calicut, duquel nous ferons mention ci-après ; et quant à l'air, il y est ordinairement plus chaud que froid. Leur roi n'a pas grand nombre de gens de guerre, mais ceux qu'il a sont adroits aux armes, bien armés et montés de même, comme ayant à souhait tant chevaux et juments, que bœufs et vaches. Après donc avoir fait quelque séjour à Cevul, en contemplant son assiette, coutumes et lois, je m'en allai à Dabuli, distante de là environ deux journées, assise sur le rivage d'une grande rivière, fermée de grosses murailles de

Dabuli.

toutes parts, ayant un terroir fertile au possible, au moyen de quoi les Maures y hantent et trafiquent. Leur roi est gentil et payen, lequel peut faire vingt mille hommes combattants, gardant en son royaume une bonne justice envers tous; leur manière de vivre, habits, coutumes et lois sont les mêmes que celles de Cevul. Au sortir de terre-ferme j'arrivai en une île nommée Goga, laquelle est tributaire au roi de Decan, lui rendant tous les ans dix mille ducats d'or qu'on appelle pardai, presque semblables aux saraphes du Caire, mais plus étroits et épais, ayant pour figures deux diables d'un côté et de l'autre certains caractères. Cette île est puissante par le moyen d'une grosse forteresse ceinte de murailles à notre mode, regardant sur la mer, en laquelle parfois fait résidence un capitaine nommé Sabain, Mammeluchien, tenant là garnison, accompagné de quatre cents Mammeluchiens, lequel si d'aventure peut rencontrer quelque homme blanc, il lui fait bon parti, lui donnant de gage quinze ou vingt ducats par chaque mois; mais avant que de le mettre au rôle des gens de guerre, il le garde quelques mois pour voir l'essai de sa force et dextérité; que s'il ne se trouve suffisant pour tel degré, il l'emploie à quelque exercice mé-

Goga, île.

canique. Ce capitaine, avec des Mammeluchiens, fait grande guerre au roi de Narsinga, duquel nous parlerons en temps et lieu. Au sortir de Goga, je me remis sur terre-ferme où je cheminai sept journées, puis arrivai à
Decan. Decan, cité étant sous la main d'un roi mahométan, qui tient à ses gages le capitaine et ses soldats (desquels avons parlé), en la forteresse de Goga, et peut faire trente mille combattants, tant à pied qu'à cheval, ayant un palais où il loge; merveilleusement brave et superbe, de sorte qu'avant que de gagner la salle de ce seigneur, il faut premièrement passer par vingt-quatre chambres. Cette ville, outre sa beauté et bonté, a des bâtiments faits à la mode des chrétiens, ensemble qu'elle est ceinte de belles et puissantes murailles, auxquelles il y a bonne garde. Les habitants de ce royaume, abondant en toutes richesses, sont mahométans, vêtus de soie ou bien de chemises fort blanches, portant aux pieds des souliers, ou bien des brodequins, et des chausses à la mode des mariniers; les femmes vont toutes couvertes comme celles de Damasc. Leur roi a toujours guerre à l'encontre du roi de Narsinga, ayant des soldats la plupart étrangers et blancs; mais ceux qui sont natifs du lieu même, sont de couleur

tannée. Il n'est pas moins libéral que riche et puissant, entretenant sur mer un grand nombre de navires; au reste, ennemi mortel des chrétiens.

De là je m'en vins à Batechale, cité d'Inde, distante de Decan de cinquante journées, sous le gouvernement d'un roi payen, sujet néanmoins au roi de Narsinga, étant cette cité très-noble, belle, ceinte de bonnes murailles, prochaine de la mer environ un mille, combien qu'il n'y ait point de port; mais on y a entrée par une petite rivière flottant contre les murailles; elle est fort fréquentée des marchands maures à cause des grands trafics et marchandises que l'on y trouve, mêmement du riz et du sucre candi, duquel nous usons, des figues et des noix pareilles à celles de Calicut; de sorte que tout y abonde, mais un seul malheur y règne, que ce sont tous idolâtres, aussi bien que ceux de Calicut, excepté les Maures qui sont mahométans. Ils ne se servent point de chevaux, ni de mulets, ni d'ânes; mais en récompense il y a force bœufs, vaches, buffles et chèvres; tout ainsi qu'il advient que le terroir n'y produit point de froment ni d'orge, ou autres sortes de légumes, mais bien à foison de tous fruits d'arbres. Batechale.

De là je partis et m'en allai à une île nom-
Amiadiva, île. mée Amiadiva (habitée d'une manière de gens qui sont Maures et payens), éloignée de terre-ferme d'environ un demi-mille, contenant de circuit environ vingt milles ; mais elle n'est pas trop fertile ni en bon air ; vrai est qu'il s'y trouve de très-bonne eau, et entre cette île et la terre-ferme il y a un très-bon port de mer. Après avoir cheminé une journée
Centacola. j'arrivai à une ville appelée Centacola, riche et abondante en chair, en riz, et en toute sortes de bons fruits selon l'usage de l'Inde, étant aussi peuplée de plusieurs marchands maures; mais leur seigneur (sujet au roi de Batechale), ensemble tout le peuple, sont payens, de couleur tannée, tout nus, sans chausses ni souliers, la tête nue.

De là, suivant nos erres, dans deux jour-
nées nous parvînmes à une ville nommée
Onor. Onor, ayant un roi gentil, sujet au roi de Narsinga, qui est bon compagnon, tenant sept ou huit navires, courant toujours pour piller ceux qui se trouvent des plus faibles, et est grand ami du roi de Portugal. Ses gens vont tout nus, hormis quelque petit drap pour cacher leur parties honteuses. Il y a assez grande quantité de riz à l'usage des Indes, et à force bêtes différentes des nôtres, comme

porcs, sangliers, cerfs, ours, lions, avec un grand nombre d'oiseaux différents aussi des nôtres; plusieurs paons, perroquets, vaches rouges et moutons en abondance; roses, fleurs et fruits très-odorants qui se gardent tout le long de l'année, pour autant que l'air y est fort bon, ce qui est cause que l'on y vit plus longuement que par deçà. Auprès de cette ville s'en trouve une autre nommée Mangolor, où l'on charge tous les ans cinquante ou soixante navires de riz; étant les habitants d'icelle Maures, vivant par les mêmes moyens comme les susdits. Mangolor.

Au partir de là nous allâmes à Canonor, cité belle et grande, où le roi de Portugal a un très-fort château, même qu'il est grandement ami du roi de cette ville, encore qu'il soit payen. Là est le port où se fait la charge des chevaux qui viennent de Perse, et il faut que chaque cheval paie vingt-cinq ducats de gabelle, pour aller de là à Narsinga sur terre-ferme. Cette cité est peuplée de plusieurs marchands maures, combien qu'il n'y croît ni blé, ni raisins, ni autre fruit qui soit à notre usage, hormis des citrons, avec quelques oranges; de sorte qu'il n'y a que ceux de la ville qui usent de pain; les étrangers ne vivent que de chair, poissons et noix crois- Canonor.

sant au pays. Quant à leur foi, coutumes, et pourquoi ils vivent à la mode de Calicut, nous en parlerons en temps et lieu. Ici nous commençâmes à trouver les épiceries, gimgembre, cinnamone, myrobolan et quelque peu de casse. La ville n'est pas ceinte de murailles ni les maisons bien bâties, ni autrement garnie de vivres, excepté qu'il s'y trouve quelques fruits différents des nôtres, meilleurs toutefois en quelques qualités. Ce pays seroit difficile à combattre, pour autant qu'il est tout plein de cavernes et fosses faites sous terre, et au-dedans des montagnes, par l'industrie des anciens. Le roi a une cour de cinquante mille Naeri, c'est-à-dire gentilshommes, lesquels n'usent d'autres armes que d'épées, rondelles, lances, arcs et artillerie, allant la plupart tout nus, sans chausses ni souliers, avec seulement de simples braies; la tête nue, hormis que lorsqu'ils vont en guerre ils portent un petit drap rouge attaché avec une chevillière faisant deux tours à l'environ de la tête, ayant leur ligature d'une même sorte, et n'ont toutefois le moyen de se servir de chevaux, mulets, ânes ou chameaux; mais quelquefois usent d'éléphants, non pas toutefois quand on vient à se combattre. Une autre fois, quand ce sera mieux à propos, je

Épiceries.

parlerai de la victoire qu'obtint le roi de Canonor contre le roi de Portugal.

Or, après avoir séjourné par l'espace de quinze jours dans Canonor, nous prîmes notre chemin du côté du royaume de Narsinga, jusqu'à ce que nous arrivâmes en une ville nommée Bisnagar, qui appartient au domaine du roi de Narsinga, et est grande et fermée de grosses murailles, située sur la côte d'une montagne, contenant de circuit sept milles, ayant un merveilleux apport de toutes marchandises, pour autant qu'elle est fort fertile, produisant tout ce que l'on pourroit souhaiter en ce monde; joint aussi que sa situation est la mieux accommodée non-seulement quant à l'air, mais aussi pour avoir plusieurs lieux d'ébat et de chasse. Le roi est payen et idolâtre, au reste riche et puissant, ayant toujours de compagnie quarante mille hommes de cheval, et chaque cheval est estimé trois, quatre ou cinq cents pardai, voire qu'il s'en trouve tel qui en vaut huit cents; la cherté provenant de ce qu'ils ne naissent point en ce pays, et encore moins de juments; joint aussi que les rois qui tiennent les ports de mer ne les laissent passer, si non avec grand danger, tenant ce roi-ci ordinairement pour servir en guerre quatre cents élephants, outre le

Bisnagar.

grand nombre de chameaux et de dromadaires fort commodes pour les expéditions de ses affaires.

De la nature des éléphants.

Maintenant il vient bien à propos, suivant la promesse que j'ai faite ci-dessus, de dire quelque chose sur la nature des éléphants, lesquels j'ose bien affirmer être doués d'un si bon esprit, discrétion et mémoire que peu s'en faut qu'il soit au nombre des animaux raisonnables, vu même qu'il ne s'en trouve un plus fort sur la terre. Les Indiens allant à la guerre, mettent sur le dos de cet animal un bât à la mode des mulets du royaume de Naples, lié étroitement avec deux chaînes de fer, puis assiègent sur ce bât deux grandes caisses de bois, à savoir l'une d'un côté, l'autre d'autre, logeant dans chacune caisse trois hommes, et entre les caisses et le col de l'éléphant, mettent une tablette grosse de demi-pied, sur laquelle est assis un homme à cheval, parlant à cet animal pour autant qu'il a plus d'entendement et de mémoire que toutes les autres bêtes qui se trouvent sous le ciel, de sorte qu'il entend tout ce qu'on lui dit, prenant grand plaisir à ouïr parler de ses

Éléphant, animal glorieux, et sa mémoire.

louanges; et tout ainsi que ceux qui sont dans ces caisses sur son dos, sont équipés de toutes pièces, à savoir de cottes de mailles, d'arcs, lances, épées et rondelles, semblablement il veut être armé d'une maille, principalement par la tête et par sa trompe à laquelle on attaque une épée longue de deux brasses, grosse et large comme la main d'un homme, et ainsi se combattent; mais celui qui est sur son col lui commande : Va ainsi ou tourne decà, va delà, demeure ici et retourne en arrière; il entend ces paroles ni plus ni moins que si c'était une personne. Mais s'il advient une fois qu'il prenne sa course, il est impossible de le retenir si non par le feu artificiel, lequel cette manière de gens sait fort bien faire, tellement que incontinent qu'il l'aperçoit, il se met en route parce qu'il le craint sur toutes choses, comme je l'ai vu de mes propres yeux; au reste, c'est un animal le plus entendu, sage et puissant qui soit au monde. J'ai aussi vu trois éléphants tirer un navire de la mer et le mettre en terre en la sorte que je vous conterai. Du temps que j'étois à Canonor, quelques marchands maures tiroient un navire de la mer en terre, à la mode des chrétiens, faisant premièrement sortir le devant du navire qui après le tournèrent à côté,

Force de l'éléphant.

en mettant dessous icelui trois grandes pièces de bois, et je vis ces trois éléphants s'agenouiller en terre, au bord de la mer, et avec la tête jeter le navire à sec. Quant à ceux donc qui disent que les éléphants n'ont point de jointures aux jambes, et que pour cette cause ils ne se peuvent agenouiller, je veux maintenir le contraire, car ils ont des jointures autant bien que les autres bêtes, vrai est qu'ils les ont au bas de la jambe.

Description de l'éléphant, de toutes les parties de son corps et de son usage.

Sa femelle est sans comparaison plus fière et superbe que n'est le mâle, étant aucunes d'icelles fort lunatiques. L'éléphant est plus gros que trois buffles, combien qu'il tienne de leur poil, ayant les yeux faits comme ceux des pourceaux, la trompe pendant jusqu'à terre, laquelle lui sert de main pour porter ses vivres à la bouche, tant le boire que le manger, pour autant que sa bouche ressemble à celle d'un pourceau ou bien d'un esturgeon; la trompe creuse au-dedans avec laquelle je leur ai vu par plusieurs fois lever un liard de terre, voire rompre une branche d'un arbre, qui étoit si grosse et lourde que vingt-quatre hommes que nous étions ne pûmes jamais arracher de l'arbre, encore qu'eussions une corde, et cet éléphant à trois coups de sa trompe la mit bas. Les deux grandes dents que

l'on leur voit sont enracinées en la mâchoire de dessus ; leurs oreilles sont larges de deux palmes de tous côtés, à d'aucuns plus, à d'autres moins ; les jambes quasi autant grandes dessous comme les cuisses par dessus ; les ongles (en nombre cinq tout autour du pied) sont ronds et larges comme un tranchoir ; la queue longue de trois palmes comme celle d'un buffle ; le poil court et clair-semé. Les femelles sont plus petites que les mâles, lesquels se trouvent autant différents en hauteur, comme sont les chevaux. J'en ai chevauché de treize et de quatorze pieds, et j'ai entendu dire qu'il s'en trouve de quinze pieds ou davantage de hauteur. Leur cheminer est fort lourd, et encore plus fâcheux à ceux qui ne l'ont accoutumé ; il rompt l'estomac, le provocant à vomir, tout ainsi que la marine tourmente ceux qui commencent à y entrer ; mais au contraire, il fait bon chevaucher un petit éléphant, parce que sa marche est aussi douce que celle d'une mule, vous assurant qu'il y a grand passe-temps à les chevaucher. C'est un indice admirable d'une grande connoissance en ces animaux, que quand on leur veut monter ils baissent une jambe de derrière pour servir de montoir, aussi qu'il faut que le chevaucheur s'aide. Et convient ici noter que cet

Quel est le cheminer de l'éléphant.

animal ne porte ni bride ni licou, ni chose que ce soit en la terre ; et quand il se veut joindre avec la femelle, ils se retirent ensemble en lieux déserts et cachés, comme bois ou marécages; s'accouplant à la mode des hommes, la femelle couchée dessous et à la renverse, combien qu'aucuns tiennent du contraire. J'ai expérimenté en plusieurs lieux qu'il n'y a plus riche don pour présenter à un roi que la verge d'un éléphant, laquelle le roi mange comme une viande délicate et précieuse, et de fait elle se vend en d'aucuns pays cinq cents, en d'autre mille et deux mille ducats. C'est pourquoi je dis pour conclusion que j'ai vu tel éléphant qui avoit plus de connoissance, de sagesse, de sens et d'esprit que plusieurs manières de gens qui se trouvent en l'univers.

Du roi de Narsinga. Des monnoies qu'il fait battre. Des coutumes de ses sujets. De Tromopatan, Pandarane et et Capogatto, cités d'Inde.

Le roi de Narsinga est le plus grand prince de qui j'aie jamais ouï parler, soit en richesses et trésors, en royaumes et seigneuries qu'ils tient sous sa main, unis et joints tout en un monceau, tout ainsi que les villes du royaume

de Naples sont toutes à l'environ assises, et autant à Venise, de sorte que la mer la clôt des deux côtés, et celle-ci n'est guères moindre en beauté et grandeur que Milan, excepté que Milan est en une plaine, et Narsinga sur la côte d'une montagne, riche, brave, enrichie d'être le siége royal. Les bramines, qui sont les prêtres, disent que le roi a tous les jours douze mille pardai de rente, tenant ordinairement un grand nombre de gens d'ordonnance, pour autant qu'il fait grosses guerres aux rois des Maures et autres princes payens; adonné avec tout son peuple à l'idolâtrie, adorant les diables, et ayant foi aux idoles, comme font les habitants de Calicut, desquels, ensemble leur religion et secte je parlerai ci-après.

Habits du royaume de Narsinga.

Quant aux habits, les gens d'état portent une chemise courte; sur la tête une toque à la mauresque, bigarrée de diverses couleurs, les pieds nus. Le commun peuple va tout nu, hormis un petit drap couvrant les parties honteuses; le roi porte un bonnet de drap d'or, long de deux palmes, mais quand il va en guerre, il prend une robe rembourrée de coton, la couvrant d'une autre toute chargée de médailles d'or, et les bords garnis de bagues et riches pierreries, tenant ordinairement

Habits, cour et monnoie du roi de Narsinga, sa braveté et sa puissance.

une grande cour, tellement, que s'il s'en va aux champs pour s'ébattre, ou à la chasse, il a toujours à son côté trois ou quatre rois, accompagnés de plusieurs autres grands seigneurs, avec un grand train de cinq à six mille chevaux. Pour plus évidemment montrer sa magnifique puissance, il fait battre monnoie d'or, qu'ils appellent pardai, qui vaut un ducat pour pièce; ensemble de monnoie d'argent, qu'ils nomment fanon, valant demi-jule ou environ, et aussi monnoie de cuivre, les seize valent un fanon, qui est un quatrin d'Italie. La justice étant diligemment gardée par tout ce royaume, qu'on y peut aller et trafiquer en assurance, moyennant que l'on ne tombe entre les griffes des lions qui vont courant parmi les champs. Ce roi est grand ami des chrétiens, mêmement du roi de Portugal, parce qu'il n'a encore autre connoissance des autres rois chrétiens, ce qui est cause que le peuple de ce pays-ci reçoit les Portugais avec de grandes caresses. Or, après avoir visité et contemplé l'assiette, richesses et noblesse de cette magnifique ville, nous reprîmes nos erres devers Canonor, où nous fîmes quelque séjour; de là nous nous mîmes sur terre-ferme pour aller à Tromopatan, distante de Canonor de douze milles, et de la mer un

Pardai, monnoie.

Fanon, monnaie.

Tromopatan.

mille, enrichie d'une petite rivière qui descend de la mer, où il y a grand apport de navires appartenant aux marchands maures qui s'y trouvent en nombre d'environ quinze mille, sujets au soudan, ou bien à quelque seigneur payen. Là ne faut demander autres richesses que des noix indiennes, desquells ils mangent avec un peu de riz, et soutiennent leur vie en grande misère et calamité ; vrai est qu'ils ont à force bois tout propre pour fabriquer des navires; au reste, ils tiennent une même foi, et mènent une même vie que ceux de Calicut, mais sont fort différents quant aux richesses et magnificences de ville, car les maisons de celle-ci sont bâties à la légère, de sorte qu'une maison n'est estimée qu'un ducat, comme je vous ferai entendre ci-après. Et, pour cette cause, n'y prenant pas grand plaisir, nous n'y demeurâmes que deux jours, nous en allant droit à Pandarane, cité lointaine de celle-ci deux journées, laquelle est pauvre, triste, sans aucun port, ayant seulement en front une petite île habitée, où nous ne fîmes non plus grand séjour qu'à Tromopatan; et, passant outre, nous parvînmes à Capogatto, cité sujette au roi de Calicut, distante de là environ quatre lieues, enrichie non-seulement d'un beau palais fait à l'antique, mais aussi

Pandarane.

Capogatto.

d'une petite rivière traversant le milieu de la cité, et courant vers le midi. Mais pour autant que nous n'y vîmes autres singularités, même qu'ils vivent selon les coutumes et lois de Calicut, nous passâmes outre pour venir audit Calicut qui est l'une des plus nobles cités de tout l'univers. Je ne me suis voulu amuser, pour peur de vous fâcher, à raconter les moyens de vivre; les coutumes, la foi, la police et les habits des pays de Cevul, Dabul et Batticala, ni du roi d'Onor, Mangalor, Canonor, moins encore des rois de Cochin, de Caïcolon, Colon et Narsinga; mais en récompense de cela, je vous déduirai par le menu ce que j'ai vu en Calicut, n'omettant de parler de son roi, qui est le plus haut et puissant de tous ceux desquels j'ai touché ci-dessus; et, pour cette raison, il est appelé *samorin*, c'est-à-dire, selon leur baragouin, Dieu en terre.

Le roi de Calicut appelé Dieu en terre.

SECONDE PARTIE DE L'INDE.

PROÈME.

Poursuivant donc nos erres nous arrivâmes à Calicut, qui est le chef-lieu de l'Inde, c'est-à-dire le lieu où gît la principale dignité de

toute l'Inde, et, pour cette cause, il m'a semblé bon de mettre fin à la première partie, et commencer la seconde par ce beau commencement, duquel le bénévole lecteur pourra recueillir des choses admirables et plus hautes que tout ce qu'avons traité auparavant, avec un grand plaisir et contentement de son esprit, moyennant que de sa grâce il prête faveur et aide pour plus aisément mettre fin à l'entreprise des voyages, priant aussi Dieu qu'il lui plaise m'en donner heureux accomplissement, soumettant mon dire au jugement de ceux qui ont plus parcouru de pays que moi.

De Calicut, très-grande cité de l'Inde. Des cérémonies et repas du roi de Calicut. Des Bramines et sortes de gens de Calicut. Des habits du roi et de la reine.

Calicut est une très-renommée ville de l'Inde, située en terre-ferme, la mer flottant contre les murailles des maisons; n'ayant toutefois aucun port; mais du côté du midi, à un mille près de la ville, il y a une rivière fort étroite, n'ayant d'eau que la hauteur de cinq ou six palmes, pour autant qu'au-dessus elle est divisée en plusieurs bras qui s'écoulent pour arroser les prairies, saussayes et

jardins tant dedans la ville que dehors, puis vient à se jeter dans la mer. Cette cité n'est aucunement ceinte de murailles, mais les maisons sont étroites et serrées par l'espace d'un mille, et après mises au large, ainsi séparées ou par crainte du feu, ou bien pour n'avoir le moyen de les bâtir autrement, lesquelles durent en cette sorte environ cinq ou six milles, faites à la grosse mode et mal façonnées, car les murs d'icelles de tous côtés ne sont guères plus hauts qu'un homme à cheval, au reste couvertes seulement de feuilles, sans avoir un seul étage ; pour autant que, quand ils veulent fouiller profond pour faire bon fondement, ils trouvent tout incontinent l'eau qui les empêche; toutefois que les maisons des marchands s'y louent quinze ou vingt ducats par an, et les maisons des gens de basse condition un, ou deux ducats pour le plus.

La foi du roi et des habitants de Calicut et la forme de l'idole qu'ils adorent.

Le roi est gentil et payen, adorant les diables à la mode que je vous dirai. Il confesse, ensemble tout le peuple, qu'un seul Dieu a créé le ciel et la terre, et tout le monde, et qu'il est la première cause de toutes choses ; mais, disent-ils, si Dieu avoit à juger vous et moi, celui-ci et celui-là, il ne prendroit pas plaisir à être seigneur, mais pour se défaire de cette charge et fatigue, il a envoyé cet es-

prit qui est le diable en ce monde, avec pleine puissance de faire justice, et de faire bien à celui qui bien fera, et mal à celui qui malversera ; appelant entr'eux le diable *Deumo*, et Dieu *Tameran*. Le roi tient en sa chapelle ce Deumo en la sorte que je vous conterai. Sa chapelle est large de deux pas en toute carrure, haute de quatre pas, avec une porte de bois toute figurée de diables : au milieu il y en a un fait de laiton, assis aussi en une chaise de laiton, portant sur sa tête une couronne faite comme la tiare du pape avec trois couronnes, tenant aussi quatre cornes et quatre dents, avec une grande bouche ouverte, un nez de merveilleuse façon, les yeux de même, les mains comme un singe, les pieds tout ainsi comme un poulet, tellement que c'est une chose épouvantable de le voir, mêmement que cette chapelle est tout à l'entour chargée de peintures de diables; ayant par tous les quartiers un satan assis dans une chaise environnée de feu, tenant d'une main une âme qu'il mange, de la gauche en tire une autre de celles qui sont au-dessous. Les Bramines, c'est à savoir les prêtres, lavent cette idole avec de l'eau odoriférante; puis la parfument après l'adorent et lui font sacrifice quelques jours de la semaine, comme s'ensuit.

Ils ont une certaine petite table faite en forme d'un autel, haute de terre environ trois palmes, large de quatre et longue de cinq, laquelle ils parent de roses, de fleurs et d'autres bonnes senteurs, puis répandent dessus le sang d'un poulet, avec des charbons allumés dans un vaisseau d'argent couvert de plusieurs parfums, et prennent un encensoir avec lequel ils environnent et parfument tout cet autel, ayant aussi une petite clochette qu'ils sonnent par l'espace de quelque temps, tenant en la main le couteau d'argent duquel ils ont tué le poulet, le baignant dans le sang du sacrifice, le mettant aussi quelquefois sur le feu, aucunes fois le prenant avec tels gestes que vous diriez qu'ils jouent à l'escrime, et à la parfin peu à peu ils brûlent tout le sang du poulet, durant lequel sacrifice ils ont tous des chandelles de cire ardentes en la main; mais le prêtre qui doit faire ce sacrifice porte en ses bras, en ses mains et en ses pieds certains anneaux d'argent, desquels il fait un aussi grand bruit que si c'étoient des sonnettes, se mettant au col un grand collier. Après avoir achevé son sacrifice, il emplit ses deux mains de blé, lequel il va semant çà et là, mêmement sur un grand arbre, et en y allant il a toujours l'œil sur cette chapelle, et

quand il est près il jette ces grains de blé par-dessus sa tête, le plus haut qu'il lui est possible, puis retourne dans sa chapelle et serre tout son bagage. Le roi, lorsqu'il veut prendre son repas, observe telles cérémonies. Quatre principaux de ses bramines le portent devant l'idole du diable, mais premièrement ils l'adorent en cette sorte : ils mettent tous quatre les mains sur sa tête, puis les retirent à eux, en les serrant et levant en sus le pouce de la main, et invitent l'idole à manger des viandes que le roi lui présente, demeurant à faire ces cérémonies autant comme un homme seroit à prendre son repas ; cela fait ils présentent la viande au roi, gardant ces solennités en portant honneur à l'idole, à celle fin que le peuple voie comme le roi ne veut rien manger qui premièrement ne soit présenté à icelle. L'on porte ces viandes dans un bassin de bois, en mettant au fond une grande feuille d'arbre, sur laquelle est mis la viande, comme riz et autres choses. Le roi mange couché contre terre, ayant à trois ou quatre pas près de sa majesté les bramines demeurant tout droits sans mot dire encore que le roi parle, lequel ils écoutent avec une grande révérence ; et soudain qu'il a pris son repas, ces bramines lèvent le reste des viandes et les por-

tent dans un jardin où ils les posent contre terre, puis se battent les mains l'une contre l'autre par trois ou quatre fois, et au son de ce bruit vient une grande quantité de corneilles noires toutes faites à cela, lesquelles mangent ce reliquat, puis s'envolent où bon leur semble, car elles sont en cette liberté qu'il n'y a homme du monde qui les ose toucher ou leur faire mal.

Or, pour autant que nous avons ci-dessus fait mention des bramines, il me semble bien convenable de dire quels gens ce sont, quel est leur office et état. Ils sont donc les principaux chefs de la loi, comme sont entre nous les prêtres; et quand le roi se marie, il fait chercher le plus honorable d'entr'eux, le faisant dormir la première nuit avec la reine, afin qu'il la dépucelle. Ce que ce bramine ne fera pas si le roi ne lui donne quatre ou cinq cents ducats; mais cette coutume est seulement observée par le roi.

Il convient maintenant dire, combien de sorte de gens se trouvent en Calicut. Entre tous les habitans de Calicut, les Bramines tiennent le premier rang quant aux honneurs; après viennent les Naeri, tenus là en réputation comme nos gentilshommes de pardeçà, qui sont contraints de porter par la ville

l'épée, la rondelle, les arcs, la lance et autres semblables armes; autrement ils perdroient les nom et privilége de noblesse. La troisième sorte de gens appelés *Tiva*, sont artisans; la quatrième, sont pêcheurs, appelés en leur langage *Mecor;* la cinquième, *Paliar,* qui recueillent le poivre, le vin et les noix; la sixième est *Hitana,* qui sèment et recueillent le riz et autres grains. Ces deux dernières manières de gens sont en petite estime, n'ayant le crédit d'approcher des Naeri, ni des Bramines, sinon à cinquante ou soixante pas près, s'ils ne sont appelés d'eux, tellement qu'ils vont presque toujours errant par les déserts, comme gens sauvages, criant à haute voix par les champs, pour peur de ne rencontrer les Bramines ou Naeri, nations ayant puissance de les tuer, en cas qu'ils les rencontrent par les chemins. Maintenant, suivant ma promesse, le lieu s'offre de toucher des habits du roi et de la reine de Calicut : lesquels vont tous nus et déchaux, sans rien porter en la tête, ni autre part, excepté un petit drap de coton ou de soie devant leurs parties honteuses : vrai est, que certains marchands maures portent une camisole venant seulement jusqu'à la ceinture; les femmes aussi vont toutes nues, portant leurs che-

Habits du roi et de la reine de Calicut.

veux répandus sur leurs épaules. Le roi, ni les gentilshommes de sa cour ne mangent pas de chair sans la licence des Bramines, ce qui néanmoins est libre aux autres sortes de gens, excepté la chair de vache ; mais ceux que l'on appelle Hitana et Paliar, usent de harengs saurets et de poissons séchés au soleil.

De ceux qui succèdent au royaume après le décès du roi, et des cérémonies que l'on y observe. De la liberté des payens de changer leurs femmes.

Quand il advient que le roi va de vie à trépas, encore qu'il ait des enfants mâles, ou des neveux du côté de son frère, si est-ce que l'un ni l'autre ne succédera au royaume, mais le fils de sa sœur ; que s'il n'a aucun neveu de la part de sa sœur, le plus prochain du sang royal viendra à la couronne. La raison de ceci est grande, qui est telle, pour autant que le Bramine a eu la virginité et premiers embrassements de la reine, il est dangereux que le fils naissant d'elle, ne soit plutôt du Bramine que du roi, même que toutefois, et quand le roi va dehors, ce gentil Bramine demeure gardien de la reine, lui tenant compagnie là où bon lui semble : et pour cette cause l'assurance est beaucoup plus

grande des enfants de la sœur, que du frère : joint aussi que le frère et la sœur sont issus tout d'un même corps, par quoi les enfants de sa sœur sont préférés aux enfants de son frère, et aux siens propres. Davantage, à la mort du roi, ils gardent ces cérémonies, que tous ceux du royaume se font raser la barbe, et une grande partie de leurs cheveux, laissant aussi quelque peu de la barbe, l'un plus, l'autre moins, selon la discrétion d'un chacun : avec une défense et prohibition aux poissonniers de ne pêcher poissons dans huit jours. Ce qui s'observe aussi quand ce vient à la mort de quelque proche parent du roi : lequel après ces solennités gardées, se met en dévotion, faisant vœu de ne coucher avec sa femme d'un an entier, ou bien de ne manger du bétel, qui est certaine herbe semblable à la feuille de l'oranger, viande royale, provoquant fort à la paillardise, desquelles il mange avec un fruit appelé par eux, *coflo*, produit d'un arbre, nommé *arecha*, qui ressemble à un palmier, et le fruit à la datte : mêlant aussi avec ces feuilles un compost fait de l'écorce d'astrige, qu'ils appellent *cionama*.

La coutume entre les gentilshommes et marchands est de toute ancienneté de changer leurs femmes toutefois et quantes que bon

Liberté de changer de femmes en Calicut.

leur semble. Ce qui se fait presqu'en cette mode. Si deux marchands grands amis se trouvent mariés, et que l'un d'eux se fâche de sa femme, il dira franchement à son ami : N'avons-nous pas été grands amis au temps passé ? Oui, répond l'autre. A quoi celui-ci réplique : Mais ne m'aimes-tu pas autant que jamais ? Oui, dit l'autre. Or bien, conclut le premier, fais-moi tant de bien de prendre ma femme et me donner la tienne. Répond l'autre : dis-tu à bon escient? Oui certainement, dit le premier; je le dis à bon escient et d'affection. Viens donc, dit l'autre, avec moi jusques en ma maison. Là où étant arrivé, il appelle sa femme, avec tels propos : Viens-çà : va-t'en avec celui-ci en son logis, car il est ton mari. Oui ! dit-elle, est-ce pour vrai? Pour vrai, affirment-ils tous deux : nous avons fait le marché ainsi. Bien, j'en suis contente, dit-elle. Et sur l'heure ils s'en vont ensemble au logis de l'ami : lequel use de mêmes paroles à sa femme, laquelle y consent pareillement : et par ce moyen ils font échange de leurs femmes : mais si elles ont des enfants, ils demeurent à leurs pères. Entre ces payens se trouvera femme, ayant deux, trois, quatre, cinq, six, voire jusqu'à sept ou huit maris, et dormira aujourd'hui avec l'un, demain avec

l'autre, et ainsi conséquemment. Et si elle fait des enfants, elle les donnera à celui que bon lui semble, lequel est contraint de croire à sa simple parole, recevoir l'enfant et le faire nourrir. Quant à leur manière de vivre, ils mangent sur la terre, mettant leurs viandes dans un bassin de cuivre, et au lieu d'une cuillère, ils usent des feuilles d'un arbre, et communément leurs viandes ordinaires sont : riz, poissons, épices, fruits : les deux sortes de vilains n'observent telle civilité; mais mettent les mains jusqu'au fond du pot, et les emplissent de riz, puis le jettent dans leurs gorges.

Au reste, ils font justice avec grande rigueur, tellement que, si quelqu'un a tué un autre, le roi fait prendre un bois long de quatre brasses, bien pointu par la cime, faisant mettre à deux pieds près de ladite cime deux bâtons en manière de croix, puis fait passer ce pieux pointu par dedans les échines du malfaiteur, lequel on laisse ainsi languir jusqu'à la mort; appelant entre eux cette manière de justice, un *calver*. Si quelqu'un frappe un autre avec un glaive, moyennant que mort ne s'ensuive, le roi le condamne à certaine somme de deniers.

Quant aux dettes, si un marchand doit à un autre quelqu'argent, de quoi il conste par

cédule ; ou autres écrits, on y procède en cette sorte : que si un marchand doit à un autre quelque somme d'argent, et que le créditeur ne la puisse avoir, encore qu'il la lui aie demandée plusieurs fois, il s'en va au prince des bramines du roi, qui sont ordinairement cent ; lequel après avoir été bien informés de la vérité, lui donne en la main une petite verge de bois vert ; alors il s'en va vers son débiteur, et de ladite verge fait un cercle, en terre tout autour de lui, et s'il le peut enfermer dans ce cercle, il lui dit : Je te commande par la tête du prince des bramines et du roi, que tu ne partes de ce lieu que premièrement tu ne m'aies payé ce que tu me dois. A ces paroles, il faut qu'il demeure et qu'il le contente, autrement il est contraint de mourir de faim en ce lieu, pour autant qu'il est défendu à tout homme de lui rien porter ni pour boire, ni pour manger : joint aussi que s'il sortoit de ce cercle, avant que de l'avoir payé, il serait condamné à la mort suivant les ordonnances royales.

Adoration des payens.

Ces payens usent d'une manière d'adoration, qui est telle : le matin de bonne heure ils vont se laver en une certaine fosse pleine d'eau morte ; et étant lavés, ils n'oseroient toucher personne que ce soit, que préalablement ils n'aient accompli leur adoration, la-

quelle ils font secrètement en leur maison ainsi : Ils s'étendent le corps en terre sur un côté, faisant certains signes diaboliques, des yeux et de la bouche, avec autres actes épouvantables et exécrables, continuant ces cérémonies par l'espace d'un quart-d'heure. Après vient l'heure du repas : et étant près de mâcher, si les viandes ne sont apprêtées par un gentilhomme, ils ne mangeront point, car les femmes n'y font point la cuisine, si ce n'est pour elles-mêmes, joint qu'elles ne font autre chose que de se laver et parfumer pour se trouver plus plaisantes devant les hommes : et toutefois et quantes qu'ils ont à faire à elles, elles se fardent de bains et parfums fort exquis, encore que d'elles-mêmes elles soient odorantes, et chargées de bagues et pierreries, tant par la tête, oreilles, bras, mains, que par les doigts, jambes et orteils, de sorte, que c'est merveille de voir leur pompe.

De l'exercice des habitants de Calicut et de leurs coutumes. Des marchands de diverses nations qui y habitent. Des navires de Calicut du temps de la navigation. De la diversité des saisons de l'année. Du palais du roi et de son trésor.

La coutume est de toute ancienneté gardée jusqu'aujourd'hui entre les habitants de Cali-

cut, de ne passer jour sans escrimer avec épées, rondelles et lances : tellement qu'ils sont presque tous gens de guerre, ayant tout exprès pour ce fait, les plus savants et subtils maîtres qui se puissent trouver en l'univers : et quand le roi va en guerre, il est toujours assuré de lever cent mille hommes de pied bien combattants, portant pour livrée une bande de soie rouge liée alentour de la tête, armés d'épées, rondelles, lances et arcs, et au lieu d'un étendard ou bannière du roi, ils ont je ne sais quelle chose ronde, faite de feuilles d'arbre tissues ensemble en forme d'un fond de botte, puis l'attachent au plus haut d'une canne, portant celà devant le roi, comme pour donner ombrage à sa tête. Et quand ce vient à approcher du camp des ennemis, environ deux traits d'arbalètes, le roi commande aux bramines d'aller au camp des ennemis, et dire au roi qu'il vienne avec cent de ses Naeri, et qu'il s'y trouvera avec cent des siens : et par ce moyen, l'un et l'autre s'avance jusques à mi-chemin, et là ils commencent à se bien frotter à beaux coups de taille pour autant qu'ils n'usent jamais d'estoc, encore que la bataille durât trois jours entiers ; mais ils tirent deux coups de la main droite contre la tête, et un contre les jambes;

et sitôt que quatre ou six sont morts, tant d'un côté que d'autre, les bramines se mettent entre eux, et les séparent, commandant que chacun ait à se retirer à son camp : auquel ils vont eux-mêmes, usant de tels propos : En voulez-vous plus? Non, répond le roi, et autant en fait la partie adverse. Voilà les moyens de se battre entr'eux, cent contre cent.

Le roi va quelquefois s'ébattre en la campagne, monté sur des chameaux, d'autres fois porté par ses Naeri, lesquels vont toujours courant ; ayant pour gages de lui en temps de paix, quarante carlins par mois; en guerre, deux ducats; et devant le roi marchent les musiciens avec leurs instruments et harmonies. Ces Naeri ont les dents noires, à cause de l'herbe de bétel qu'ils mangent, comme nous avons déjà dit ci-dessus ; et quand ils sont morts, on les brûle dans une fosse faite avec grandes solennités, même qu'aucuns gardent leurs cendres ; mais quant au commun peuple, s'il y a quelqu'un de mort, il est enterré au dedans ou devant la porte de sa maison, ou en la rue, ou en ses caves, ou bien au plus beau jardin qu'il ait.

La monnoie y est battue ni plus ni moins qu'à Narsinga ; ce qui est cause avec les autres trafics, qu'il y a grande quantité de

marchands étrangers, de divers royaumes et nations, comme j'ai vu, en m'enquérant d'où venait si grand nombre de marchands; à quoi on me fit réponse que c'était l'ordinaire de voir à Calicut d'innombrables marchands maures, tant de Malaca, Banghalla, Tarnassari, Pego, Giormandel et Zeilan, que de l'île Sumatra, de Colon, Caicolon, Bathacala, Dabuli, Cevul, Cambaia, Guzarate, Ormus, et de la Mecca : outre ceux qui viennent de Perse, de l'Arabie Heureuse, de Syrie, Turquie, et quelques-uns de l'Ethiopie, et de Narsinga : desquelles nations et royaumes se trouvèrent à force marchands dans Calicut, lorsque j'y étois, mêmement de Maures, qui faisoient bien un nombre de quinze mille hommes, y trafiquant en fait de marchandises : vrai est, que les gens de ce pays ne sortent volontiers hors de leurs limites; et ne sera mal à propos de vous déclarer la mode de naviguer des peuples, tant habitants que circonvoisins de Calicut; en quel temps de l'année, ils se mettent sur mer, et de la façon de leurs navires, qui portent chacun quatre ou cinq cents bottes; et lorsqu'ils les fabriquent, ils sont à découvert, ne mettant entre les ais ni étoupes, ni mousse, comme nous faisons par-deçà; mais ils joignent si bien les pièces, que l'eau n'y

peut entrer, et appliquent la poix par dehors, les serrant avec force clous. Les voiles de leurs navires sont faites de futaine, et il y a au pied de chacune voile une autre antenne, de laquelle ils se servent pour mieux avoir le vent en poupe, quand il est besoin, combien que nous n'usions ordinairement que d'une seule, et ont aussi leurs ancres faites d'une pièce de marbre long de huit pieds, et d'une palme en carrure de tous côtés, dont chacun marbre est attaché à deux grosses cordes, pour plus aisément les manier.

Quant à leur navigation, elle est telle que depuis la Perse jusqu'au cap de Cumeri, distant de huit journées de Calicut, on peut naviguer par huit mois de l'année, à savoir depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin d'avril par la côte du midi; mais, depuis le premier de mai jusqu'à la fin d'août, il ne faut suivre cette côte, parce qu'en ce temps-là il règne de grandes tempêtes sur la mer, dont adviennent souvent merveilleuses infortunes. En ce pays-là, les saisons du temps sont toutes contraires à celles de notre pays, tellement que lorsque nous sommes battus de si ardentes chaleurs que les herbes en sont rôties, en ce pays-là elles sont vertes et fraîches, pour cause des grandes eaux, qui y tombent la nuit

par intervalles, aux mois de mai, juin, juillet et août, le soleil ne se montrant point pour ce temps-là; mais durant les autres six mois il n'y pleut point. A la fin donc d'avril ils partent de la côte de Calicut, et outrepassent le cap de Cumeri, et entrent en une autre navigation, qui est fort sûre pour ces quatre mois, se servant de petits navires, lesquels ils chargent de menues épices, et ont plusieurs sortes de navires, appelant les uns *zambuchi*, qui sont plats par-dessous, les autres *campanes*, faits à notre usage: aucuns s'appellent *parao*, qui sont bateaux longs de dix pas, faits tout d'une pièce, conduits avec rames faites de cannes, combien qu'il s'en trouve d'autres, semblablement d'une pièce, de la longueur de quinze ou seize pas, nommés *almadies*, pour lesquelles on use de voiles et de rames. D'autres s'appelle *cathuri*, faites aussi d'une pièce, conduites par voiles et rames, étant de la longueur de douze ou treize pas, mais si étroits, que deux hommes n'y peuvent aller de front, et sont fort aiguës des deux côtés, tranchant mieux l'eau que galère, flûte, ou brigantin que l'on sût trouver, et se font par les corsaires de mer en une île proche de Calicut, nommée Porçay.

Avant que passer outre, il faut ici noter

que le roi de Calicut a un fort magnifique et beau palais, contenant un mille de circuit, ceint de murailles pour la raison que je vous ai dit ci-dessus, enrichi de belles chambres et salles, où il y a de superbes et riches traversiers chargés d'effigies de diables, entretaillés de relief; la plaine pavée de grandes pierres de diverses couleurs. J'ai déjà touché ci-dessus pourquoi les édifices ne sont pas élevés plus haut, c'est parce qu'en voulant sonder plus bas pour faire les fondements l'on trouve incontinent l'eau; mais sans cela les murailles de ce château ne laissent d'être bien estimées encore qu'elles soient basses. Ce roi se charge tant de bagues et pierreries, que l'on ne sauroit estimer le trésor qu'il porte ordinairement, et combien que du temps que je le vis il fut fort déplaisant de quelque différent qu'il avoit avec le roi de Portugal, et outre le mal de Naples qui le tourmentoit, si ne laissoit-il pas de garnir sa tête, ses oreilles, ses bras, doigts, pieds et jambes de pierres et perles fines. Son trésor est dans deux magasins pleins d'or et de monnoie battue, en si grande quantité que, selon le rapport de ses financiers, cent mulets ne les pourroient porter, ayant, le susdit seigneur, outre cela, un coffre de trois pieds de long et d'un demi de hauteur,

Le palais du roi de Calicut.

rempli de bagues et pierreries tellement que l'on n'en sauroit estimer la valeur. Voilà les trésors de ce roi qui sont venus en partie de dix ou douze rois ses prédécesseurs, qui y ont toujours fait un fond d'or et d'argent, afin de subvenir à la république et au royaume quand besoin serait.

Du poivre, gimgembre, et myrobolan, croissant à Calicut.

Audit royaume de Calicut se trouvent plusieurs arbres produisant le poivre, lesquels ont leur pied ressemblant au cep d'une vigne, parce qu'on les plante auprès de quelqu'arbre, ou bien met-on une pièce de bois auprès, tant afin de le soutenir que pour qu'ils montent jusques au plus haut de l'arbre où ils sont appuyés, tout ainsi que fait le lierre. La première branche de cet arbre produit un grand amas d'autres branches, longues de deux ou de trois palmes. La feuille étant comme celle de chanvre avec plusieurs menues veines, et entre les branches sortent certaines petites grappes longues comme le doigt d'un homme, produisant quelques petites fleurs de couleur azurée, dans lesquelles croît le poivre en petits grains de couleur tannée et blanchâtre,

qui se recueille aux mois d'octobre et novembre, puis on le sèche au soleil jusqu'à ce qu'il devienne noir ainsi comme nous le voyons; mais il faut ici noter que jamais on ne taille cet arbre.

En ce terroir même naît le gingembre qui est une racine pesant quatre, huit ou douze onces, ayant deux ou trois palmes de longueur; et pour l'entretenir l'on prend le rejeton et on le plante au lieu de l'autre en le couvrant de la terre même, puis en l'an suivant on le trouve fort multiplié. Cette racine demande une terre rouge, croissant aussi bien dans les montagnes comme en pays plats, comme font les myrobolans, desquels l'on trouve en aussi grande abondance, comme de poivre. Davantage je trouvai en Calicut une autre sorte de fruit, nommé Cicara, ayant le pied comme une épine et le fruit presque aussi gros que la cuisse d'un homme, long d'une palme, et qui croît dans le tronc de l'arbre, entre la feuille et l'épine, étant au commencement de couleur verte, puis à la fin devenant violette et noire; mais soudain qu'il est mûr, il se corrompt et a une fort bonne odeur, et au manger ressemble les melons muscats: au reste, fort doux, et parmi le pepin se trouvent de petites toilettes, délicates et menues

Gingembre.

Cicara, fruit.

comme celles qui sont dans la pomme de grenade, et selon mon jugement c'est le meilleur fruit que je mangeai jamais, lequel est appelé en Inde, *pigne*, en France, pomme d'amour. On y trouve aussi un autre fruit nommé *amba*, et son pied *manga*. Cet arbre ressemble au poirier de notre pays, et le fruit est semblable à nos noix, gardant cette forme devant le mois d'août; mais quand il est mûr il devient doux et luisant, et est de meilleur goût que n'est la pomme damascène; outre ce qu'au-dedans il y a un bon noyau sec comme une amande, de sorte que tant du fruit que du noyau l'on fait des compottes non plus ni moins que d'olives. Ce pays produit aussi un autre fruit ressemblant au melon, ayant au-dedans cinq ou six gros grains qui ressemblent aux grumes de raisin. L'arbre est de la grosseur et hauteur d'un coignassier, et de feuilles semblables, produisant un fruit bon à manger, et encore meilleur à appliquer en médecine, lequel on appelle communément *corcoxal*. J'y trouvai encore un autre fruit qui était, à dire vrai comme une mesple, mais de couleur ressemblant à une pomme blanche, il ne me souvient de son nom, combien je n'ai oublié sa bonne saveur. J'y vis davantage une autre sorte de fruit de la cou-

Pommes d'amour.

Amba, fruit.

Corcoxal, fruit.

leur d'une courle, ayant deux pieds de long, toutefois à manger plus délicat que la courle, laquelle on appelle *comolanga*, croissant dans terre à la mode des melons. Il s'y voit aussi un autre fruit très-singulier, appelé *melapolanda*. Cette plante est de la hauteur d'un homme, ou un peu davantage, faisant quatre ou cinq feuilles si grandes qu'elles peuvent couvrir et garder un homme de la pluie et du soleil, et de là vient à sortir un rameau qui rend des fleurs semblables à ceux d'une fève, produisant en après son fruit long d'un pied et demi, et plus gros que le bras d'un homme, en telle abondance que chacune branche porte bien cent ou deux cents de ces fruits, lesquels il faut cueillir à demi-verts, pour autant qu'ils viennent à leur maturité étant dans la maison; et se trouvent trois espèces de ce fruit, dont les uns s'appellent *ciamcapalon*, qui sont fort cordiaux à manger, ayant la couleur vermeille, l'écorce délicate; l'autre espèce s'appelle *cadelapolon*, étant ce fruit encore meilleur que le premier; la troisième sorte n'est pareille aux deux précédentes quant à la bonté, ressemblant à la figue de notre pays, mais étant plus exquise en toute perfection, et sa plante porte une fois par an, puis devient sèche et fait trente ou quarante reje-

Comolanga, fruit.

Melapolanda, fruit.

Ciamcapalon, fruit.

tons tout à l'entour de soi, que les laboureurs replantent pour en avoir des nouveaux tous les ans, et en taillant les rameaux qui sont encore tout verts, ils mettent un peu de chaux dessus le fruit pour l'avancer de mûrir, ce qui est cause qu'on y trouve de ces fruits par toute l'année, en telle abondance que l'on en baille vingt pour un quatrain, et semblablement est de toutes autres petites singularités, comme fleurs, roses blanches, rouges et vermeilles, d'une très-bonne senteur.

Du cocos qui porte les noix d'Inde, arbre le plus fruitier qui soit au monde. La manière de semer le riz à Calicut ; la mode de visiter les malades et comment on nourrit les petits enfants.

Après avoir décrit par le menu des sortes d'arbres et fruits qui se retrouvent en Calicut,
Tenga arbre. je ne veux mettre en arrière le *tenga* qui est le meilleur arbre de tout le monde, ressemblant par le pied au dattier duquel on reçoit mille commodités, car s'il advient qu'allez sur mer ce fruit est fort propre pour donner bon cœur, outre ce que l'on en fait de si bonne teinture que les draps semblent après être de soie, et est cette noix fort délicate au manger, le vin aussi, l'eau, l'huile et le sucre,

et des feuilles on en couvre les maisons, pour autant qu'elles portent l'eau un demi-an. Si je voulois vous déchiffrer par le menu toutes les grandes commodités provenant tant de cet arbre que de son fruit, à peine me croiriez-vous, et encore ne me pourriez entendre. Il produit plusieurs branches, et chacune branche porte cent ou deux cents noix avec une écorce jettant à force cheveux, comme d'un homme en manière de lin ou de chanvre que les maîtres ouvriers emploient. La fleur sert, comme nous avons déjà dit, pour teindre les draps en soie; mais du gros fil que l'on y trouve on en fait de petites cordes, et du délié on en fait de grosses, lesquelles servent sur mer. Il y a encore une autre écorce qui est propre à faire du charbon, et après avoir levé cette écorce on trouve la noix qui est un singulier manger, et plus délicat que l'amande; étant de la grosseur du petit doigt de la main, et quand ce vient qu'elle commence à croître, vous trouverez au-dedans un peu d'eau, laquelle y croît toujours jusqu'à ce que la noix soit en sa perfection; alors elle sera pleine d'eau, de sorte qu'il y en a telle qui porte plus de deux verres d'eau, qui est douce à merveille, et se fait de cette noix de l'huile bonne en toute perfection, par ainsi vous

avez sept grandes commodités de cet arbre, lequel, quand il est grand et chargé de plusieurs branches, on ne le laisse porter entièrement; mais on le taille par le milieu, en faisant une fente avec un couteau, puis on met au-dessous un petit vaisseau pour en recevoir la liqueur, qui en jette telle abondance que tant la nuit que le jour on en peut lever une bouchée, laquelle est fort odoriférante et bonne à boire, et aucuns la chauffent au feu pour la rendre encore plus délicate, et après qu'elle a passé deux ou trois fois par le feu, elle semble d'eau vive, bonne seulement au sentir, parce que quand l'on en boit en quantité elle trouble le cerveau de l'homme. D'une autre branche on extrait semblablement le jus, lequel avec le feu se convertit en sucre; mais il n'est guère bon. Cet arbre n'est jamais sans fruit ou mûr ou vert, commençant à porter dans cinq ans, et il y en a plus de deux cent mille en ce pays-là, appartenant tous à divers maîtres, et quand les rois font guerre les uns contre les autres, tant cruelles soit-elles, voire jusqu'à tuer leurs enfants, ils sont convertis en paix par la vertu et excellence de cet arbre; mais s'il advenoit qu'un roi coupât une seule branche d'un de ceux appartenant à un autre roi,

guerre immortelle seroit ouverte sans espoir d'avoir jamais la paix. Il croît en lieux aréneux, et après que l'on a planté la noix et qu'elle commence à germer, on la tient couverte tout le long du jour pour la défendre du soleil ; mais sur la nuit on la découvre afin de recevoir la rosée, et puis dès le matin on la recouvre, et par ce moyen elle croît et devient un grand arbre.

Davantage, on trouve en ce pays de Calicut une grande quantité d'arbres qu'ils appellent *zerzelin*, duquel ils font de très-bonne huile. Zerzelin, arbre.

Les habitants voulant semer le riz, gardent cette façon de faire. Premièrement ils labourent la terre avec des bœufs, tout ainsi que nous faisons : en après ils le sèment avec une grande solennité, ayant incessamment à force tambourins, flûtes, violons et hautbois, sonnant sans cesse, avec dix ou douze hommes habillés en diables, dansant, sautant, menant grande liesse, afin que le diable produise grand fruit de cette semence. Ce qui aussi a lieu entre les médecins ; car quand quelque marchand ou autre est malade, jusques à l'extrémité, quelques-uns à ce députés les vont visiter, habillés en diables, et accompagnés de tous ces susdits instruments, appelant entr'eux cette manière de gens, médecins : les- La mode de semer le riz au pays de Calicut. Médecins d'étrange façon en Calicut.

quels ainsi accoutrés partent à deux ou trois heures de la nuit, portant le feu en la bouche, qui leur reluit par les yeux et narines, criant et bramant avec un grand tintamarre au son de ces instruments, de sorte, que tel qui ne seroit point malade, à les voir seulement ainsi coiffés, tomberoit en accès de la mort. Et quand il advient qu'aucuns d'eux se sentent replets jusques à la gorge, ils prennent trois ou quatre racines de gingembre, qu'ils broient, puis le boivent, étant assurés d'être guéris dans trois jours, et par ainsi ils vivent tous ni plus ni moins que les bêtes.

Banquiers de Calicut.

Les banquiers et changeurs de Calicut usent d'un si petit poids, que la boîte où l'on tient le trébuchet, ou balance, avec tous les poids ensemble ne pèse pas une once: joint que le poids est si juste, que pour un cheveu de tête il trébuche; et, quand ils veulent toucher quelque poids d'or, ils le font avec karats d'or comme nous, ayant aussi les parangons de telle sorte, desquels ils se servent, et ensemble de la touche, tout ainsi que nous faisons, et en jugent de même; vrai est, que les changeurs sont subtils en leur art.

Les marchands ont coutume de vendre en gros leurs marchandises, par le moyen des courtiers, ce qui se fait en cette manière.

Quand l'acheteur et le vendeur veulent s'accorder du prix, ils se mettent tous deux dans un cercle : lors le courtier prend une serviette la tenant d'une main publiquement devant le monde, et de l'autre main, il prend les deux doigts prochains du pouce du vendeur, puis il couvre de la serviette sa main et celle du vendeur, lesquels tous deux ensemble, sans dire un seul mot, se manient les joints des doigts, et par ce maniement comptent en secret depuis un ducat, jusqu'à cent mille, sans dire, j'en veux tant, et tant : mais en touchant seulement leurs jointures, ils s'entendent du prix, disant oui ou non : Et le courtier répond, oui ou non ; lequel après avoir su la volonté du vendeur, s'en va vers l'acheteur, et pareillement prend ses doigts, les couvrant de sa serviette, et par semblables attouchements, lui donne à entendre que le vendeur veut avoir autant de sa marchandise : à quoi l'acheteur lui fait réponse par mêmes signes qu'il n'en veut donner que tant ; et par ces moyens démènent leurs marchandises. Si la marchandise est épices, ils parlent par *bahar*, qui est un poids pesant six cent quarante livres à la façon de Venise, et une *farazole* pèse trente-deux livres de Venise, faisant vingt farazoles une bahar.

Étrange manière de nourrir les petits enfans dans le sable.

Les femmes de ces deux nations, à savoir Poliares et Hitanes, allaitent elles-mêmes leurs enfants par l'espace d'environ trois mois, les nourrissant après de lait de vache ou de chèvre : puis, quand ils ont le ventre et l'estomac bien remplis, au lieu de leur laver le visage, les mains et autres parties du corps, elles les couchent dans l'arène, la face contre bas, leur couvrant une partie du corps de sable : dans lequel ils se vautrent, de sorte que vous jugeriez que ce sont de petits loups, ou de petits ours, ou bien une chose contrefaite et bâtie en dépit de nature, mêmement qu'ils sont plus noirs qu'autrement, car on diroit que le diable les a nourris. Après qu'ils ont demeuré là tout au-long du jour, quand la nuit approche, leurs mères viennent les visiter, leur apportant à manger. Ceux qui sont nourris en cette manière, se trouvent les plus dextres, tant pour courir, sauter et danser, que pour chevaucher, que l'on sache trouver en tout l'univers.

Des bêtes et des oiseaux que l'on trouve en Calicut, et les diverses sortes de serpents.

Maintenant me semble venir bien à propos, de parler de la variété des bêtes et oiseaux,

qui se trouvent au pays de Calicut en une infinie quantité, mêmement de porcs, sangliers, chevreuils, loups, bœufs, vaches, buffles, cerfs, biches, chèvres et éléphants : lesquels néanmoins ne naissent au pays, mais y sont amenés de divers lieux et royaumes, avec un grand nombre de paons sauvages, perroquets, les uns écartelés de rouge et d'azur, les autres gris, qui sont si nombreux, que l'on est contraint de garder le riz semé en terre, autrement ils le mangeroient : ce qui est cause qu'ils sont à si vil prix, que la pièce de ceux qui chantent bien, se donne pour deux quatrains. J'y vis aussi une autre sorte d'oiseaux, qu'ils appellent *saru*, lesquels chantent encore mieux que les perroquets, combien qu'ils soient plus petits; et outre ceux-ci, il y a un nombre infini de toutes sortes différents à ceux de par-deçà, qui font une telle et si douce harmonie de leur chant, qu'il n'y a plus grand plaisir au monde que de les ouïr seulement une heure du matin et autant du soir. Davantage, il convient de noter que ce pays est enrichi de plusieurs et divers arbres, les uns verts, les autres fleuris, les autres chargés de fruits, cela provenant de la bonté de l'air, qui est si tempéré en tout temps, que l'on n'y sent jamais ni trop grand froid, ni

extrême chaleur. Ce pays aussi a grande quantité de chats et marmots, lesquels ne se vendent que quatre casses la pièce, qui valent chacune un quatrain d'Italie ; mais cette vermine porte grand dommage aux habitants qui font les vins des arbres, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui ressemblent au dattier: pour autant que ces bêtes montent au sommet de l'arbre, et après qu'ils ont bu le vin, ils renversent le pot, et épanchent ce qu'ils n'ont su boire.

Des serpents de Calicut.

On y trouve aussi des serpents d'étrange façon, naissant dans certains marécages, étant de la hauteur et du corps d'un gros pourceau, avec une tête plus grosse et plus laide que d'un pourceau, et quatre pieds, longs chacun de quatre brasses, n'étant toutefois venimeux, mais au reste fort dangereux et dommageables aux habitans, comme ils en font rapport, et encore outre ceux-ci, se trouvent trois autres sortes de serpents si venimeux, que d'une morsure jusqu'au sang, l'homme tombe tout mort par terre; ce qui est advenu de mon temps par plusieurs fois à diverses personnes touchées de ces bêtes, desquels on compte trois espèces : les uns sont aspics sourds, les autres scoursons, les autres trois fois plus grands que scoursons, et de ceux-ci, il y en a en

grande quantité, pour autant que quand le roi sait pour vrai où est leur habitation, il leur fait bâtir une petite maison pour se retirer lorsque les eaux croissent, ou par pluie, ou par autre inondation; joint aussi, que si quelqu'un avoit tué une de ces bêtes, le roi le feroit mourir tout sur l'heure, tout ainsi que s'il avoit occis un homme : et autant en seroit-il si quelqu'un se trouve avoir tué une vache. Les habitants de ce pays ont une folle et superstitieuse opinion de ces bêtes, estimant qu'ils soient les esprits de Dieu. Que si ainsi n'étoient-ils, ils n'auraient la puissance de mettre un homme à mort par leur simple morsure : de sorte, que ces animaux ont le crédit de se promener parmi la ville, connoissant bien ceux qui ne les craignent pas, auquels ne font mal quelconque : combien que de mon temps il soit advenu que par une nuit l'un de ces animaux entra dans une maison, où il mordit neuf personnes, que l'on trouva le matin ensuivant mortes et enflées, et nonobstant cela, ils ne laissent de les avoir en admiration, tellement que si en allant en quelque voyage ils rencontrent une de ces bêtes, ils le réputent à bonheur, espérant de cela, que leur affaire et entreprise ne peut venir qu'à bon port.

Punition par le roi de Calicut, à ceux qui font mal aux serpents.

Des lumières du roi de Calicut. Des cérémonies gardées aux trépassés, et du grand nombre de peuple qui vient à Calicut pour gagner les pardons.

La maison du roi de Calicut a plusieurs salles et chambres, dans lesquelles, principalement la nuit, il y a un nombre infini de lampes ardentes, et spécialement en la salle du roi où il y a dix ou douze grands vaisseaux de laiton faits en mode de fontaines, de la hauteur d'un homme, dont chacun d'eux a trois lampes élevées en haut environ un pied pour tenir l'huile, avec des mêches de coton flamboyantes tout autour; et au-dessus de ceux-ci sont aussi trois plus petits et étroits vaisseaux, remplis semblablement d'huile comme les autres; en après, au troisième étage, il y a encor une autre lampe équipée de même que les autres. Le pied de ce grand vaisseau est fait en triangle, étant sur la face de chacun pied, un diable tant subtilement fait en relief, que c'est chose épouvantable à voir: auquel les écuyers du roi allument.

Ce roi a de coutume, quand quelqu'un de ses prochains parens est mort, après l'an révolu, d'inviter tous ses alliés, amis, et principaux bramines de son royaume, et parfois,

les étrangers, leur faisant un magnifique festin par trois jours durant, avec superbes et royaux appareils, qui sont du riz accoutré en diverses sortes, chair de sanglier, de cerf, de biche, vache à foison, et au bout des trois jours, le roi fait présent à chacun, de trois, quatre, ou cinq ducats, dont après on se retire en sa maison, et ceux du pays pour signe de joie, se font raser une partie de leur barbe.

Et il convient ici de noter, qu'auprès de Calicut il y a un temple assis au milieu d'un étang, bâti à l'antique avec deux rangs de colonnes, comme est Saint-Jean dans Rome, et au-dedans il y a un grand autel de pierres où se font les sacrifices ; et au pied de chacune colonne sont deux pierres creuses, faites en manière de petits navires distants de deux pas l'un de l'autre, pleins d'une certaine huile, qu'on appelle *enna;* et autour du rivage dudit étang il y a une grande quantité d'arbres tous d'une espèce, où sont attachées des lampes ardentes en nombre infini, et autour du temple sont allumés à force feux. Et quand ce vient au 25 de décembre, qui est le jour de Noël, tous les gentilshommes et bramines de vingt-cinq journées à l'environ s'assemblent là pour faire sacrifice, étant

aussi accompagnés de tout le menu peuple, qui y est venu, pour gagner les pardons ; mais avant que de faire le sacrifice, ils se lavent tous dans l'étang, et puis, les principaux bramines du roi montent à cheval sur les pierres susdites pleines d'huile, s'approchant le peuple de ces bramines, qui leur oignent à tous la tête de cette huile, et après s'en vont faire leur sacrifice sur l'autel de pierre, lequel a au-dessus, à côté, un grand Satan avec sa face laide et épouvantable : lequel tout ce peuple adore, en se prosternant contre terre; puis cela fait, chacun s'en retourne en sa maison, et durant ces trois jours, il y a une si grande liberté et franchise par toute la terre, que tous, mêmes les bannis et malfaiteurs, peuvent venir en assurance à ce pardon, joint qu'il n'est permis de se venger l'un contre l'autre. En vérité, je ne vis jamais pour une fois telle assemblée de gens, excepté lorsque j'étois à Mecca.

Il me semble avoir assez amplement écrit des coutumes, de la mode de vivre, de la religion et sacrifices de Calicut. Maintenant donc je passerai outre, décrivant le reste de mon voyage, avec les aventures qui m'y sont survenues.

TROISIÈME PARTIE DE L'INDE.

De la cité de Caicolon, Colon, Chail, Cholmendel et Zeilan, cité de l'Inde.

Mon compagnon nommé Cazazionor, voyant qu'il ne pouvoit vendre sa marchandise, pour autant que Calicut étoit en partie défait par le roi de Portugal, de sorte, que les marchands accoutumés n'y venoient plus, fut d'avis de prendre un autre chemin. La cause de cette ruine et du débauchement des marchands, vient de ce que le roi de Calicut donna congé à certains Maures de tuer quarante-six Portuguais, lesquels je vis tous morts : de quoi le roi de Portugal se sentant fort offensé, a toujours, depuis ce temps-là, fait la guerre aux habitants de Calicut : desquels en a fait mourir et fait tuer tous les jours en grande quantité : au moyen de quoi la cité en est grandement dépeuplée, joint aussi, que plusieurs des habitants se sont retirés autre part : et nous-mêmes prîmes notre chemin par une rivière, la plus belle que je vis jamais, et vînmes arriver à Caicolon, distante de cinquante lieues de Calicut : laquelle a un roi payen, homme de petite puis-

Caicolon.

sance; au reste, leur manière de vivre, les habits et coutumes, l'assiette de la ville, et la température de l'air, sont les mêmes qu'à Calicut. Il y a grand apport de plusieurs marchandises, principalement à cause du poivre qui y croît, entr'autres, nous y trouvâmes quelques chrétiens habitants de l'île Saint-Thomas, qui sont marchands croyant en Dieu comme nous, et disant que de trois en trois ans, il vient un prêtre pour les baptiser, passant de là jusqu'en Babylone. Ces chrétiens jeûnent le carême, faisant Pâques, et gardant toutes les solennités et fêtes des saints et saintes, comme nous; mais ils célèbrent la messe à la grecque, ayant surtout en révérence quatre saints, à savoir : saint Jean, saint Jacques, saint Mathieu, et saint Thomas.

Après avoir là demeuré par l'espace de trois jours, poursuivant nos erres, nous parvînmes à Colon, cité distante de la susdite, environ vingt-cinq milles, gouvernée par un roi païen, riche et puissant, faisant ordinairement train de vingt-cinq mille hommes de cheval, avec un grand nombre d'archers, se tenant toujours sur ses gardes, à cause qu'il a incessamment guerre contre les autres rois. Cette ville est enrichie d'un beau port pro-

Colon.

chain de la marine ; mais il y a un mal, qu'on n'y recueille point de grains, combien qu'elle soit très-opulente en toutes sortes de fruits, qui se retrouvent à Calicut, mêmement en poivre : les habitants ne sont différents en rien de ceux de Calicut, qu'à la couleur, habits, coutumes et manière de vivre. Et encore que du temps que j'y étois, le roi s'étoit fait grand ami du roi de Portugal, si est-ce, qu'il avoit plusieurs grosses guerres avec d'autres rois, qui nous causa ne faire là plus long séjour, mais faisant voiles, vînmes à une autre ville nommée Chail, appartenant au roi de Colon, là où nous vîmes pêcher les perles comme nous avons dit ci-dessus d'Ormus. Chail.

Passant plus outre, nous arrivâmes dans Cholmendel, ville maritime, distante de sept journées de Colon, ou environ, selon que le vent est en poupe ou autrement : étant de grande étendue, sans murailles, sous la puissance du roi de Narsinga, située à l'opposite de Zeilan, après que l'on a passé le cap de Cumeri, laquelle est le droit chemin pour aller en divers pays, et est l'apport de plusieurs marchands maures, y trafiquant. Elle est principalement abondante en riz, et en toutes sortes de grains desquels on use à Calicut, mais n'y naissent aucunes épices. J'y Cholmendel.

trouvai quelques chrétiens, qui affirmèrent que le corps de saint Thomas n'étoit éloigné que de douze milles de là, gardé par des chrétiens, qui néanmoins avec grande peine et danger vivoient en ces pays, pour autant que le roi de Portugal avoit tué plusieurs de ces Maures, lesquels depuis lors ont toujours eu une dent de lait contre les chrétiens, ne les voulant endurer au pays, mais en tous lieux où ils pouvoient mettre la main dessus, il les mettoient à sac, moyennant que ce fût en secret, autrement il y avoit danger pour eux, si les affaires fussent venues jusques à l'oreille du roi de Narsinga, qui porte grande faveur aux chrétiens, principalement aux Portugais. Ils me racontèrent un grand miracle advenu depuis cinq ans, du temps que les Maures entrèrent en combat avec les chrétiens, où il y eut telle escarmouche, que d'un côté et d'autre plusieurs furent blessés, et entre autres un chrétien lourdement frappé au bras, lequel se retira soudain à la sépulture de saint Thomas, laquelle il n'eut pas plutôt touché, qu'il fut guéri. Ce qui fut cause de la grande amitié que le roi de Narsinga porte aux chrétiens.

Mon compagnon y déploya quelque peu de sa marchandise; mais nous n'y fîmes pas long séjour, pour autant que ceux de Cholmendel

étoient battus de guerre par le roi de Tarnassari, et par ainsi nous nous mîmes de compagnie avec quelques marchands dans un petit navire, de ceux que l'on appelle *campanes*, plats par dessous, à cause que nous demandions peu d'eau, encore que nous fussions assez chargés de marchandises; mais cela nous causa un grand danger en passant un golfe long de douze ou quinze lieues, lequel traversant, nous rencontrâmes plusieurs rochers et lieux sablonneux, toutefois nous en sortîmes saufs, gagnant à la parfin une île nommée Zeilan, contenant, selon le dire des habitants, cinq lieues de circuit; en laquelle il y a quatre rois païens, qui ont grande guerre ensemble; ce qui nous fit avancer notre départ, n'ayant loisir de visiter les choses mémorables; toutefois je vous en conterai ce que j'en ai vu; il y a grande quantité d'éléphants tant grands que petits, lesquels y naissent, et, environ deux milles près la marine, à force rubis, comme l'on nous donna à entendre, qui se trouvent au pied d'une grande et longue montagne; mais il n'est loisible d'y chercher sans le congé du roi, lequel vend cette terre à belles brassées en toute carrure qu'ils appellent un *molar*, et coûte chacun molar cinq ducats, tellement que vous en pouvez acheter un

Zeilan, île.

deux, ou trois, selon que bon vous semble; puis faites chaver la terre, parmi laquelle vous trouvez à force pierres fines et riches; mais cependant que vous cherchez, il y en personne un commissaire établi de par le roi, qui lève tout ce qui passe le prix de dix karats, le reste demeurant franc au marchand.

Il court encore auprès de cette montagne une autre rivière, sablonneuse, où l'on trouve grande quantité de grenats, rubis, saphirs, jacinthes et topazes. Cette île, outre ces singularités, est riche en fruits de parfaite bonté, mêmement en oranges douces, les meilleures qui soient en tout l'univers, et autres fruits semblables à ceux de Calicut, mais sans comparaison plus souverains.

De l'arbre portant la cannelle. De la montagne où Adam fit pénitence. Des rois de Zeilan et leurs coutumes. De Paleachale, Tarnassari, et la coutume des habitans à faire dépuceler leurs femmes.

L'arbre de la cannelle ressemble proprement au laurier, principalement quant à la feuille et aux grains qu'il porte vrai est; qu'ils sont plus petits et plus blancs, n'étant ladite cannelle ou cinnamone, autre chose que l'écorce de cet arbre, extraite par tel

moyen. De trois en trois ans on taille les branches de cet arbre, desquelles on enlève l'écorce, qui n'a pour lors aucune bonne senteur, sinon un mois après.

Un Maure nous dit, qu'au sommet de la montagne il y a une grande et profonde caverne, où descendoient une fois l'an tous les habitants de ce pays pour y faire leur oraison, pour autant que notre premier père Adam demeura là dedans pour pleurer ses péchés, depuis qu'il eut offensé Dieu, jusques à ce qu'il en obtint pardon, et que pour témoignage de cela les marques de ses pieds y sont encore aujourd'hui visibles et apparentes, contenant de longueur environ deux pieds.

Le riz ne croît en toute cette île; mais on l'y apporte des autres pays, ce qui est cause, que ses rois sont tributaires au roi de Narsinga, d'où vient le riz. L'air y est fort doux, n'apportant ni trop grande chaleur, ni extrême froid, parce que ce lieu n'est éloigné de la ligne équinoxiale que de sept ou huit degrés. Les habitants sont de couleur tannée obscure, et usent d'habits troussés à l'apostolique, faits de certains draps de coton ou de soie, allant les jambes et pieds tout nus; n'étant de leur naturel gens trop belliqueux, ni qui aient la connaissance de l'artillerie, mais

se servant d'épées, et de lances faites de cannes, et combien qu'avec ces armes ils aient guerre les uns contre les autres, si est-ce qu'ils n'en tuent ni blessent guère, à cause que ce ne sont que canailles.

Étant un soir dans notre navire, voici venir un huissier, commandant à mon compagnon qu'il eût à porter au roi son corail, et son safran, parce qu'il n'étoit bien garni ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'entendant un marchand de notre compagnie, qui étoit Maure, lui dit : N'y allez pas, car il vous paiera à son plaisir; disant ceci par ruse, afin que mon compagnon s'en allât, parce qu'il avait de cette même marchandise. Néanmoins, mon compagnon ne s'arrêtant à ses paroles, fit réponse à l'huissier, que le jour ensuivant il obéiroit au commandement du roi : et dès le bon matin, prenant un frégate, à force d'avirons nous passâmes la mer, et parvînmes en terre-ferme, arrivant dans trois jours au port de Paleachate, ville sujette au roi de Narsinga, laquelle est riche en trafic de toutes marchandises, principalement en pierreries, que l'on y apporte de Zeilan et de Pégu, outre les marchands Maures, y faisant grand train d'épicerie. Nous logeâmes en la maison d'un des susdits marchands, auquel nous di-

Paleachate

mes d'où nous venions, et que nous ne demandions qu'à nous défaire du corail et du safran, que nous avions en grande quantité, ensemble du velours figuré, et à force couteaux : à quoi notre marchand prit grand plaisir, entendant que nous étions chargés de telles marchandises.

La ville est abondante en tout ce qui concerne l'usage et coutume de l'Inde, et il n'y croît autre grain que du riz, lequel y est à foison ; la loi, la mode de vivre, les habits et coutumes sont les mêmes qu'à Calicut, étant les habitants belliqueux ; encor qu'ils soient destitués d'artillerie. Or, parce que la ville menoit guerre alencontre du roi de Tarnassari, il nous sembla bon de n'y arrêter longuement : et ainsi, après y avoir passé quelques jours, nous reprîmes nos erres, tirant à Tarnassari, distante de là de cent milles, à laquelle nous parvînmes dans quatorze jours. Tarnassari.

C'est une cité assise près de la mer, en pays plat, close de bonnes murailles, avec un gros port, à savoir une rivière du côté de la tramontane, étant sous la main d'un roi gentil, puissant seigneur qui maintient ordinairement la guerre contre les rois de Narsinga et de Banghalla, menant un train de cent éléphants armés de toutes pièces, les plus

grands, et mieux en ordre que je vis jamais, pouvant lever cent mille combattants tant à pied qu'à cheval : lesquels n'usent d'autres armes que de certaines petites épées, petites rondelles, les unes faites de coquilles de grosses tortues, les autres à la mode de celles de Calicut ; s'aidant, outre cela, d'arcs et lances de cannes, et de bois aussi : et quand il est question d'aller en guerre, ils portent un gipon cotonné, rembourré encore de coton bien pressé et cousu.

Cette ville est de bonne assiette, et garnie de braves maisons, ceintes de bonnes murailles selon l'usage des chrétiens ; au reste, riche en blé, coton, soie, brésil, fruits, dont les uns ressemblent à nos pommes, poires, oranges, citrons et limons ; ayant aussi plusieurs jardins revêtus de magnifiques gentillesses. Par tout ce pays de Tarnassari l'on trouve en quantité des bœufs, vaches, moutons, chèvres, porcs, sangliers, cerfs, biches, chevreuils, loups, chats faisant la civette, lions, paons, faucons, vautours, perroquets blancs, et d'autres aussi beaux, bigarrés de sept couleurs, lièvres tous différents des nôtres, excepté le goût, oiseaux de proie plus grands que l'aigle, avec leur bec gros et pointu, qui sert pour faire des poi-

gnées d'épées et couteaux, étant de plumage noir, rouge et blanc; et aussi de poulets, et poulailles les plus grandes que j'aie jamais vues, tellement qu'elles surmontent en grosseur les nôtres de la troisième partie.

En peu de jours que nous demeurâmes là, nous vîmes mille passe-temps qui se font parmi les rues, mêmement les combats des poulets, que les marchands maures font joûter l'un contre l'autre, avec gageure de cinquante, cent, et deux cents ducats : et entr'autres, il s'en trouva deux, lesquels se combattirent si à bon escient, par l'espace de cinq heures, sans jamais cesser, que l'un et l'autre tomba mort en la place. L'on y voit aussi des chèvres plus belles et plus grandes que les nôtres, qui font quatre cabris à chacune ventrée : les moutons y sont en telle abondance, que l'on en donne dix ou douze gros et gras pour un ducat : entre lesquels il s'en trouve qui ont les cornes comme nos daims, se combattant fort dépiteusement les uns contre les autres, et aussi des buffles difformes aux nôtres; mais leur poisson est de même usage que le nôtre, excepté qu'il est plus gros et plus pesant.

La mode de vivre de ces païens, est de manger de toute sorte de chair, sinon de

bœuf, prenant leur repas couchés contre terre, sans nappe ni serviette, tenant leurs viandes dans un plat de bois fort beau; buvant de l'eau simple, ou bien sucrée ceux qui ont la puissance : ayant leurs lits élevés haut de terre, faits de bon coton, la couverture de soie ou de futaine, habillés à l'apostolique avec un drap rembeurré de coton ou de soie; aucuns marchands portent chemises de soie ou de futaine; mais tous en général vont la tête nue, excepté les bramines, qui ont un bonnet de soie ou de camelot, long de deux palmes, environné d'une ceinture ouvrée d'or; portant aussi deux aiguillettes, plus larges que les nôtres, qui leur pendent sur les épaules, leurs oreilles garnies de perles et autres fines pierreries, mais non point aux doigts. Leur couleur est à demi blanche, pour autant que l'air y est plus frais qu'à Calicut.

Les saisons et temps de recueillir les biens de la terre, ne sont différents des nôtres. Le roi de cette cité ne fait dépuceler sa femme par les bramines, selon la coutume du roi de Calicut; mais la fait dépuceler par des hommes blancs, soit chrétiens ou Maures, moyennant qu'ils ne soient païens ou gentils : lesquels gentils avant de mener la femme en leurs maisons, font diligence de trouver un

homme blanc de quelque langue ou nation qu'il soit, le recevant expressément chez soi afin de dépuceler leurs femmes. Ce qui nous advint lorsque nous arrivâmes là; de cas fortuit nous rencontrâmes trois ou quatre marchands, lesquels commencèrent à s'accointer et parlementer avec mon compagnon, s'enquérant si nous étions étrangers, et depuis quel temps nous étions arrivés en la ville; à quoi il fit réponse qu'étions étrangers, arrivés là depuis quatre jours. A cette parole, le marchand fut bien aise, et nous fit grandes caresses, mettant en avant qu'il favorisait fort les étrangers, et qu'eussions à le suivre en sa maison. Ce que nous fîmes, et lui de nous recueillir fort humainement, nous faisant une bonne collation, puis commença à nous user de tels propos : Mes amis, il vous faut entendre, que j'ai proposé de prendre une femme dans quinze jours, pourquoi l'un de vous couchera avec elle la première nuit, afin de me la rendre dépucelée, s'il vous plaît me faire ce bien. Nous de prime abord fûmes étonnés de ces paroles; mais notre truchement nous dit : N'ayez honte de cette requête, car c'est la coutume du pays. Lors, mon compagnon s'avança, disant ainsi : J'en suis content, moyennant que mal ne m'en

advienne : à quoi le marchand, connaissant que nous refusions ce parti craignant quelqu'inconvénient, répliqua tels propos : Mes amis, n'ayez crainte ni fâcheries, telle est la coutume de cette ville. Somme, qu'il fit par son beau dire et promesses, qu'il nous attira cinq, qui étions de compagnie, en sa maison, avec toutes nos hardes et marchandises, où nous demeurâmes quinze jours, au bout desquels voici venir sa femme, belle fille, jeune de quinze ans, avec laquelle mon compagnon coucha la première nuit, servant le marchand de tout ce qu'il avoit requis, mais le danger de la vie y était tant pour lui que pour elle, si la nuit en suivant il fut retourné au nid : vrai est que les femmes voudroient bien que cette première nuit durât un mois. Le marchand ayant reçu ce service de nous, désiroit fort nous entretenir encore cinq ou six mois, tant parce que les vivres y sont à bon prix, qu'aussi ils sont gens fort plaisants et libéraux de leur naturel : et depuis ce temps-là nous fûmes toujours requis et employés à telles commissions. La coutume est en cette cité après le trépas des rois et des bramines de brûler leurs corps, en faisant magnifique sacrifice au diable, durant le temps de ce brûlement; puis on prend les cendres ainsi déliées et

Ancienne coutume de brûler les corps après leur mort.

subtiles, les mettant dans un pot de terre verni et bien bouché, qui a la gueule autant étroite par le dessus, comme une petite écuelle, lequel en après ainsi agencé, on fourre bien profond en terre dans les maisons des trépassés : faisant ce sacrifice sous un arbre à la mode de Calicut, avec un feu subtil, des plus odorantes herbes, bois, fleurs et gommes que l'on peut trouver, comme sont le bois d'aloès, brésil, sandal, storax, ambre gris, épis de narthe, benjoin, laudanum, branches de corail, et autres choses semblables, mettant le tout ensemble, puis l'appliquant sur ce corps, lequel ainsi aromatisé, ils brûlent jusqu'à ce qu'il soit devenu en cendres, avec grande pompe et harmonie de musiciens, qui, cependant, sonnent de leurs instruments, au son desquels vingt-cinq ou trente hommes accoutrés en diables, dansent, sautent, et courent à l'environ du feu, menant une vie joyeuse, étant là, présente (sans compagnie d'autres) la femme du trépassé, pleurant et gémissant avec profonds soupirs, en se battant l'estomac : et se fait ce mystère environ à une ou deux heures de nuit.

Les femmes nobles de Tarnassari se font brûler pour faire honneur à leur mari.

Or, quinze jours après la mort du mari, la femme fait un grand banquet où elle invite tous les parens et amis, tant de la part de son

mari que de la sienne, puis après leur avoir fait grande chère, elle s'accoutre de ses plus riches habits, ornements, dorures et affiquets, et accompagnée de tous les invités, de tambourins, et autres joyeux instruments, avec les diables harnachés de même, sort du logis à l'heure susdite, pour s'en aller au lieu où son mari fut brûlé, et on fait un puits de la hauteur de la femme, mettant tout à l'environ cinq ou six cannes, qu'ils couvrent d'un drap de soie en mode de courtines; en après font un feu dans ce puits, de tous les plus riches et odoriférants bois qu'il est possible de trouver, comme avons déjà dit ci dessus. Cependant, il y a gens députés tout exprès, qui donnent à manger à la femme quelques poisons, si qu'elle perd tout sentiment: laquelle ne prenant la matière à cœur, ne cesse de sauter et danser avec ses autres voisines et parentes, au son des tambourins et instruments harmonieux, joint que les hommes habillés en diables, jouant leurs personnages, ainsi qu'avons déjà dit ci-dessus en parlant de Calicut: la dame se recommande à eux, afin qu'ils prient Satan qu'il la veuille recevoir pour sienne, et autant en font ses prochaines parentes et amies, qui lui tiennent compagnie. Etant donc en tel état, elle prend

sa course avec une furie, et va donner des mains contre le drap de soie qui cache le feu, dans lequel elle se jette alaigrement, espérant par ce moyen monter aux cieux : et tout soudain ses plus prochains parents à beaux coups de bastonnade sur la tête, sur les bras, afin de lui faire plutôt terminer ses jours ; les autres de lui jeter de grosses poignées de poix pour la suffoquer par la force de la fumée. Cette coutume est entr'eux tant réputée de toute ancienneté, que si la femme, tant peu soit-il, refuse d'accomplir ces mystères, elle est tenue pour méchante, tellement que ses parents en étant indignés, la font mourir en après secrètement. Le roi est toujours présent à ces solennités, lesquelles ne sont gardées que de la part des plus nobles de la ville : le menu peuple n'étant obligé à cela, à cause des grands frais qu'il y convient faire.

Manière étrange pour montrer et signifier ses amours.

Ils ont encore une coutume qui n'est moins étrange que celle-ci, que quand quelque jeune homme est amoureux d'une dame, et qu'il désire lui faire entendre le feu de ses amours, il prend une pièce de drap trempée dans l'huile, y mettant le feu, puis la couche sur son bras tout nu, et endure cette flamme jusqu'à ce que la pièce soit toute consommée, sans montrer signe ou indice de douleur : c'est pour

témoigner qu'il est tellement embrâsé des amours de la dame, qu'il n'y a tourment sous le ciel qu'il ne voulût pâtir pour elle.

Police de Tarnassari, tant au criminel qu'au civil.

Quant à la police et justice de Tarnassari, elle est bien administrée, en cette mode, que si quelqu'un tue un autre, il est condamné à la mort, suivant l'ordonnance de Calicut. Du payé et du reçu il faut qu'il conste par écrit ou par témoins : les écritures se font en papier comme en notre pays, non en feuilles d'arbre, comme à Calicut : le tout exécuté diligemment et sommairement par le gouverneur de la ville; mais quand un marchand étranger vient à mourir, sans femme ou enfants, l'héritage appartient au roi, sans que le testateur en puisse élire un autre à sa volonté; mais ceux qui sont natifs du lieu, commençant au roi, toujours en descendant, laissent leurs enfants héritiers. Et quand quelque marchand maure va de vie à trépas, on fait de grands frais en épiceries, pour embaumer son corps, lequel on clôt dans une caisse de bois, qu'ils mettent assez profond sous terre, la tête regardant devers Mecca, qui est du côté du ponant. Que si le marchand avoit des enfants, ils succèdent à l'héritage.

Navires de Tarnassari, comment sont faits, et combien y en a d'espèces.

Les navires de ce pays sont fort grands, faits de diverses sortes : les uns tout plats par

dessous, qui servent dans les eaux basses, ayant le devant et le derrière tout semblables, avec deux timons, deux arbres, sans aucune couverture; et outre ceux-ci il y en a encore de plus grands, appelés *giunchi*, de dix mille bottes, l'une dans lesquels il y a certaines petites frégates, propres pour aller en une cité nommée Malaca, où l'on lève les menues épices, de quoi nous parlerons ci-après en temps et lieu. Menues épices.

De la cité de Banghalla et de ses marchandises. De la cité de Pégu, et manière de faire du roi d'icelle.

Or maintenant pour revenir à mon propos et à la délibération de moi et de mon compagnon (qui étoit de parcourir encore davantage de pays, pour voir les trésors et singularités de l'univers), après que nous eûmes quelque peu séjourné à Tarnassari, et vendu une partie de notre marchandise, déjà fâchés d'employer nos personnes à servir ce peuple en ce qu'il nous requéroit, comme vous avez entendu dire ci-dessus, nous prîmes le chemin de Banghalla, ayant le vent si bien à souhait, que nous y arrivâmes dans onze jours, encore qu'elle soit distante de Tarnassari de sept cents milles, cité autant belle et riche que

j'en aie jamais vue ; laquelle a un soldat maure, tenant ordinairement deux cent mille combattants, tant à pied qu'à cheval (qui vivent selon la loi de Mahomet), maintenant continuelle guerre contre le roi de Narsinga. Ce royaume est de grande étendue, et le plus abondant du monde en blés et chairs de toutes sortes, en sucre, gingembre, coton, soies ; ce qui est cause que les marchands sont merveilleusement riches, menant si grand train, que tous les ans on lève plus de cinquante navires de draps de soie et coton, qu'ils appellent en leur langue, *bairami*, *namone*, *lizari*, *ciantari*, *doazar*, *et sinabeffi*; lesquels draps se distribuent par toute la Turquie, Syrie, Perse, Arabie Heureuse, et toute l'Inde, sans compter les autres marchands de pierreries, qui viennent d'autres pays.

Les habits et religion des habitants de Bangbalia.

Nous y trouvâmes encore certains marchands chrétiens, se disant être d'une cité appelée Sarnau, là venus tout exprès pour vendre des draps de soie, du bois d'aloès, et du musc, étant vêtus de grandes robes de camelot, avec les manches rembourrées de coton, le bonnet rouge, long d'une palme et demie, blancs comme nous, confessant la trinité, la nativité, passion et résurrection de Jésus-Christ, et pour cette cause se disent

chrétiens, mêmement parce qu'ils reçoivent le baptême, les épîtres et évangiles, comme nous, gardant le carême, et plusieurs autres vigiles de l'an; mais ils écrivent au contraire de nous, à savoir à la mode d'Arménie, ne portant point de souliers de cuir, mais certains chaussons de soie enrichis de pierreries, les doigts armés de braves anneaux garnis de pierres fines, mangeant à table, et usant de toutes chairs non plus ni moins que nous.

Ils nous disoient davantage, qu'à l'environ du pays du Turc se trouve un grand nombre de chrétiens gouvernés aussi par rois et princes chrétiens, tous sujets au grand Can de Cathaio. Après que nous eûmes longuement parlementé avec eux, tenant divers propos, mon compagnon leur déplia sa marchandise, leur faisant montre, entr'autres choses, de certaines branches de corail non moins belles que grandes, lesquelles se trouvèrent tant à leur gré, qu'ils nous promirent de nous en faire donner mille ducats, si nous voulions aller avec eux en une ville, à laquelle ils nous conduiroient, ou bien qu'ils troqueroient contre tant de rubis, que nous en retirerions en Turquie dix mille ducats. A quoi mon compagnon s'accorda, moyennant que nous partissions en brief; ce qu'ils conclurent, pro-

mettant de nous embarquer dans deux jours, et nous conduire sains et saufs dans un fort bon navire, en lequel nous entrâmes accompagnés d'eux, et de certains autres marchands de Perse, gens de bien et fidèles, selon ce que l'on nous en avoit fait rapport; et pour cette cause nous prîmes grande accointance avec eux : si est-ce qu'avant que bouger de là, mon compagnon se défit de toute sa marchandise, hormis les susdites branches de corail, le safran, et deux pièces de velours rouge de Florence.

Nous laissâmes donc à la fin Banghalla, cité autant bonne, quant au moyen de vivre, que j'en vis jamais; dans laquelle ni les femmes ni les filles, mais les hommes filent le coton et la soie, de quoi on fait les draps susnommés; et soudain que nous fûmes embarqués, nous tendîmes les voiles et le trinquet, passant par un golfe fort dangereux du côté
Pégu. du midi, et ainsi arrivâmes à Pégu, distante de mille milles de Banghalla, cité assise en terre-ferme, prochaine de la mer, ayant à la main gauche une belle rivière portant un nombre infini de bateaux, étant sous la main d'un roi gentil, le peuple usant de même loi, coutumes, habits et moyens de vivre, que ceux de Tarnassari, combien qu'ils soient de

couleur quelque peu plus blanche, jouissant aussi d'un air plus frais. Les maisons y sont bâties de pierres et de mortier à notre usage, les murailles aussi de la ville faites comme les nôtres. Le roi est riche et puissant, tenant ordinairement plus de mille hommes chrétiens des pays susdits, tant à pied qu'à cheval, donnant de gages à chacun d'eux six pardai par mois, et bouche à cour; sans compter son autre gendarmerie, qui est en nombre infini.

Le pays est abondant en toutes sortes de grains, chairs et fruits selon l'usage de Calilicut; vrai est qu'il n'y a guère de chameaux, mais en récompense, on y trouve de toutes les autres bêtes et oiseaux autant qu'à Calicut, et spécialement les plus beaux perroquets que je vis jamais. Les arbres aussi y sont plus grands, plus hauts, et plus droits que j'aie jamais vus; et encore les cannes les plus grosses qui soient au monde; car sans mentir j'en ai vu telle aussi grosse, comme un baril de harengs. Il y a davantage un tel nombre de chats faisant la civette, que les quatre se donnent pour un ducat: et aussi à force rubis, que l'on y apporte d'une ville distante de là de trente journées, non pas pour l'avoir vu, mais pour l'avoir ouï dire; aussi ne laissent-ils d'être de recherche, tellement qu'un

Chats faisant la civette à Pégu.

diamant, perle ou émeraude y est plus chère qu'en nos pays.

Pour lors que nous arrivâmes en cette ville, le roi en étoit loin de quinze journées, menant guerre contre le roi d'Ava; auquel lieu nous l'allâmes chercher, nous embarquant dans un petit navire fait tout d'une pièce, long de quinze ou seize pas, les avirons de canne, qui est fendue par le bout, duquel on bat l'eau, et dans la fente il y a un ais de bois attaché avec des cordes en divers lieux: de sorte qu'il alloit plus beau train que n'eût fait un brigantin; et de fait, dans trois jours nous gagnâmes un certain village, où nous trouvâmes des marchands, qui nous affirmèrent n'avoir pu entrer dans Ava, à cause de l'armée du roi, pour quoi nous nous en retournâmes avec eux en Pégu, où après y avoir demeuré cinq jours, le roi arriva, rapportant la victoire de ses ennemis; et au second jour de son retour, les susdits chrétiens nous présentèrent à sa majesté; lequel ne tient telle gravité que le roi de Calicut; mais est tant familier et humain, qu'il parleroit à un jeune enfant: combien que tout son corps soit si bien garni de pierres précieuses, qu'elles valent plus que la richesse d'un royaume, car, comme chacun peut voir, il porte aux doigts

pieds, mains, bras et jambes, de gros cercles et anneaux d'or, enrichis de rubis, de perles, diamants et autres magnifiques pierreries, tellement chargé depuis les pieds, jusques à la tête, que ses oreilles pressées de la pesanteur, pendent contre le bas, et à le voir la nuit à la chandelle, il reluit de tout son corps, non plus ni moins que fait le soleil, orné des étoiles.

Les marchands qui nous avoient conduits là, lui tinrent propos de notre marchandise, auxquels il fit réponse qu'il n'y pouvoit entendre pour l'heure, étant empêché au sacrifice qu'il faisait au diable, pour reconnoissance de la victoire obtenue contre ses ennemis, et qu'ils revinssent le jour ensuivant; tellement que le lendemain au sortir de son dîner, il envoya quérir les susdits marchands, et mon compagnon quand et quand, qui lui déplia sa marchandise, laquelle se trouva de belle montre, principalement quant au corail, qui étoit tant riche, que le roi s'ébahissoit de le voir, mêmement certaines branches si démesurement longues, qu'il n'en avoit jamais vu de pareilles en toute l'Inde; et pour cette cause il demanda quels gens nous étions. A quoi ces marchands chrétiens firent réponse: Seigneur, ils sont Persans. Alors le roi commanda au truchement de nous de-

L'auteur et son compagnon sont présentés au roi de Pégu, et reçus humainement de lui.

mander si nous voulions vendre cette marchandise. Mon compagnon prenant la parole, répondit que la marchandise étoit à son commandement. Le roi désirant fort se voir seigneur de telles étoffes, nous fit entendre, comme il étoit pour l'heure court d'argent à cause des grandes guerres qu'il avoit maintenues par l'espace de deux ans à l'encontre du roi d'Ava; mais que si nous voulions troquer contre des rubis, qu'il étoit prêt d'acheter notre marchandise. A quoi nous répondîmes par le moyen de ce truchement, que nous ne demandions autre chose que sa grâce; et que notre marchandise étoit à son commandement, lui baillant pouvoir d'en disposer ainsi que bon lui sembleroit, ne demandant de notre part or ni argent, ni autre échange.

Le roi de Pégu est gagné par la libéralité du compagnon de l'auteur.

Le roi, émerveillé de tels propos, vraiment, dit-il, de toute ancienneté j'ai bien ouï dire que les Persans étoient gens libéraux de leur naturel, mais je n'en vis jamais un si libéral que celui-ci; et, par le diable, j'expérimenterai maintenant qui se trouvera plus libéral le Persan ou moi-même : commandant sur l'heure à un sien esclave qu'il lui apportât une certaine caisse longue et large de deux pieds, dorée tout autour, enrichie de beaux rubis tant par dehors qu'au dedans, et com-

manda d'ouvrir icelle, en laquelle nous vîmes six étages tous pleins de fins rubis tant grands que petits; ledit seigneur nous offrant le choix, avec tels propos : Prenez ce que vous voudrez. Oh! seigneur, répond mon compagnon, ta grande noblesse excède la valeur de ma marchandise, et pour cause de ta grande magnanimité, je t'en fais un présent de bon cœur, te priant, seigneur, tenir tant de moi, que je n'ai entrepris ces voyages par le monde, aux fins d'acquérir biens ou richesses, mais seulement pour un grand zèle que j'ai de voir les diversité, coutumes et lois des pays étrangers. A ce propos le roi commença à dire : Je confesse maintenant, que je ne te saurois vaincre par la libéralité; mais, tiens, je te donne cela, mettant ses mains dans sa caisse, les chargeant toutes deux de rubis, en nombre de deux cents, tant grands, moyens, que petits; lesquels il donna à mon compagnon, réitérant ces mêmes propos : Tiens, voilà ce que je te donne pour récompenser la grande libéralité de laquelle tu as usé en mon endroit. Et aux susdits marchands chrétiens, qui nous avoient présentés à sa majesté, il fit présent de deux rubis à chacun d'eux, qui étoient estimés mille ducats, et ceux de mon compagnon cent mille ducats. Par ceci l'on peut juger de la magnifi-

Libéralité royale.

cence de ce roi, lequel de bon droit on doit estimer le plus libéral de tout le monde; mêmement de ce que son revenu, qui est un millon d'or par an, se distribue par son commandement à ses soldats; provenant telle richesse de là, qu'en son pays on trouve une grande quantité d'azur, de vermillon, sandal, coton et de soie à foison; mais les habitants sont fort luxurieux.

Après que nous eûmes fait là quelque séjour, les chrétiens prirent congé du roi pour eux et pour nous, lequel ordonna nous être baillé un logis garni de toutes pièces, où nous demeurerions tant que bon nous sembleroit: combien que nous n'y arrêtâmes que cinq jours. Et pendant ce temps voici venir les nouvelles, que le roi d'Ava descendoit avec une grosse armée pour donner l'assaut au roi de Pégu, lequel proposa lui aller au-devant accompagné d'un grand nombre de gens tant de pied que de cheval; et le jour ensuivant nous vîmes brûler deux femmes pour l'amour de leurs maris trépassés, à la mode que nous avons dit ci-dessus parlant de Tarnassari.

De Malaca, cité. Du fleuve de Gaza que les uns estiment être Gange, et la cruauté de ce peuple. De Sumatra, île anciennement appelée Taprobane. Du poivre croissant à Pedir, et de trois sortes de bois d'aloès.

Le second jour, nous nous embarquâmes pour aller à Malaca, cité assise du côté de siroc levant, à laquelle nous parvînmes dans huit jours, et trouvâmes une rivière tout auprès, nommée Gaza, la plus grande, plus large et plus profonde que je vis jamais : car, elle fait montre de plus de quinze milles de largeur; ayant pour son objet une grande île appelée Sumatra, contenant de circuit quatre ou cinq cents milles. Sumatra, île.

Incontinent que nous y fûmes arrivés, nous fûmes présentés devant la majesté du soudan, qui est Maure et aussi tout le peuple du royaume. Cette cité est assise en terre-ferme, payant tribut au roi des Cines, qui l'a fait édifier depuis soixante et dix ans en çà, voyant que ce port est le principal de la mer océane, auquel arrivent (comme je crois) plus de navires, qu'en aucun port du monde, même chargés de toutes sortes d'épiceries et autres marchandises fort exquises, et encore que le pays ne soit autrement fertile, si est-ce qu'on y trouve aussi grande abondance de grains,

chairs et oiseaux qu'en Calicut, excepté qu'il y a peu de bois; mais à force sandal, étain, éléphants, chevaux, bœufs, vaches, buffles, brebis et paons; mais tous fruits y sont aussi rares qu'à Zeilan, et il n'y a autre trafic de marchandise, sinon d'épiceries et draps de soie.

Richesses, trafics, habits et déloyauté des habitants de l'île Malaca.

Les habitants de ce pays sont de couleur tannée, portant de grands chapeaux; au reste, habillés comme ceux du Caire, car, ils ont le visage large, les yeux gros, le nez camus, vivant désordonnément en leur liberté, tellement qu'il n'est loisible aux marchands d'aller de nuit parmi la ville, de peur d'être tués; mais ils sont contraints de coucher dans leurs navires; et combien que le roi y ait constitué un gouverneur pour administrer justice aux étrangers, si ne laissent-ils à se tuer parmi les rues comme des chiens, faisant une boucherie d'eux-mêmes, autant à tort qu'à droit; tant est malheureuse cette génération, plus abondante en méchancetés que nulle autre qui soit sous le ciel, tant orgueilleuse et superbe, que si le roi veut faire justice d'aucun d'entre eux, ils usent de rébellion, avec grosses menaces de le mettre à sac, ensemble la ville et tout le pays, ce qu'ils pourroient aisément faire, d'autant qu'ils sont

gens mariniers, ayant le moyen, après avoir fait le coup, de se retirer en quelque île.

L'air de cette île est assez tempéré : encore que les chrétiens étant en notre compagnie nous donnassent à entendre que le plus sûr étoit de n'y guère séjourner, à cause des méchantes gens qui y régnoient ; ce qui fut cause que nous prîmes une frégate, tirant à la volte de la susdite île Sumatra, et vînmes à descendre à Pedir, ville distante de terre-ferme d'environ quatre-vingts lieues : laquelle est le meilleur port qui soit en toute cette île, contenant, comme nous avons déjà dit, de circuit de quatre à cinq cents milles. Pedir, cité.

Cette île, selon mon jugement et au rapport de plusieurs, fut anciennement appelée Taprobane, dans laquelle il y a trois rois gentils, portant tous couronne, lesquels tiennent une même loi, coutumes et manière de vivre que ceux de Tarnassari, même que les femmes s'y brûlent toutes vives après la mort de leurs maris. Quant aux habitants, ils sont de petite stature, de couleur plutôt blanche qu'autrement, le visage large, les yeux ronds et verts, les cheveux longs, le nez gros et camus, gens s'adonnant plus à trafiquer marchandise qu'aux armes, recevant fort humainement les étrangers. La justice y est étroite-

ment gardée contre les délinquants, ni plus ni moins qu'à Calicut. Leurs monnoies sont d'or, d'argent et d'étain, toutes forgées au coin; celle d'or a d'un côté l'effigie d'un diable, de l'autre côté, un chariot tiré par quatre éléphants; étant toutes ainsi marquées, celle d'argent et d'étain; mais le prix est bien divers, car, les dix d'argent valent un ducat, et les vingt-cinq d'étain autant; et sont les éléphants qui naissent en ce pays, les plus grands que je vis jamais.

La monnoie de Pedir.

Il y croît une grande quantité de poivre, qu'ils appellent *mologa*, long, plus grand et plus gros que celui que nous avons par-deçà, creux au dedans, aussi fort de goût comme le nôtre, mais un peu plus pesant, et il se vend à la mesure comme nous vendons ici le blé; et il convient ici de noter qu'en ce port il s'en charge tous les ans dix-huit ou vingt navires, pour conduire au pays de Catai, où il se vend fort bien, parce qu'en ce pays-là il règne une grande froidure, ainsi que le bruit est. L'arbre qui produit ce poivre long, a le cep assez long, mais les feuilles plus rouges et plus larges, que ne sont celles du poivre noir, qui croît en Calicut.

Poivre long.

Ce pays aussi est abondant en soie très-fine, même que par les bois les arbres sont

chargés de vers, qui la font de leur propre industrie, sans être nourris de personne, combien qu'il s'en trouve de plus exquise que celle-là. En outre, il y a quantité de benjoin, qui est une gomme coulant des arbres, néanmoins qu'aucuns veulent dire (car, quant à moi, je ne l'ai pas vu), qu'il croît en terre-ferme, assez loin de la mer.

Or, parce qu'il n'y a rien qui délecte plus l'homme, et qui l'incite plus à lire et à bien entendre ce qu'il lit que la vérité, il m'a semblé bon de coucher par écrit ce que j'ai autrefois vu par expérience, à savoir que le bon brésil, ni le vrai bois d'aloès ne vient jusqu'au pays des chrétiens, attendu même- Aloès de trois espèces.
ment qu'il se trouve trois sortes d'aloès, dont l'une, qui est la plus parfaite, est nommée *calampat*, ne croissant pas là, mais apportée d'une autre île, appelé Sarnau, prochaine de la cité des chrétiens, qui étoient avec nous, comme ils nous donnèrent à entendre. La seconde espèce de ce bois se nomme *laban*, provenant d'une rivière. La tierce s'appelle *bochor*. Outre ce, nous dirent ces chrétiens, que la cause pourquoi ce bois ne venoit en nos pays, est pour autant qu'au grand Catai aux royaumes du Caire, des Cines, de Macin, Sarnau et Java, il y a plus grande

abondance d'or qu'en notre pays, et par même moyen, les rois et seigneurs y sont plus opulents que les nôtres, se délectant aussi plus que nous de ces deux sortes de parfums et bois odorants, tellement qu'ils emploient grands deniers à en faire provision, tant pour s'en servir durant leur vie qu'après la mort, ne permettant qu'ils sortent du pays, joint, qu'il est si cher, que la livre se vend dix ducats, pour autant qu'il ne s'en trouve guères de cette sorte. Les susdits chrétiens nous firent voir l'expérience de ces deux espèces de parfums (qui se ressemblent presque quant à la couleur); l'un d'eux prit environ deux onces de calampat, lesquelles il mit dans la main de mon compagnon, bien serrée, par l'espace environ d'une demie heure: après il lui fit ouvrir la main, d'où il sortit une odeur tant suave, qu'elle surmontoit tous les parfums de nos pays; puis il prit du brésil environ gros comme une noix, et une demie livre de celui qui croît en Sarnau, et les fit mettre séparément chacun en une chambre dans deux vases, avec du feu tout à l'entour; je vous assure que ce peu de feu qu'il y mit, rendit plus grande odeur que ne feroient trois livres de l'autre espèce.

Il y a davantage en ce pays abondance de

laque, qui sert pour faire la couleur rouge : l'arbre étant de la grosseur des noyers de par-deçà. Nous vîmes en cette ville les plus beaux ouvrages en orfévrerie, que l'on sauroit souhaiter mêmement des coffres couverts d'or, qui se donnoient pour deux ducats la pièce; lesquels on estimeroient en ce pays-ci plus de cent écus. Je mettais des lits, des bancs, des chaises, des buffets, et autres ustensiles de maisons, qui sont tant exquis et précieux, que ce serait temps perdu à moi de vouloir déduire par le menu leur indicible excellence, même qu'à grande peine ajouteriez-vous foi à mes paroles.

Changeurs de Sumatra.

Il y a tant de changeurs en cette ville, qu'en une seule rue, j'en comptai plus de cinq cents établis tout exprès pour répondre aux marchands de divers pays; résidant là, à cause du grand trafic des marchandises, qui y arrivent de toutes parts. Les lits de ce pays sont de coton, ensemble les linceuls et les couvertures de soie. Il y a aussi quantité de hautes futaies, desquelles ils font de grands navires, appelés entr'eux *giunchi*, garnis de trois arbres, et de deux timons au-devant, et autant au derrière, avec deux proues, l'une au premier bout, l'autre au second; que si, lorsqu'ils usent de voile, le vent se change,

soudain ils plient la voile tendue, et en déplient une autre pour recevoir le vent en l'un des autres arbres, par ce moyen retournant aisément en arrière, sans danger que ce soit. En ceci et autres choses ils se montrent fort adroits, grands nageurs, et fort industrieux à faire des feux d'artifice. Leurs maisons sont bâties de pierres et de mortier tout ainsi que les nôtres, mais ne sont guère hautes, ni couvertes d'autre chose, sinon de grandes coquilles de tortues de mer, qu'ils ont à foison : desquelles j'en ai vu telle qui pesoit cent trois livres, et des dents d'éléphants pesant trois cent vingt-cinq livres; n'étant au reste dégarnis de serpents, encore plus grands que ceux de Calicut.

Coquilles de tortues servant pour couvrir les maisons en l'île de Sumatra.

Ainsi donc conduits jusque-là avec telle aventure que je vous ai raconté, nos marchands chrétiens désirant plutôt se retirer en leur pays que passer outre, nous demandèrent ce que nous avions délibéré de faire, demeurer là, retourner en arrière, ou bien poursuivre nos erres. A quoi mon compagnon fit réponse que, puisqu'il étoit venu jusqu'au pays où croissent les épiceries, qu'il avoit grand appétit d'en connoître quelque chose davantage, avant que rompre son voyage; lesquels s'adressant à moi, usèrent presque de mêmes

propos, me donnant à entendre, que je ne trouverois autres épices que celles que j'avois vues. Lors je commençai à leur demander : Où donc croissent les noix muscades et girofles ? C'est, disent-ils, à plus de cent milles loin d'ici. Y peut-on, répliquai-je, aller en assurance, sans danger de tomber dans les mains des pirates et corsaires de mer? Oui bien, dirent-ils, car le danger n'est quant aux pirates, mais quant à la fureur marine, et il n'est possible d'y aller avec grands navires, me donnant à entendre par ceci, que si je prétendois y passer, il m'était nécessaire d'acheter une *chiampana*, qui est un petit navire, desquels s'en trouvoit assez. Lors mon compagnon les pria d'en recouvrer deux, ce qu'ils firent incontinent, et en trouvèrent deux tout garnis de cordes, voiles, avirons, et de gens pour les conduire, avec lesquels ils convinrent de prix, qui étoit quatre cents pardai, que mon compagnon déboursa sur l'heure, leur usant de tels propos. Mes très-chers amis, combien que je ne sois de votre nation, ne sommes-nous pas néanmoins tous enfants d'Adam et d'Ève? Me voulez-vous maintenant délaisser, et mon compagnon que voici, qui est autrefois venu et né de votre foi? Comment de notre foi? dirent-ils. Votre

compagnon n'est-il pas de Perse ? Oui bien de présent, répondit-il : mais il a été acheté dans Jérusalem. Alors entendant ce mot Jérusalem, ils levèrent les mains au ciel, rendant grâce à Dieu, et baisant par trois fois la terre, me demandant, depuis quel temps j'avais été vendu en Jérusalem, je leur fis réponse que c'était depuis quinze ans, ou environ. Lors, dirent-ils entr'eux, il peut avoir souvenance de son pays. Oui bien, dit mon compagnon, je m'en souviens et n'eus jamais plus grand plaisir, que de lui ouïr raconter les cas merveilleux de son pays, et il m'a enseigné comment les chrétiens appellent toutes les parties du corps humain, et toutes autres choses nécessaires à la vie de l'homme. Les chrétiens émus de ces propos, commencèrent à condescendre, disant en cette sorte : Vraiment nous avions conclu de retourner en notre pays, distant d'ici de trois mille milles ; mais pour l'amour de vous et de votre compagnon, nous sommes contents d'aller là où bon vous semblera. Et en cas que votre compagnon veuille demeurer avec nous, nous le ferons riche, lui permettant de vivre selon les lois des Perses, si bon lui semble. A quoi répondit mon compagnon : Messieurs, votre compagnie nous plaît bien ; mais il n'y a ordre que celui-

ci s'arrête avec vous, car pour le grand amour que je lui porte, je lui ai donné pour femme une mienne nièce : et si vous voulez venir en notre compagnie, je vous prie de prendre de moi ce petit présent, autrement je ne serai content de vous. Ces bonnes gens nous répondirent : Vraiment, nous le recevrons, puisqu'il vous plaît ainsi, afin de vous contenter ; et ainsi leur donna une demi-once de rubis, entre lesquels il y en avoit dix fort beaux, estimés cinq cents pardai.

A deux jours de là, nos barquettes furent prêtes, lesquelles nous garnîmes de vivres, mêmement de fruits bons en toute perfection : Et par ainsi nous prîmes notre chemin du côté de levant, tirant à une île nommée Bandan.

De l'île de Bandan, où croissent les noix muscades et le macis. De l'île de Maluch, d'où viennent les clous de girofle, et de l'île de Borneï.

Poursuivant nos erres, nous trouvâmes environ dix-huit ou vingt îles, partie habitées, partie désertes; tellement que dans quinze jours nous arrivâmes à Bandan, île fort mélancolique et mal plaisante, contenant en rondeur cent milles, n'étant garnie que de je

ne sais quelles maisons faites de bois, basses et laides au possible ; et les habitants de même, gens ruraux et bestiaux, sans entendement ou grâce, vivant sans loi et sans gouverneur, vêtus de simples chemises, les pieds, les jambes et la tête nus, exceptés quelques cheveux longs ; qu'ils portent le visage plat et rond, la couleur blanche, de petite stature, vivant selon la loi des gentils et à la mode de ceux qui sont estimés les plus méchants dans Calicut, nommés Paliar et Hitana, n'ayant ni esprit ni force.

Noix muscades. Il n'y a rien en ce pays-là, sinon un arbre produisant les noix muscades, lequel ressemble par le pied un persier, faisant la feuille d'une même sorte, excepté que celles-ci sont un peu plus étroites, mais avant que la noix vienne en perfection, les macis se trouvent tout autour, de la manière que sont les feuilles d'une rose ouverte, tellement que quand la noix est mûre, les macis l'enveloppent et l'embrassent ; puis on les cueille au mois de septembre, parce que là les mois et la saison se suivent, tout ainsi qu'à notre usage. Quand ce vient à les recueillir, chacun en prend tant que bon lui semble, ou bien tant qu'il peut, pour autant qu'ils sont communs à tous, croissant lesdits fruits d'eux-mêmes, sans rien cultiver

l'arbre. Ces noix se vendent en après à la mesure, qui pèse vingt-six livres des nôtres, et se vend demi-carlin : la monnoie y étant toute pareille qu'à Calicut.

Il n'est pas besoin là de faire justice, à cause que le peuple est tant rude, ignare et bête, que quand il voudroit, il n'a l'esprit de mal faire; et de là à six journées près s'en trouvent encore d'autres plus brutes que ceux-ci, qui est à l'île Maluch, où croissent les clous de girofle, ainsi que mon compagnon en fut assuré par ces chrétiens : ce nonobstant la bétise des habitants, il fut arrêté entre nous d'y aller; et de fait, nous fîmes tant, que nous y arrivâmes dans douze jours, laquelle trouvâmes être plus petite que Bandan; mais le peuple y est pire, encor qu'ils aient un même moyen de vivre. Ils sont aussi plus blancs à raison de l'air, qui n'y est pas si chaud qu'à Bandan. Maluch.

Là naissent les clous de girofle, comme aussi en plusieurs autres îles circonvoisines petites et inhabitées. Cet arbre est semblable à un laurier, ayant les feuilles comme les cannes, mais un peu plus rondes, comme je vous ai déjà dit en parlant de Zeilan; et quand les girofles sont mûrs, on bat les branches de l'arbre avec des cannes pour les faire tomber, Clous de girofle, où naissent.

en étendant quelques tapis sur la terre, afin de les recevoir. La terre où croît cet arbre, est de la couleur du sable, encore qu'elle ne soit sablonneuse.

Ce pays regarde contre le midi, et de là on ne voit l'étoile tramontane. Or, après avoir contemplé ces arbres et la manière de cueillir son fruit, nous commençâmes à interroger nos marchands, s'il n'y avait plus rien à voir qui fût digne de mémoire; à quoi ils nous répondirent qu'il nous convenait encore voir le marché de ce fruit, lequel se vendoit la moitié plus que les noix muscades, toutefois à belle mesure, pour autant qu'ils ne savent ce que c'est de poids ni de balances. Nous étions sur le point de changer de pays, pour toujours voir quelques nouveautés, lorsque les chrétiens nous dirent : Messieurs, puisque Dieu nous a fait tant de grâce de nous conduire jusqu'ici à bon port, s'il vous plaît, nous irons voir la plus belle, la plus ample et la plus riche île de tout le monde, où vous viendrez à découvrir des choses, que vous ne vîtes jamais; mais avant que de prendre ce chemin, il nous faut aller en une
Bornei. autre île, appelée Bornei, afin de nous mettre en un plus grand navire, d'autant que la mer y est plus haute. A quoi s'accordant mon com-

pagnon et moi aussi, nous prîmes le chemin de ladite île, tirant toujours du côté du midi; mais sur ce chemin, les marchands chrétiens ne cessoient ni nuit ni jour de m'interroger de la manière de vivre des chrétiens et de notre foi. Pour mieux donc les soûler, je commençai à leur faire un grand discours des voyages qui se font à Saint-Pierre de Rome, des fêtes de saint Pierre et de saint Paul, ensemble de plusieurs autres saints de par-deçà; déduisant ainsi toutes ces choses par le menu, je leur donnai tel contentement d'esprit, qu'ils me dirent secrètement que, si je les voulois suivre, je serois tenu en grande réputation pour avoir vu de si grands et merveilleux cas. Laquelle offre je refusai, doutant que, si j'allois avec eux, le retour en mon pays ne me fût clos pour jamais. Après être arrivés en cette île de Bornei, distante de Maluch environ deux cents milles, mon compagnon acheta un navire cent ducats, et nous connûmes que cette île était quelque peu plus grande que Maluch, habitée par des païens et des gentils, néanmoins gens de bien, assez blancs, habillés les uns d'une simple chemise de coton, les autres de camelot, quelques-uns aussi portant des bonnets rouges, administrant justice fort étroitement. Tous les ans se

charge ici une grande quantité de camphre, lequel (comme l'on dit) croît là, qui est une gomme d'arbre, nonobstant que je ne veux rien affirmer, parce que (encore que je l'eusse ouï dire) je ne l'ai pas vu.

Comment les mariniers se gouvernent pour aller à l'île de Giana. De la loi des habitants et de la richesse d'icelle. Comment les jeunes y vendent les vieux, et les enfants leurs pères. Et de l'ombre du soleil en Giana au mois de juin.

Après avoir bien garni notre navire de tout ce qui nous étoit nécessaire, nous fîmes voiles tirant à la belle et riche île de Giana, dans laquelle nous gagnâmes dans cinq jours, naviguant toujours du côté du midi, conduits par un patron fort expert sur la marine : lequel avoit un cadran fait à notre usage, avec une grande carte entrelacée de lignes et de caractères, comme nous dirons ci-après. Lors mon compagnon fort curieux d'apprendre et connoître les causes des choses naturelles, s'avança de demander aux chrétiens et au patron par quel moyen ils se gouvernoient depuis qu'ils viennent à perdre de vue l'étoile de tramontane; et s'il y avait une autre tramontane par laquelle nous conduisions notre navire. Le patron nous montra sur l'heure

cinq ou six belles étoiles, entre lesquelles il y en avoit une plus reluisante que les autres, qu'il disoit être tout à l'opposite de la tramontane, et par celle-ci il conduisoit le navire, pour ce que son cadran étoit accoutré et tiroit à notre tramontane; mettant davantage en avant que de l'autre côté de ladite île, vers le midi, il y a certains peuples qui naviguent par la conduite desdites quatre ou cinq étoiles, qui sont environ de notre tramontane : disant encore outre cela, que depuis ladite île on passe si avant, que l'on vient au lieu où le jour n'a que quatre heures, avec un froid le plus étrange qui soit au monde : lesquels propos nous donnèrent un grand contentement d'esprit.

Poursuivant donc nos erres, dans cinq jours nous arrivâmes dans cette île, en laquelle il y a plusieurs rois tous païens et gentils, répugnant fort l'un à l'autre quant à leur religion, d'autant que les uns adorent les idoles, comme l'on fait à Calicut; les autres, le soleil; quelques-uns, la lune; une grande partie adorent ce que premièrement ils rencontrent le matin, sans compter ceux-là qui adorent le diable, comme vous ai dit ci-dessus. Cette île produit une grande quantité de soie, provenant une partie des vers nourris à notre mode, partie

des arbres sauvages, qui sont parmi les forêts. On y trouve aussi les plus fines et meilleures émeraudes du monde, de l'or aussi et du cuivre à foison, ensemble des harengs semblables aux nôtres; des fruits aussi fort bons, comme à Calicut; pareillement de toutes sortes de chair en grande abondance. Je peux vous assurer que ces habitants sont les plus loyaux et les plus fidèles de toute la terre, étant blancs comme nous, et aussi de même hauteur, excepté qu'ils ont le visage plus large que nous, les yeux plus grands et plus verts, le nez camus, les cheveux longs, épars sur les épaules. Il y a davantage à force oiseaux, qui ne ressemblent en rien aux nôtres, exceptés les paons, tourterelles et corneilles qui y sont de trois sortes.

Émeraudes.

La justice y est fort étroitement gardée. Les habitants s'habillent à l'apostolique, de draps de soie, de camelot et de futaine: n'usant guère d'armure, parce qu'ils ne se combattent que par mer; en quoi ils se servent d'arcs et de flèches faites la plupart de cannes, ensemble aussi de sarbacanes, avec lesquelles ils jettent des flèches si vivement empoisonnées, que tant peu qu'elles touchent l'homme, il tombe subitement mort contre terre ou bientôt après. L'artillerie n'y est

point en usage pour ce qu'ils n'ont pas l'esprit de la faire.

Leur manger est pain de froment, ensemble de toutes autres chairs et poissons selon qu'il plaît à un chacun. Et entr'autres, il y a des gens qui vivent de chair humaine, ayant de toute ancienneté une sauvage coutume, que quand leurs pères deviennent vieux, de sorte qu'ils ne peuvent plus rien faire, les fils ou les parents les mènent au marché, et les vendent, dont ceux qui les ont achetés les tuent et les mangent tout cuits. Que si même quelque jeune homme tombe en maladie, de laquelle on ne l'espère jamais sortir, on n'attend pas qu'il soit trépassé; mais ses parents, serviteurs ou alliés le tuent, et après le vendent à des gens qui en font leur réfection. Et pour autant que nous étions tout étonnés de voir une si cruelle façon de faire, ils commencèrent à s'en scandaliser, jusques à nous user de tels propos : O pauvres Persans, comment laissez-vous manger cette belle chair aux vers de la terre? Mon compagnon, ému de telles paroles, commença à dire: Sus, sus, retirons-nous soudain en notre navire; en bonne foi ces canailles ne me tiendront jamais plus en terre. A quoi lui répondirent les chrétiens: Mon ami, portez ces nouvelles cruelles en

votre pays, et encore celle-ci davantage, que je vous enseignerai. Tenez, regardez qu'à l'heure présente il est midi; voyez où monte le soleil. Levant donc les yeux en haut, nous vîmes que le soleil ne faisoit point plus d'un pied d'ombre du côté de la main gauche, connoissant par cela que nous étions fort éloignés de notre pays, étant pour lors le mois de juin, ainsi que disoit mon compagnon; car, quant à moi, je n'y connoissois ni mois ni jours, bien que le chaud et le froid n'y soient guère différents de notre usage.

Or, après avoir vu quelque peu les coutumes et manière de faire de ce peuple, nous fûmes tous d'avis de ne nous arrêter là, pour autant que nous étions contraints de faire le guet toutes les nuits, de peur que ces méchants ne nous vinssent défaire pour en après nous manger comme les autres. Par quoi nous persuadâmes à nos chrétiens de nous retirer le plutôt que faire se pourroit : combien que mon compagnon avant que de partir, achetât deux émeraudes, desquelles il donna mille pardai, et deux cents pour deux enfants qu'il avoit pareillement achetés, lesquels étoient sans génitoires, à cause qu'il y a des gens en cette île qui ne font autre train de marchandise que d'acheter de petits enfants mâles,

Vente des enfants mâles sans génitoires.

lesquels ils font tailler dès leur jeune âge, demeurant ainsi le reste de leur vie comme une femme.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE IV.

Où il est fait mention du retour de l'auteur en son pays par le cap de Bonne-Espérance, avec courte déclaration de l'Éthiopie et de ses aventures.

L'auteur ayant fait départ de l'île Java vint à Malaca où il prit congé des chrétiens ses compagnons ; puis départant de là, et après avoir vu plusieurs lieux étranges arriva à Calicut, où il trouva deux marchands milanois, faisant artillerie pour le roi, auxquels il persuada de s'en fuir, et comment il feignoit être un saint homme.

Après avoir demeuré quatorze jours à l'île de Java, tant pour la crainte que nous avions de passer par la main de ces bouchers, que peur de trouver extrême froidure, si nous eussions navigué plus outre, joint aussi que nos chrétiens commençoient à perdre la connoissance des lieux, nous délibérâmes de reculer en arrière ; à cette cause montant dans

un plus grand navire, de ceux que l'on appelle *giunchi*, nous laissâmes les îles, tirant contre le levant, pour autant que de ce côté ne se trouve aucun amiral, ce qui est cause que l'on y passe plus sûrement. Naviguant donc ainsi par l'espace de quinze journées, nous vînmes à descendre à Malaca, où nous arrêtâmes trois jours, prenant là congé de nos marchands chrétiens ; ce qui ne fut sans grandes plaintes, regrets et lamentations si amères, que ce ne seroit possible de les exprimer, ni de les croire ; tellement que je les eusse suivis, n'eût été que j'avois femme et enfants dans Bologne : et eux, en cas pareil, protestoient de venir avec moi s'ils eussent pensé retourner en sûreté. Vrai est que mon compagnon les en divertissoit, craignant que s'ils venoient avec nous, qu'ils ne publiassent aux chrétiens les richesses de ces pays, ce qui fut cause qu'ils ne passèrent outre avec nous, disant qu'ils prétendoient retourner en Sarnau, et de là commençâmes à faire voiles jusques à Coromandel, où nous prîmes port, déchargeant les giunchi que nous avions pris en Java.

Après avoir demeuré vingt jours en cette ville, nous prîmes une autre barquette, qui nous porta jusques à Colon où je trouvai

douze chrétiens portugais, qui me causèrent un grand appétit de me dérober de mon compagnon, lequel néanmoins je fus contraint de suivre pour la crainte que j'avois des Maures, car certains marchands de notre compagnie, m'avoient vu à Mecca, qui m'eussent pu mettre à sac, craignant que je ne vinsse à découvrir leur hypocrisie; et ainsi de là à douze jours prîmes notre chemin tirant à Calicut, à savoir par la rivière, laquelle nous y porta dans douze autres jours.

Vu le long discours de tant et de si divers pays, desquels nous avons touché ci-dessus, le benin lecteur peut assurément croire, que je commençais à me fâcher d'être entré si avant dans les pays étrangers, tant pour cause des diverses températures de l'air, que pour les variables et sauvages coutumes des peuples que nous avons fréquentés, mêmement de ceux, qui sont tant cruels et barbares qu'ils se mangent les uns les autres, en cela ne différant en rien des bêtes; tellement que mon compagnon et moi, nous contentant d'avoir fait tels voyages par le pays, en quoi nous avions plus enduré de peines que reçu de profit, nous nous décidâmes de tourner bride et reprendre le chemin de notre pays. Et pour autant qu'en mon retour j'ai découvert plu-

Fâchement de l'auteur pour avoir demeuré si long-temps en pays étrangers, et son excuse.

sieurs choses notables, il ne sera hors de propos, si brièvement j'en raconte quelque partie, estimant que la narration de mes travaux ne sera inutile, tant pour refréner l'insatiable désir de plusieurs, qui à la volée et sans imaginer les dangers apprêtés aux voyageurs, soit par mer, soit par terre, entreprennent des voyages en plusieurs et divers lieux pour voir la variété des régions de ce monde; qu'aussi pour donner à entendre à ceux, qui se trouveront en tels événements et cas fortuits, comment ils s'y doivent gouverner sagement, afin de revenir en assurance au lieu d'où ils seront partis.

Lors donc que nous fûmes arrivés en Calicut, pour le second retour, nous y trouvâmes deux marchands, Milanois de nation, dont l'un s'appeloit Jean-Marie, l'autre Pierre-Antoine, venus là dans le navire des Portugais, pour acheter des pierreries par le commandement du roi; lesquels incontinent être arrivés à Cochin, s'enfuirent en Calicut; et étant fort joyeux de les voir, allant eux et moi aussi, tous nuds à la mode de Calicut; je leur demandai s'ils étoient chrétiens. Oui, nous sommes chrétiens, répond Jean-Marie; mais toi es-tu chrétien? me dit Pierre-Antoine. A quoi je réponds que oui. Loué soit Dieu,

dirent-ils par ensemble. Alors Pierre-Antoine me prit par la main et me mena en sa maison, où il me reçut avec telles caresses et si alaigrement, qu'il me seroit impossible de le raconter, avec une si démesurée joie, que nul ne savoit s'il devoit pleurer ou rire : car, quant à moi, je ne pouvois parler le langage chrétien, ayant la langue tellement grosse et empêchée, qu'il n'était en moi de proférer un seul mot; joint aussi, qu'il y avoit quatre ans passés que je n'avois parlé à un seul chrétien. Je demeurai donc cette nuit en leur maison, en laquelle il ne me fut possible de boire, ni manger et encor moins de dormir, et néanmoins nous eussions voulu que la nuit eût duré un an, afin de deviser ensemble. Or, entr'autres propos, que nous eûmes ensemble, je leur demandai s'ils étoient en grâce du roi de Calicut. Oui, dirent-ils, voire des premiers de son palais, ayant le crédit de parler à lui, toutefois et quantes que bon nous semble, je me hasardai encore jusqu'à leur demander quelle étoit leur intention et ce qu'ils avoient proposé de faire. Nous retournerions volontiers en notre pays, dirent-ils; mais nous n'en pouvons trouver le chemin. Que ne retournez-vous, leur dis-je, par le chemin que vous avez suivi? A quoi ils me répondirent qu'il

ne leur étoit loisible, d'autant qu'ils étoient fugitifs de Portugal, et que le roi de Calicut leur avoit commandé de fondre une grande quantité d'artillerie, contre leur vouloir; et pour cette cause ne vouloient prendre le chemin par où ils étoient venus; disant davantage que l'on attendoit sous peu l'armée du roi de Portugal. Je leur promis de ma part, que si Dieu me faisoit la grâce de retourner à Canonor et de venir au camp des Portugais, que je ferois tant envers leur capitaine, qu'ils auroient grâce et sauf-conduit; et qu'il leur étoit impossible de trouver autre chemin que celui-là, vu même qu'ils étoient déjà assez connus par divers royaumes, et que chacun savoit bien qu'ils étoient fondeurs d'artillerie; et que plusieurs rois avoient pris peine de les attirer à eux pour ce fait, lesquels trouvèrent mon dire fort bon, mais d'autant que par leur moyen le roi de Calicut étoit garni de quatre ou cinq cents pièces d'artillerie, tant grosses que petites, leur conclusion fut qu'il n'y avoit ordre de se fier aux Portugais, non sans cause indignés contre eux, non-seulement pour avoir fondu l'artillerie de leur ennemi mortel, mais encore d'avoir appris cet art aux gentils et païens; et outre cela, qu'ils avoient montré à vingt-cinq serviteurs du roi com-

ment il faut tirer de l'arquebuse. J'ajoutai foi facilement à ces propos : car, je vis moi-même, pendant que j'étais là, qu'ils enseignèrent à un païen la manière de faire une bombarde de cent cinquante quintaux de fonte; et là se rencontra un Juif, qui fit une galère belle en perfection, garnie au-dedans de quatre bombardes de fer; mais un malheur lui advint qu'en se lavant les mains dans une fosse pleine d'eau, il tomba dedans et se noya.

Quant aux susdits Milanois, Dieu sait comment je leur lavai la tête, non à autre fin qu'à les divertir de prêter la main, aide ou faveur aux païens pour nuire aux chrétiens; tellement que Pierre-Antoine se sentant fort piqué de telles paroles, commença à gémir et soupirer; mais Jean-Marie ne prit autrement la matière à cœur, disant qu'il aimoit autant mourir en Calicut que dedans Rome, et que Dieu avoit prédestiné de lui tout ce qu'il en devoit advenir.

Le matin ensuivant, je m'en allai trouver mon compagnon, qui se lamentoit merveilleusement, craignant que l'on m'eût tué la nuit; mais pour l'apaiser, je lui donnai à entendre que j'avois couché dans un temple des Maures, afin de rendre grâce à Dieu et à Mahomet, de ce que nous étions venus sains

et saufs à bon port, et que je n'avois délibéré de dormir ci-après en autre lieu qu'aux temples, pour savoir aisément tout ce qui se faisoit par la ville, ne me souciant en rien d'en amasser, aimant mieux pauvreté que richesses.

Et pour plus facilement échapper des mains de ces Maures, je ne trouvai meilleur moyen de les tromper que par dissimulation, car ils croient plus légèrement que gens du monde. Ce que mon compagnon trouva très-bon, étant fait au badinage aussi bien que moi, afin d'avoir plus grande liberté de parler souvent à ces chrétiens, qui hantoient la cour du roi, et par ce moyen savoient tout ce qui se faisoit de jour en jour; or je contrefaisois fort bien un Maure saint, faisant la chatemite, ne voulant jamais manger de chair, sinon en cachette chez Jean-Marie; là où tous les soirs nous trouvions pour l'ordinaire quatre grosses poulailles grasses; mais au reste, je faisois du solitaire, ne voulant pratiquer ni hanter avec les marchands, faisant tant bonne mine, que homme vivant ne me vit jamais rire, demeurant tout le long du jour en la Mosquée, excepté lorsque mon compagnon m'envoyoit quérir pour banqueter avec lui; lequel souvent se courrouçoit contre moi de ce que je ne voulois manger de chair; à quoi je lui répondois

L'auteur contrefait le Maure.

fort modestement. Mon ami, le trop manger chair conduit l'homme à divers péchés; tellement que jouant ainsi bravement mon personnage, j'étois estimé un saint Maure, et se réputoit bien heureux celui qui me pouvoit baiser la main ou le genou. Apophtegme de l'auteur.

Or, il advint qu'un marchand maure tomba en si grosse maladie, qu'il ne se pouvoit aider de tout son corps; il envoya quérir mon compagnon, qui étoit son grand ami, pour en avoir un mot de conseil de lui, s'il n'y savoit point quelque remède, ou quelqu'un qui le sût secourir; par quoi mon compagnon l'alla visiter me menant avec lui en la maison du patient, là où incontinent que nous fûmes arrivés, mondit compagnon commença à s'enquérir de sa maladie; auquel il répond: je me sens fort empêché de l'estomac et de toute ma personne. Avez-vous, réplique mon compagnon, enduré froidure qui vous eût causé ce mal? Je ne sais, répond-il, d'où pourroit venir cela? néanmoins je suis sûr que je n'ai pas gagné cela de froidure. L'auteur contrefait le médecin.

Lors mon homme, jetant l'œil sur moi, me commence à interroger en cette sorte: Louis, ne sauriez-vous point quelque remède pour ce mien bon ami? Vraiment, dis-je, mon père étoit médecin; mais ce que j'en

tiens est plus par pratique que par théorie. Or sus donc, dit-il, voyons si pourrez trouver quelque remède à cette maladie. A ce propos je m'approche, le prenant par la main, commençant à lui toucher le pouls, et trouvai qu'il étoit en très-grosse fièvre, lui demandant si la tête ne lui faisoit point mal. Hélas! dit-il, elle me fait grande douleur. Lors je lui demande s'il avoit bon ventre; il me fit réponse qu'il y avoit trois jours qu'il n'avoit été à la selle. Entendant ces propos, je pensai en moi-même : Cet homme doit avoir l'estomac chargé de trop manger; il serait bon de lui faire un servicial. Et j'en avertis mon compagnon qui trouva cela être fort expédient; à quoi le patient en me regardant, dit : Faites seulement ce que vous voudrez, moyennant que vous me guérissiez. Et par ainsi je me mis après, et lui fis un servicial en cette sorte. Je pris du sucre, des œufs et du sel, le tout fort battu ensemble : puis, pour la décoction, je pris les premières herbes que je trouvai (étant assuré qu'elles lui feroient plus de mal que de bien), qui ressembloient à la feuille d'un noyer; et de tout cet amas je lui en fis prendre cinq clystères, tant le jour que la nuit, sans que jamais mon homme pût rien faire, mais montoit toujours en plus grosse fièvre. Ce que

Composition d'un servicial fait à la bonne foi.

voyant, je pris une brassée de pourpier, et en fis environ une demi-pinte de jus, y entremêlant autant d'huile, et force sel et de sucre, puis le collai fort bien ; et en ceci je fis encore une grande faute; car je devois chauffer le tout; mais je lui mis tout froid dans le ventre: cela fait, je lui attachai une corde par les pieds, lui tirant tellement les jambes contremont que les mains et les pieds touchoient sa tête, le tenant ainsi guindé environ un bon quart d'heure. Lors mon compagnon commence à me dire : O Louis, est-ce la coutume de votre pays de bailler ainsi les clystères? Oui, dis-je, quand on désespère de la vie du patient.

Le pauvre malade cependant endurant le tout patiemment, disoit par fois : Ah là! c'est bien ainsi; car il en sera meilleure opération: puis après il crioit à haute voix : Non plus, non plus, c'est assez, c'est assez, hélas je suis mort. Et soudain qu'il étoit descendu, nous étions après à le conforter et à l'exhorter à la patience. A la parfin, Dieu ou nature voulut qu'il commença tellement à vider, que vous eussiez dit que c'étoit proprement une fontaine débordée, et sortit de son ventre plus de demi-barrau de matière fécale : de quoi il demeura fort content, ne sentant le jour suivant ni fièvre, ni douleur de tête, encore

moins mal d'estomac, et quant au bénéfice du ventre, se portant assez bien; mais le jour d'après il se sentoit quelque douleur au côté; lequel je lui fis fort graisser de beurre de vache, puis couvrir avec des étoupes de chanvre, en le bandant bien. Et pour toute résolution je lui dis que, s'il vouloit être guéri, qu'il ne lui convenoit de manger que deux fois le jour, et devant son repas qu'il cheminât un demi-mille à pied. Mais il trouva fort étrange ce régime, me disant que si je lui ordonnois ne manger que deux fois le jour, que soudain il étoit mort; car ils ont accoutumé en ce pays-là de faire sept ou huit repas par jour. Si est-ce, qu'à la parfin il recouvra sa santé, ce qui donna grande couleur à mon badinage, et fit qu'ils m'eurent tous en merveilleuse réputation, tenant pour sûr que j'étais grand ami de Dieu.

Ce marchand ne se montra ingrat en mon endroit: pour avoir recouvré sa santé par mon moyen, il me voulut récompenser de dix ducats, desquels je fis refus; mais plutôt pour accroître l'opinion que tout le monde avoit de ma prud'hommie et sainteté, et pour montrer que je n'étois sujet ni à or ni à argent, je pris trois ducats de ma bourse, et publiquement les distribuai aux pauvres; tellement.

qu'ils m'eurent tous en telle réputation, que bien heureux étoit celui qui me pouvoit recevoir en sa maison pour me festoyer ou baiser les mains et les pieds, en quoi je jouai fort bravement mon personnage, me tenant tout droit, quand quelqu'un me baisoit les mains, avec une bonne morgue et grave contenance, montrant qu'il ne faisoit que son devoir, portant cet honneur à ma sainteté; mais surtout mon compagnon me donnoit grand bruit, montrant le chemin aux autres, et ayant lui même cette opinion, assurant tout le peuple que pour certain je ne mangeois point de chair, mettant aussi en avant qu'il m'avoit vu à Mecca toujours en la compagnie de Mahomet, et qu'il savoit fort bien mon naturel, et qu'indubitablement j'étois saint homme; même que me connoissant de bonne et sainte vie, il m'avoit donné sa nièce pour femme. Les choses furent tant bien et dextrement conduites, que tout le monde me portoit amour, faveur et honneur; durant lequel temps je ne faillois toutes les nuits d'aller à la dérobée visiter mes Milanois, qui me dirent une fois que douze navires des Portugais étoient arrivés au port de Canonor; alors je dis : Voici l'heure qu'il faut échapper des mains des chiens, et avisâmes huit jours du-

L'auteur est tenu pour saint homme.

rant les moyens pour ce faire le mieux que seroit possible, eux me conseillant de m'en aller par terre; ce que je n'eus jamais la hardiesse de faire, craignant d'être saccagé par les Maures, pour autant que j'étois blanc et eux noirs.

Des nouvelles de douze navires Portugais qui arrivèrent à Calicut, la mode des Maures à appeler à la mosquée pour faire oraison, et du péril où l'auteur se trouva venant de Calicut à Canonor.

Un jour que je dînais avec mon compagnon, se vinrent aborder à lui deux marchands persans, venant tout de frais de Canonor: lesquels de prime face il invita à banqueter: mais ils répondirent qu'ils n'avaient nul appétit de manger, pour avoir reçu de très-mauvaises nouvelles. Comment donc? quelles nouvelles? dit mon compagnon. Pour tout sûr, dirent-ils, douze navires portugais sont arrivés, et nous les avons vus de nos propres yeux, étant tous armés de blanc, ayant déjà commencé à faire un fort château à Canonor. Mon compagnon tout étonné de telles nouvelles, se tournant devers moi, me dit: O Louis, qui sont ces Portugais? Quelles gens sont-ce? Mon ami, lui dis-je, ne me parles jamais de ces gens, c'est la pire nation du

monde : ils sont larrons, brigands, corsaires, et écumeurs de mer. Je les voudrois voir tous convertis à la loi de Mahomet ; dont il fut si déplaisant d'entendre ces propos, comme je prenais plaisir à les prononcer. Or, le jour ensuivant, ces nouvelles publiées, tous les Maures s'assemblèrent au temple pour faire prières et oraisons : mais premièrement, aucuns de ceux à ce députés, montèrent quatre ou cinq fois le jour sur les tours d'icelui temple, selon leur coutume entretenue de toute ancienneté, et à haute voix, en lieu de cloches, appeloient tout le peuple pour venir à l'oraison, en tenant un doigt à l'oreille, et criant, Dieu est grand, Dieu est grand, venez au temple, venez au temple pour louer Dieu, venez louer Dieu, Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu a été, Dieu a été : Mahomet, messager de Dieu, ressuscitera. Tous les Maures y accouroient de tous côtés, et me menèrent avec eux, en disant : Viens, viens avec nous prier Dieu pour les Maures, ce que je fis, me mêlant parmi eux en leurs prières, qu'ils font publiquement tout ainsi que nous faisons ici du *Pater* et de l'*Ave Maria*, étant tous les Maures mis par ordre, mais il y a plusieurs rangs entr'eux, avec un rabbi qui préside, comme nous avions ici le

prêtre ; et faut ici noter que tout ce peuple ainsi assemblé, on se lave premièrement bien, puis on fait l'oraison à la mode accoutumée, à laquelle je m'accommodai en public, comme je vis que les autres faisoient; en après me retirai au logis de mon compagnon, là où je commençai dès le lendemain à contrefaire le malade, demeurant l'espace de huit jours, sans manger en sa présence; mais je me sauvois à la dérobée au logis de mes Milanois, avec lesquels je me pansois fort bien.

L'auteur contrefait le malade.

Mon compagnon étonné de me voir endurer si longuement, si patiemment, si constamment et si alaigrement la faim, commença un jour à me dire : Louis, pourquoi ne veux-tu manger? Hélas! lui répondis-je, je me sens fort mal de ma personne ; il me semble que j'ai la tête démesurément grosse et aussi l'estomac, estimant que cela provient de cet air gros et intempéré qui m'est contraire.

Certes il étoit tant bon diable et me portoit tel amour, qu'il eût fait pour moi tout ce que je lui eusse pu commander, mêmement pour la conservation de ma personne : et de fait, croyant fermement que cet air ne m'étoit pas bon. Allez-vous-en, me dit-il, tenir à Calicut, jusqu'à ce que la commodité vienne de nous en retourner en Perse; je

vous y adresserai à un mien bon ami, qui ne vous laissera avoir faute. A quoi je lui répondis, que je ne voulois aller à Canonor, craignant ces chrétiens et Portugais. Non, non, ne craignez cela, me répliqua-t-il : Je vous ose bien assurer qu'ils ne vous feront mal ni dommage en sorte que ce soit : Ne redoutez rien d'eux, vous serez en sûreté, moyennant que vous ne sortiez point de la cité.

A la parfin donc après avoir bien vu et considéré toute l'armée, les munitions de l'artillerie et les armes que les Maures préparoient alencontre des chrétiens, je me hasardai de me mettre en chemin, afin de m'accoutumer avec ces Portugais, et de me sauver des mains des chiens; mais ce ne fut sans grand danger, comme je vous ferai entendre par le menu. Un jour avant de partir de Calicut, je donnai ordre à tout ce que j'avais affaire avec mes Milanois : puis mon compagnon me dit en compagnie de ces deux Persans, qui lui avoient apporté les nouvelles comment l'armée des Portugais étoit arrivée à Canonor : ainsi nous prîmes une petite barquette pour y aller; mais le danger où je me mettois étoit grand, pour autant que là étoient vingt-quatre marchands persans, sorains et turcs,

L'auteur départ de Calicut pour aller à Canonor, mettant en grand danger sa personne.

lesquels me connoissoient fort bien, et de leur grâce me portoient grande amitié; sachant la portée de l'esprit des chrétiens, je me trouvois là en telle perplexité, que je ne savois bonnement que faire, pensant en moi-même que si je prenois congé d'eux, ils ne se doutassent que je me voulusse retirer avec les Portugais; d'autre côté je regardois, que si je fusse parti sans leur parler, et que par cas fortuit j'eusse été découvert, ils m'eussent pu dire : Tu ne devois pas t'en aller sans nous parler.

Ces doutes me tinrent long-temps en suspends, mais à la parfin je conclus de me sauver sans dire mot à homme du monde, sinon à mon compagnon, me mettant sur mer avec les deux Portugais; le troisième jour de décembre, et incontinent que nous fûmes en mer environ un trait d'arc, voici venir sur le port quatre officiers du roi, commandant au patron de notre barquette, de retourner en terre, auquel ils usent de tels rigoureux propos : Pourquoi mènes-tu cet homme hors de la ville sans la licence du roi? Les Persans prirent la parole pour moi, disant que j'étois un saint homme, allant avec eux à Canonor. Nous savons bien, dirent-ils, qu'il est un saint Maure; mais le danger est d'autant qu'il

entend la langue portugaise, qu'il ne découvre aux Portugais ce que nous faisons ici, et les secrets de notre armée, laquelle étoit d'un merveilleux appareil et de haute entreprise. Nous commandons de par le roi au patron, qu'il ne l'ait à charger, lequel obéissant à ce commandement, nous remit sur le rivage, et les officiers se retirèrent chez le roi.

Alors l'un de ces Persans commença à dire: Retournons en notre logis. Donnez-vous en garde, leur dis-je : car si vous entrez dans la ville, ces cinq pièces de toile que vous portez, seront confisquées, pour autant que vous les avez sorties, sans payer la gabelle du roi. L'autre Persan me dit : O Seigneur! que ferons-nous donc ? A quoi je répondis : Allons-nous-en par le long de ce rivage de mer, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelqu'autre petite barque. Etant de cet accord, nous cheminâmes environ douze milles par terre, lourdement chargés de la susdite marchandise, et je vous laisse maintenant à penser en quel état étoit mon esprit, de se voir ainsi pauvrement accoutré, avec le danger d'y laisser la vie; mais à la parfin, Dieu voulut que nous trouvâmes un *parao*, étant un petit esquif, qui nous porta jusqu'à Canonor, où nous arrivâmes le samedi au soir : et soudain

que je fus là, je portai les lettres que mon compagnon écrivoit à un marchand sien ami, desquelles la teneur étoit qu'il me recommandoit à lui, et qu'il eût à me traiter comme si c'étoit sa propre personne, jusqu'à ce qu'il viendroient là lui-même, l'assurant que j'étois saint homme, joint aussi que j'étois de son parentage.

Le marchand incontinent avoir lu ces lettres, les mit sur sa tête, me promettant sur sa vie, que je serois en sûreté dans sa maison: commandant sur l'heure le souper être appareillé magnifiquement à belles poulailles, poulets et pigeons. Et quand mes Persans virent mettre sur table ces poulailles, ils commencèrent à s'écrier en cette sorte : Seigneur, que voulez-vous faire de ceci ? cet homme ne mange point de chair, et encore que pour cela il ne laissât d'apporter d'autres viandes.

Après souper, les Persans me firent requête de nous en aller un peu à l'ébat jusqu'à la marine, ce que je leur accordai, venant ensemble jusqu'au lieu où étoient les navires des Portugais : et Dieu sait, quel plaisir je reçus en mon cœur d'être arrivé à si bon port. Nous passâmes encore quelque peu plus avant, où je vis à la porte d'une petite maison basse, trois bouteilles vides, pensant que là fût la

retraite des chrétiens : de quoi encor plus joyeux qu'auparavant, il me prit envie d'entrer dedans, combien que je me gardai bien de le faire, dissimulant devant eux ma joie, étant assuré, que si j'eusse attenté cela, c'étoit assez pour émouvoir toute la cité, et la terre n'eût été assez grande pour me sauver; c'est pourquoi je me contentai pour ce jour-là de noter le lieu où se faisoit la forteresse des chrétiens, différant d'y aller jusqu'au lendemain.

L'auteur s'enfuit de Canonor, et se retire avec les chrétiens.

Le dimanche donc je me levai de bon matin, donnant à entendre à mes compagnons que je m'en allais à l'ébat : lesquels me dirent : Allez où il vous plaira : ce que je fis, tirant droit là où se bâtissoit la forteresse des chrétiens. Et quand je fus un peu loin du lieu où j'avois laissé mes compagnons, en cheminant sur le rivage de la mer, je rencontrai deux chrétiens Portuguais, auquels je demandai : Seigneur, où est la forteresse des Portugais? Lesquels me dirent en premier lieu : Es-tu chrétien, toi? Oui, dis-je, messeigneurs. Loué soit Dieu dirent-ils. D'où viens-tu? Je viens de Calicut, messieurs, leur répondis-je. Lors l'un d'eux dit à son compagnon : Allez-vous-en devant à l'hôtellerie, je veux conduire cet homme-ci au sei-

gneur Laurent, qui étoit le fils du vice-roi, et ainsi me mena jusqu'au château distant de la ville de demi-mille, où nous trouvâmes à table ledit seigneur Laurent; aux pieds duquel je me prosternai les genoux en terre, en lui faisant telle harangue : Monseigneur, je me recommande à vous, et vous supplie de me faire tant de grâce de me sauver la vie, car je suis chrétien.

L'auteur se prosternant devant le seigneur Laurent, fils du vice-roi de Portugal.

Sitôt que j'arrivai là, le bruit fut que toute la ville étoit en trouble de ce que je m'étois enfui, et sur l'heure on fit appeler tous les canonniers pour charger l'artillerie, craignant que les Portugais ne vinssent à donner l'assaut à la ville.

Or, ce capitaine me prit par la main et me tira dans une salle, s'enquérant de point en point de tout ce qui se faisoit à Calicut, ne me tenant autre propos par l'espace de trois jours, que de m'interroger du secret des ennemis et de leurs entreprises. Moi, désirant sur toutes choses la victoire des chrétiens, je lui fis un discours sur toute l'armée du roi de Calicut; et après être bien informé de toutes les menées, il m'envoya dans une galère par-devers son père le vice-roi, qui étoit en Cochin : de laquelle étoit capitaine un chevalier nommé Jean Serrano, le susdit

vice-roi prit grand plaisir de me voir, parce principalement que je lui donnai avertissement de tous les desseins du roi de Calicut. Et voyant le grand accueil et honneur qu'il me faisoit, je me hasardai de lui dire que s'il vouloit donner pardon à Jean-Marie et à Pierre-Antoine, fondeurs de l'artillerie de Calicut, et m'assurer de leur grâce, que je me tenois fort de les faire revenir, et les débaucher de faire telle plaie aux chrétiens, combien que ce qu'ils en faisoient fût par contrainte et par force, ayant grande envie d'en sortir; mais craignant d'être saccagés par les chrétiens, ils n'osent se hasarder de revenir sans sauf-conduit. Le roi prit si grand plaisir d'ouïr ces propos, qu'il condescendit à me donner sauf-conduit des susdits : et pour plus grande assurance, le capitaine de la galère m'en répondit, me faisant aussi bon, pour la part du vice-roi : tellement, que trois jours en après il m'envoya pour ce fait dans une galère à Canonor, avec ce que le vice-roi mandoit par lettres-patentes à son fils qu'il eût à me fournir deniers pour exécuter cette mienne entreprise. Incontinent que j'arrivai à Canonor, je trouvai un homme du pays, qui m'obligea sa femme et ses enfants pour assurance de porter mes lettres en Calicut à

Jean-Marie et Pierre-Antoine, auxquels j'écrivois que le vice-roi leur pardonnoit, et je leur envoyai par cinq fois un espion, les avertissant que surtout ils se donnassent garde de leurs femmes et de leurs esclaves, car chacun d'eux avoit une femme, et Jean-Marie avoit un fils et un esclave.

Par toutes leurs réponses ils m'assuroient de venir, jusqu'à la cinquième fois qu'ils me mandoient que sur la nuit je me trouvasse avec un brigantin au rivage où se tiennent les pêcheurs, là où on ne faisoit point de guet, et que je les prendrois là, m'écrivant d'avantage, qu'ils avoient baillé tous leurs meubles au porteur de la lettre, qui étoit espion. Or, je leur avois mandé qu'ils vinssent seuls, laissant là leur enfants et leur esclave, sauvant seulement leurs personnes, et ce peu qu'ils pourroient du principal de leurs biens; mais ils ne me voulurent croire : car, ils avoient un diamant qui pesoit trente-deux karats, étant estimé quinze mille ducats, et une perle pesant trente-quatre karats, et deux mille rubis, pesant un karat et demi la pièce, sans compter soixante-quatre anneaux d'or enrichis de toutes sortes de pierreries et trois chats faisant la civette, trois marmots et une coue, faite tout exprès pour polir les pierres

Diamant du prix de quinze mille ducats.

précieuses. L'appétit de sauver toutes ces choses fut cause du malheur et de la mort de ces deux personnages; pour autant que leur esclave, natif de Calicut, voyant qu'ils se préparoient pour s'en aller, se retira devers le roi, lui dénonçant la fuite de ses deux artilleurs; et combien que le roi n'ajoutât point foi au dire de cet esclave, ne pouvant se persuader qu'ils voulussent jamais attenter cela, si est-ce, qu'il envoya cinq de ses officiers en leur maison pour les garder.

Ce pervers esclave, voyant que le roi ne les vouloit faire mourir, s'en va au cadi de la foi des Maures, usant des mêmes propos qu'il avoit tenus au roi, mettant encore en avant qu'ils avoient révélé aux chrétiens tous les secrets de l'armée de Calicut; dont le cadi ému par le rapport de cet esclave, commande être faite une assemblée de tous les marchands maures, lesquels d'un accord firent cent ducats et les portèrent au roi de Giogha, qui pour lors étoit dans Calicut avec trois mille hommes de sa nation, auquel ils firent telle harangue : Seigneur, tu sais que de tout temps tu nous a trouvés prêts à te rendre service et honneur de tout notre pouvoir, toutefois et quantes que tu es venu ici; maintenant nous te voulons prier de nous faire tant de bien,

Harangue des marchands maures au roi de Giogha.

que de mettre à sac deux chrétiens, qui sont en cette ville, ennemis de notre foi, et qui révèlent tous les affaires et secrets de notre république aux Portugais, qui de toute ancienneté sont nos ennemis capitaux; et, en ce faisant, nous te donnons ces cent ducats. Le roi vaincu, tant par leur requête, que par l'argent, envoie deux cents hommes tout exprès pour défaire ces pauvres Milanois; et soudain que ces commis commencèrent d'approcher de leurs maisons, ils se mirent dix à dix, sonnant de leurs cornets et feignant de demander l'aumône : mais incontinent que les Milanois les virent en si grande compagnie, ils sentirent bien qu'ils demandoient autre chose que l'aumône, et de fait, mirent la main aux armes, se défendant si vaillamment que de cette grande troupe ils en défirent six et en blessèrent plus de quarante; mais à la parfin ces Gioghes tirèrent contr'eux une manière de leurs armes, qui est un cercle de fer, large de deux doigts, tranchant de tous côtés, comme un rasoir, et en touchèrent si lourdement Jean-Marie en la tête, et Pierre-Antoine en la cuisse, que tous deux tombèrent par terre; puis ces canailles sautèrent sur leurs corps et leur coupèrent la gorge. Cependant la femme de Jean-Marie se

Jean-Marie et Pierre-Antoine occis par les Maures.

sauva avec son fils, et s'en vint à Canonor, où j'achetai son fils huit ducats, et le fis baptiser, le nommant Laurent, pour autant que ce jour-là étoit la fête de saint Laurent; et le même jour, après l'an révolu, il mourut du mal de Naples, duquel j'en ai vu dans Calicut plus de trois mille milliers entachés, tant hommes que femmes : on appelle cette maladie, en leur langage, *pua*, qui a commencé seulement à régner en ce pays-là depuis dix-sept ans en çà; mais elle y est plus âpre qu'en nos pays.

Mal de Naples, fréquent en Calicut, et depuis quand.

De l'armée de ceux de Calicut qui vinrent assaillir les Portugais, et de la cruelle bataille qu'ils eurent ensemble.

Le douzième de mars 1506, les nouvelles vinrent de la mort de ces deux pauvres Milanois; et aussi que ce jour même se partit l'armée des Pannaniens de Calicut, de Capogatto, de Pandarane et de Tromapatar, contenant en tout deux cent neuf voiles, desquelles il y en avoit quatre-vingt-quatre grosses; le reste étoit des barques à rames et avirons, comme sont les parao. En icelle étoit un nombre infini de Maures tous armés, portant certains habits faits de toile rouge, rem-

Armée de deux cent neuf voiles.

bourrés de coton, avec des bonnets semblablement tout cotonnés, les mains couvertes de gantelets et brasselets fourrés de même, au reste bien équipés d'armes, comme arcs, lances, épées, rondelles, artillerie, grosse et petite à notre usage. Quand nous vînmes à découvrir cette armée, ce qui fut le seizième du mois susdit, il nous sembloit (à voir tant de navires et autres vaisseaux ensemble) que ce fût une grande forêt, à cause des grands arbres des navires, spectacle admirable et épouvantable; mais entre nous chrétiens nous espérions toujours en Dieu, tenant pour sûr qu'en défendant sa foi, il nous seroit en aide, et qu'avec sa protection nous ruinerions la loi païenne.

Le vaillant chevalier et preux capitaine de l'armée, fils du seigneur François d'Almeida, vice-roi de l'Inde, étoit là avec onze navires, entre lesquels il y avait deux galères et un brigantin; et combien qu'il vît l'ennemi venir avec toute sa puissance et force, si est-ce qu'il prit cœur, ayant devant les yeux les gestes héroïques de ses ancêtres, et ne voulant abolir par sa lâcheté ou autrement l'heureuse mémoire de leurs vertus, fît appeler tous les capitaines et chefs de ses navires, lesquels il commença à exhorter prudemment, et prier

que pour l'honneur de Dieu et de la foi chrétienne, ils ne craignissent à exposer leur vie pour la défense et protection du pays, usant de tels propos : O seigneurs, ô mes frères, le jour est venu où il nous convient d'avoir souvenance de la passion de notre seigneur Jésus-Christ, et combien de peines il a souffertes pour la rédemption de nos péchés et pour nous racheter entre nous, pauvres pécheurs. Aujourd'hui nos péchés nous seront effacés, aujourd'hui Dieu nous recevra en sa très-sainte gloire. Pour l'honneur donc et amour de ce bon seigneur Dieu, je vous prie que chacun de vous prenne cœur, afin de virilement assaillir et repousser ces chiens, contre lesquels il nous donnera victoire, ne voulant permettre que sa sainte foi soit ruinée.

Harangue magnanime du capitaine en chef de l'armée des Portugais, aux autres capitaines et chefs.

Incontinent un beau père spirituel, qui étoit sur la poupe du navire du capitaine éleva en haut, avec une grande dévotion un crucifix, que le peuple pouvoit aisément voir; faisant là un beau prêche, en exhortant un chacun à exécuter ce qu'il avoit promis, qui étoit de batailler pour la foi chrétienne. Puis leur donna pleine absolution de leur péchés : disant ainsi pour toute conclusion : Or sus, mes enfants, allons tous alaigrement en bataille, car Dieu sera pour nous. Cet homme

Exhortation d'un prédicateur.

sut si bien dire, avec ses paroles autant magnanimes que pitoyables, que toute la compagnie prioit Dieu avec pleurs et larmes, que son bon plaisir fût qu'ils demeurassent tous en ce conflit.

En ce même temps-là, la grande armée des Maures passa auprès de nous, tirant outre, et notre capitaine avec deux navires s'en alla au-devant, passant entre les deux plus grands navires des Maures, et se saluèrent l'un et l'autre à beaux coups d'artillerie : notre capitaine fit ceci pour tenter la puissance de ces deux navires, parce qu'ils avoient plusieurs et divers étendards déployés, étant capitainesses de toute l'armée.

Ce jour passa ainsi, sans faire autre chose; mais le matin ensuivant les Maures commencèrent à faire voiles et approcher de Canonor, mandant à notre capitaine qu'il les laissât passer et achever leur voyage, et qu'ils ne vouloient combattre alencontre des chrétiens. A quoi le capitaine répondit que les Maures de Calicut avoient usé d'une si grande cruauté en son endroit, qu'à sa requête ils ne voulurent jamais permettre aux chrétiens (qui se retrouvèrent en Calicut) sauf-conduit pour revenir en leur pays; mais en mirent à mort plus de quarante-huit, sans la dépouille et

pillage qu'ils firent, qui étoient de plus de quatre mille ducats, tant en argent et armures, qu'en autres biens. C'est pourquoi ma conclusion est que vous passiez si vous pouvez; mais ce ne sera sans premièrement sentir ce que c'est que la puissance, vertu et noblesse des chrétiens. Or bien, dirent les Maures, puisque vous avez ainsi arrêté, nous y accordons: notre Mahomet nous défendra de vous, chrétiens.

Ces paroles ne furent pas plutôt prononcées, que les uns et les autres commencèrent à tendre toutes les voiles et trinquets, commençant à venir nos Maures avec une grande fureur, pensant passer outre, naviguant toujours à huit ou dix milles près de terre. Notre capitaine ne voulut donner dedans qu'ils ne fussent près de la ville de Canonor, pour autant que le roi de Canonor étoit là attendant l'issue de ce conflit, pour voir auquel des deux la victoire resterait, joint que notre susdit capitaine vouloit bien que l'on connût la magnanimité et vertu des chrétiens: c'est pourquoi il ordonna que l'on donnât à dîner à tous, et qu'incontinent après chacun se préparât à combattre virilement: en quoi le seigneur nous favorisa tant, qu'il nous envoya le vent à souhait. Et soudain après le repas,

le capitaine commença à dire : Or sus, mes frères, voici l'heure que chacun de nous doit se montrer bon chrétien? En prononçant ces paroles, il commanda de donner dedans les deux grands navires des ennemis. Il me seroit impossible de vous raconter la diversité des instruments qui sonnoient d'un côté et d'autre, selon leur coutume, comme cornets, trompettes, clairons et autres semblables, tellement que tout trembloit ou que la fin du monde étoit venue.

Commencement de bataille entre les Maures et chrétiens devant Cauonor.

Notre capitaine s'attacha vaillamment au plus gros navire de ces Maures, et combien que par trois fois il fut repoussé, si est-ce qu'à la quatrième, le grand vaisseau demeura attaché à nos chaînes, et nos gens de sauter dedans, où se trouvèrent six cents Maures, et là fut faite une si grande mêlée d'un côté et d'autre, partie épée à épée, partie main à main, qu'il y eut une merveilleuse boucherie avec grande effusion de sang, tellement qu'il n'en échappa un seul de tous ces Maures. Notre capitaine, à qui le cœur croissoit de cette première victoire, se jeta sur un autre navire des Turcs, qui étoit enchaîné avec l'un des nôtres, où il fit si bien son devoir, qu'il mit au fil de l'épée plus de cinq cents Maures, lesquels, comme désespérés d'avoir perdu leurs

deux meilleures pièces, vinrent environner nos voiles, tellement qu'un de nos navires avoit à se défendre contre quatorze ou quinze des leurs. C'étoit un beau spectacle de voir nos gens en besogne, et entr'autres, un preux et vaillant capitaine nommé Jean Serran, lequel vous eussiez perdu de vue, tant soudain remuoit mains, pieds, bras et toute sa personne, rompant et enfonçant un si grand nombre des ennemis, qu'il seroit impossible de le coucher par écrit, vu mêmement que par fois vous l'eussiez vu environné de cinquante vaisseaux tant à rames, qu'à voiles, bien garnis d'artillerie, ce nonobstant par la grâce de Dieu, sa vertu accompagnée d'un petit nombre de gens et d'armes, rangea magnifiquement la superbe et monstrueuse ostentation des ennemis, lesquels et de combattants, et de vaisseaux, et d'autres munitions étoient plus que nous; et dura cette bataille depuis le matin jusques à la nuit, tant dextrement et heureusement conduite, que des nôtres il n'en demeura occis que huit ou dix, et quelques autres blessés.

Or, le brigantin où j'étois, assez éloigné des grands vaisseaux, fut incontinent environné de quatre navires des ennemis, nous poursuivant de si près, que nous fûmes con-

traints de nous retirer tous à la poupe, et eux de saillir dedans environ quatorze ou quinze de nombre, et de gagner la place; mais notre capitaine, nommé Simon Martin, se rua sur ces chiens, les frottant dépiteusement de son épée tranchant des deux côtés, en faisant cette oraison à Dieu : O Seigneur Jésus-Christ, donne-nous victoire, aide à ta foi, donne secours aux serviteurs de la foi : en prononçant ces paroles, il trancha la tête à six ou à sept : ce qui étonna tellement la suite, que vous les eussiez vus plus prompts à se jeter dehors qu'animés à la bataille, aimant mieux se précipiter dans la mer, que passer par le fil de cette envenimée épée.

Oraison du capitaine Simon Martin en combattant.

Les Maures se voyant en partie rompus, en partie étrillés d'une si étrange mode firent renfort de quatre barques : mais notre capitaine, non moins ingénieux que magnanime, leur joua d'une gentille trousse, qui fut telle. Il prit un baril, dans lequel on avoit autrefois tenu de la poudre à canon, et lui mit à la bouche une pièce de toile qu'il tira des voiles, l'agençant si bien en rondeur qu'elle sembloit une pierre, puis chargea le dos du baril d'une poignée de poudre faisant mines à l'entour, comme s'il eût voulu lâcher une bombarde, tenant toujours le feu en la main,

Ruse du capitaine Simon Martin.

avec tels gestes et contenance, que les Maures, croyant que ce fût quelque grosse pièce d'artillerie prête à les saluer, gagnèrent le haut ; et de là, notre capitaine les voyant retirés sur leurs limites, il s'en vint à la compagnie des chrétiens, là où il ne fut presque sitôt arrivé qu'il fallut reprendre les armes contre ces chiens : lesquels furent frottés aussi rudement qu'auparavant, sans compter la proie que nous fîmes sur eux, de sept navires chargés de sucre, épiceries, et autres marchandises, et neuf ou dix autres enfoncés à grands coups d'artillerie, entre lesquelles il y en avoit un tout chargé d'éléphants. Lors nos Maures voyant la mer leur porter témoignage par sa couleur rouge, de la cruelle défaite de leurs gens, joint aussi que nous avions déjà pris les deux grands navires capitaines de leur armée, sans les autres vaisseaux enfoncés, se mirent en déroute, fuyant l'un de çà, l'autre de là, les uns tirant contre terre, les autres errant par les plages de la mer, y eût-il port ou non.

Les Maures partie défaits, partie mis en déroute par les chrétiens.

Notre capitaine, glorieux de cette victoire, qui étoit sans avoir perdu un seul de tous nos vaisseaux, commença à rendre grâces à Dieu, usant de tels propos : Loué soit Dieu et son fils Jésus-Christ. Mes amis, suivons la vic-

Actions de grâces après la victoire.

toire contre ces chiens, et soudain chacun se mit à les suivre, lesquels vous eussiez dit, à les voir fuir, qu'ils étaient poursuivis d'une armée de cent navires. Voilà en quoi nous employâmes la nuit ; car la bataille nous avoit tenus depuis le matin jusqu'au soir. Le jour ensuivant, aucuns de nos gens, qui s'étaient reposés la nuit, vinrent à découvrir un grand navire flottant sur mer, après lequel ils firent telle poursuite qu'ils l'environnent de tous côtés, tellement que ceux qui étoient dedans, désespérant de la victoire et de leur vie, se précipitèrent dans la mer, et étoient en nombre d'environ deux cents personnes, lesquelles ne laissâmes de poursuivre jusqu'en terre avec un esquif, les assommant de nos armes, qui étoient épées, lances, arcs, dards et rondelles. Quelques-uns d'entre eux nagèrent plus de cinq ou six milles, tant dessus l'eau que dedans, contrefaisant quelquefois être morts, afin d'éviter les coups; et parfois, après avoir longuement demeuré dans la mer comme noyés, tantôt vous les eussiez vu à un ou deux traits d'arbalêtre près, lever la tête et nager de toute leur force, et sitôt que nous approchions d'eux pour les assommer, ils s'enfonçoient dans la mer, tellement que vous eussiez dit que cela se faisoit par un

Maures adroits à la nage.

vouloir de Dieu, de si long-temps persévérer à la nage ; combien qu'à la fin, leur navire enfoncé, la plupart d'entre eux finit ses jours misérablement.

Le matin ensuivant notre capitaine envoya les galères, le brigantin, et quelques autres petits vaisseaux pour voir les corps de ceux qui étoient demeurés pour gage, et on en trouva, tant sur les rivages que par les bords de la marine, qu'aussi dans les navires pris par nous, jusqu'au nombre de trois mille six cents corps morts, sans compter ceux qui se jetèrent dans la mer quand nous les poursuivions, lesquels étoient encore en plus grand nombre que les occis.

Le roi de Canonor fait jugement des chrétiens.

Le roi de Canonor, après la victoire, porta témoignage des chrétiens : Assurément, dit-il, les chrétiens sont gens vaillants, et belliqueux. Et dès-lors il commença à nous aimer, et à nous porter faveur, et à dire le vrai, non sans cause, car je me suis trouvé en plusieurs grosses batailles, auxquelles j'ai vu de merveilleux assauts et horribles déconfitures; mais je ne vis jamais gens de si grand cœur, que sont ces Portugais.

Le jour d'après nous retournâmes vers notre vice-roi, qui était en Cochin, lequel prit grand plaisir de nous voir victorieux de nos

ennemis, car il étoit grand ami des Portugais. Or, nous laisserons ici l'armée du roi de Calicut, et retournerons à mes erres.

L'auteur est créé facteur des marchands

Trois mois donc après ces menées, le vice-roi me constitua facteur des marchands, office gentil et de bon revenu, lequel j'exerçai environ un an et demi; mais quelque temps après le susdit seigneur m'envoya à Canonor sur un navire, à la poursuite de plusieurs marchands de Calicut, qui venoient à Canonor, et prenoient leur sauf-conduit des chrétiens, leur donnant à entendre qu'ils étoient de Canonor, et qu'ils vouloient passer avec les marchandises et navires de Canonor, ce qui n'étoit vrai. Or, il advint pendant ce temps que le roi de Canonor, qui nous favorisoit, alla de vie à trépas, et fut fait un autre roi, qui était autant notre adversaire, comme son prédécesseur avoit été notre ami; et fut établi par le roi de Calicut à force d'argent, et par violence, car il lui prêta vingt-trois grosses pièces d'artillerie.

De la guerre de Canonor où étoit la forteresse des Portugois et de la paix qui s'ensuivit.

L'an mille cinq cent sept, et le vingt-septième d'avril, commença une très-grande

guerre, laquelle dura jusqu'au dix-septième d'août. Maintenant, vous entendrez ce que c'est que la foi chrétienne, et quelle manière de gens sont les Portugais. Un jour, il advint que les chrétiens, allant prendre de l'eau, furent assaillis par les Maures, à cause d'une grande haine qu'ils leur portoient; les nôtres ainsi mouchés à pied levé, se retirèrent dans leur forteresse, qui étoit déjà en assez bon ordre : et pour ce jour il ne fut fait autre mal. Notre capitaine, nommé Laurent de Brille, dénonça ces nouvelles au vice-roi, qui pour lors étoit à Cochin, lequel tout soudain y envoya une compagnie de gens de guerre, bien en ordre, sous la charge du seigneur Laurent, qui, quatre jours après se retira à Cochin; mais nous arrêtâmes là pour repousser l'impétuosité de ces chiens, et nous n'étions guères plus de deux cents hommes de compagnie, n'usant ordinairement d'autres viandes, que de riz, de noix et de sucre; mais surtout, nous avions grande faute d'eau : tellement que nous étions contraints deux fois la semaine d'en aller quérir à un puits distant du château environ un trait d'arbalêtre, et encore n'étoit-il possible d'en recouvrer sinon à force d'armes; et ils ne venoient jamais sur nous en moindre compagnie que

de trente mille hommes, aucunes fois quarante ou cinquante, armés à la manière que je vous ai déjà dit ci-dessus en parlant de Calicut, comme d'arcs, lances, épées et rondelles, conduisant toujours quant et eux plus de deux cent quarante pièces d'artillerie, tant grosses que menues.

Or, leur manière de combattre étoit telle. Ils venoient deux ou trois mille à flot, portant diverses sortes d'instruments, comme trompettes, clairons, cornets, timballes et cymbales, ayant aussi plusieurs outils pour faire du feu artificiel, et ainsi d'une grande furie se ruoient sur nous, avec une façon de faire si étrange et horrible, que ç'eût été assez pour épouvanter une plus grande troupe de gens, que la nôtre : laquelle d'un cœur magnanime leur montra tel front, que jamais ils ne furent si hardis, que d'approcher du château : encore qu'ils eussent le moyen de le battre tant par devant que par derrière, mêmement que par fois venoient sur mer cinquante ou soixante petits navires chargés de Les Maures, non à autre intention que de nous enclore. Ce nonobstant tous leurs efforts, il ne passoit jour de batailler, que nous n'en défaisions dix ou douze, et aucunes fois quinze ou vingt des leurs, mais non pas davantage, car inconti-

nent qu'ils voyoient quelques-uns de leurs gens morts, ils gagnoient le haut le plus légèrement du monde. Une fois il advint, qu'une de nos pièces d'artillerie, nommée Serpent, en défit dix-huit des leurs en un coup, sans que jamais il y demeurât un seul des nôtres, grâce à Dieu, tellement qu'ils disoient que nous avions le diable au corps, qui nous défendoit.

Cette guerre dura depuis le vingt-septième de mars, jusques au seizième d'août, au temps qu'arriva l'armée des Portugais, sous la charge du vaillant et chevaleureux capitaine, le seigneur Tristan de Cugna, auquel, sitôt qu'il approcha de Canonor, nous fîmes signes que nous étions prêts à donner dedans; et soudain se mit après à faire armer tous les esquifs et barquettes des navires, et, sans que notre capitaine nous retint, incontinent qu'ils furent descendus en terre, nous mettions le feu dans Canonor. Je vous laisse à penser, quel contentement d'esprit ce nous fut, de voir tel secours, vu mêmement que nous étions déjà tant las et fatigués, que nous ne pouvions plus tenir bon : joint aussi, que la plupart des nôtres étoient blessés; mais lors, que les Maures virent notre armée si bien équipée, renforcée et en si bon ordre, ils ne

Les Maures envoient ambassade aux Portugais pour demander la paix.

firent faute d'envoyer leur ambassadeur devers nous pour demander la paix : lequel se nommoit Mama Marical, le plus riche marchand de la ville ; les nouvelles en furent soudain portées au vice-roi étant pour lors en Cochin, qui octroya la requête des ennemis, à l'intention seulement de plus aisément charger les navires et les renvoyer en Portugal.

Quatre jours après ce traitement de paix, voici venir quatre marchands de Canonor, me connoissant déjà devant que cette guerre fût commencée, lesquels m'usèrent de tels propos : Nous te prions, ô facteur, de nous montrer un de votre compagnie, qui de hauteur excède tous les autres d'une coudée, et qui a défait un si grand nombre de nos gens, sans que jamais il fût frappé, tellement qu'il ne passoit jour qu'il n'en mît par terre dix, quinze ou vingt des nôtres, de quoi les chefs de notre armée en furent tant piqués, qu'ils se bandèrent par fois quatre ou cinq cents contre lui, et jamais homme de la compagnie ne le put toucher en façon que ce soit. A quoi je leur répondis : Messieurs, celui que vous demandez n'est pour l'heure présent ici; il est allé à Cochin, pensant en moi-même que l'auteur de ces bravetés et faits héroïques n'étoit autre que notre seigneur

Jésus-Christ, pourquoi je commençai à leur dire : Messieurs, tenez pour sûr, que celui que vous avez vu vous donner tant bien à dos, n'est point Portugais ; mais plutôt le Dieu et seigneur des Portugais, et non-seulement d'eux, mais aussi de tout le monde. L'un d'eux lors me répondit : Vraiment tu dis la vérité, car il me souvient que nos gentilshommes disoient que celui-ci n'étoit point Portugais, mais plutôt leur Dieu, et confessoient d'avantage que le Dieu des chrétiens étoit meilleur que le leur, ce qu'ils n'avoient encor si bien aperçu qu'à cette fois, tellement qu'ils tenoient la victoire des Portugais, comme une chose divine et miraculeuse.

Considérez ici quelles gens sont ces Maures et la simplicité de leur esprit, qui souvent s'arrêtoient en nombre de dix ou douze personnes, à regarder sonner notre cloche, estimant comme un cas merveilleux de la voir ainsi branler, parce qu'ils voyoient ceux, qui tiroient la corde ; et quand elle cessoit de sonner, ils se disoient l'un à l'autre : Voyez cette cloche, comment elle parle quand ils la touchent, et quand ils cessent de la toucher, elle perd incontinent la parole. Vraiment (disoient-ils) ce Dieu des Portugais est merveilleusement bon. Ils assistoient quelquefois

Maures, gens d'imbécile esprit.

à notre messe, et lorsque l'on montroit le corps de Jésus-Christ, je leur disois : Voyez, voilà le corps du Dieu des Portugais, des chrétiens, des gentils et de tout le monde. Et ils me répondoient : Vous dites vrai; mais nous ne le connoissons point; nous n'en avons jamais autant ouï parler. Par ceci donc nous pouvons juger que ces Maures pèchent plutôt par simplicité et ignorance, qu'autrement; si est-ce qu'entre eux se trouve de grands enchanteurs et nécromanciens, car je les ai vus contraindre les serpents, lesquels par leur simple morsure faisoient mourir sur l'heure, et vous dis encore davantage que ces Maures sont les plus habiles et les plus adroits archers qui se trouvent en tout le monde.

Maures enchanteurs et nécromanciens.

De l'assaut que donnèrent les Portugais aux Pannaniens.

Après ces choses ainsi conduites et menées comme vous avez entendu ci-dessus, à la parfin, lorsque le temps s'approchoit de nous en retourner au pays, d'autant que le capitaine commençoit à charger de marchandise ses navires, pour tirer en Portugal, et parce que j'avois déjà demeuré sept ans hors de ma maison, joint aussi que je souhaitois fort de

porter à mes voisins la connaissance de la plus grande partie du monde, que j'avois parcourue, je fus contraint de demander congé à monseigneur le vice-roi, de quoi il ne fit difficulté, vrai est que ce fut sous condition, que préalablement je lui tiendrois compagnie là où il prétendoit aller, comme vous verrez tantôt; de sorte, que sur l'heure il ordonna que toute sa compagnie fût armée tout à blanc, excepté quelques-uns, qu'il laissa en Cochin, en petit nombre; et ainsi tous mis en bon ordre, le vingtième de novembre en l'an que dessus, nous donnâmes l'assaut au port des Pannaniens, ce jour même plantant les ancres tout au-devant dudit port et de la cité: puis le matin ensuivant, deux heures avant le jour, le vice-roi fit venir devant lui tous les deux bateaux, esquifs, et nacelles de tous les navires, mettant dans ces vaisseaux toute son armée, et là commença à remontrer que cette ville faisoit plus de guerre, et portoit plus grand dommage aux chrétiens que ville qui fût en toute l'Inde; et pour cette cause il prioit toute la compagnie de prendre courage, et employer ses forces, afin de ruiner et saccager cette ville, qui étoit la peste des chrétiens.

Les Portugais assaillent les Pannaniens.

Le vice-roi ayant mis fin à ses propos, le

père spirituel commence un autre sermon avec une parole si douce et pitoyable, que la plupart de nous se mirent à pleurer, ayant en délibération de laisser la vie en ce lieu pour l'honneur de Dieu et protection de la foi chrétienne, tellement qu'ainsi animés, nous commençâmes un peu avant le jour à donner dedans, traitant d'une façon étrange ces chrétiens, qui étoient en nombre plus de huit mille hommes, et nous environ six cents, pour autant que nous n'eûmes aucuns secours de nos deux galères, à raison de la mer, qui se trouva basse en cet endroit, et elles ne pouvoient approcher de la terre comme les autres petits bateaux. Or, le premier chevalier qui saillit en terre, fut le vaillant seigneur Laurent, fils du vice-roi. Le second bateau qui prit terre fut celui du vice-roi, dans lequel j'étois. Au premier assaut il y eut une cruelle bataille, à cause qu'en cet endroit l'entrée de la rivière se trouvoit fort étroite, et sur le bord de la terre il y avoit un grand nombre d'artillerie, desquelles toutefois nous conquêtâmes jusqu'à quarante pièces, sans compter la prise de soixante-quatre Maures, qui avoient protesté de laisser la vie en ce lieu, ou d'emporter la victoire; car pour certain, chacun d'eux étoit patron de navire,

ayant grande quantité de diverses marchandises, lesquelles ils ne pouvoient sauver sinon en gagnant la victoire ; et pour cette cause, nous pensant étonner du premier assaut, ils nous saluèrent d'un nombre infini d'artillerie ; mais Dieu nous y porta telle faveur, que des nôtres il n'en demeura pas seulement un, mais des leurs il en mourut plus de cent soixante ; même que le seigneur Laurent en tua six en ma présence, vrai est, qu'il reçut deux mauvais coups : je ne compte ici un grand nombre des autres qui furent blessés en cette bataille, laquelle fut assez âpre pour si peu de temps qu'elle dura ; car incontinent que nous eûmes pris terre, ces chiens, au lieu de tenir bon, gagnèrent le haut, et pour autant que l'eau commençoit à caler, nous ne voulûmes les poursuivre plus outre ; mais nous mîmes le feu dans treize de leurs plus grands et plus neufs navires, à cause que fil à fil ils se multiplioient, et augmentaient leurs forces. Le vice-roi fit retirer tous ses gens à la pointe, où l'on étoit plus assuré, créant là aucuns chevaliers, au nombre desquels il me constitua de sa grâce, et le vaillant capitaine le seigneur Tristan de Cugnà fut mon parrain, en après, commanda à tout le peuple de s'embarquer, qui ne fut sans préala-

L'auteur est fait chevalier.

blement mettre le feu à la plupart des maisons de ce lieu ; tellement que par la grâce de Dieu, le tout vint à si bon port, que sans en perdre un seul de notre compagnie, nous nous sauvâmes à Canonor, là où notre capitaine donna ordre de bien garnir de victuailles et autres munitions nos navires, afin de nous en retourner en notre tant désiré pays.

LIVRE DE L'ÉTHIOPIE.

PROÈME.

Ceux qui s'adonnent à écrire histoires, ou la situation des régions et pays de l'univers, à l'intention d'avancer et illustrer la république, ou bien afin de rendre leur nom immortel à la postérité, doivent avoir en mémoire les propos qu'ils ont omis ou bien différé en leurs premiers écrits, parce que là ne s'offroit le lieu ou occasion d'en parler; autrement à bon droit ils pourroient être notés par les lecteurs, ou de négligence, ou d'oubli. Or donc, puisqu'il est ainsi qu'au commencement de ce livre, je me suis acquitté légèrement de l'Ethiopie, il me semble n'être ni mal à propos ni inconvénient d'en parler plus amplement à la fin de cette mienne

pérégrination, mêmement de plusieurs lieux, villes, îles et pays que j'ai vus à mon retour, sans omettre les périls et diverses aventures qui m'y ont accompagné.

Des diverses îles trouvées en la mer Océane méridionale de l'Éthiopie.

Le sixième jour de décembre en l'an que dessus, nous reprîmes nos erres, tirant à la volte de l'Ethiopie, et passâmes le golfe, qui sont environ trois mille milles de chemin, et vînmes arriver à l'île Mozambique, laquelle appartient au roi de Portugal; mais encore qu'avant que de venir là, nous vîmes plusieurs villes sujettes audit seigneur, dans lesquelles il tient grosses garnisons, principalement en Melinde, qui est un royaume, et en Mombaza, que ledit seigneur fit mettre à feu et à sang : ayant aussi une forteresse en Chiloa, outre ce qu'il en fait faire une autre à Mozambique, sans compter celle qui est en Céfala. Je ne toucherai maintenant rien des gestes du preux capitaine le seigneur Tristan de Cugna, lequel venant en Inde, prit deux cités, à savoir : Goa, Pode et Brava, île très-forte, et Zacotara très-bonne; en lesquelles le roi mit bonnes garnisons. Je me tairai de

L'île Mozambique.

la guerre qui fut faite pour gagner ces places; car je n'en pourrois parler, à la vérité, pour autant que je n'y étois pas. Je passe aussi outre plusieurs belles îles, que nous trouvâmes par le chemin, entre lesquelles est l'île de l'Etoile de la Gumère, environnée de six autres îles, riches en sucre et gingembre, et en plusieurs et divers fruits, le tout bon en perfection, aussi abondante en toute sorte de chair. Outre celle-ci, se trouve encore une fort belle île nommée Penda, grandement amie du roi de Portugal, et abondante en tout ce que l'homme pourroit souhaiter.

L'île Penda.

Or, pour retourner à Mozambique, le roi de Portugal en tire une grande quantité d'or, d'argent et d'étain, que l'on y apporte de la terre-ferme : et aussi en fait le pareil de l'île Céfala. Nous arrêtâmes donc à Mozambique environ quinze jours, et la trouvâmes d'assez petite étendue, habitée de gens noirs, pauvres, mal garnis de vivres, et encore le peu qu'ils ont, vient de terre-ferme, de laquelle ils sont prochains, ayant néanmoins un bon port. Nous y allions quelquefois par la terre-ferme en manière de passe-temps, et pour voir ce pays habité de gens tout noirs et tout nus, excepté que les hommes cachent leurs parties honteuses d'une écorce de bois, et les

femmes portent une feuille d'arbre devant et une autre derrière : ayant tous les cheveux crépus et courts, les lèvres grosses comme deux doigts, le visage grand, les dents grandes et blanches comme neige : au reste, de leur naturel fort timides, principalement quand ils voient des hommes armés : ce que connoissant, pour leur jouer d'un beau tour, nous conclûmes de nous mettre en équipage cinq ou six, bien armés et embâtonnés, avec belles arquebuses, en prenant un guide dans ladite île, pour nous conduire par le pays, tellement que nous cheminâmes une bonne journée sur terre-ferme, là où nous vînmes à rencontrer un grand troupeau d'éléphants, et celui qui les gardoit, prit certain bois sec et ardent, faisant toujours flamme, de laquelle ces éléphants étonnés, gagnoient le haut, excepté une fois, que nous trouvâmes trois femelles ayant leurs petits auprès d'elles, lesquelles nous donnèrent la chasse jusqu'au pied de la montagne, où nous nous sauvâmes, cheminant à travers d'icelle plus de dix milles : puis nous descendîmes en bas par l'autre côté là où nous commençâmes à découvrir plusieurs cavernes, dans lesquelles lesdits noirs se retiroient, qui ont entr'eux une terrible et sauvage mode de parler, laquelle à peine

vous saurai-je bien expliquer : ce néanmoins je m'efforcerai à vous le donner à entendre, par exemple, le plus facilement que faire se pourra.

Quand les muletiers allant en Sicile veulent chasser devant eux leurs mulets, ils mettent la langue sous le palais, et font un cri étrange, avec certain bruit faisant par ce moyen cheminer plus vîte leurs bêtes : le semblable font ces gens-ci, donnant la plupart à entendre leur intention par certains signes. Notre guide nous dit, que si nous voulions acheter des vaches ou quelques bœufs, qu'il nous en feroit avoir à bon marché ; mais nous lui répondîmes, que nous n'avions point d'argent, craignant à dire le vrai, qu'il n'eût intelligence avec ces canailles, qui nous eussent pu ôter la vie. A quoi il nous répliqua, qu'il n'étoit question d'argent, et qu'ils étoient plus chargés d'or et d'argent que nous, mêmement que les mines où il croissoit n'étoient pas loin de là. Mais, dîmes-nous, puisqu'ils ne se soucient point d'argent, que voudroient-ils donc avoir en échange ? Quelques petits ciseaux, dit-il, quelque petit couteau ou rasoir, ou bien quelques pièces de drap, ou de toile, et quelques petites sonnettes pour leurs enfants. Lors nous leur fîmes promesse

de leur bailler en troc tout ce que bon leur sembleroit, moyennant qu'ils voulussent conduire les vaches jusqu'au sommet de la montagne. Ce que le guide nous promit impétrer d'eux, mais qu'ils ne passeroit outre, pour autant qu'ils n'avoient accoutumé d'aller plus avant, et que nous eussions à regarder ce que nous leur voulions donner. A quoi l'un de mes compagnons, qui étoit bombardier, commença à dire qu'il leur donneroit volontier un bon rasoir et une petite sonnette; et moi pour avoir de la chair, me dépouillai de ma chemise, disant ainsi : Et moi je leur donnerai cela. Lors notre guide, voyant nos offres, dit : Mais qui conduira après tant de bétail jusqu'à la marine? auquel nous répondîmes, qu'autant en eussions-nous, comme en pourrions bien conduire. Or, il prit donc ma chemise et le rasoir de mon compagnon, avec la petite sonnette, et délivra le tout à cinq ou six de ces bêtes, leur demandant pour cela trente vaches, mais ils nous firent entendre par leurs signes qu'il n'en donneroient que quinze : lesquelles lui dîmes qu'il prisse, et que c'étoit assez; car nous ne les voulions tromper, et soudain ces noirs conduisirent ces quinze vaches jusqu'au sommet de la montagne, nous allant avec eux; mais

sitôt que nous fûmes un peu loin, ceux-là, qui demeurèrent dans les cavernes, commencèrent avec une grande fureur, à faire un gros tintamarre ; duquel nous fûmes tellement étonnés, craignant qu'ils ne nous vinssent après, que nous laissâmes là nos vaches, mettant tous la main aux armes ; mais nous fûmes mis hors de crainte par ceux qui conduisoient les vaches. Et encore notre guide nous assura davantage, disant qu'ils se débattoient entr'eux à qui auroit la sonnette. Et ainsi nous reprîmes nos vaches, et vînmes jusqu'au plus haut de la montagne où les deux noirs prirent congé de nous, reprenant leur chemin: En descendant de la montagne nous passâmes par un bois, qui duroit près de cinq milles, où nous rencontrâmes une partie des éléphants, desquels nous avons parlé ci-dessus. et nous en eûmes telle frayeur, que la plupart de nos vaches furent égarées, se retirant là d'où elles étoient venues; et ainsi avec ce peu que nous avions de reste, nous nous sauvâmes dans l'île, où nous fîmes provision des vivres et autres choses nécessaires pour notre armée, de là reprenant nos erres devers le cap de Bonne-Espérance, traversant l'île de Saint-Laurent, distante de la terre-ferme de quatre-vingts lieues, de laquelle,

comme j'espère, en sera seigneur et maître le roi de Portugal avant qu'il soit long-temps, car il en a déjà pris deux villes, et mises à feu et à sang, et par ce moyen, s'il plaît à Dieu lui donner autant bonne issue comme il a heureusement commencé et poursuivi jusqu'ici, il me semble (par ce que j'ai pu voir tant en toute l'Inde comme en l'Éthiopie) que ce sera le plus riche roi de tout l'univers, ces qu'il mérite très-bien, vu mêmement qu'il a tant fait par ses journées, et diligences, que par toute l'Inde, et mêmement en Cochin, il ne passe un jour de fête, que dix ou douze gentils et Maures ne reçoivent le baptême, se retirant à la foi chrétienne, laquelle y croît et pullule de jour en jour à merveille, par la sollicitation dudit roi, auquel Dieu a donné plusieurs triomphantes victoires, et nous devons encor espérer que son règne s'avancera à l'avenir de bien en mieux.

Du Cap de Bonne-Espérance.

Pour retourner à notre chemin, après avoir passé le cap de Bonne-Espérance environ deux cent milles loin de là, voici soudain se lever de grands vents provenant de l'île de Saint-Laurent, et d'autres prochaines, qui

sont à la main gauche ; et dura cette infortune par l'espace de six jours, de laquelle ce néanmoins échappâmes par la sainte grâce de Dieu; et après avoir passé deux cents lieues, nous fûmes encor battus d'une pareille tourmente durant six autres jours, tellement que toute notre armée se sépara, l'un allant d'un côté, l'autre d'autre comme gens égarés; mais après que cette fortune fut passée, nous eûmes toujours la mer bonasse jusqu'en Portugal. J'étois dans le navire de Barthélemi Marchion, Florentin, habitant de Lisbonne ; et s'appeloit ce vaisseau le Saint-Vincent, lequel portoit sept mille quintaux d'épicerie de toute sorte; et passâmes tout auprès d'une autre île nommée Sainte-Hélène, où nous vîmes deux poissons, chacun d'eux étant aussi gros qu'une grande maison ; lesquels toutes les fois qu'ils venoient sur l'eau, la bouche ouverte, et qu'ils haussoient les sourcils, ils sembloient un homme armé de toutes pièces, lorsqu'il lève la visière, et quand ils fermoient les yeux pour se remettre dans l'eau, ils ressembloient aussi à l'homme d'armes, lorsqu'il vient à rabaisser sadite visière ; et pour certain, leurs yeux étoient plus gros que la tête du plus matériel homme que l'on sauroit trouver, le front large de quatre pas, nageant d'une

L'île Sainte-Hélène.

Poisson du corps d'une grande maison.

telle impétuosité, qu'ils nous épouvantoient, de sorte que nous fûmes contraints de charger notre artillerie pour les déloger d'auprès de nous.

Passant outre, nous trouvâmes une autre île, nommée l'Ascension, où il y avoit certains oiseaux gros comme cannes, qui venoient se poser sur notre navire, tant simples et privés de leur naturel, qu'ils se laissoient prendre à la main; mais quand on les tenoit, ils se montroient merveilleusement fiers et dépiteux; et avant que d'être pris, ils nous regardoient comme quelque chose étrange ou miraculeuse, pour autant qu'ils n'avoient jamais vu homme, à cause qu'en cette île il ne se trouve autre chose que de l'eau, des poissons et des oiseaux. L'île de l'Ascension.

Après avoir passé ladite île, nous commençâmes à découvrir l'étoile tramontane; combien que plusieurs soient de cette opinion, que qui ne voit la tramontane, ne peut naviger que par le pôle antarctique; mais laissons-les dire ce qu'ils voudront, si est-ce que nous naviguâmes toujours par la tramontane, encore que nous ne vissions ladite étoile, et que la calamite fasse toujours son opération, et tire en tout temps contre le pôle arctique.

Quelques jours ensuivant nous gagnâmes

L'île des Açores. un fort beau pays, qui est l'île des Açores, appartenant au magnanime roi de Portugal; mais premièrement nous vîmes l'île de Piro, l'île de Saint-George, l'île des Fleurs, l'île du Corbeau, l'île Gracieuse, l'île du Fajal; puis nous arrivâmes à l'île de la Tertière, où nous demeurâmes deux jours; et sont toutes ces îles abondantes en tous biens que l'on sauroit désirer.

Au partir de là, nous reprîmes nos erres, naviguant alentour du Portugal, tellement que dans sept jours nous arrivâmes à Lisbonne, cité autant belle et riche que j'en vis jamais, où je pris grand plaisir, mêmement pour être arrivé en terre-ferme. Et pour autant que pour lors le roi n'étoit en la cité, je l'allai trouver à Almerin, qui est un lieu vis-à-vis de Lisbonne, et lui commençai à baiser les mains; lequel me reçut avec grandes caresses, me retenant par certains jours en sa cour, afin de s'informer de moi des nouvelles de l'Inde. Après avoir demeuré là quelques jours, je lui montrai la lettre de chevalerie que j'avois reçue de son vice-roi en Inde, le priant que ce fût de son bon vouloir de la confirmer, signer de sa main et marquer de son sceau royal. A quoi il ne fit refus, approuvant le fait de son vice-roi, et comman-

dant m'être délivré un privilége, couché en parchemin, signé de sa main, confirmé du sceau royal, et mis aux registres de la Cour. De quoi après l'avoir remercié humblement, je pris congé de sa majesté, tirant droit à la sainte cité de Rome.

FIN DES VOYAGES DE LOUIS DE BARTHÈME, BOLOGNOIS.

NAVIGATION

DE JAMBOL

ANCIEN MARCHAND GREC,

EXTRAIT

DES LIVRES DE DIODORE SICILIEN, TRADUIT DU GREC EN TOSCAN, ET DU TOSCAN EN FRANÇOIS.

Nous avons maintenant à décrire et faire briève narration de l'île trouvée en la grande mer Océane, vers la partie méridionale, des choses que l'on dit être en cette île, excédant toute croyance, et aussi par quelle occasion elle fut premièrement trouvée. Proposition.

Il fut un nommé Jambol, Grec de nation, lequel dès sa première enfance fut nourri et endoctriné des bonnes lettres; mais depuis la mort de son père (qui en son vivant avoit exercé la marchandise), il fuyoit le train pa- Narration. Jambol, Grec, fils de marchand.

ternel, et fut marchand. Suivant lequel train de marchandise, en passant une fois en cette partie de l'Arabie où croissent les épiceries, lui et tous ses compagnons furent pris par les brigands. Et premièrement en compagnie de l'un de ceux qui avec lui étoient esclaves, fut député pasteur à garder le bétail; et depuis, avec ce même conserviteur, il fut de rechef pris par les noirs, et de là mené outre les parties de l'Ethiopie prochaines de la mer. Ces deux compagnons étant étrangers en ces lointaines régions, furent choisis, selon la coutume du pays, pour de leur corps faire expiation, c'est-à-dire purgation des péchés du pays.

Coutume d'expiation par corps étrangers.

Or, la coutume des noirs habitant les côtes maritimes de l'Ethiopie, laquelle ils tenaient de tout ancien temps par les divines voix, réponses et oracles de leurs dieux, observée par vingt progénies, qui sont six cents ans chacune progénie comptée pour trente ans, étoit de faire expiation publique et purgation universelle des péchés de tout le pays, par deux hommes étrangers, à cela voués et consacrés en telle manière. Ils tenoient toujours prête une petite barque, mais toutefois de grandeur et façon convenante, et assez apte à supporter la fortune et la tourmente de la

Manière d'expiation.

mer, que néanmoins deux hommes pouvoient bien régir et gouverner, fournie de vivres nécessaires autant que pour six mois pourroient suffire à deux hommes. Lesquels, selon le commandement de l'oracle, ils mettoient dans la barque les avertissant et leur enchargeant que selon le commandement de l'oracle, ils adressassent la barque vers la partie du midi, avec assurance qu'en ce faisant ils s'en iroient en une île très-heureuse, habitée de peuples humains, bons et paisibles, avec lesquels ils vivroient en souveraine félicité. Ce que advenant qu'ils parvinssent sauves à cette île fortunée, par le semblable des Ethiopiens maritimes et leur pays se porteroient heureusement en vie paisible et en toute humaine félicité par l'espace de six cents ans; mais au contraire si ces deux hommes, épouvantés par la longue traite, hauteur et tourmente de la mer, retournoient en arrière et ne parfaisoient leur voyage jusqu'à ladite île de félicité, ils les assureroient que comme méchants et criminels, hommes traîtres et déloyaux, qui importeroient à toute leur nation et leur pays grandes calamités et extrêmes malheurs, ils seroient punis de très-cruels supplices. Ces préparations faites et ces avertissements donnés, les Ethiopiens mettent

les deux étrangers aventuriers dans le navire, en les couronnant de chapelets, de verdure fleurie, et ainsi leur font prendre voile en haute mer, les recommandant à la bonne fortune ; et cependant ils demeurent aucuns jours aux rivages de la mer, faisant fêtes, somptueux sacrifices et prières pour la prospère navigation de ceux dont ils espèrent le bonheur ou le malheur de leur contrée par le temps ensuivant de six cents ans, par l'expiation de ces deux étrangers et aventuriers hommes.

Envoi de Jambol.

Advint donc que Jambol et son compagnon, esclaves, pour la seconde fois pris par les Ethiopiens, et mis pour expiation en la barque, furent transmis en haute mer vers le mi-jour, où après avoir été quatre mois grandement travaillés de terribles tourmentes et fortunes, enfin du quatrième mois furent par aventure transportés en la susdite île des bienheureux, laquelle étoit de forme ronde, ayant de contour cinq mille stades qui valent environ six cent vingt-cinq milles. A laquelle étant arrivés, aucuns des habitants leur venant au-devant, aidoient à mener la barque en terre et à prendre port. Autres accourant pour voir, s'émerveilloient de la venue des deux étrangers aventureux, et les recevoient en gracieuse humanité, leur communiquant

Arrivée à l'île.

Description de l'île heureuse.

bonnement tous les biens qui étoient en leur région. Les habitants de cette île ne sont semblables ni en corps ni en manière de vivre à ceux de nos pays ; car jasoit que tous soient de telle forme humaine comme nous, et sont-ils de plus haute grandeur excédant quatre coudées. Leurs os ployant comme des nerfs, se fléchissent et se retournent comme ils veulent, ayant tous les membres du corps maniables outre mesure, mais beaucoup plus agiles, adroits, et plus robustes que les nôtres, tellement que ce qu'ils ont pris et tiennent en main, nul tant fort qu'il soit ne leur peut desserrer les doigts. Ils ne sont aucunement velus par tout le corps et les membres, sinon au chef, aux sourcils et en la barbe mentonnière ; au reste ils sont si polis qu'un seul poil n'y apparoît tant soit petit. En somme, ils sont fort belles gens, de bonne grâce, belle prestance, et merveilleusement bien composés et proportionnés de toutes les parties corporelles ; ils ont les trous des oreilles beaucoup plus larges et plus ouverts que nous, et davantage sont dissemblables des gens de ce pays quant à la langue ; car la leur a je ne sais quoi de particulier, à eux concédé de nature et aide de leur propre esprit, laquelle au-dessous est divisée en deux parties jusqu'à un

Description des gens.

Forme de corps merveilleuse.

Corps polis sans poil.

certain endroit, en sorte que depuis la racine elle semble être double. Par ainsi ils ont diverses manières de parler, tellement que non-seulement ils usent de langage humain, mais aussi en voix articulée imitent les divers chants des oiseaux, et généralement toutes variétés de voix et de sons; et ce qui se trouve encore plus merveilleux, ils parlent d'une traite de voix à deux personnes diverses deux paroles ensemble, parfaitement tant en répondant qu'en raisonnant bien à propos de toute chose et particulière circonstance : faisant parole à l'un d'une partie de leur langue divisée, et de l'autre tenant propos à un second. On dit aussi que leur air est tempéré, comme à ceux qui habitent sous la ligne équinoxiale, si bien qu'ils ne sont tourmentés ni du chaud ni du froid excessif, et toutes les saisons de l'an sont par la bonne tempérie de l'air toujours en parfaite vigueur, vertu et température de ciel, terre et air, telle que décrit Homère, disant :

Langue et parole double.

Imitation de voix.

Tempérie d'air.

Perpétuelle égalité vernale.

Poire sur poire on voit se faire meure ;
Là en tout temps, pommes sur pommes naître ;
Raisins aigrets être en fleur à tout heure,
Devenant doux ; figues sur figues croître.

Homère en l'Odyssée.

Outre ce, l'on dit que le jour y est perpé-

tuellement égal à la nuit, et que sur le point de midi nul corps n'y fait ombre, le soleil étant en droite ligne perpendiculaire sur leurs têtes. Ils vivent en communautés et assemblées de parentages, qui toutefois n'excèdent point le nombre de quatre cents ensemble. Ils habitent parmi les belles et florissantes prairies; la terre d'elle-même, sans culture de labourage leur produisant grande abondance de bons et délicieux fruits en toutes sortes, pour leur vie substanter. Car par la naturelle vertu de la féconde terre de cette île, et par la bonne température de l'air qui la couvre et environne, tous bons grains, herbages et fruits y naissent d'eux-mêmes en plus grande affluence qu'ils n'en ont besoin. En leur contrée proviennent en grande quantité certaines cannes produisant abondamment aucuns grains semblables à pois blancs, lesquels recueillis ils arrosent par dessus d'eau tiède, tant qu'ils s'enflent à la grosseur d'un œuf de pigeon, puis desséchés les pétrissent en pâte, dont ils font pains cuits de très-bon goût et excellente douceur.

Perpétuelle égalité de jours et nuits.

Fertilité sans labeur.

Grain excellent pour pain.

En ladite, île sont aussi maintes belles et amples fontaines. Des unes coulent des eaux chaudes, pour l'usage des étuves, bains et lavements à la netteté et santé du corps. Des

Fontaines chaudes et froides.

autres il découle des eaux très-fraîches et claires, de souveraine bonté, pureté et douceur au boire, fort profitables au rafraîchissement et à la santé du corps.

Étude. Les gens de cette île sont merveilleusement studieux en toutes doctrines et sciences; mais Astrologie. sur toutes de l'astrologie. Ils usent de lettres Lettres de quadruple usage. propres à eux qu'ils ont en nombre de vingt-huit, selon la vertu et puissance de signifier les divers sons, voix et articulations humaines; mais en figure de caractère, sont sept sans plus, chacune ayant quatre diverses vertus et significations de prononciation. Ils Mode d'écrire. n'écrivent pas en travers et à côté comme nous; mais du haut de la carte en bas à droite ligne descendante. Ils sont hommes de très-Longévité et santé. longue vie : car ils vieillissent jusques à cent cinquante ans, le plus souvent sans sentir aucune maladie ni infirmité. Si aucun a fièvre ou autre maladie corporelle, ou qu'il soit estropié ou en sorte quelconque débilité, et mal habitué de son corps, incontinent comme personne inutile et reprochable, et qui en vivant a plus de mal que de bien, ils le contraignent à mourir par une rigoureuse loi, Dépêches des malades. qu'ils gardent entre eux très-sévèrement. Ils vivent coutumièrement jusqu'à certain âge, Mort volontaire sans douleur. lequel terminé ils se donnent la mort volon-

tairement par divers moyens, et sans crainte ni sentiment de mal douloureux; car par leurs terres croît une espèce d'herbe, sur laquelle si aucun se couche, jamais il ne s'en relève, mais s'endort en un doux sommeil mortel, et ainsi trépasse sans douleur. Sommeil, image de mort.

Les femmes n'y sont point mariées, mais toutes communes, et les enfants qui d'elles naissent, pour enfants communs sont reçus, et nourris par le commun amour de tous. Les petits enfants le plus souvent sont ôtés d'entre les bras de leurs propres mères les allaitant, et changés à d'autres qu'on leur baille pour les leurs, afin qu'elles ne puissent reconnaître leurs propres enfants naturels, et s'y affectionner plus qu'aux autres. Dont il advient que n'étant entre eux aucune ambition ni particulière affection, ils vivent unis en amitié et concorde sans aucune sédition. Communauté de femmes et d'enfants. Amortissement d'affection. Concorde.

Outre ce que j'ai dit, en cette île bienheureuse sont certains animaux de forme petite, mais de substance corporelle, et vertu de leur sang fort merveilleuse. Ils sont de forme ronde presque semblable à la tortue, et sur le dos sont croisés et signés de deux lignes jaunes en figure de croix d'or. A chaque bout desquelles lignes d'or croisantes est un œil et une oreille, tellement qu'en quatre Animaux merveilleux.

part et de tous côtés ces animaux voient et entendent de quatre yeux et quatre oreilles, et toutefois n'ont qu'une seule bouche, un estomac, un ventre, et entrailles uniques où descend ce qu'ils mangent. Ces bêtes ont plusieurs pieds alentour de la circonférence du corps, avec lesquels peuvent cheminer de quelque côté qu'elles veulent sans contourner leur corps. Et affirment les habitants de ce pays, le sang de ces animaux être de tant de merveillense vertu, que tout corps de chair taillé en pièces (moyennant qu'il y reste encore esprit et vie), s'il est baigné au sang de cette bête, incontinent se rejoindra, et la solution de continuité se reconsolidera, voire qu'une main (par manière de parler) coupée du bras, remise en son endroit à sang chaud, et plaie nouvelle, se reprendra par application de ce sang bestial merveilleux. Semblablement les autres parties du corps, moyennant que ce ne soient des membres nobles et principaux, auxquels la vie est contenue.

Sang médical consolidatif.

Chacune communauté et compagnie nourrit de très-grands oiseaux de nature étrange et diverse, et de haut et puissant vol, avec lesquels ils font épreuve de quelle disposition d'esprit seront à l'avenir leurs enfants petits. Car, posant leurs enfants petits, sur ces

Épreuve périlleuse d'enfants.

grands oiseaux, ils les lâchent à haut vol. Et s'il advient que, volant par le haut air, les enfants portés par ces grands et privés oiseaux, se tiennent fermes et assurés sans s'épouvanter, ils les élèvent et nourrissent; mais s'ils se troublent de peur, et s'étonnent du haut vol, ils les jettent et délaissent comme créature stupides, défaillies de cœur, de vie peu durable, et qui jamais ne seront aptes ni convenables à aucune vertu d'esprit magnanime. En chacune communauté et assemblée le plus ancien est tenu comme roi, et commande aux autres, qui tous lui obéissent. Puis, quand il est parvenu au terme de vie de cent et cinquante ans, lui-même, selon leur loi, se prive de vie, et après lui le plus vieux prend la principauté.

Honneur à la vieillesse

La mer qui environne cette île flotte et reflotte faisant grands mouvements en accroissement et décroissement, et son eau au goût est comme douce. L'étoile du nord, dite tramontane, et plusieurs autres, qui en nos climats se montrent, là n'apparoissent point. Et savoir est que cette île, tant bien fortunée et de telle qualité, n'est pas seule, mais il y en a sept de même grandeur, et d'égale distance l'une de l'autre, les habitants d'icelles usant de mêmes coutumes et mêmes lois.

Eau marine douce.

Sept îles semblables.

Lesquels, combien qu'ils aient très-grande abondance de tous les biens requis et nécessaires à la vie humaine que la terre de soi-même sans travail leur produit : néanmoins, ils usent modestement de telles délices, aimant la pâture simple, et cherchant à se nourrir autant que peut suffire à nature, non à volupté, mangeant chair et autres viandes, tant bouillies que rôties en leur simple nature, rejetant tout étranges goûts et saveurs, et appareils que l'art de cuisine a inventé, à si grande curiosité et variété d'apprêt, et de tout cela sont et veulent être du tout ignorants. Ils adorent Dieu, l'estimant être celui qui contient tout, et en après le soleil, et tous les autres corps célestes. Ils s'occupent et exercent à pêcher poissons et prendre oiseaux d'infinies et diverses espèces. En ces îles aussi proviennent de plein gré de nature, et sans culture plusieurs arbres fruitiers comme oliviers et vignes, dont ils tirent grande abondance d'huile et de vin, et là se nourrissent serpents très-grands, mais non venimeux ni nuisibles; et qui à personne ne font mal, desquels la chair est de merveilleuse douceur, et pour ce, en usent en leur manger. Ils se vêtissent et se font habillement d'un fin lainage, doux et resplendissant, pris au

Continence.

Religion naturelle.

Plantureuse fertilité.

Serpents sans venin et mangeables.

Vêture parable et riche.

milieu des cannes, lequel amassant ensemble, et le teignant en précieux sang des muricines conques marines, appelées pourpres, en font de très-riches et très-excellent draps de purpurine, couleur d'écarlate vive. Là aussi sont maint divers animaux volants, rampants et nageants, non facilement croyables pour être hors de toute commune opinion. Les gens de ce pays observent une certaine et constante forme de vie, se contentant de manger une seule viande par jour, parce que un jour leur est déterminé à manger poisson, l'autre à manger d'oiseaux, un autre à manger chair de bêtes terrestres, et quelquefois ils usent seulement d'olives, de raisins, fruits ou autres telles viandes simples et parables. Ils s'adonnent aussi à divers exercices et mutuels services de l'un vers l'autre. Les uns servent volontairement et libéralement aux autres, qui aussi leur rendent la pareille. Aucuns pêchent, autres exercent les arts, une partie s'occupe à certaines choses séduisantes à l'usage commun de la vie humaine. Partie de ceux (excepté les vieux) vaquent au service public, répartissant entre eux par égalité proportionnée, les œuvres et labeurs, chacun à son tour. Les jours solennels des fêtes, et aussi des sacrifices, ils chantent psaumes,

Diversité d'animaux.

Unité de viande est salubre.

Mutuel service.

Service humain.

Service divin.

et hymnes à la louange des dieux, mêmement à l'honneur du soleil, à qui ils ont dédié et consacré eux et leurs îles. Ils ensevelissent les morts aux rivages de la mer, faisant la fosse dans l'arène dont la mer est calée, et là enfouissent le corps mort, en le couvrant d'un comble, afin que le flot de la mer retournant y apporte toujours du sable. Selon lequel flot de mer croissant ou décroissant, ils disent aussi que les cannes susdites, dont ils recueillent les doux fruits se trouvent ou plus pleines, ou plus vides comme le plein ou le déclin de la lune. L'eau des fontaines chaudes est douce et saine, et maintient toujours sa chaleur sinon qu'elle soit mêlée d'autre eau froide ou de vin frais. En ces îles tant heureuses, naviguèrent Jambol et son compagnon, là transmis pour l'expiation des Éthiopiens, et après y avoir pris terre, ils y demeurèrent bien sept ans, mais finalement, en furent chassés hors par force, comme méchants hommes, nourris et accoutumés à mauvaises mœurs. Par quoi, après avoit calfretté un gallion, et fourni d'eau et de vivres nécessaires, furent contraints à se départir de là, ce qu'ils firent, prenant la volte du levant, tant qu'au quatrième mois après arrivèrent en Inde, et firent scale en une plaine aréneuse. En

Sépultures.

Arrivée de Jambol, et déchassement.

ce voyage le compagnon de Jambol périt par une fortune de tourmente qu'ils eurent. Jambol ayant pris terre, s'adressa à un village, et, par les habitants de là, fut conduit vers le roi, étant lors à Palimbrotte, ou Alibrotte, cité éloignée et distante de la mer le chemin de plusieurs journées. Lequel roi portant grande affection aux Grecs, et faisant grande estime de leur doctrine, reçut Jambol à grand honneur, et lui fit de grands dons, puis le fit accompagner sûrement jusqu'en Perse, et de là sauvement l'envoyer en Grèce, où étant retourné ledit Jambol, à bon loisir et repos, mit par écrit ce qu'il avoit vu, et en laissa la mémoire à la postérité, tant de ceci que de plusieurs autres choses mémorables, qu'il avoit vues et observées aux Indes, qui, avant lui, n'avoient jamais été connues des Grecs ni d'autres hommes d'Europe.

Mort du compagnon.

Palimbrotte, ville d'Inde.

Estime de grecque doctrine entre les barbares.

Retour de Jambol.

DISCOURS

DE

S. J.-B. RHAMNUSIO

SUR LA NAVIGATION

DE JAMBOL,

GREC,

MARCHAND TRÈS-ANTIQUE.

Diodore de Sicile, Grec historiographe, naquit en l'île de Sicile, en la cité d'Agyre, à présent nommé Saint-Philippe-d'Agyron, au Valdémon, qui est le val du diable. En son vivant il écrivit en langue grecque une grande et merveilleuse histoire, contentant en abrégé tout ce qu'ont laissé en mémoire tous les antiques écrivains, tant grecs que latins, et barbares. Ourdissant le principe de son histoire dès le commencement du monde, selon l'opinion des gentils, parvint enfin jusqu'au siècle de l'empire d'Auguste César, au temps et règne duquel il véquit; son histoire fut

Pays natal de Diodore.

Le val au diable.

Histoire de Diodore.

Ordre historial.

Temps de Diodore.

par lui divisée en quarante livres, desquels par grande aventure n'en sont demeurés jusqu'à notre temps que quinze entiers, et deux depuis ajoutés. Et pour autant qu'à la fin du second il a décrit la navigation d'un Jambol, homme Grec très-antique, lequel par diverses fortunes, prises, captivités, reprises et renvois, finalement fut transporté à une île lointaine posée au-dessous du point céleste équinoxial, et environnée de la mer Indique. L'estimant non indigne d'être lue, il m'a semblé bon de la transcrire après tant d'autres navigations précédentes : et ensemble raconter tout ce que sur icelle j'ai autrefois ouï raconter à un gentilhomme portuguais, homme fort studieux, et qui avoit pris grand travail aux bonnes lettres et pérégrinations étrangères, et qui, merveilleusement, se délectoit en la cosmographie.

Perte de livres.

Rapport d'un Portugais gentilhomme.

Ce noble Portuguais, pour avoir demeuré plusieurs ans dans l'Inde Orientale, mêmement en la cité de Malaca, laquelle est au-dessus de la Chersonnèse dorée, île fort abondante en or et tous biens, et à l'encontre de l'île de Sumatra, parloit et devisoit fort singulièrement de tous ces pays étranges qui sont situés au-dessous du Cancre Tropique vers le méridional.

Malaca.

Chersonnèse dorée.

Sumatra.

Entre autres choses, ce bon gentilhomme disoit avoir ferme opinion que la navigation de Jambol a été vraie, et que sans doute il arriva à cette très-heureuse et bien tempérée île droitement située sous le méridien équinoxial, de laquelle retourné en son pays de Grèce, il laissa la mémoire à toute postérité. En quoi faisant, lui sembla bon de feindre une république la mieux ordonnée qui se pourroit imaginer, avoir été par lui vue en ces pays étranges, desquels n'étoit connaissance que jamais personne par le passé y eût été, ni espérance qu'à l'avenir jamais homme y dût aller, dont il figura l'état et l'image de cette parfaite politique, grand nombre d'ans avant que le divin Platon composât ses livres de la république. Et pour ce, selon la coutume des historiens de son temps ancien, ledit Jambol a mis parmi son histoire tant de narrations et descriptions fabuleuses des hommes et des bêtes, à raison que ces antiques historiens n'estimoient point que leurs écrits dussent être permanents en autorité et réputation, sinon qu'en quelque partie ils ressemblassent aux poètes, qui toujours mêlent la vérité aux miracles fabuleux, et plaisantes merveilles incroyables. Et pour autant que véritablement et sans fable telles sont les régions

Image de parfaite république

Histoires enveloppées de fables.

situées sous les tropiques (ainsi que ledit gentilhomme portugais affirmoit), et ainsi tempérées et d'un bon air inspirées, et toutes habitées et pleines de gens, et que par la tempérie durable tout le cours de l'année, en toutes saisons y sont fruits mûrs, verts et en fleurs sur les arbres, il ne falloit point douter que Jambol selon la convenance de son récit, n'ait été en ces pays-là.

Disoit davantage ce noble Portugais, à propos desdites choses, que, ayant lu la poésie d'Homère (qui, par son antiquité, a toujours été des très-sages et savants hommes estimé, le premier philosophe, et duquel toute la philosophie a pris son origine), il trouvoit que ce divin poète avoit eu très-grande connoissance de toute la terre, de ses situations et parties, et mêmement de ces régions qui sont situées sous les tropiques. Ce qui l'avoit fait mainte fois penser à la description des merveilleux jardins d'Alcinoüs, roi des îles de Corfou, auxquels il dit qu'en toutes saisons de l'année, ni par froid, ni par chaud, jamais les fleurs et fruits ne défaillent sur les arbres. Et que là journellement souffle un doux vent zéphir, qui continuellement fait naître, fleurir, et fructifier les arbres et plantes, et les fruits mûrir dont surcroît la poire

Homère, prince de philosophie.

Jardins du roi Alcinoüs.

sur la poire, la pomme sur la pomme, le raisin sur le raisin, et la figue sur la figue y mûrit; conjecturant que par ces beaux jardins ainsi figurés par Homère, doivent être entendus en plus secrète et profonde intelligence les beaux et délectables lieux de ces heureuses îles par Jambol décrites, lesquelles jusques à cette heure n'avoient été entendues.

L'office de poëte.

Et nonobstant que l'office du poète soit de faire les choses contenues en ses descriptions si grandes, si étranges, nouvelles et merveilleuses, qu'elles semblent plutôt fables incroyables que narrations ni vraies, ni vraisemblables, si est-ce néanmoins que les bons esprits connoissent bien la vérité naturelle, ou historique, être par figure exprimée et couverte sous telle fabuleuse forme de parol . Et pourtant il tenoit pour certain que par cette telle plaisante description des royaux jardins d'Alcinoüs, le divin Homère désignoit en son idée, la tempérie et douceur de l'air, la fertilité et bonté de la terre de ces fortunées îles, qui sont subjacentes aux tropiques et à la ligne équinoxiale, conformant les paroles du poète tant à propos que merveilles aux provenances, et aux saisons qu'il avoit vues auxdits pays méridionaux.

Mais pour retourner à l'île de Jambol, on peut voir en sa narration tant antique une singulière description de ce gros grain semblable au pois blanc, qui dans les cannes se tire pour faire le bon pain. Car, de ce grain encore aujourd'hui toute l'Éthiopie et toutes les îles et terre-ferme de l'Inde occidentale se substantent, et l'appellent maïs, et les Portugais l'appellent zaburro. Lequel grain a été vu en Italie de notre temps pour la première fois. Voulant le susdit gentilhomme démontrer à l'œil sur quelle partie de l'Éthiopie fut lâchée en mer, aux vents et à la fortune, l'aventureuse barque où fut mis Jambol avec son compagnon, il se fit apporter une carte marine de navigation faite par leurs Portugais, fort belle et singulière. Et disoit que, encore qu'il fût bien difficile de démontrer proprement en la carte les certains lieux de la description de Jambol, parce qu'il ne déterminoit par leur propre nom, ni cité, ni lieu aucun, néanmoins y pouvoit-on venir en discourant par conjecture.

Maïs.

Zaburro.

A raison qu'en supposant Jambol avec sa compagnie avoit été pris la première fois en Arabie-Heureuse, et en icelle fait pasteur, et depuis, la seconde fois avoit été esclave des noirs et mené en cette partie de l'Éthiopie

qui est prochaine de la mer; il faut dire nécessairement que ce captif pour la seconde fois fut passé par le détroit de la mer Rouge, et mené en cette partie de la haute Éthiopie, qui jadis étoit appelée Troglodytique, laquelle à présent est habitée de plusieurs peuples qui là sont passés de l'Arabie, et s'y est faite fort civile, pour y avoir été fondées plusieurs cités, châteaux et logis des grands seigneurs arabes, mahométans, maures, turcs et chrétiens de la terre de Prête-Jean. Et là ce gentilhomme démontroit où Jambol passa la mer Rouge, c'est à savoir en une bouche au milieu de laquelle est une île large et éloignée de terre trois milles d'un côté et trois milles de l'autre, appelée Bebelmandel, qui est antique et se nomme l'île Diodore, à douze degrés de hauteur, en tel degré qu'est le détroit de mer où elle gît.

Troglodytes bien peuples.

Bebelmandel île Diodore.

Depuis là, il faut conjecturer qu'il fut mené à la cité de Zeila; laquelle selon l'opinion d'aucuns, anciennement a été appelée Emporion aromatique, c'est à dire apport des épiceries, pour la commodité du port où arrivoient toutes les marchandises de l'Éthiopie, comme aujourd'hui encore s'y font; mais les degrés de la hauteur de cette île ne sont confinés. Ou bien vraiment pour se conformer

à la parole de Diodore, faut conjecturer, et dire que Jambol fut conduit plus long chemin par terre, tant qu'il passa finalement jusqu'au
Magada. royaume de Magada; qui est au-dessus de la marine d'Éthiopie, tirant vers le midi à deux degrés de hauteur, que facilement on peut
Ptolémée. croire être ce lieu que Ptolémée appelle
Opone. Opone, à deux degrés de latitude, et qu'en cet endroit les noirs ayant attendu e vent du ponant qui vente et souffle là continuellement six mois tous les ans : auquel temps ils laissèrent aller la barque aventureuse, avec Jambol et son compagnon, au voyage ordonné.

Et quant à l'île où quatre mois après la barque lâchée, arriva l'étranger Jambol, là pour expiation transmis, ledit gentilhomme en faisoit discours en telle mode, disant qu'ayant trouvé par esprit que cette île étoit de cinq mille stades de contour, et située sous l'équinoxiale, par quoi les jours y étoient toujours égaux, et l'Ourse tramontane de notre pôle point ne s'y voyoit, par ce falloit bien dire que cette île figurée par Jambol, tant
Sumatra. heureuse et riche, fut l'île de Sumatra, par la raison qu'il montroit apparemment sur la carte. C'est qu'en départant des rivages maritimes susdits de l'Ethiopie, et faisant droit cours à la volte du levant sous la ligne

de l'équateur, il ne se trouve nulle autre île (au moins qui soit grande et de nom) hors celle de Sumatra, laquelle véritablement est la Taprobane, naguère en nos jours découverte. Bien y sont en cette même traite infinies îles, mais petites et désertes, et si aucun venoit à faire doute sur cela, comme se pourroit conjecturer que la renommée île Taprobane, qui tant est grande, fut celle que Jambol dit être seulement de cinq mille stades de contour? Ledit gentilhomme répondoit que Strabon, commentateur grec et auteur antique, en parlant de la Taprobane, disoit qu'Onesicrit (qui fut un des capitaines d'armée de mer d'Alexandre-le-Grand) la décrit être de la grandeur de cinq mille stades sans faire mention de la longueur ni de la largeur, et qu'elle est lointaine et bien éloignée des peuples Prasiens habitant sur le fleuve Gange, la distance de navigation à vingt journées loin, auquel lieu les navires ne pouvoient pas aisément ni bonnement flotter, tant à cause des mauvaises voiles et vents contraires, que pour n'y avoir fond de taille en cette mer qui en plusieurs lieux n'excède point six pas en profondeur, et en certains canaux et détroits est si profonde que nulle ancre n'y peut prendre; il dit aussi qu'au-dessous de

Taprobane.

Strabon.

Onesicrit.

Prasiens, peuples.

cette île, tirant vers les Indes, il y a bien plusieurs autres îles; mais celle-ci plus que nulle autre est exposée vers le méridional.

Pline. Semblablement, dit Pline, par l'autorité de Eratosthènes, que la Taprobane est longue de sept mille stades, et large de cinq mille, et après continuant son propos, raconte qu'au

Claude, empereur. temps de Claude, empereur, celle Taprobane avoit été découverte et connue beaucoup plus grande que les précédens cosmographes n'avoient relaté, voire si grande qu'elle étoit réputée un autre monde, et qu'un roi de ladite

Ambassades du roi de Taprobane envoyées à l'empereur de Rome. île envoya quatre ambassadeurs à l'empereur Claude César, desquels le principal étoit

Rachias. nommé Rachias, lequel découvrit ce qui en étoit, où fut considéré que ceux qui de là naviguent ne se gouvernent point par les étoiles, mais par le vol de certains oiseaux qu'ils lâchent en l'air et les suivent; parce aussi que vers eux étant les antipodes, à nous ne se voit point notre pôle arctique; en sorte qu'il apprit par les paroles de Strabon et de Pline, Onesicrit et Eratosthène, que la Taprobane, île en la mer Indique sous l'équinoxiale, n'étoit jadis par les anciens réputée plus spacieuse que de cinq à sept mille stades, c'est à savoir avant que sa grandeur fût découverte. Toutes lesquelles particularités et conditions

mêmes sont confirmées par les navigations des Portugais, faites naguères et à présent, c'est à savoir l'île de Sumatra en la mer Indique être très-grande, et que la ligne équinoxiale traverse par dessus droit au milieu. A quoi l'on peut comprendre pour certain que l'île décrite par Jambol, anciennement étoit la Taprobane, laquelle à présent appelée Sumatra, de laquelle disoit ce gentilhomme portugais qu'elle n'avoit point été découverte sinon en ces parties de la marine qui commencent à cinq degrés sur la ligne vers le mistral, vent du nord, et descendant par le sciroc, vent du midi, autres cinq degrés sous la ligne vers le pôle antarctique, qui emportent l'espace de soixante milles, c'est-à-dire cinq mille stades ou environ. Et à la vérité encore que Jambol s'efforçât de naviguer vers le méridional, et fut-il néanmoins transporté vers le levant par cette traverse du vent ordinaire du ponant, et en partie aussi par la fortune, et ainsi arriva aux parties de cette île qui regardent vers l'occident et qui sont sous ladite ligne; et que cela soit vrai, Jambol dit même que de ces parties-là ne se voit l'ourse de notre pôle, parce que l'horizon (c'est-à-dire le contour visible de la circonférence des cieux) en cet endroit passoit par les deux

pôles du monde. Disoit davantage ledit gentilhomme, que Zeilan, grande île opposée à l'encontre du cap ou chef de Comeri, qui est une falaise ou promontoire méridional de la côte de Calicut, et ne peut nullement être cette île que trouva Jambol ; car elle est à sept degrés sur l'équinoxiale, auquel aspect se peut voir l'ourse de notre pôle. Les sept autres îles que l'on dit être prochaines, et aux entours de cette île fortunée où aborda Jambol, et de même grandeur et d'égale distance l'une de l'autre, sont de grands arguments de croyance que l'île par Jambol ainsi confinée est l'île de Sumatra, parce que de celle-ci premièrement est prochaine de l'île appelée Java majeure, de laquelle la dernière borne n'a point encore été découverte parce qu'elle est trop étendue; puis celle qui est nommée Java mineure, item l'île de Bornéo, de Timor, et maintes autres dites les îles Moluques. Qui est merveilleuse chose à penser, comme déjà par tant de milliers d'ans on n'en a point eu de connoissance ; donc, puis après par succession de temps soient venues en oubli et totale ignorance, et finalement en notre temps de rechef découvertes et reconnues. Une autre preuve y est encore bien apparente que Jambol arriva à Sumatra, c'est qu'il narre

Zeilan.

Java majeure.

Java mineure. Bornéo. Timor.

Iles Moluques.

avoir été chassé de cette heureuse île comme méchant et mal nourri, et quatre mois après avoir pris terre sur les pauvres rivages de l'Inde où par tourmente il fut jeté, qui à la vérité est que départant de l'île de Sumatra, et naviguant à l'aspect de la tramontane, il s'en vint rendre droit à la bouche du fleuve Gange, aujourd'hui appelé Bengala, où ce grand fleuve se dégorge dans la mer méridionale à vingt-un degrés sur l'équinoxiale; et puis dit que de là il fut mené par terre à longues journées jusqu'à la cité de Palimbrotte, à vingt-sept degrés, et pour autant que cette noble cité de Palimbrotte est en ces régions ville très-fameuse et de grande renommée, il ne sera hors de propos si nous en déduisons aucunes choses qui se retrouvent écrites dans es anciens auteurs grecs, à peu près semblables à celles qui sont narrées dans les livres de noble seigneur messire Marc Paul, où il traite de la noble cité orientale du royaume de Catai.

Bengala, bouche du Gange.

Palimbrotte, cité indienne.

La cité de Palimbrotte, la dernière des parties d'orient, est située (ainsi que l'on dit) sur le grand fleuve Gange, dit Physon, en cet endroit large de douze milles, et profond de vingt pas, et la ville est étendue tout au long de la rive du fleuve à la longueur de dix

Description de la ville.

milles, et deux milles de largeur, toute ceinte et environnée de remparts de bois, cruelle et entreforée de pertuis et de barbacanes, pour y pouvoir assurément tirer sagettes, flèches et traits d'arcs; et de l'autre part il y a une très-profonde fosse pour défense et forteresse, et aussi pour recevoir les égoûts et les immondices de la ville. Le roi de cette cité est tenu de se faire, outre son nom propre, appeler Palimbrot. Les peuples habitant ce pays-là sont appelés Prasiens. Et en cette région sont des tigres beaucoup plus grands que les lions, et des singes plus grands que chiens mâtins, tout blancs de pelage, hors la face qu'ils ont noire. Là se tirent des mines aucunes pierres de couleur d'encens, qui se fondent en la bouche, ayant saveur de figues et de miel, voire encore plus douces. Et en cette région se trouvent serpents volants longs de deux brassées, avec ailes membraneuses en forme de chauve-souris, lesquels volent de nuit, et sont si mortellement venimeux, que s'ils laissent distiller une goutte de leur urine, ils occisent soudainement l'animal sur lequel cette goutte tombe. Là sont aussi de grands scorpions volants fort dangereux, et y croissent arbres d'ébène en grande abondance. Les chiens qu'ils nourrissent sont si âpres, et de

Murs de bois.

Tigres.

Singes blancs.

Pierres douces mangeables.

Serpents volants dangereux.

Scorpions.

Chiens ardents.

telle fierté, qu'ayant pris aux dents quelque bête sauvage, ils ne lâchent prise sinon qu'incontinent on leur jette de l'eau dans les narines, et sont tant forts et adroits, que quand ils s'attachent aux moustaches ou aux babines de la bête, ils la tiennent aux dents si persévéremment que jamais ils ne la lâchent tant qu'ils la sentent être morte. De la partie montueuse de cette région, sort un fleuve appelé *Silia*, lequel ne porte aucune chose, quelque légère quelle soit, mais tout va au fond, et pour cette cause il n'est point navigable. Silia, fleuve mort.

Voilà tout ce que notre petit esprit a pu extraire des anciens auteurs, et de la vive parole du susdit gentilhomme portugais, sur le voyage de Jambol, ancien marchand grec.

DISCOURS

SUR

LES PREMIÈRE ET SECONDE LETTRES

D'ANDRÉ CORSAL,

FLORENTIN.

ÉTANT parvenu en mes mains deux lettres de André Corsal, déduisant la narration d'un voyage sur mer, entrepris et dressé pour conduire aux ports abordant les terres de l'Ethiopie; un Arménien, nommé Mathieu, ambassadeur de Prête-Jean, avec un Odoard Galuan, semblablement ambassadeur du roi Emmanuel de Portugal, et ayant en délibération de faire imprimer ces lettres à l'estampe, la bonne aventure voulut que je les montrai à magnifique seigneur Jules Speron, gentilhomme padouan, personnage non moins orné de bonnes lettres et doctrine, que de souveraine courtoisie et humanité, lequel sur

Lettres de André Corsal.

Seigneur Jules Speron.

ce me dit avoir autrefois entendu d'un certain gentil chevalier portugais, autrefois étudiant à Padoue, nommé seigneur Damian Goes, comme le voyage que firent ou entreprirent faire les deux ambassadeurs dessus dits à la cour de Prête-Jean, grand roi d'Éthiopie, avoit été particulièrement décrit par un dom Francisque Alvarez qui fut en leur compagnie, et que, en faisant imprimer ces deux lettres de André Corsal, au-devant dudit voyage d'Alvarez, elles pourroient servir d'un beau problême, qui donneroit grande lumière et intelligence à ceux qui liront la suite ci-après, parce que plusieurs choses précédent l'expédition du voyage d'Ethiopie, passées en silence par ledit dom Francisque Alvarez, sont narrées amplement dans lesdites lettres, et que la copie d'un tel voyage se trouveroit vers le susdit seigneur Damian Goes, sur les dernières marches de Hollande, disant celui-ci Sperone savoir pour certain la gentillesse et courtoisie du seigneur Damian Goes être telle que libéralement la donneroit à qui la lui enverroit demander. Pour laquelle cause, et afin qu'à si bonne œuvre ne s'entreposât délation, messire Thomas Giuncte (lequel pour plaisir faire aux gens studieux, n'a oncques épargné et n'épargnera jamais ni ses deniers ni ses la-

Seigneur Damian Goes.

Francisque Alvarez.

Thomas Giuncte, libraire vénitien.

heurs), délibéra mander quérir cette histoire de la pérégrination éthiopique, laquelle après avoir obtenu et levé, lui fut dit que le livre d'un tel voyage se retrouvoit imprimé en la cité de Lisbonne par ordonnance du sérénissime roi de Portugal.

Diligence de l'imprimeur.

Donc de rechef lui convint nécessairement mander encore quérir, et prendre cet exemplaire portugais. Et ayant bien voulu conférer avec cette copie, trouva y défaillir le proème fait par le susdit Francisque Alvarez, et en plusieurs lieux maintes règles défaillantes des choses dignes de connoissance, outre les fautes des noms de plusieurs lieux, places et dignités des personnes, comme pourra plus particulièrement connoître et juger quiconque voudra lire cette traduction en langue italienne, et la conférer avec la description portugaise; et afin que le droit fil de telle histoire ne fût interrompu, mais se pût lire par continuelle teneur en toutes ses parties, messire Thomas Giuncte, outre les lettres de Corsal apposées (comme est dit) pour proème à l'histoire, a voulu ajouter à la fin en manière d'épilogue l'obédience que le prénommé Francisque prêta et présenta au grand pontife romain pape Clément septième en la cité de Bologne l'an 1532, au nom du

Obédience et lettres de Prêtre-Jean au pape Clément septième.

roi et empereur d'Égypte Prête-Jean, avec lettres, par ce grand seigneur écrites à la beatité pontificale. Et encore, pour ne défaillir à rendre plus clair et plus ouvert (autant que pourront le faire les débiles forces de notre esprit) le principe, et la cause de ce voyage, nous sommes pour penser qu'il ne seroit mal agréable aux lecteurs, si en faisant ce discours étoit renouvelée la mémoire de maintes choses mémorables appartenant à cette narration, et par plusieurs ans en leur endroit succédées, extraites de l'histoire portugaise, où est parlé de la vie et des faits de leurs rois et princes, en partie aussi retirées d'un livre dudit seigneur Damian Goes.

Il est donc à entendre que le premier qui commença à découvrir la marine autour de l'Afrique fut le très-illustre dom Henri, infant de Portugal. Lequel y envoya en bon équipage de mer ses caravelles, qui, lui vivant, arrivèrent quasi auprès des terres subjacentes à la ligne équinoxiale. Depuis, par ordonnance d'autres rois, principalement du roi dom Jean second de ce nom, outrepassèrent jusqu'au lieu dit chef de Bonne-Espérance; lequel fut ainsi appelé de ce nom parce que tous ceux qui avoient les années précédentes navigué au long et à l'endroit de cette côte, tenoient

Henri de Portugal, premier découvreur des terres neuves.

Dom Jean second.

Cap de Bonne-Espérance.

pour tout certain et assuré qu'elle s'étendoit vers le midi jusqu'à l'autre pôle antarctique, et désespéroient de pouvoir y trouver voie pour passer dans l'Inde orientale; mais quand abordés et joints ils furent audit chef ou promontoire, et eurent vu son contour révolté vers le levant, prirent cœur à passer outre, et pour ce le nommèrent cap ou chef de Bonne-Espérance.

Ce roi fut le premier à qui fut portée la montre de certain poivre pris au royaume de Benim, au-dessus de l'Éthiopie, et qui premièrement fit habiter l'île Saint-Thomas, par avant inhabitée, solitaire et pleine de bois, où il envoya un grand nombre de Juifs pour là demeurer et y cultiver les sucres. Ce noble prince étant de très-haut et sublime esprit, et n'ayant autre pensement plus grand sinon à chercher et trouver le moyen comme il pourroit faire flotter ses caravelles et navires de guerre en l'Inde orientale, délibéra de mander et envoyer par terre ses messages pour découvrir les pays maritimes de l'Éthiopie, Arabie et Inde de la grandeur immense, et opulente richesse, desquelles il étoit déjà bien informé tant par diverses personnes qui là avoient été, que par plusieurs livres des anciens, et mêmement par celui du magnifique

*Benim, royaume.

Ile Saint-Thomas.

Colonie juive.

Marc Paul, cosmographe. messire Marc Paul, gentilhomme vénitien, qui lui fut apporté en Lisbonne par le très-illustre

Dom Pierre, infant de Portugal. dom Pierre, alors qu'il fut en la cité de Venise, et disent les histoires portugaises qu'il lui fut donné pour un très-singulier présent.

Et que depuis que cedit livre fut traduit en leur langue, en advint si grande cause d'admiration, que tous les sérénissimes rois de Portugal s'enflammèrent en ardent désir de vouloir faire découvrir les parties de l'Inde orientale, et même sur tous y fut affectionné

Dom Jean, roi de Portugal, curieux de chercher pays. le roi dom Jean. Qui pour telle délibération mettre en effet, trouva deux hommes portugais qui savoient parler et entendoient la langue arabe, et donna charge à l'un d'eux d'aller en ambassadeur à ce grand prince des noirs appelé en titre Prête-Jean, et à l'autre de découvrir premièrement les côtes marines

Ormus, noble île. de l'Éthiopie, et puis d'aller voir l'île d'Ormus, et les royaumes et cités de la côte de l'Inde, où provient le poivre et le gingembre.

Alphonse de Paiva. Alphonse de Paiva, qui étoit l'un des deux, étant parvenu à la cour de Prête-Jean, incontinent mourut. Et en son lieu y alla un

Pierre de Covillan. autre nommé Pierre de Covillan, lequel auparavant étoit allé découvrir la terre de Calicut et de toutes ces parties marines; puis de là étoit passé sur l'Éthiopie, et enfin arrivé à

Césale ayant toujours donné avis et mandé avertissement au susdit roi dom Jean de tout ce qu'il avoit vu et découvert, comme plus amplement, et particulièrement se peut lire au voyage qu'en a écrit le préallégué dom Francisque Alvarez. Et pour cette cause je n'en veux dire autre chose.

Rétenue d'étrangers aux terres du Prête-Jean.

Etant donc icelui Pierre de Covillan en ladite cour de Prête-Jean, et depuis plusieurs ans passés, (dont la cause étoit que jamais il ne put obtenir de licence de se départir), mourut ledit roi de Portugal dom Jean second, et lui succéda le roi don Emmanuel, qui fit flotter ses caravelles et ses armées de mer à l'entour de toute l'Éthiopie, et se joignirent à l'Inde, où par la vertu, prouesse et vaillance de ses bons capitaines, hommes très-excellents au fait de la guerre, et très-experts en l'art militaire, obtint plusieurs victoires ès parties de la mer Rouge, des golfes de Perse et de l'Inde; tellement que plusieurs îles et cités se rendirent à son obéissance, et furent mandés plusieurs et divers ambassadeurs à la cour du grand roi Prête-Jean, qui, en ce temps, étoit encore jeune adolescent à l'âge de dix-sept ans, nommé David. Dont advient que la renommée de ces glorieuses victoires fut de telle et tant grande

Conquêtes portugaises aux lointaines régions.

David, jeune roi Prête-Jean.

Hélène, mère du Prête-Jean.

efficace, qu'elle émut la reine Hélène, mère du jeune roi David Prête-Jean (laquelle gouvernoit lui et tout le royaume), en sorte qu'elle délibéra à toute fin d'envoyer un sien ambassadeur en Portugal. S'y trouva un

Mathieu, Arménien.

chrétien d'Arménie, nommé Mathieu, homme pratique et de grands faits, et qui savoit parler, et entendoit diverses langues et afin de lui donner plus grand crédit, elle voulut

Expedition d'ambassade Éthiopienne.

qu'avec lui allât un jeune noir abyssin éthiopien; donc, ces deux embarqués en un port de la mer Rouge firent voile, et allèrent en Inde, en la cité de Goa, en laquelle étoit le seigneur Alphonse de Albuquerque, vice-roi, qui les reçut en gracieux accueil, et les ayant fait monter sur ses navires, les manda à Lisbonne, où parvenus à la présence du roi Emmanuel de Portugal, exposèrant la charge et la commission de leur ambassade, et furent interprétées les lettres que mandoit la reine Hélène, dont telle étoit la teneur.

LETTRE

DE

LA REINE HÉLÈNE

MÈRE DU ROI DAVID PRÊTE-JEAN,

EMPEREUR DES NOIRS,

A EMMANUEL, ROI DE PORTUGAL,

EN L'AN 1509.

Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui est un seul en trois personnes, le salut, la grâce et la bénédiction de notre seigneur et rédempteur Jésus-Christ, fils de Marie, vierge, né en la case de Béthléem, soit sur notre très-cher et très-aimé frère le très-chrétien roi Emmanuel, roi de Portugal, dominateur de la mer, et vainqueur des cruels et incrédules Maures. Invocation.

Notre seigneur Dieu te donne toute bonne fortune, et te donne victoire de tous ennemis, et que par les dévotes prières des annoncia- Salutation et bénédiction.

teurs du rédempteur notre seigneur Jésus-Christ, c'est à savoir : les quatre évangélistes, saint Jean, saint Luc, saint Marc et saint Mathieu, tous tes royaumes et pays de toutes parts et de tous côtés, soient étendus et prolongés, et par leurs saintes oraisons conservés.

Narration. Nous te faisons savoir, notre très-cher et très-bien aimé frère, que de la part de ton grand capitaine Tristan de Cugna, sont vers nous venus deux messagers, l'un nommé Jean, qui se dit être prêtre, et l'autre semblablement Jean, surnommé Gomez, nous demandant vivres et gens de guerre. Pour laquelle cause je ne me suis épargné de vous envoyer icelui notre ambassadeur nommé Mathieu, frère en notre service, avec congé et licence du patriarche Marc, qui nous donne la bénédiction quand nous envoyons aucun prêtre en Jérusalem, à cause que celui-ci est notre père spirituel, de nous et de tous nos pays, colonne de la foi de Jésus-Christ et de la très-sainte Trinité.

Icelui notre ambassadeur Mathieu, par notre ordonnance et commandement, a fait entendre à celui-ci, votre grand capitaine (qui, pour la foi de notre seigneur Jésus-Christ combat en Inde), comme nous sommes

prompts et appareillés à lui envoyer vivres et gens de guerre autant que besoin lui sera. A cause que nous avons entendu que le soudan prince du Caire assemble et met sur pied une grande armée pour venir se ruer contre vos exercices. Et ce non pour autre cause, sinon pour se venger des dommages qui lui ont été faits (comme bien nous le savons) par les capitaines des gens de guerre que vous avez en Inde. Lesquels bons capitaines vôtres, le seigneur Dieu par sa sainte bonté, daigne et veuille faire prospérer toujours de plus en plus et de mieux en mieux, afin que finalement, tous ceux qui ne croient en lui soient du tout en tout mis sous le joug. Et pour ce, contre les assauts de tels infidèles ennemis, nous sommes pressés d'envoyer bon nombre de gens d'armes qui feront station aux détroits de la mer où est le passage de la Mecque, c'est à savoir à l'île de Bebelmandel, ou bien (si plus commode vous semble) marcheront au port de de Zidem, ou au Tor, afin que finalement et totalement, soit mise en ruine et exterminée de dessus la face de la terre, cette vermine de Maures infidèles, et que les dévots présents, et dons sacrés qui sont envoyés et portés au saint Sépulcre ne soient par les chiens dévorés.

Le Turc ou soudan des Mamelucks.

Zèle de la foi chrétienne.

Promesse.

Accomplissement des prophéties.

Or, à présent est advenu le temps promis, auquel (comme ils disent) notre seigneur Jésus-Christ et sa sainte mère et vierge Marie, ont prédit qu'aux derniers temps, au pays de Francquie, viendroit à naître un roi qui, en peu de temps, détruiroit et ôteroit de dessus la terre la nation des Barbares et Maures. Et maintenant, à la vérité, nous voyons que c'est le temps présent, auquel Jésus-Christ promit à sa benoîte mère cela devoir advenir.

Créance.

Toutes les paroles que de par nous vous portera Mathieu, notre ambassadeur, estimez-les dites comme de notre propre personne, et y ajoutez foi comme à nous-mêmes. Car il est un des principaux personnages de notre cour, et pour ce l'avons élu pour vous le mander. De cette créance nous eussions bien baillé la charge à vos messagers, que devers nous vous avez transmis; mais nous avons fait doute que nos affaires ne vous fussent par eux assez bien exposées entièrement selon notre vouloir.

Présent de grande dignité, sans valeur de richesse.

Par icelui notre ambassadeur Mathieu, nous vous envoyons une croix, laquelle sans aucun doute est faite d'une pièce du bois auquel notre sauveur Jésus-Christ fut crucifié en Jérulem, dont cette pièce de bois a été apportée; et d'icelle avons fait tailler deux croix, des-

quelles l'une est restée en nos mains, et l'autre pour vous la présenter, avons baillé à notre ambassadeur, attachée à un annelet d'argent.

En outre, s'il vous venoit à plaisir de donner et joindre par mariage légitime vos filles à nos fils, ou bien vos fils à nos filles, ce seroit chose très-agréable à nous, et à tous deux très-utile, et heureux commencement d'alliance fraternelle, par quoi, à la vérité, nous désirons très-affectueusement nous joindre à vous par affinité nuptiale, ou à présent, ou à l'avenir. Requête d'alliance de noces aux princes.

Au reste, le salut et la grâce de notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ, et de notre très-sainte vierge Marie soit étendue sur vous, sur vos enfants, fils et filles, et sur toute votre maison. Bénédiction.

Outre les choses susdites nous vous faisons savoir et vous avisons, que si nous prenons délibération de conjoindre et unir nos forces et puissance d'armes ensemble, pour faire la guerre aux ennemis infidèles, nous aurons (moyennant l'aide de Dieu) forces battantes et suffisantes pour promptement détruire et anéantir tous les ennemis de notre sainte foi. Mais nos royaumes et pays sont situés tant avant en terre-ferme, et tant étrangers de la marine, que par nul côté ne pouvons mettre Déclaration de bon vouloir et grand pouvoir.

armée sur mer, sur laquelle nous n'avons aucune puissance : pour cette cause nous seroit nécessaire la conjonction et alliance de vous, qui êtes donc (louange et grâce en soit à Dieu) très-puissant sur tout autre en fait de guerre maritime. Le seigneur Jésus-Christ soit en votre aide comme toujours il a été, car, à la vérité, les grandes choses par vous faites en Inde, sont certainement plutôt miraculeuses qu'humaines. Et si vous voulez armer mille navires de guerre, nous vous donnerons à force vivres, et vous fournirons toutes choses nécessaires à telle armée en très-grande abondance.

Roi de Portugal puissant sur mer

Recommandation des gestes des Portugais aux Indes.

Conclusion en offre très-grande.

La teneur et interprétation de cette lettre ouïe et entendue par le roi dom Emmanuel, et assistance des seigneurs de son conseil, ils demeurèrent quelque temps en suspens, parce que les choses proférées au récit et exposition de ladite lettre leur sembloient être trop grandes, et pour autant avoient quelque suspicion qu'elles ne fussent bien vraies ; et encore faisoient-ils doute que cet ambassadeur ne fût point venu par mandement de la reine, de laquelle doutance incontinent fut remplie toute la cour. Nonobstant depuis, le roi Emmanuel, désirant de retenir et accroî-

Ambassade suspecte.

Entretien d'alliance nécessaire aux princes.

tre le plus que possible lui seroit l'amnistie de cette reine, pour se pouvoir servir des forces, puissances, faveurs et commodités d'un tel et tant puissant royaume, pour la réputation et entretiens des affaires siennes en l'Inde et en la mer Rouge, il élut un sien ambassadeur nommé Odoard Galvan, lequel ensemble avec l'ambassadeur Mathieu il expédia, et avec grands et riches présens le manda avec une sienne armée en Inde, sous le capitaine Loupes Souares. Arrivé que fut ledit capitaine à Cochin, et donné ordre à se fournir de victuailles, il délibéra de prendre volte vers la mer Rouge pour mettre en terre Mathieu et Odoard Galvan, ambassadeurs d'Éthiopie et de Portugal. Par ce même temps, André Corsal se trouva d'aventure à Cochin, et monta en mer avec ladite armée; lequel Corsal a écrit tout ce qui est contenu en la seconde lettre, où il se lit que l'armée ne put jamais faire scale ni prendre terre au port d'Erroë en Éthiopie, au-dessus de la mer Rouge; mais qu'ils retournèrent à l'île de Cameran, où mourut Odoard Galvan, ambassadeur du roi Emmanuel de Portugal, et ainsi pour cette année fut entreposée l'expédition de l'ambassadeur Mathieu. Et plus n'en écrit le susdit André Corsal. En ces deux lettres

Odoard Galvan.

Ambassadeur de Portugal.

Loupes Soua-res, capitaine d'armée de mer.

André Corsal.

Mort d'Odoard en l'île de Cameran.

Excuse.

de lui extraites, si aucunes fautes sont trouvées, rejetez-en la cause sur le mauvais et corrompu exemplaire que nous en avons pu recouvrer.

PREMIÈRE LETTRE

D'ANDRE CORSAL,

FLORENTIN,

A TRES-ILLUSTRE SEIGNEUR

JULIEN DE MÉDICIS,

ICELLE EN COCHIN, VILLE DES INDES, LE SIXIÈME JOUR DE JANVIER EN L'AN 1515, TOUCHANT SES VOYAGES FAITS AUXDITES PARTIES.

CONFRONTÉE AVEC LE PTOLOMÉE,

ET TRADUITE DU TOSCAN EN FRANÇOIS

PAR LE SEIGNEUR GABRIEL SIMÉON.

ΕΥΔΟΚΙΑΣ.

MONSEIGNEUR, ne voulant faillir à la promesse que je vous fis en prenant congé de vous, j'ai bien voulu vous envoyer ce petit discours touchant le voyage que j'ai fait aux Indes, lequel si ne sera si long comme vous voudriez, je m'assure toutefois que vous prendrez en gré la bonne volonté que j'ai toujours eue de vous faire service.

Premier voyage aux Indes, et la nature du pôle antarctique.

Monseigneur, vous devez entendre qu'après que nous partîmes de Lisbonne, nous eûmes toujours le vent propice, et passant la ligne équinoxiale, nous arrivâmes en la latitude de trente-sept degrés en l'autre hémisphère, à travers du cap de Bonne-Espérance, qui est un climat froid et fort sujet aux vents, et même qu'en ce temps-là le soleil se trouvoit parmi les signes septentrionaux, où nous trouvâmes que la nuit étoit aussi de quatorze heures. Nous vîmes audit lieu pareillement un merveilleux ordre d'étoiles, lesquelles à l'opposé de notre nord, sans nombre se voyoient virer çà et là; et après avoir bien cherché le pôle antarctique par la hauteur des degrés, prîmes le jour par le soleil, et mesurâmes la nuit avec l'astrolabe, où nous vîmes deux petites nuées de moyenne grandeur, qui se voyoient alentour du pôle, tantôt bas, tantôt haut, avec une étoile au milieu, qui pareillement se voit loin du pôle de onze degrés, et au-dessous d'elle se montroit une croix merveilleuse au milieu de cinq étoiles qui l'environnoient (comme le chariot fait notre pôle) avec d'autres étoiles toutes virantes autour du pôle, et loin d'elles environ de trente degrés, faisant leurs cours par l'espace de vingt-quatre heures, avec une si

grande beauté et clarté, qu'il n'y a signe céleste qui se puisse comparer à celui-ci.

Second voyage aux Indes, et la propriété des lieux.

Nous prîmes après notre chemin vers septentrion, ayant déjà commencé à voir le cap de Bonne-Espérance, et arrivâmes à Mozambique, qui est une île fort stérile et non trop grande, mais joignante à la terre-ferme, et ayant quinze degrés de latitude. En celle-ci habitent des mahométans, combien qu'elle soit sous l'obéissance du roi de Portugal : ni autrement est profitable sinon que le port est assez bien assis et accommodé au voyage d'Inde. La terre-ferme est habitée par des hommes brutaux, et semblablement toute la côte jusqu'à la mer Rouge; et au cap de Bonne-Espérance ont un même langage, et du cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Vert parlent différemment des Mozambiques. Toute cette côte, depuis le cap Vert jusqu'à la mer Rouge, est copieuse d'or, que l'on porte à vendre à la mine de Céfala, qui est une terre sujette au roi de Portugal, prochaine à Mozambique, là où l'on trouve quelque peu d'ambracan et quantité d'ivoire.

Etant à Mozambique, nous trouvâmes deux petits navires Portugais qui venoient de l'île de Saint-Laurent, tout contre Mozambique, laquelle île est des plus grandes que l'on ait

Ile de Saint-Laurent.

découvert de notre temps, et remplie de toutes sortes d'animaux sauvages, de riz, et autres semences, desquelles vivent les habitants d'icelle; elle est aussi copieuse d'argent, d'ambracan, de gingembre, de melegiette et clous de girofle; mais non pas si bons que ceux des Indes. Il y a grande quantité de miel, de safran et de sucre, mais ils n'en usent point, et n'est pas si bon que celui des Indes; citrons, cèdres, oranges; plusieurs rivières et eaux douces, avec tout plein de beaux ports de mer. Les hommes sont fort sauvages, parlant autrement que ceux de Mozambique, mais ils ne sont pas si noirs, combien qu'ils aient les cheveux frisés. Les ports de mer sont tenus par les Maures, lesquels avec draps de coton et autre marchandise viennent acheter les autres de cette île, comme le demeurant en la côte de Mozambique. L'on dit encore que près d'ici il y a une île appelée Octacamban, que les Portugais n'ont encore découverte, là où il y a grande quantité d'argent, ce qui est vraisemblable, attendu que l'on en voit beaucoup manier à Mozambique, duquel lieu après que nous fûmes partis sans nous éloigner du vent nord et grec, et ayant toujours le vent en poupe (car il y a ici six mois vent de ponant et de libecio, et les autres six

Octacamban ilo.

mois grec et levant, qui servent à revenir des Indes, comme à y aller les deux autres.)

Troisième voyage aux Indes, et la propriété des lieux.

Nous arrivâmes à Goa en vingt-cinq jours, lequel chemin peut être environ de mille cinq cents lieues. Ici passâmes la deuxième fois la ligne équinoxiale, ayant le soleil par zénith, sans aucune ombre, et étant déjà retourné en notre hémisphère, trouvâmes six degrés de latitude, que d'en voir davantage n'est possible, à cause d'aucunes nuées prochaines à l'horizon qui en empêchent la vue. En ce lieu des Indes, environ cent cinquante lieues, l'eau de la mer est blanche comme lait, ce que peut advenir à cause de son fond, là où le sable est blanc; mais là où il est plus profond il se montre de diverses couleurs, comme celui-ci est, tantôt blanc, tantôt noir. Depuis trouvâmes aussi grande quantité de serpents qui nous donnèrent à connoître que nous étions en la côte des Indes, lesquels serpents sont apportés en hiver par la pluie de terre jusques dans les rivières. Cette île de Goa a de circuit environ sept lieues et demie, et d'élévation seize degrés, se joignant avec la terre-ferme appelée *Paleacate*, dont sort une rivière qui va se rendre à la mer, comprenant ladite île, au milieu de laquelle sont maîtres les Portugais depuis cinq ans en çà, que

Mer de couleur de lait.

Ile de Goa.

par le seigneur Alphonse d'Albuquerque elle fut prise par force, et grand nombre de Maures tués et les autres chassés en terre-ferme; et après il y fit faire une fort belle ville de la grandeur d'une demi-lieue, environnée de bonnes murailles et fossés, remplie de maisons, avec les rues ordonnées comme les nôtres, et une forteresse, laquelle me semble la meilleure place que les Portugais aient dans les Indes. Cette terre est habitée de gentils, qui, étant mieux traités des Portugais que des Maures, sont amis des chrétiens et ont beaucoup d'orfèvres, les meilleurs des Indes. Le seigneur du lieu étoit auparavant un nommé Idelcan del Sabaio, roi mahométan et de nation turque, homme hardi et seigneur aussi de la terre-ferme où est Paleacate, avec lequel s'en allèrent plusieurs autres capitaines de Turquie. Mais les hommes naturels de ce royaume sont gentils, de belle apparence et de couleur tannée; leurs habillements sont tous faits à la turque et même ceux des marchands, mais les autres à l'apostolique. Ils ont une espèce de prêtres appelés *Bramines*, et autres qu'ils nomment *Nayci*, étant couvertes leurs parties honteuses d'un drap de coton, et le reste du corps est tout nu. Ils sont gens de guerre, portant lances, arcs, épées et targues, et pour

Forteresse des Portugais aux Indes.

Bramines, prêtres.

combattre sont estimés les meilleurs des Indes. Ils ont la terre fort fertile et pleine de fruits comme les nôtres, mais de la sorte qu'ils sont aux Indes.

Les animaux, autant privés que sauvages, y sont en grande abondance, et dans terre-ferme, tigres et serpents d'incroyable grandeur. L'on voit aussi parmi les rivières plusieurs crocodiles ayant vingt pieds de longueur, qui bien souvent sortent de l'eau et se nourrissent des bêtes qu'ils rencontrent au long des rivières. L'île est assez grande, et tous les jours va en augmentant, par la grande quantité des chevaux qui viennent d'Ormus et de la mer de Perse, lesquels ils vendent à ceux de Paleacate et au roi de Narsinga, lesquels tous abordent en ladite île, parce que s'ils alloient ailleurs descendre, les Portugais qui sont seigneurs de la mer en seroient marris, et prendroient leurs biens et navires. Mais par aventure, monseigneur, vous serez ébahi d'entendre que l'on vende un cheval ordinairement à la mode de notre pays quatre cents, cinq cents et jusqu'à sept cents ducats, et bien souvent en passant l'ordinaire, neuf cents, mille et deux mille. Et tout cela vient que le péage est grand, car pour l'entrée d'un cheval en l'île ils paient quarante ducats de

Prix des chevaux des Indes.

gabelle, tellement que celui-ci en le dace a valu trente mille ducats, ce qui a été cause que l'année passée le capitaine majeur passa en l'île d'Ormus avec vingt-cinq voiles et trois mille hommes de guerre, laquelle île est située en la mer de Perse, et l'ayant prise d'abord, tua le gouverneur d'icelle, parce qu'il avoit voulu trahir le roi d'Ormus, et ordonné de tuer le susdit capitaine, lequel après y fit une forteresse, là où il faut que tous marchands abordent, soient Persans, Arabes ou Arméniens, et ne peuvent mener chevaux des Indes, ni apporter épiceries, s'ils ne passent à Ormus, payant le dace au roi de Portugal, laquelle chose vient toute en augmentation du revenu de Goa, en laquelle, monseigneur, j'ai vu tout plein de vieux édifices des gentils, et connu que les Portugais, pour y bâtir la ville de Goa, ont détruit un temple fort ancien, appelé pagode, en une petite île qu'on nomme Dinary, bien près d'ici, lequel temple devoit être magnifique et environné de belles statues anciennes faites d'une fort belle pierre noire, à ce que j'en ai pu connoître par icelles qui sont ruinées et tombées par terre dont je ne faudrai de faire toute diligence d'en recouvrer quelqu'une, et je vous l'enverrai, sachant comme vous êtes

Temple antique aux Indes.

curieux et amateur des choses antiques.

Le quatrième voyage aux Indes, et la propriété des lieux.

En partant donc de Goa, nous allâmes toujours au long de la côte vers midi, et arrivâmes en une ville nommée Batticala, où l'on prend le tribut que l'on paie au roi pour aller sûrement par la mer qui lui rend obéissance. De ce lieu est seigneur le roi de Narsinga de loi gentille, et en deux lieux, l'un appelé Onor et l'autre Braxabor, et s'y trouve grand nombre de gingembre, myrobolans, sucre et riz, lesquelles marchandises sont chargées par la mer Rouge, par Aden et par Ormus, et à ladite terre treize degrés de latitude, ayant du côté du ponant la mer, du côté du levant la terre, et la côte devers midi et septentrion. Ils ont quasi un même langage comme ceux de Goa, et au-dessus de Batticala l'on voit deux montagnes desquelles sortent deux ruisseaux qui vont tomber vers la mer, et par là où ils passent tout au long de la montagne ils font deux chemins fort blancs et beaux à merveille. L'on appelle Conconi et Decam, en ce lieu tous ceux qui sont natifs du pays; et en Balagat et Commari, près de Batticala commence le pays de Malabar, où s'engendre le poivre, et ceux qui y demeurent ont un langage divers à ceux de Commari et de Goa, lequel pays est limitrophe vers midi à Commari,

que Ptolomée a nommé Pelura, et devers le septentrion aux marais faits par le Gange, appelés Curmuma, et anciennement Messoli. Ledit lieu de Commari a huit degrés de latitude; mais de Curmuma, je n'en sais rien encore.

Cinquième voyage aux Indes, et la propriété des lieux.

En partant donc de Batticala nous allâmes à Canonor où les Portugais ont fait un fort château et bien garni de toutes sortes d'armes; et de là le roi vint visiter le nouveau capitaine majeur avec deux mille hommes naeri ou plus, armés selon la coutume de Goa, portant audit capitaine une chaîne d'or remplie de rubis et de perles que l'on estimoit environ mille écus. Ce pays de Canonor a douze degrés et demi de latitude, duquel lieu nous allâmes à Calicut, terre principale et chef de tout le royaume de Malabar. Le roi en ce lieu s'appelle Can Murin, qui vaut autant à dire comme empereur, et pour le vrai ayant égard aux merveilleux édifices publics, temples et palais royaux, et les maisons particulières de pierre (non de paille comme aux autres lieux), l'on peut connoître qu'il a été le membre principal de toutes les Indes, où abordent tous les marchands de la mer Océane, pour charger épiceries et autres marchandises; mais depuis que les Portugais sont venus aux Indes, ils ont toujours chargé en

Description de Calicut.

Cochin et Canonor, parce que au commencement ils furent chassés et tués en Calicut, là où en Cochin ils furent bien reçus par le roi, lequel ils ont fait depuis le premier roi des Indes. Ce roi de Calicut jusqu'à deux ans passés a fait la guerre aux Portugais à la requête des mahométans, lesquels comme le roi vit aller en ruine, appointa avec le capitaine majeur, et lui permit de pouvoir bâtir quelques forteresses en ses terres, lesquelles sont aujourd'hui avec les Portugais. Ce même roi alla aussi visiter le capitaine avec plus de quatre mille naeri ou gentilshommes armés de lances et targues, et lui donna une chaîne d'or semblable à l'autre, mais de plus grande valeur. Le pays de Malabar est fort tempéré, sans froid ou chaud, hors deux heures de jour, étant le demeurant refroidi par le vent de la nuit et du midi, en manière qu'il n'y eut jamais peste ; comme par le Nairo, qui a mené l'éléphant par-delà, aura assez suffisamment entendu votre seigneurie.

Confins et limites des Indes.

Les Indes commencent depuis le détroit de la mer Rouge, et vont jusqu'aux extrêmes régions Sinares. En icelles habitent et dominent les Maures, les gentils et les Portugais, qui sont aujourd'hui seigneurs de la mer Océane, commençant de Lisbonne et de la mer

particulière des Indes, *du Sino magno et Gangetico*, *du Sino Persico*, et du détroit de la mer Rouge et mer Atlantique, lesquels lieux vont toujours augmentant moyennant leur travail et peine, car ils sont tous unis ensemble, affectionnés à leur roi, hardis en toutes affaires, et sans craindre de pouvoir rien perdre, tellement qu'étant fort redoutés en ce pays, il est quasi impossible qu'on leur fasse dommage, même que sans leur congé l'on n'oseroit voyager par la mer, ayant toujours l'armée prête et forte, qui court partout tant deçà que delà, et quant et quant ayant puissance sur tous ports et forteresses, que le seigneur Alphonse d'Alburquerque, capitaine passé et homme excellent a fait faire. Mais quant à la ville d'Ormus, elle a vingt-sept degrés de latitude, environnée devers midi et ponant de l'Arabie heureuse où est le détroit de Baharem et où l'on pêche les perles, étant divisé de ce côté-là du pays de Perse prochain à Ormus, du côté du septentrion par le fleuve nommé Tigris, mais de Tauris avec le pays de Perse et d'autres régions jusqu'à la mer, est seigneur et maître
Siech Ismael. Siech Ismael, que nous appelons Sophi, lequel dans terre-ferme a son pays limitrophe à celui du roi Sammacante, région à mon avis

des Parthes, et en ces terres de Perses l'on trouve le lapis lazuli et les turquoises. Devers le soleil levant il y a la province de Carmanie déserte, qu'on dit maintenant Rasigut, pleine de larrons et de corsaires. Et entre Goa et Rasigut, ou Carmanie, il y a une autre terre appelée Cambaia par où le fleuve Indo entre dans la mer, laquelle est habitée des gentils appelés Guzarates, qui sont quasi tous marchands, et s'habillent une partie à l'apostolique et l'autre à la mode de Turquie, sans manger chose qui fasse sang, et ne consentent point que l'on fasse mal à personne. Mais leurs viandes sont de lait et de riz, et autres choses qui n'ont point ni d'esprit ni d'âme, à l'occasion de quoi ils ont été pris et subjugués des Maures, sur lesquels domine un roi mahométan, qui a une pierre de telle vertu, qu'en la mettant en l'eau ou la tenant en la bouche, elle ôte la force à tout poison.

Lapis lazuli, turquoises.

Guzarates.

Davantage l'on trouve en ce pays force indaco, storax liquide, cornalines et calcédoines, desquelles l'on fait de belles poignées de dagues, car les hommes (qui sont olivâtres) ont fort bon esprit en semblable exercice. La région de Cambaie a la mer devers midi, Razigut devers ponant, Paleacate à soleil le-

Cambaie, région.

vant, et vers septentrion le roi de Sammarcant. Et le royaume de Paleacate a du côté de terre-ferme le roi de Narsinga, premier et le plus riche de tous les autres seigneurs des Indes. Il y a aussi trois autres forteresses au pays de Malabar, à savoir : Canonor, Calicut et Cochin, où les Portugais maintenant chargent les poivres et gingembres pour envoyer en Portugal, ne voulant qu'ils soient chargés pour ailleurs, et même pour Aden et par la Mecca, afin qu'ils ne passent en Alexandrie, envoyant tous les ans pour ce fait une armée au détroit de la mer Rouge, afin qu'il n'y passe point d'autres navires, de manière que l'on sera contraint de s'aller fournir d'épiceries de Venise à Lisbonne.

Les seigneurs de Malabar sont tous gentils, et la plus grande partie des habitants Maures, aucuns des autres juifs, et d'autres chrétiens de Saint-Thomas, comme témoignent aucunes églises fort belles, l'une desquelles est prochaine à cinq lieues de Cochin, et à neuf lieues d'un lieu nommé Elongallor, et l'autre est assise en Colon, et sont servies par certains Arméniens qui viennent des Indes. Une autre de ces églises est en Coromandel plus grande de toutes, où l'année passée fut Pierre d'André Strozzi, qui m'a dit que là est

enterré saint Thomas en un vieux sépulcre de pierre, auprès duquel il y en a un autre d'un chrétien d'Ethiopie sujet de Prête-Jean, lequel alloit en sa compagnie, disant encore avoir vu certaines lettres gravées en la même église, qu'il ne sut onc entendre, et la forme d'un pied chaué en une pierre de merveilleuse grandeur, faite par saint Thomas. Auprès de Coromandel il y a une autre ville appelée Paleacate, et autrement Salaceni, là où l'on trouve grande quantité de pierres précieuses de toutes sortes, qui viennent partie de Pégu, où s'engendrent les rubis, et partie d'une île qui est contre au cap de Commari appelée Zeilan, la hauteur de laquelle devers midi est de six degrés, et devers septentrion huit : auquel lieu s'engendrent encore en plus grande quantité de pierres précieuses, plus qu'en tout le demeurant des Indes, comme saphirs excellents, rubis, balaches, topases, jacinthes, chrisolites et grenats, que les Maures estiment beaucoup. Aucuns disent que le roi de ce lieu a deux rubis si beaux qu'ils ressemblent à une flamme de feu, combien que je pense que ce soient plutôt escarboucles. Il y croît aussi la canelle et grand nombre d'éléphants, qui sont vendus à divers marchands des Indes, tandis qu'ils sont jeunes, afin de

Sépulcre de Saint-Thomas.

les apprivoiser plus facilement, les achetant à mesure d'une palme. Ptolomée toutefois ne fait aucune mention de cette île, ni de douze îles qui sont à côté Mozambique, allant toujours vers Malaca sous l'équinoxial, par quoi l'on a connu par la navigation des Portugais, qu'il a grandement failli en ses longitudes, commençant depuis les régions Sinarès, jusqu'aux îles, qu'il appelle de bonne fortune : faillant aussi à la situation de Taprobane, comme votre seigneurie aura vu par la carte marine que l'ambassadeur du roi don Michel de Selva a porté à Rome. Plusieurs diamants aussi et ambracan s'engendrent au pays de Paleacate, mais non pas si bons comme ceux de Narsinga, car ceux-ci sont jaunes, nonobstant que les Maures les prisent plus que les autres, auquel lieu ledit Pierre Stozzi en acheta un vingt-trois karats, qu'il porta à Lisbonne. Mais des émeraudes je ne sais où elles s'engendrent, toutefois si sont-elles autant prisées en ce pays, comme au nôtre.

Portunate insule.

Le dernier château des Portugais aux Indes est Malaca, terre autant ou plus grande qu'il s'en trouve au monde, là où vont les navires de Bengala, partant de la mer qui est près du Gange. En ce lieu de Bengala entre le

Terre de Malaca.

fleuve du Gange qui a vingt-trois degrés sous le tropique du Cancer, viennent encore ceux du pays de Pégu, lequel confine par la côte avec le royaume de Bengala et de Liqui; et au Pégu l'on trouve plusieurs rubis; Benzui et Lacha, tenant de la partie de la côte Malaca, et par terre-ferme, Disurich, qui est seigneur en terre-ferme jusqu'à la Cina.

La dernière terre devers midi est Malaca, située au-dessus de la ligne équinoxiale deux degrés, appelée Aurea Chersonesus; et Bengala et Pégu, sont dominées par les Maures, et Malaca par les Portugais, lesquels Maures ont toujours guerre avec les gentils de terre-ferme : car combien que l'on aille depuis Malaca à l'île de Sumatra, qu'ils disent être Taprobane, toutefois elle n'est pas encore toute découverte, à cause de sa grandeur. Là s'engendre grande quantité de poivre que l'on porte à la Cina, pays froid situé au-dedans de Sino Magno, et là où vient encore le poivre long, le benjoin et l'or, que les habitants portent en Sumatra par Malaca, lequel lieu devers midi regarde cette île située sous la ligne équinoxiale, et du côté de levant se trouvent les îles appelées Moluques, où s'engendrent les clous de girofle, les noix muscades et macis, et en d'autres le bois de l'a- Iles Moluques.

loès et le sandal. Et prenant le chemin devers orient, l'on trouve les hommes bien petits, étant aucuns d'opinions que cette terre s'aille joindre du côté du levant, et de midi avec la côte du Brésil, laquelle est si grande qu'on ne l'a pas encore toute découverte; mais disent aucuns que devers ponant, cette terre se va joindre aux îles appelées les Antilles du roi de Castille, et avec la terre-ferme dudit roi. L'on va encore devers septentrion, passant par le Sino Magno audit pays de Malaca quérir les épiceries : lequel voyage ont accoutumé de faire les marchands de la Cina, portant avec eux musc, rhubarbe, perles, étain, porcelaines, soies et draps ouvrés de toutes sortes, damas, satin, draps d'or, et autres choses de grand prix, parce que là les hommes sont fort ingénieux; mais ont le visage laid, et les yeux petits, étant habillés et chaussés comme nous sommes, et combien qu'ils disent être chrétiens, toutefois je crois qu'ils sont gentils. L'année passée nos Portugais allèrent à la Cina, toutefois les autres ne les laissèrent descendre en terre, disant que leur coutume est telle, que nul étranger n'entre en leurs maisons ; mais nonobstant les nôtres firent bien leur profit, vendant leur marchandise, et disent qu'il y a autant de profit à

Iles Antilles.

porter les épiceries à la Cina, comme de Portugal, étant là le pays froid et les épiceries requises, en sorte que depuis Malaca jusqu'à la Cina, allant vers septentrion, il n'y sauroit avoir que cinq cents lieues. Le roi de ce pays ne se laisse jamais voir ni parler, sinon à un homme seul, et si aucun demande quelque chose, l'un le dit à l'autre, et l'autre à l'autre, jusqu'au cinquantième, qui est celui qui parle au roi. Quant aux forteresses de ce pays, le capitaine Alfonse susdit les a toutes bâties à la mode des nôtres, lequel nous trouvâmes aux Indes et en Ormus, avec tout plein d'ambassadeurs des régions circonvoisines, entre lesquels celui du Sophi lui donna de beaux chevaux, grand nombre de turquoises, et un cimeterre fort riche, avec un fourreau d'or couvert de perles et de pierres précieuses, montrant que son maître désiroit grandement l'amitié du roi de Portugal, et de tous les chrétiens. Plusieurs de nos gens passèrent en Perse, et furent en sa cour honorablement reçus, et emportèrent de beaux présents, après qu'ils eurent, avant qu'être arrivés, cheminé trois mois par terre, cependant que dom Garzia de la Gorgnia, neveu du capitaine majeur, faisoit son compte de passer le détroit de la mer Rouge, pour combattre

Façon d'avoir audience du roi des Indes.

l'armée du sultan, et faire une forteresse ou en Dalacia, ou en Suachen, qui est une île sous le dix-huitième degré, où s'embarquent
Suachen. les religieux qui passent d'Ethiopie en Jérusalem. Mais après que ledit capitaine eut laissé Ormus, et qu'il s'en retournoit par les Indes avec seize voiles, il reçut lettres de Melchias de Diupatam, terre de Cambaia, par lesquelles on lui mandoit qu'il s'en retournât en Portugal, parce qu'il y avoit un autre capitaine majeur en sa place, et autres capitaines des châteaux, par lesquelles nouvelles il connut que son service n'avoit été agréable au roi de de Portugal, puisqu'il avoit renvoyé aux Indes aucuns prisonniers, que ledit capitaine lui avoit envoyé, et prit de ce fait si grand déplaisir, qu'il retomba malade, et mourut en sortant de la barque pour entrer en Goa, après avoir travaillé dix ans aux Indes et achevé de belles entreprises. Il y a maintenant ici quatre mille Portugais, desquels dans un mois partiront mille pour aller à Ormus, et de là la mer Rouge, pour empêcher et garder que les autres navires ne passent à la Mecca, et nous de cette année n'achèveront jà notre voyage, attendant que le capitaine majeur, l'année qui vient, passera avec toute l'armée pour rencontrer le sultan, et faire une

forteresse en la mer Rouge, mettant en terre aux ports d'Ethiopie les ambassadeurs de Prête-Jean et du roi, et nous nous en irons à la cour dudit Prête-Jean, là où je prie à Dieu qu'il nous veuille conduire.

Monseigneur, mon intention est de m'arrêter quelque temps en ce lieu, et d'envoyer à votre seigneurie la situation, noms et divisions des terres orientales, autant de Prête-Jean, comme du demeurant des Indes, marchant en terre-ferme, prenant la hauteur des villes et terres antiques, mesurant par Ptolomée. Laquelle chose pour mieux accomplir, j'ai toujours avec moi l'astrolabe, et autres choses à ce fait nécessaires. Qui sera l'endroit où je prierai le seigneur de me faire la grâce, qu'à mon retour je trouve votre seigneurie en icelle prospérité qu'elle désire. De Cochin aux Indes, le sixième de janvier mille cinq cent quinze.

SECONDE LETTRE

D'ANDRÉ CORSAL,

FLORENTIN,

A TRÈS-ILLUSTRE PRINCE

LE DUC LAURENT DE MÉDICIS

TOUCHANT LA NAVIGATION DE LA MER ROUGE ET DE LA PERSE, JUSQU'A LA VILLE DE COCHIN, AU PAYS DES INDES, ÉCRITE LE 18me JOUR DE SEPTEMBRE 1517.

MONSEIGNEUR, vous pourrez avoir vu par le contenu de ma première lettre, écrite à la bonne mémoire du seigneur Julien, comme la puissance des Portugais alloit de jour en jour plus augmentant aux Indes. Parquoi voulant continuer mon propos (selon l'obéissance que je dois à votre seigneurie, même par les lettres qu'il lui a plu m'écrire de si loin, elle m'en donne encore plus grand courage), je vous avertis comme l'année passée Raysalmon et Amirasen, capitaines généraux

Capitaines du sultan.

de l'armée du sultan, étant sortis de la mer Rouge, étaient entrés dedans le port d'Aden, avec vingt galères et grand nombre de soldats pour passer aux Indes, et nous faire la guerre. Parquoi le seigneur Lopes Soarès, notre capitaine majeur qui avoit été empêché jusqu'alors à faire faire de nouveaux navires et galères, fut contraint de partir de Cochin le propre jour de Noël, avec quarante voiles bien équipées d'armes et d'artillerie, entre lesquelles avoit vingt gros navires, huit galères et douze caravelles, avec deux milles soldats Portugais et sept cents chrétiens de Malabar. Parmi laquelle armée arrivâmes à Goa, où prîmes des vivres pour un an, et en partant de là, le huitième jour de février mil cinq cent et seize, traversâmes la mer des Indes jusqu'à l'île de Socotora en vingt-deux journées, qui sont environ trois cents lieues à la mode de ponant. Ladite île a treize degrés de latitude, et a la mer du côté de levant et de midi, et devant le cap de Guarda-funi, laquelle est la dernière terre d'Ethiopie au commencement de la mer Arabique, lointaine de l'île trente lieues, et ayant de latitude douze degrés. Lequel lieu les anciens ont appelé et appellent encore toute cette côte le promontoire de Zinghi; mais devers septen-

Armée des Portugais.

trion, les confins de ladite île sont la côte de Fratacchi, à quarante lieues de l'Arabie heureuse. Cette île de Socotora a de circuit quinze lieues, et me semble que du temps de Ptolomée elle fut inconnue, ce qui n'est pas grande merveille, considérant que les anciens ne s'éloignoient guère de la terre. Elle est habitée des bergers chrétiens, qui vivent de lait et de beurre, de quoi ils ont grande abondance, et en lieu de pain ils mangent des dattes, et quelque peu de riz, que l'on y apporte de dehors. Ils sont naturellement Ethiopiens comme les chrétiens du roi David, ayant toutefois les cheveux plus longs, noirs et frisés. Leurs habillements sont faits à la mauresque, à savoir : un drap seulement alentour des parties honteuses, à la mode d'Inde et d'Arabie.

Ile de Socotora et sa nature.

Il n'y a aucun seigneur naturel; mais sont les villes prochaines à la mer commandées par les Maures de l'Arabie-Félice, lesquels l'ôtèrent petit à petit aux chrétiens qui hantoient avec eux. La terre n'est point fertile, mais déserte, comme toute l'Arabie; et là sont montagnes de merveilleuse grandeur, avec plusieurs ruisseaux d'eau douce et sang de dragon, qui est une gomme d'un arbre engendrée en ces montagnes non trop haut, mais

Sang de dragon.

gros, ayant l'écorce déliée, et la cime pointue comme une pyramide, avec les feuilles taillées comme celles d'un chêne. Et d'ici, vient aussi l'aloès socotérino, prenant le nom de la même île; mais en la côte de la mer se trouve beaucoup d'ambracan, tout ainsi comme en l'Ethiopie, et depuis Céfala jusqu'au cap de Guardafuni, et de cette île de la mer Océane.

Description du caméléon.

Cependant, monseigneur, que nous étions en terre, j'ai vu un animal, que les auteurs nomment caméléon, disant qu'il vit seulement d'air, et ne marche guère vîte, combien qu'à le voir il semble fort joyeux. Sa grandeur est semblable à celle d'un lézard vert, mais il a le corps un petit plus grand et les jambes plus hautes, fait à la semblance d'un bras d'hommes, et tout au long de l'échine taché comme une truite, avec les yeux fort beaux, et la queue assez longue et un peu tournée, étant par conclusion, rouge, bleu et blanc, et même sous le ventre, et n'y a point de faute qu'il change de couleur bien souvent, sans qu'autre couleur s'y approche. Ce que j'ai fort bien observé et fait jugement que ce vient de la propre nature de l'animal selon le plaisir ou déplaisir qu'il prend de près ou de loin. En cette île sont plusieurs villes et maisons tissues de rameaux de dattes, et les églises bâ-

ties comme celle des Maures, avec autels comme les nôtres; et il n'y a pas long-temps que les Portugais y firent une forteresse, tuant et chassant tous les Maures de l'Arabie-Heureuse; mais parce que le pays étoit sauvage et sans profit, ladite forteresse fut abandonnée et mise par terre par les Maures, qui y retournèrent, lesquels maintenant que sommes arrivés s'en sont tous fuis aux montagnes : parquoi je n'ai pu savoir ni entendre chose de grande importance, sinon que les premiers habitants de cette île furent jadis convertis à notre foi par un apôtre de notre-seigneur, et qu'ils ont en grande révérence la croix, le dimanche et les autres fêtes, allant à l'église avec leurs femmes et enfants, combien qu'ils n'entrent dedans, se laissant gouverner par un prêtre qu'ils appellent Abunna.

Après que nous eûmes en ce lieu fait provision d'eau, le quatrième jour de mars nous reprîmes notre chemin et passâmes ledit cap de Guardafuni à la vue d'Ethiopie, traversant de là à l'autre côté de l'Arabie-Heureuse, jusqu'à ce que le quatorzième de mars arrivâmes à Aden, qui est loin de Socotora cent-vingt lieues et à treize degrés de latitude. Ce lieu est le port principal d'Arabie et d'Ethiopie, d'assez grande étendue, et à mon avis le

Cap de Guardafuni.

plus noble, riche, fort et beau que j'aie vu, ou que j'espère voir en ces contrées ; car du côté de l'Arabie-Heureuse, vers le septentrion, au milieu d'une belle plaine sort une montagne qui va trouver la mer à deux lieues de là, de laquelle après elle est environnée la plus grande partie, tellement qu'elle ressemble à une île, étant si droite du côté du levant où est un port fort beau et sûr, qu'il semble être quasi impossible d'y pouvoir monter. Toutefois au pied d'icelle l'on voit édifiée cette cité en forme d'un demi-cerceau, et fortifiée d'un côté du dos de la montagne, et de deux autres de la mer, là où sont deux grandes tours qui la défendent de tous assauts, et au bout de ladite montagne, tant d'un côté que d'autre, se voient vingt-cinq petits châteaux ou tours de pierre et autres choses pour la défense de ladite ville, en laquelle, comme aux autres d'Arabie et d'Ethiopie, prochaine à la mer, il ne pleut sinon au bout de cinq ou six ans une fois : et nonobstant l'on y trouve de bons fruits de toutes sortes, car les arbres se conservent par l'humeur radicale de la terre, et par la rosée qui y tombe du ciel en grande quantité ; mais l'eau douce est apportée de terre-ferme loin de la ville quatre lieues.

Assiette de la ville de Guardafuni.

Avant que les Portugais fussent maîtres de la mer des Indes, il abordoit en cette ville grand nombre d'épiceries, drogues médicinales, senteurs, herbe de tanneurs, pierres précieuses, draps de soie et coton, et toutes autres marchandises que l'on apporte du levant ; et d'ici passoient en Arabie, en Syrie et Asie mineure, jusques dans les ports de Damas et d'Alepo, et de là l'on les distribuoit par l'Ethiopie. Toutefois la plus grande quantité étoit portée par la mer à Ziden, qui est un port de la Mecque, à Suez, et autres ports du Caire, prochains au mont Sinaï, duquel lieu elles passoient en Alexandrie, et de là en notre Europe; tellement que cette région de Malaca, Calicut, Ormus et Aden, où telles marchandises abordoient, étoit réputée la plus noble et riche d'orient, comme en nos pays sont maintenant Venise et de deçà le Caire. Mais depuis que les Portugais y arrivèrent, étant failli le profit et commerce desdites villes, les marchands indiens aussi se retirèrent à la terre-ferme, ce qui apporte grand préjudice au pays d'Inde, à Venise et au Caire, puisqu'il faut que tout passe par les mains des Portugais.

Incontinent que fûmes ici arrivés, notre capitaine, en signe d'amitié, salua le port avec

son artillerie : parquoi les ambassadeurs de Amirmirigian, gouverneurs de la ville, lui vinrent faire la révérence, et remontrer qu'ils ne désiroient sinon la paix avec les Portugais, en lui offrant vivres et tout ce qu'il vouloit pour rafraîchir son armée. Quant et quant lui dirent des nouvelles, que Amyrasen, l'un des deux capitaines du sultan était entré en terre-ferme d'Arabie avec mille huit cents hommes blancs, entre lesquels il y avoit sept cents arquebusiers et trois cents archers, qui avoient déjà pris Zibi et Taësa, villes principales du royaume d'Aden, et pillé innumérables richesses, desquelles ils payoient les autres soldats d'Arabie sujets à un seigneur d'icelle, grand ennemi du roi d'Aden, de manière qu'ils étoient déjà prochains à Almacharana, forteresse remplie des trésors de plusieurs rois d'Aden, et de si grande valeur qu'afin de n'être réputé menteur, je ne l'ose écrire. Et combien que le roi même y fît aller pour défendre son bien quatre-vingts mille hommes de guerre, toutefois il ne pouvoit résister à l'armée du sultan, à cause des arquebusiers et de l'artillerie. Ils dirent encore comme Rayssalmon, autre capitaine du sultan, étoit entré dans le port d'Aden avec son armée, laquelle il avoit amené de l'île de

Trésors des rois d'Aden.

Cameran dans la mer Rouge, et avec mille deux cents personnes avoit combattu quinze jours la ville, et rompu une partie de la muraille, toutefois qu'à la fin, les Mamelucks s'étoient retirés et retournés à Ziden, sans faire autre chose. Le capitaine adonc, ayant honorablement reçu ces ambassadeurs, leur fit entendre, qu'il étoit fort marri de n'avoir rencontré ladite armée; mais qu'il avoit délibéré de l'aller trouver jusqu'à Ziden, n'ayant à faire d'autre chose que d'un bon pilote ou gouverneur bien expert en la mer, pour le conduire à Ziden; et que quant à la paix, le roi de Portugal ne faisoit la guerre sinon à ceux qui la vouloient, ni dénioit la paix à personne qui la lui demandoit : et que touchant ce point il en parleroit plus au long qu'autrefois. Les ambassadeurs ne furent sitôt partis et retournés en terre, qu'ils revinrent présentant au capitaine quatre pilotes, grande quantité de chair, de pain et de fruits. Et ainsi partîmes, et en un jour et demi fîmes trente lieues, jusqu'à ce qu'arrivâmes au détroit de la mer Rouge, situé au treizième degré de latitude : là où trouvâmes une île appelée Bebel, assez haute, mais stérile, ayant de circuit deux lieues, et étant une lieue loin de de la terre d'Arabie et d'Ethiopie. L'on dit

Latitude du détroit de la mer Rouge.

qu'il y avoit anciennement ici deux chaînes de fer à travers, qui empêchoient l'entrée et sortie de la mer Rouge, dans laquelle entrâmes le dix-septième jour de mars, et prîmes un navire de Cambaie, lequel venoit de Zeila chargé de Turcs, Mamelucks, marchandises et vivres; mais la fortune voulut que la même nuit nous fûmes surpris d'une très-grande fortune de mer, tellement que perdîmes ledit navire avec d'autres Indiens, qui étoient en notre compagnie, chargés de chrétiens de Malabar, et une flûte en laquelle étoient six hommes Portugais, et allant ainsi par la mer Rouge à vue de plusieurs grandes îles inhabitables pour faute d'eau, même vingt-cinq jours jusqu'au port de Ziden, et ce à cause des vents contraires; lequel chemin fut environ de deux cents lieues. Et étant déjà près à huit lieues du port, et prête à entrer dedans et combattre la ville et l'armée, la fortune de rechef voulut que le vent se tourna de poupe à proue, de sorte qu'il ne fut jamais possible de passer plus outre : ce qui nous porta grand dommage, étant en ce temps-là l'armée du sultan dépourvue. Ce malheur causa encore que les ambassadeurs de Prête-Jean ne passèrent plus outre. Et ainsi menés par la fortune deux jours, le

Fortune et perte des Portugais.

Nécessité de l'armée des Portugais.

vendredi-saint perdîmes un grand navire de Malaca, qu'ils appellent en ce pays *giunco*, ayant premièrement fait sauter dans le nôtre un grand nombre de chrétiens, qui venoient de la Cina, et à la fin trouvâmes par la hauteur du soleil avoir détourné notre voyage de trente lieues, de manière que n'ayant guère d'eau, et ne sachant où en prendre, et nous voyant beaucoup de gens, prîmes le chemin vers l'île de Cameran, comme le vent nous portoit; là où le pilote faillant le chemin, nous amena en la côte d'Ethiopie, lointaine de l'autre d'Arabie trente lieues, ayant délibéré d'entrer en l'île de Suachem, qui est en un bras de mer, où les chrétiens d'Ethiopie s'embarquent pour aller en Jérusalem, et étant déjà sous la latitude de dix-huit degrés, jamais ne sûmes connoître ladite île : pendant lequel temps vîmes un navire des Maures, qui y alloient aussi, lesquels nous assaillîmes, mais ils s'enfuirent, et donnèrent en terre laissant là le navire; lors nous descendîmes en terre pour chercher de l'eau, laquelle après avoir fait plusieurs fossés et puits, nous trouvâmes salée, dont retournâmes tout marris et fâchés au navire.

Ayant ainsi perdu toute espérance de trouver l'île de Suachen, délibérâmes passer à

Dalacie, qui est une autre île en la même côte, où étoient autrefois abordés les navires de l'autre capitaine, qui étoit entré en la mer Rouge, même que l'ambassadeur de Prête-Jean nous sollicitait à ce faire, nous assurant que de là nous pourrions aller jusqu'au pays de son maître, là où nous serions secourus de tout ce qui nous étoit nécessaire. Toutefois en ce voyage nous ne trouvâmes rien, combien que souvent nous allâmes en terre pour trouver de l'eau. Étant en cette misère, nous allâmes long-temps comme perdus et désespérés, sinon de la miséricorde de Dieu, vous assurant, monseigneur, que c'était une grande pitié que de voir mourir de soif si grand nombre et même ceux de Malabar, comme de plus petite complexion : d'autres mouroient buvant de l'eau salée, d'autres du tout désespérés se jetoient dans la mer, prenant terre parmi ces îles inhabitables, d'autres devenoient aveugles, et les autres mouroient comme chiens enragés. De ce malheur nous tombâmes encore en un autre plus grand; car, ayant laissé le droit chemin, qui étoit au long de la terre, nous prîmes la haute mer pour plus sûre navigation toute une nuit; et au bout du jour nous nous trouvâmes environnés et bien empêchés parmi tout plein

de rochers et des îles : tellement que ne sachant le chemin, ni pouvant retourner en arrière à cause du vent qui nous chassoit, et l'eau déjà nous étant quasi du tout faillie, nous pensâmes sans aucune espérance être perdus.

Finablement après avoir ici demeuré plusieurs jours (car il n'étoit possible de cheminer la nuit, et le jour falloit que le bateau allât au-devant du navire pour sonder le fond de l'eau, et lui faire la scorte) nous trouvâmes certaines îles plus grandes où la mer étoit encore plus large; et ayant là trouvé quelques autres navires venus de Dalacie pour pêcher des perles, prîmes quelque peu de courage, pensant être prochains à ladite île, moyennant la latitude de seize degrés que nous trouvâmes. Et ainsi cherchant d'aborder auxdits navires, ils s'enfuirent en une île assez grande, et nous fûmes contraints, à cause de la nuit, nous éloigner de terre jusqu'au lendemain matin, que nous nous en trouvâmes loin de quatre lieues. Pendant lequel temps l'ambassadeur nous montra Dalacie, avec tout plein d'autres îles, prochaines à la terre et au port de Prête-Jean en la côte d'Éthiopie au pied d'une grande montagne, appelée Bifan ou Vision, là où est un hermitage des religieux et une église dédiée à Abraham, en

laquelle demeure un évêque de sainte vie, appelé Abuna Gebbra Christos, ensemble d'autres religieux observantins, priant notre capitaine d'aller là pour rafraîchir son armée, ce qu'il ne voulût pas faire, mais envoya le bateau en l'île de Dalacie pour chercher de l'eau douce, lequel allé et revenu tout joyeux, ayant pris un petit navire des Maures, qu'ils appellent Gelfa, nous porta nouvelles comme il avoit trouvé en une autre petite île joignante à celle de Dalacie, grande abondance d'eau et de bétail. Parquoi le premier jour de mai nous prîmes terre environ quatre cents hommes, rendant le pays sûr, parce que les Maures s'enfuirent tous à Dalacie. Or, il étoit advenu que dans ladite Gelfa l'on avoit pris un Maure, homme sage, lequel, après lui avoir donné habillements et draps de plusieurs sortes, nous envoyâmes en Dalacie pour parler au roi, et l'avertir que nous n'étions là descendus pour lui faire dommage, mais pour prendre de l'eau et la lui payer à sa volonté, et aussi pour attendre là notre capitaine majeur, qui s'étoit égaré de nous par fortune de mer. Le roi, assuré par ce Maure, nous envoya ses ambassadeurs, lesquels ayant reconnu Mathieu, ambassadeur du roi David, lui firent grande fête, nous offrant que le tout étoit à

notre commandement : de quoi notre capitaine les remercia bien fort, et les pria de nous envoyer quelques vivres, de manière que le jour ensuivant le roi récrit à l'ambassadeur et au capitaine, se réjouissant de leur venue parmi tout plein de grands présents qu'il nous envoya, comme lait, chair et miel, montrant d'avoir grande envie de parler à nous, ce qu'il fit au bout de trois jours qu'il vint vers nous, accompagné de cinq cents hommes de pied, armés de certains dards, écus et arcs non guères bons, et quelques épées comme les nôtres : entre lesquelles gens, les plus apparents étoient sur des chameaux et dromadaires, et chevaux légers d'Arabie, avec plusieurs instruments, à la mode du pays. Le roi étoit habillé à la mauresque, avec une robe d'or et de soie de diverses couleurs, et au-dessus de sa robe avoit un drap à travers à l'apostolique. Son âge ne passoit vingt-cinq ans; la couleur de sa chair étoit tannée bien obscure, comme la plus grande partie des Maures d'Arabie-Félice, jusqu'à la Mecque, et ses cheveux fort longs et frisés.

Habillemens du roi de Dalacie.

A cette venue du roi, nous descendîmes à terre avec notre capitaine, et tous sans armes en signe de plus grande amitié ; toutefois les

bateaux faisoient toujours le guet près du bord, de peur de quelque trahison, selon la coutume des Arabes. Et après plusieurs cérémonies, le capitaine et l'ambassadeur prièrent le roi d'envoyer à Suachen, ou par mer ou par terre, pour savoir nouvelles de notre armée, et lui en donner des nôtres : ce que le roi promit, et ayant envoyé quérir nos lettres aux navires s'en retourna en sa terre. Parmi ce colloque nous sûmes quelques nouvelles de l'état du roi David, que nous appelons Prête-Jean, et les Maures Sultan Aticlabaci, et trouvâmes que l'étendue de son royaume comprend quasi toute l'Éthiopie intérieure, et la basse Égypte. Les autres sont d'opinion que son domaine aille bien près de Mamcongo, qui est une terre à côté de Ginéa du roi de Portugal ; et quand il marche en campagne, il loge sous des pavillons et tentes de soie, et de draps de diverses sortes, étant accompagné d'une quantité innumérable de gens tant à pied qu'à cheval, tellement qu'il ne peut demeurer en un pays plus de quatre mois, à cause des vivres, ni retourner au même lieu dont il part, sinon au bout de dix ans, à cause de la cherté des vivres. Il se tient maintenant à Chaxumo, terre qu'autrefois a été appelée Auxuma, mais le langage est cor-

Royaume, richesses, et vie du Prête-Jean.

rompu, comme celui de Mercoé, île dans le Nil, qu'on dit maintenant Gueguère. Ils disent que ledit seigneur est jeune de dix-huit ans, beau, la couleur de sa chair est olivâtre, et ne le peut-on voir au visage, sinon une fois l'an, ayant tout le reste du temps la face couverte, ni moins veut que personne lui parle, sinon par le rapport d'un truchement, et de trois ou quatre personnes. Ile de Mercoé.

Les hommes naturels de la terre ont tous une marque de feu, ainsi que l'on les voit à Rome, lequel signe ne font jà en lieu de baptême, étant baptisés avec de l'eau comme nous, mais seulement pour observer la coutume de Salomon, qui marquait ainsi ses esclaves; de la lignée duquel l'on dit qu'est venu ce roi d'Éthiopie, à cause d'une reine, laquelle passant par là, devint grosse et accoucha d'un fils, duquel est venu cette génération, qui observe la loi antique et moderne, comme sortie de la maison d'Israël, accoutumant la circoncision et le baptême, et observant les fêtes des apôtres, des saints, des patriarches, et prophètes des vieux et nouveau testaments. Aucuns autres disent que là est un anneau de Salomon, avec une couronne et une chaire du roi David, tenue en grande révérence. S'il plaît à Dieu de m'amener jus-

ques-là, je vous en dirai à mon retour de plus certaines nouvelles.

En cette île donc (qui a seize degrés de latitude, vingt lieues de circuit, et prochaine sept lieues à la terre d'Éthiopie) nous demeurâmes un mois tout entier. Et combien qu'elle soit stérile, toutefois l'on y apporte d'Éthiopie force miel, millet, beurre et quelque peu de blé, qui nous donna grand soulagement, avec le bétail et l'eau douce, que nous y trouvâmes. Lesquelles commodités ont été cause, qu'elle a été ainsi fréquentée, avec les perles qu'on y pêche, qui sont toutes au roi. L'on va les pêcher au fin fond de la mer avec un filet traînant, lequel après qu'il est plein, il se tire dehors par le contrepoids d'un navire. Et ainsi ils ont de coutume de faire en Céfala, au long de la côte d'Éthiopie, dont l'on porte l'or de terre-ferme, non loin de Mozambique. Et le semblable font en Baharen, qui est une île en la mer de Perse, duquel lieu viennent les plus précieuses perles et en plus grande quantité que d'autre part. Et ainsi font-ils en l'île de Zeilan, au-dessous de Dalacie de cent lieues, ou s'engendrent encore les topases, les jacynthes, les rubis, les saphirs, ballaches, quelques escarboucles, grenats, chrysolites et la meilleure cannelle.

Comme l'on pêche les perles.

Cette île de Zeilan me semble être la Taprobane, et non Sumatra, combien que l'année passée j'ai écrit le contraire; mais je connois qu'en ce temps la Sumatra n'étoit encore découverte. L'on pêche aussi les perles par-delà Malaca, au pays de Cataio ou de Cina, en certaines îles de la mer grande, et toutes en une même manière. Mais retournant à notre propos, vous devez entendre, monseigneur, que durant notre demeure en Dalacie, l'ambassadeur pria souvent le capitaine d'envoyer le bateau en l'île de Mazua, loin de nous cinq lieues seulement, pour être informés de notre voyage et de l'armée d'aucuns religieux, qui là demeurent en l'hermitage de la Vision. Ce que le capitaine ne voulut pas faire, craignant quelque inconvénient, allant et venant d'un côté et d'autre, sous lequel propos ayant finablement délibéré de partir, pour aller en l'île de Cameran, et de là aux Indes, les Maures de Dalacie nous avertirent, que l'armée étoit en ladite île de Cameran; et se voyant assurés qu'elle ne viendroit point en leur pays, commencèrent à ne faire grand compte de nous, ni de notre amitié. Mais bientôt après arrivèrent deux caravelles des nôtres, envoyées vers nous par le capitaine majeur, qui se doutoit que nous ne fussions perdus, et encore pour

Ile de Zeilan, anciennement nommée Taprobane.

découvrir quelques ports des chrétiens; et ainsi eûmes nouvelles, que le jour même que nous nous séparâmes de l'armée, étant prochains de la terre de Ziden, il aborda une guelfe au navire de notre capitaine avec dix-huit chrétiens de Grèce, Corfou, Candie et Chio, et quelques Genevois et maîtres des galères, disant qu'au commencement, que le soudan commença à dresser son armée, ils furent pris dans les ports de Syrie et envoyés à Suez, pour faire et armer les galères, mais qu'ils s'en étoient enfuis, donnant à entendre au capitaine Mauron qu'ils retourneroient à Suez, ayant délibéré de prendre un grand navire, avant que de passer aux Indes, ou en Ormus aux forteresses des chrétiens, et que maintenant ayant vu notre armée, ils étoient venus là pour lui donner nouvelles que la terre de Ziden étoit assez mal pourvue, car, ils n'y avoit plus que trois cents Mamelucks, et que Rayssalmon, l'un des capitaines du soudan, qui avoit tué l'autre, avoit mis en ordre deux galères, pour passer au Caire vers le grand Turc, que l'on dit maintenant être seigneur de l'Asie-Mineure et de la Syrie, et que tous les autres Turcs et Mamelucks étoient égarés çà et là pour faute d'être payés, ayant laissé les galères et artillerie au long de

la mer, comme ceux qui ne se doutoient de notre venue. Et que sur ces nouvelles le capitaine majeur désirant d'arriver à Ziden, fut quinze jours voltigeant par la mer sans pouvoir jamais prendre port, à cause du vent contraire.

Et de fait, du temps que nous vîmes la terre de Ziden, à l'entrée de l'armée dans le port, Rayssalmon, ayant été averti de notre venue, eut loisir de pourvoir la ville d'artillerie et de gens de la Mecque, qui passèrent en nombre plus de dix mille, de diverses régions, là venus en pélerinage : car de la Mecque jusqu'à Ziden il n'y a que douze lieues. Et incontinent qu'ils virent notre armée comparoître, ils ne cessèrent ni jour ni nuit de tirer contre. Parquoi fut délibéré par le conseil du seigneur Lopes Soares de ne tenter la fortune plus outre, mettant en hasard toute l'armée des Portugais, et le pays des Indes : même qu'en ce temps s'enfuit un esclave, valet de chambre dudit Rayssalmon et chrétien, natif du mont de Vis, qui avertit le capitaine comme la ville étoit de toutes parts fortifiée, avec plusieurs autres secrets et choses d'importance ; et que là étoit venu un ambassadeur du roi de Cambaie, par le conseil d'un Turc nommé Melchias, seigneur de

l'île de Diupatan et sujet audit roi : lequel, étant homme fin et cauteleux, entretenoit d'un côté les Portugais, et de l'autre le soudan, désirant toutefois la destruction dudit seigneur, à l'avantage des Portugais, les sollicitant de passer le plus tôt qu'ils pourroient à Diupatan, car là il les aideroit de vivres, d'artillerie, de navires, de bois et d'hommes, et se viendroit joindre à leur armée. Lesquelles choses sues par le capitaine majeur, donna ordre de s'en aller, faisant premièrement brûler trois gros navires, avec un galon de deux couvertes, jadis armées par les Mamelucks, quand ils furent en Aden; et ayant ainsi tout dépêché, se vint rendre en l'île de Cameran, dont (comme j'ai dit) avoient été dépêchées lesdites caravelles, pour nous venir trouver en Dalacie.

Description de l'île de Ziden.

Le Ziden (comme disent aucuns) est une ville de l'Arabie-Déserte, ayant vingt-deux degrés et demi de latitude, où est le port de la Mecque, fort renommé entre les Maures, lesquelles l'appellent terre sainte, tout ainsi que la Mecque et Médina Talnabi, là où est enterré Mahomet, auquel lieu vont en pélerinage de tous côtés ceux qui suivent sa loi. Ladite ville n'est pas trop grande, mais bien murée et pleine de bâtimens de pierres : bien

est vrai que du côté de la mer elle souloit être sans murailles; mais ils commencèrent à les y faire depuis que les Portugais furent premièrement à la mer Rouge. Le pays est fort stérile et désert, comme les autres d'Arabie; on n'y boit autre eau sinon celle que l'on porte de dehors chargée sur des chameaux comme en Aden, en Zeilan et par toutes les autres villes prochaines à la mer. Ainsi depuis le Ziden jusqu'à la Mecque, il y a douze lieues par terre; depuis la Mecque à Médina, soixante; de Suez à Toro, où s'assemble l'armée, soixante aussi; de Toro au mont Sinaï, prochain de Ziden, deux cents; et de Ziden à Cameran, cent soixante-dix. Or, voulant le capitaine majeur donner ordre à faire cette entreprise, avoit envoyé découvrir les ports de Prête-Jean; laissant l'ambassadeur avec les susdites caravelles, et nous autres allâmes à Mazua, vers un port des chrétiens appelé Ercoco, envoyant de là un messager à un roi chrétien appelé Bernagas, vassal du roi David, loin du port quatre journées, et autant de la Vision, pour lui faire entendre la venue de leur ambassadeur, et d'un autre envoyé audit sieur par le roi de Portugal, l'avertissant de ne se fier point aux Maures de Dalacie, parce qu'ils étoient traîtres, désirant de se venger du

dommage qu'ils avoient reçu, et avec cette résolution nous partîmes par Cameran vers l'autre côté d'Arabie-Félice, qui est loin de cinquante lieues de Dalacie, passant à vue de plusieurs îles, jusqu'à ce qu'au bout de quatre jours nous arrivâmes en Cameran, où nous fûmes joyeusement reçus de notre armée. Cette île de Cameran (comme j'ai dit) n'a de circuit que quatre lieues : elle est prochaine à une demi-lieue de la terre-ferme, ayant quinze degrés de latitude. Il y a environ quatre ans qu'elle fut pillée, lorsque notre armée entra la première fois dans la mer Rouge, avec le seigneur Alphonse d'Alburquerque, qui y demeura quatre mois; et par faute de vivres tuèrent tout le bétail et coupèrent tous les arbres des dattes; et à la fin partant de là brûlèrent une ville assez grande, peuplée et bien riche, à cause que les navires qui passoient d'Aden à la Mecque, prenoient tous de l'eau en ce lieu, lequel j'ai trouvé le plus haut que pas un des autres, tellement qu'il y mourut plusieurs de nos gens.

Description de l'île de Cameran.

Cependant retournèrent les caravelles de l'île de Dalacie sans avoir accompli notre dessein, à cause de leur mauvais gouvernement; car aussitôt qu'ils nous virent départir, étant bien près au port d'Acoco, ils tournè-

rent par Dalacie et envoyèrent le Maure de Grenade à terre pour parler au roi, et lui dire qu'ils étoient venus par commandement du capitaine majeur pour traiter la paix avec ceux de l'île ; mais il fit bien autrement, car le méchant promit de donner l'ambassadeur et les caravelles au roi de Dalacie, et d'autre part arrivé devers nous, fit accroire qu'il avoit appointé avec ledit roi, et que l'on pouvait aller et venir sûrement, priant le capitaine d'aller à terre et mener l'ambassadeur pour ratifier la paix qu'ils demandoient ; sous lequel propos, voulant le capitaine amener l'ambassadeur avec lui, il lui fit réponse qu'il n'étoit là venu pour aller en Dalacie entre les mains des Maures, ni moins pour se fier à un Maure de Grenade, qu'il connoissoit mieux que lui ; et que quant à lui il ne bougeroit des caravelles. Ce nonobstant, les capitaines mal conseillés, croyant aux paroles du Maure, s'apprêtoient pour y aller, lorsque ledit ambassadeur les avertit de n'y point aller, s'ils n'étoient bien armés et en bon équipage, commandant du tout faire acte et sommation par le greffier ou secrétaire du navire. De quoi les capitaines ne firent aucun compte ; mais s'approchèrent à terre avec le bateau sans armes, et attendant que le roi dût

Trahison d'un Maure.

descendre en bas, leur faillit le flot de la mer qui va et vient de six en six heures, tellement que le bateau demeura là, cependant que les Maures y arrivèrent, et ayant entendu que l'ambassadeur n'y étoit point, commencèrent à tirer force flèches contre les nôtres, et prirent le bateau, où ils tuèrent un des capitaines avec deux autres; tandis que d'autre part aucuns qui avoient leurs épées commencèrent à se ruer sur eux, et firent tant qu'ils reprirent leurs bateaux, s'en retournant devers les caravelles, blessés et mal en point, et avec tel désordre s'en retournèrent par Cameran, ne se souciant point de faire autre voyage Le capitaine majeur fut fort marri de ce cas advenu, et étant en doute en quelle part il dût prendre son chemin, survint la mort d'Odoard Galvan, qui alloit en ambassadeur pour le roi de Portugal, vers le Prête-Jean, ce qui fut que l'on ne parla plus d'achever notre entreprise. Nous fûmes en Cameran jusqu'au douzième jour de juin, pendant lequel temps abattîmes la forteresse faite par les Mamelucks, fort grande et bâtie à la mode de notre pays, auprès de la mer, et là où le soudan avoit dépendu dix mille saraffis, qui est une monnoie d'or qui vaut environ trois-quarts d'un écu, et est marquée de divers

Saraffi, monnaie du soudan.

coins selon la diversité des terres de Perse et d'Arabie. En ce temps même j'ai su de quelques chrétiens qui s'enfuirent de Ziden, comme il y avoit huit ans que le soudan avoit commencé de faire son armée dans les ports de Suez, près du Caire à trois journées par terre, et qu'en tout ce temps-là, il n'avoit su faire que six galères bâtardes et quatorze royales, à faute de bois, qu'il lui falloit faire amener du pays sujet au Turc, et du gouffre de Scandaloro auprès de Rhodes, de là en Alexandrie, et au Caire par le fleuve du Nil, auquel lieu l'on le met en œuvre, et après le porte sur des chameaux jusqu'audit port de Suez, disant que quand l'on tira de la mer ses galères avec leurs gens, artillerie et vivres payés pour quatre mois; le soudan avoit dépendu huit cent mille saraffis; même que léans étoient trois mille hommes, et chacune des six galères bâtardes portoit à la proue un fort gros canon appelé basilique, avec deux couleuvrines, et à la poupe deux autres, et à côté du mât deux canons : et chacune des quatorze galères royales avoit à la proue deux couleuvrines et un canon, et autant à la poupe, et à côté vingt-trois autres pièces d'artillerie : et que quant aux hommes, il y en avoit mille trois cents qui étoient Turcs, mille Africains,

Armée du soudan.

et sept cents Mamelucks reniés, entre lesquels étoient seulement mille arquebusiers. Etant ainsi l'armée prête, le soudan envoya Rayssalmon, natif de Turquie vers Suez, homme fort hardi et expert à la guerre, lequel étant banni du grand Turc avoit long-temps été corsaire en nos mers, lui ordonnant qu'il fût en compagnie d'Amyrasen pour être de ses lieutenants généraux; donc Rayssalmon prit charge des soldats, et l'autre de pourvoir ce qu'étoit nécessaire pour l'armée. En cet accord ils partirent de Suez, et en huit jours arrivèrent à Toro, et de là à Ziden, où ils prirent force vivres, et à la fin se fermèrent à Cameran, auquel lieu le soudan commanda qu'on fit la susdite forteresse, et leur commanda de ne passer plus outre sans son congé. Mais il advient qu'en faillant les vivres et argent aux soldats, ils s'en allèrent environ sept cents hommes, et s'enfuirent en une montagne de l'île, faisant entendre aux capitaines, qu'ils vouloient être payés et avoir de quoi vivre, ou qu'autrement ils mourroient tous sous cette requête. Les capitaines firent tout leurs efforts de les pacifier, et sachant pour certain que le roi d'Aden ne laissoit rien passer par terre-ferme où il étoit seigneur, Amyrasen conclut avec Rayssalmon de passer

Lieutenants du soudan.

Mutination des Maures.

au royaume d'Aden, avec une partie des arquebusiers et archers, desquels Rayssalmon avoit déjà amassé plus de deux mille, parce qu'il les payoit bien, et avoit fait provision de beaucoup d'arquebuses. Ainsi passa Amyrasen au royaume d'Aden, en un port qui est entre le détroit de la mer Rouge, et Cameran, avec mille huit cents hommes : lesquels ayant défait, avec l'artillerie, grand nombre de Maures, entrèrent par force dans Zibid, qui est une cité du royaume, grande, riche et copieuse de tous biens, de laquelle ils demeurèrent maîtres, et en apportèrent grandes richesses, femmes et chevaux, après y avoir tué un frère du roi. Partant de là ils allèrent à Taésa, laquelle est une autre assez bonne ville ; toutefois ils la prirent assez facilement, parce que les Maures s'enfuirent craignant les arquebuses. Et ainsi qu'ils étoient là faisant grande chère, ils se mutinèrent, demandant paies nouvelles au capitaine, lequel se voulant excuser, fut par eux menacé d'être mis en pièces. Sur cette occasion, il récrit à Rayssalmon tout ce qui lui étoit advenu, qui ne lui fit aucune réponse, sinon qu'ils seroient tous payés, mais qu'ils fussent de retour à Cameran ; mais ils répondirent très-bien qu'ils ne vouloient pas aller ni demeurer en autre

ville qu'en icelle, d'où ils étoient natifs, de sorte qu'Amyrasen fut contraint de s'enfuir et retourner vers Rayssalmon : lequel voyant de jour en jour faillir les vivres, sortit du détroit de la mer Rouge, et se retirant à Zeilan, qui est une ville située en la côte d'Éthiopie. Les habitants de celle-ci craignant qu'il ne leur advint comme aux autres, donnèrent aux capitaines dix mille saraffis, vivres et gens pour fournir les galères : lesquels incontinent après partirent de là, prenant le chemin d'Aden, et étant au milieu du gouffre d'Arabie, virent un grand navire de Malaca, auquel Rayssalmon donna la chasse, et l'ayant pris, chargé d'innumérables richesses et marchandises, l'envoya en Diupatan à Melchias, lui ordonnant de vendre tout, et de renvoyer les navires au détroit chargés de vivres, de bois, de fer et d'étoupes; le priant aussi de s'en tenir tout prêt pour donner à dos aux chrétiens aussitôt que l'armée seroit là. D'autre côté, Amyrasen passa avec l'armée en Aden, et arrivé à terre commença à battre la ville; mais sortant les gens d'Aden dehors lui ôtèrent sa pièce par force, cependant que Rayssalmon comparut. Et après avoir abattu une partie des murailles de la ville, descendit en terre et reprit son artillerie avec d'autres qu'il

Batterie de l'île d'Aden.

y trouva : toutefois ceux de la ville se défendirent si bien, qu'il fut contraint de s'en retourner avec son armée en Cameran, et de là à Ziden, où sachant les nouvelles de la révolte du Caire, les capitaines eurent question ensemble, et Amyrasen s'enfuit à la Mecque, là où il fut pris et renvoyé à Rayssalmon, qui lui faisant accroire de l'envoyer au Caire vers le grand Turc, le fit jeter et noyer dans la mer, et lui s'en alla vers le grand Turc avec deux galères, comme j'ai déjà dit une autre fois. Nous adonc, partant de Cameran pour aller aux Indes, le treizième jour de juin, et passant par le détroit de la mer Rouge (ainsi nommée je ne sais pourquoi, n'étant en rien différente à la couleur des autres), nous allâmes toujours à côté de l'Éthiopie jusqu'à Zeilan, là où arrivés que nous fûmes la veille de sainte Marie-Magdeleine, trouvâmes qu'elle étoit toute dépourvue, s'en étant enfuis plus de cinq cents personnes, dont aucuns vieux, qui étoient demeurés furent par nous tués, et les autres amenés comme esclaves, combien que notre butin ne fut pas grand, ayant déjà les habitants du lieu caché et emporté le meilleur de leurs bagues ailleurs. Ladite ville a onze degrés et demi de latitude, et est bâtie en lieu bas et sablonneux sans aucunes mu-

Mort d'Amyrasen, général du soudan.

Description de l'île de Zeilan.

railles : toutefois elle est assez grande et abondante en blé, bétail et fruits, tous divers aux nôtres, tellement que de là l'on porte grande quantité de vivres et de chair à Aden, et Ziden. Elle est aussi lointaine du détroit environ trente lieues, auquel lieu vouloient aborder plusieurs navires d'Aden et des Indes chargés de plusieurs marchandises, et principalement de l'encens que l'on apporte de Dufar, terre d'Arabie entre la mer de Perse et d'Aden, avec poivre et draps qui vont d'ici en Cafila, parmi les trains des chameaux jusqu'en Éthiopie, et où sont les églises des chrétiens; toutefois ils ne font point de dommage aux marchands qui vont et qui viennent. Le seigneur de Zeila et d'autres grandes terres du royaume d'Adel, est seigneur, un roi maure appelé Salatru, lequel on dit être sorti de la lignée du roi David, à cause d'une fille du roi de Zeila, jadis mariée à son père. Nous sûmes des Maures par nous pris, que ledit roi Salatru s'en étoit fui en une guerre dernièrement faite contre les chrétiens, et qu'un sien capitaine, nommé Mafudei, y avoit été tué, après qu'ils eurent brûlé et pillé tout plein d'églises et de monastères. Laquelle chose entendue par le roi David, l'avoit contraint d'y aller avec une grosse armée; et ce fut la cause

que, s'en étant le Maure enfui, nous ne trouvâmes à Zeila personne qui fit tête. Desquelles nouvelles l'ambassadeur de Prête-Jean fut grandement joyeux, lui étant donné avis que le roi n'y trouveroit plus personne pour lui contredire, et que facilement il s'allieroit avec les Portugais pour détruire entièrement les Maures : lesquels disent avoir une prophétie que la Mecque et Médina doivent être abattues et désolées par les chrétiens d'Éthiopie. Partant de Zeila pour aller vers Aden à l'autre côté d'Arabie et traversant la mer Arabique, nous y arrivâmes en huit journées; là nous demeurâmes cinq jours sans délibérer ni de paix ni de guerre, parce que les Maures, qui y étoient bien pourvus, savoient que nous avions perdu une partie de nos gens, et que l'autre étoit malade.

Prophétie des Maures.

Cependant vers nous vinrent plusieurs Maures pour racheter aucuns de leurs esclaves que nous avions pris à Zeila, et même certains Sciriffis et Sciriffes, ainsi nommés à cause d'une lignée de Maures sortie de Mahomet, estimant grand péché s'ils fussent demeurés entre nos mains; et ainsi en furent plusieurs changés en moutons, en eau douce et en fruits. Il y avoit pareillement en ce port quatre navires chargés d'eau rose, raisins de

Damas, amandes, et d'une autre drogue médicinale des Indes, appelée *amsian*, de laquelle les Maures font grand compte, et même les gentils, lequel simple vient en Éthiopie et Arabie, et me semble que nous l'appelons opium thebaicum, qui est venimeux; mais on le présente en petite quantité et souvent pour mieux contenter les femmes. Et combien que l'on charge ces marchandises dans le port d'Aden pour les porter aux Indes, toutefois le capitaine majeur n'en voulut autrement prendre. Mais le propre jour de Saint-Laurent nous partîmes en intention de passer à l'île appelée Barbara en la côte d'Éthiopie, pour rafraîchir l'armée; et ainsi passâmes de rechef par la mer Arabique devers l'autre côté, combien que n'y abordâmes point, à cause des mariniers, lesquels ne nous y voulurent amener ou ne surent connoître le lieu, par quoi nous délibérâmes d'aller prendre de l'eau au cap de Guardafuni, mais le vent contraire nous envoya ailleurs, dont le capitaine majeur fut contraint de retourner encore un coup à la côte d'Arabie, où aucuns de nos navires prirent le chemin d'Éthiopie au long de la côte pour chercher de l'eau. Finablement avec grande peine passant de la mer Arabique en la mer Océane, et étant déjà pro-

Opium thebaicum.

chains de Socotora et prêts pour prendre port, le vent nous laissa, et fûmes contraints de prendre un autre chemin avec délibération de passer en Ormus. En ce voyage nous eûmes si grande faute d'eau, que plusieurs de nos gens y moururent; toutefois il plut à Dieu de mettre fin à nos travaux et de nous conduire à Calayate, qui est un port de l'Arabie-Heureuse, prochain à la mer de Perse et à l'île d'Ormus à cent lieues, où nous reposâmes quinze jours. Ce port de Calayate a vingt-deux degrés de latitude, et n'est guère plus grand que Zeila. Les maisons y sont bâties de chaux et de pierres, mais la ville n'a point de murailles, et les natifs d'icelle sont Arabes en paroles, mœurs et habillements, ayant un drap alentour des parties honteuses, et en la tête un turban fait à la turque : combien que les plus nobles sont habillés d'une chemise ceinte assez longue, avec les manches larges et un bonnet long de gros feutre tanné et pointu, comme la mitre d'un pape. Les femmes ont le visage couvert d'un drap de coton non guère épais, azuré et coupé au-dessus des yeux comme un masque; et le demeurant de leurs habillements est fait comme une robe ouverte, et devant longue jusqu'aux genoux, ayant les manches larges, avec des chausses à

Description du port de Calayate.

la marine jusqu'aux talons de diverses couleurs, et sous le nez d'un côté une petite pomme d'or enchâssée dans la chair, et plus bas un anneau attaché comme les buffles de notre pays.

Cette terre de Calayate est fort stérile, comme le demeurant de l'Arabie : toutefois il y a quelques raisins et grande quantité de dattes, et bien peu d'autre semence.

Les hommes plus riches se nourrissent de riz, mêlé avec quelque peu de froment, n'ayant faute aussi de beurre et de lait, à cause du bétail qui s'y trouve en grande quantité. De ce port passe grand nombre de chevaux venant aux Indes, parce qu'ils ne peuvent aborder ailleurs, comme j'ai déjà dit une autre fois. Et d'ici envoya le capitaine majeur un sien neveu aux Indes, avec quatre navires pour donner ordre aux épiceries qui doivent cette année passer en passer Portugal, et lui-même s'en alla en Ormus avec son armée, et moi en un navire des Maures m'en allai voir aucunes terres d'Arabie, passant par la côte de Mascat et Corpsoucan, qui sont ports renommés en ce lieu, jusqu'à ce qu'arrivâmes à Ormus quatre jours avant que l'armée.

Description de l'île d'Ormus.

Cette île a vingt-sept degrés de latitude, cinq lieues de circuit, et est lointaine à la

terre de Perse deux lieues, pays stérile et sec de forme triangulaire, sans arbres, fruits ou herbes d'aucune sorte, ayant d'un côté certaines montagnes de sel assez hautes, et le demeurant est pays plat, et la cité sur l'une des pointes du triangle devers terre-ferme sans aucune muraille, mais est bien peuplée, même d'étrangers de Perse, d'Arabie et d'Inde, de couleur olive, et vêtus de chemises longues au milieu d'un drap de soie ou de coton, et la tête environnée de turbans blancs et d'autres couleurs. Les femmes ont la tête couverte et le visage avec un drap de soie ou de coton, de diverses couleurs, et si grand qu'il va jusqu'aux pieds, avec les ornements de la tête faits de voiles sous les cheveux comme burellés semblables à ceux que nous voyons en notre pays parmi les figures antiques.

L'air de cette île est fort sain en tout temps, et tempéré comme le nôtre au printemps et en l'automne; mais en hiver, il est froid plus qu'en autre lieu, pour être découvert et sujet au pôle, comme pareillement en été il est fort chaud, de manière qu'il faut la nuit dormir tout nu sur des galeries, où ils ont trouvé un certain engin fait comme la gueule d'une cheminée, par laquelle le vent entre par huit côtés en leurs maisons, et rafraîchit le lieu

pour peu qu'il tire d'un côté ou d'autre. De cette île, nous passâmes après en terre-ferme, qui est assez copieuse d'arbres et d'eau douce, et là où ils ont plusieurs maisons de plaisance, pour se rafraîchir et faire grande chère. Et devez entendre, monseigneur, que cette ville d'Ormus étoit jadis plus noble et excellente qu'Aden; car anciennement la traite des épiceries y étoit universelle, passant de là par Balsera, qui est port et cité de Perse auprès de la rivière d'Euphrate et de Balsera, allant à Baggadat (cité de Mésopotamie) toujours par ladite rivière, et après par terre en l'Asie mineure, en Damas et à Alep : desquels lieux à la fin arrivoient en Europe, avant que l'on prit le chemin d'Alexandrie. De cette île aussi l'on passoit en Arménie, Turquie, et par toutes les provinces de Perse. Et combien que le port d'Alexandrie empêchât quelque peu ce passage, toutefois cette île a toujours jusqu'aujourd'hui tenu bon et gardé son privilége. Il est vrai que la grande ignorance et avarice des gouverneurs d'icelle (comme il dvient souvent en plusieurs autres lieux, là où les princes trop adonnés à leurs plaisirs, ne veulent entendre quelquefois à leurs affaires se confiant du tout sur la suffisance et loyauté de leurs ministres qui n'en sont guè-

res pourvues ni de l'une ni de l'autre) donnèrent occasion à tout plein de marchands de s'en aller ailleurs, et n'y retourner point à cause des grandes pilleries qu'ils faisoient et ont faites depuis deux cents ans en çà, jusqu'à la venue du seigneur Alfonse d'Albuquerque, lesquels gouverneurs ayant retiré, acheté et acensé du roi toutes ses traites, daces et gabelles, étoient devenus si riches et puissants, qu'ils entreprirent la guerre contre leur prince, vendant et donnant à leur plaisir (pour satisfaire à leur insatiable appétit) tous états et offices à leurs mignons, parents et personnes indignes, tellement que le roi fut contraint d'y envoyer ledit seigneur Alfonse, lequel après avoir rendu l'île tributaire de quinze mille saraffis au roi notre sire, et mis en pièces le gouverneur d'icelle, y fit la susdite forteresse, et envoya à Goa douze rois ou gouverneurs de cette île prisonniers et aveugles, leur ayant premièrement fait crever les yeux avec un fer chaud. Ce lieu (comme j'ai dit) est fort abondant en pain, chair, fruits et herbages, desquels sont remplies toutes les places et tavernes, où les viandes se trouvent toutes cuites ou crues comme l'on veut; mais le vivre est un peu cher, parce qu'il vient de lointains pays, comme d'Ara-

bie, Perse et Mésopotamie. L'on y trouve aussi des confitures, conserves, compotes et eaux distillées de toutes sortes, avec médecines des simples à la mode d'Italie ; et les hommes mêmes Persans et Arméniens sont fort libéraux, discrets, gracieux, vertueux et savants; et principalement en la doctrine du vieux testament.

La cause du débat entre le sophi et le Turc.

Quant au sophi, qui est seigneur de Perse et d'aucunes terres d'Arabie, Turquie et Tartarie, il est, comme j'en ai pu entendre, du tout mahométan, sans avoir aucune conformité avec notre foi. Et tout le débat qui est entre les Turcs et Maures d'Arabie et d'Afrique vient à cause des compagnons jadis de Mahomet, qui étoient en grand nombre, lesquels les mahométans disent avoir été tous sauvés et gens de bien, et le sophi à l'opposite dit qu'il n'y a que Haly, gendre de Mahomet, ambassadeur et prophète comme Mahomet, qui s'est sauvé comme lui, et que tous les autres sont prophètes faux; et pour ce font la guerre le Turc et lui, l'un contre l'autre, chacun pour sa foi, qui est bien assez pour nous faire rougir, en nous admettant comme nous devrions chercher d'augmenter et non détruire la nôtre. Ledit sophi est fort incliné à l'amitié des chrétiens, les connais-

sant gens d'esprit, encore que les Persans sont de bonne nature, entre les mains desquels j'ai vu toute l'histoire du grand Alexandre; mais comme chose rare et entre les mains des grands seigneurs : je n'ai jamais su en retirer la copie.

Les monnaies d'Ormus sont saraffi et demi-saraffi d'or, qu'ils appellent azar, avec une autre sorte de monnaie d'argent, qu'ils nomment sadi. Ils ont encore une autre manière de monnaie si fine et si bonne, qu'elle court en Inde et en Arabie comme en Perse; six pièces de laquelle d'argent en forme longue, redoublée et frappée de deux côtés des lettres persiennes, sont un ducat, et s'appellent thangus. Or, arrivé que fut notre capitaine, le roi d'Ormus, accompagné des principaux de la ville et de sa garde, le vint recevoir à la marine, étant habillé à la persane, avec une robe longue à la turque de velours noir, avec quelques passements d'or, et en la tête un turban de soie alentour d'un bonnet d'or, tiré en forme ronde, et fait à côtes comme la moitié d'un melon, lequel bonnet le sophi (appelé Scieht Ismaël) a coutume d'envoyer aux seigneurs qui sont ses sujets et tributaires en signe d'amitié. Et en Ormus, les serviteurs du roi ont quasi tous un bonnet de laine

Habillement du roi d'Ormus.

rouge sur la tête, et les plus nobles, de velours ou de damas de Perse, ou de drap d'or, comme il me souvient en avoir vu, l'an 1514, à certains marchands persans à Florence.

Description de la forteresse d'Ormus.

Le capitaine majeur avec grande joie fut reçu et bien traité du roi, et par toute l'île l'on fit fête générale de notre venue. La forteresse d'Ormus est assez grande et bien fondée, et environnée de fortes murailles, avec quatre carrés et huit grandes tours, qui ont chacune sa canonnière. La moitié est environnée de la mer, et au milieu il y a un château fort bien garni de toutes munitions, entre lesquelles sont quatre citernes toujours remplies d'eau douce que l'on apporte de Perse. Le roi, quatre jours après la venue du capitaine, l'alla voir en sa forteresse, et lui donna

Présents faits au capitaine des Portugais.

un fort beau cheval persan, lequel avec son harnois fut estimé mille saraffis, et outre plus, lui fit présent d'un cimeterre damasquiné avec son fourreau et garnitures d'or, rempli de perles et pierres précieuses, et de plusieurs pièces de damas de Perse. Le lendemain ils montèrent à cheval, et le roi accompagné de cent-cinquante chevau-légers et six cents hommes de pied, s'en alla s'ébattre par l'île, où fûmes fêtés quinze jours tout entiers, pendant lequel temps y arrivèrent plusieurs

navires de Baharen (qui est une île lointaine d'Ormus six journées dans la mer de Perse, devers le désert d'Arabie), et portèrent grand nombre de perles, desquelles l'on fait principal trafic en ce lieu; étant Baharen sujette au roi d'Ormus, lequel depuis les envoya aux Indes par l'Arabie et par la province de Perse jusqu'en Turquie : tellement que je suis en doute si elles sont plus chères en ce pays qu'au nôtre.

Nous eûmes aussi nouvelles qu'en un port de terre-ferme, à dix lieues d'Ormus, étoient arrivées les caravanes de Syrie et de Tauris terre de Perse, pour lever soies, taffetas et damas, eau rose, chevaux et autres choses qui viennent de Perse, pour les Indes : et aucuns marchands vinrent en Ormus, et achetèrent plusieurs draps rouges nouveaux et vieux, pour faire des bonnets à la mode susdite. Avec cette caravane fut menée une once que le roi d'Ormus bailla au capitaine majeur, pour l'envoyer au roi de Portugal qui la demandoit pour le pape. Après lesquelles choses ayant le capitaine laissé la forteresse bien garnie, nous partîmes de là, et ayant suivi par le détroit la côte de Perse, entrâmes en la mer d'Inde, où prîmes port en l'île de Goa, à quatre cents lieues d'Ormus : lequel

chemin fîmes en trente journées. Ici eûmes nouvelles de dix gros navires arrivés de Portugal avec deux mille hommes, passés déjà aux forteresses de Calicut et Cochin. Ce qui nous donna grande joie, et prîmes incontinent le chemin de Cochin, où arrivâmes au mois de décembre, un an après que nous en étions partis, parmi les travaux et peines qu'avez entendu, desquelles je remercie notre seigneur qui m'a sauvé et délivré, attendu que tant de mes compagnons y sont demeurés morts, desquels il ne sera jamais autre mémoire.

Après le retour du capitaine majeur, l'on ne fit autre chose que donner ordre à six navires, qui doivent partir par tout le mois de janvier pour aller en Portugal : deux desquels portent chacun deux mille bottes, et tous les autres huit cents, neuf cents et mille, portant au roi cinquante mille quintaux de poivre, grand nombre de gingembre, cannelle, clous de girofle, gomme, laque, soie, de la cina et sandal rouge, avec plusieurs autres richesses des particuliers. Plaise à Dieu de leur donner bonne fortune; et après cette expédition, partira bientôt un capitaine pour aller à la mer Rouge, jusqu'au cap de Guardafuni, avec six ou huit navires pour passer

après en l'île d'Ormus. Un autre aussi en sera dépêché pour en la côte de Cambaie avec quatre navires, et un autre en la mer du Gange à découvrir les royaume et ports de Bengala, où il y a long-temps que ne furent aucuns de nos navires, et un autre s'en ira à Malaca et à la Cina, là où l'on dit que le capitaine majeur se trouvera lui-même en personne. Dieu laisse suivre ce que plus nous sera nécessaire : car, quant à moi, j'ai délibéré de chercher et voir diligemment tout ce pays, passant cette année avec Pierre Strozzi, jusqu'à la maison de saint Thomas, à deux cent cinquante lieues d'ici, et de là au port de Paleacate, au royaume de Narsinga, auquel lieu arrivent du royaume du Pégu grand nombre de rubis. Depuis avec certains Arméniens chrétiens, mes amis, j'ai délibéré de chercher la terre-ferme, et là, employer cinq ou six mois pour voir toutes les provinces d'un si grand royaume, tant renommé par ses richesses. Et à la fin par ledit Pierre Strozzi, lequel l'année qui vient veut retourner à la patrie, donnerai plus amplement nouvelles à votre seigneurie de tout ce que j'aurai pu connaître en ces lieux.

FIN DES DEUX LETTRES D'ANDRÉ CORSAL.

NAVIGATION

DE

VASQUE DE GAMME,

CHEF DE L'ARMÉE DU ROI DE PORTUGAL,

EN L'AN 1497,

ÉCRITE

PAR UN GENTILHOMME FLORENTIN,

QUI SE TROUVA DE RETOUR A LISBONNE
AVEC LADITE ARMÉE

Vasque de Gamme délégué par le roi de Portugal pour découvrir les îles orientales et occidentales, pénètre les terres neuves et le cap de Bonne-Espérance, et parvient à Mélinde, puis à Calicut, où il séjourne et prend alliance avec le roi.

Le roi de Portugal, voulant commencer à avoir entrée des îles orientales et occidentales, en l'an de grâce mil quatre cent quatre-vingt-dix-sept, et le douzième de juillet, envoya Vasque de Gamme, l'un de ses capitai-

nes, accompagné de cent quatre-vingts hommes avec quatre navires bien garnis de vivres, et d'autres choses nécessaires, pour aller découvrir les terres, îles et pays inconnus des Indes, tant orientales qu'occidentales : lequel dessein lui succéda tant bien, qu'il pénétra dans les terres neuves jusqu'à mille trois cents lieues, passant le cap de Bonne Espérence, et encore par-delà six cents lieues, suivant la côte habitée des noirs, et trouva sur ce chemin un grand fleuve, ayant en bouche un gros village habité par lesdits noirs, lesquels ressemblent aux Maures, qui demeurent en terre, étant toujours en guerre les uns contre les autres. En ce fleuve se trouve une si grande quantité d'or, que les habitants l'ont en vil prix : tellement, qu'ils se hasardèrent de dire aux Portugais, que s'ils vouloient séjourner là par l'espace d'une lune, ils les chargeroient d'or; mais, nonobstant ces promesses, le capitaine ne s'y voulut arrêter, tirant outre : tellement qu'après avoir navigué trois cent cinquante lieues par-delà, ils vinrent aborder à une grande cité, ceinte de belles murailles, nommée Mélinde, habitée de Maures blancs comme Indiens, logés en de belles maisons, bâties de pierres et de chaux, en façon mauresque. Le capitaine prit envie

de descendre en terre pour voir et spécuier ce lieu de plus près : de quoi leur roi étant averti, le vint saluer et lui fit caresse, et au départir, lui donna un pilote, parlant la langue italienne, pour le conduire par le golfe qui est au cap de la côte d'Ethiopie. Or, quand ils eurent passé ce golfe, ils firent voile à l'opposite, qui furent environ sept cents lieues de traversée, tellement que par leurs grandes journées, ils arrivèrent à la grande cité de Calicut ; mais il convient ici noter, qu'au milieu dudit golfe il y a un détroit semblable à celui de la Romanie, droit de Rome ; et là est la mer Rouge, et au côté droit d'icelui est la cité de la Mecque, où est l'arche de Mahomet, et jusques-là, on compte trois journées par terre, et appartient ladite cité aux Maures ; mais quant au golfe, à mon jugement, c'est le golfe d'Arabie.

L'arche de Mahomet.

Quand le capitane arriva à Calicut, le roi étoit hors de la ville en un petit château, distant de là environ cinq ou six lieues : lequel, soudain qu'il fut averti de la venue des chrétiens, ne fit faute de venir, accompagné d'environ cinquante hommes, et après avoir fait ses apprêts selon sa dignité royale, il envoya gens exprès à nos navires pour amener le capitaine : lequel ne refusant tels honneurs,

descendit en terre en compagnie seulement de douze personnes ; mais depuis qu'il fut sur le rivage, il fut conduit jusqu'au palais royal, accompagné de quatre mille les plus apparents de la cour du roi : et quand il se vit à l'entrée, il trouva à la porte dix huissiers, ayant chacun en main une masse d'argent, puis entra en la salle du roi, lequel étoit assis sur un lit bas et près de terre, garni tout au tour de velours vert, et aussi le pavé de même, les murailles tapissées d'un fin damas bigarré de diverses couleurs, la couverte du lit, faite de fil d'or, et semblablement le pavillon de dessus. Etant donc ainsi le roi en son siége royal, accompagné de grands seigneurs, s'avança de demander au capitaine, ce qu'il cherchoit en ces pays, et à quelle fin il étoit là venu. A quoi le capitaine lui répondit fort modestement, que la coutume observée de toute ancienneté entre les princes, étoit que l'ambassadeur narrât en secret à celui à qui il est envoyé les charges et commissions à lui données de la part de son maître.

Le roi donc commanda à tous les assistants de sortir dehors, et alors le capitaine commença à exposer sa commission au roi, laquelle en somme fut telle : O très-haut et

Le capitaine Vasque expose sa commission au roi de Calicut.

très-puissant roi, mon seigneur le roi de Portugal, déjà averti de vos grandes puissances, terres et seigneuries, a pris envie d'entrer plus avant en votre connaissance et amitié, et pour cette cause, il m'a délégué tout exprès devers vous, pour vous saluer et visiter en son nom, suivant l'antique et louable coutume observée entre les princes. Le roi fort joyeux de ces propos et nouvelles, désirant fort l'alliance d'un tel prince chrétien, reçut fort humainement cette ambassade, lui ordonnant son logis en la maison d'un riche Maure, car il y a en un grand nombre par-delà, tenant toutes leurs drogues et marchandises dans leurs navires. Vrai est qu'ils ont une belle mosquée en la place; ayant tant de crédit en la cité, qu'ils gouvernent toutes les affaires du royaume, pour la faveur que le roi leur porte; joint aussi qu'ils sont de fort gentil esprit au regard des chrétiens qui demeurent là. Les Portugais se trouvant bien à leur aise et bienvenus, ne partirent de là depuis le dix-neuvième de mai jusqu'au vingt-cinquième d'août, levant cependant bien peu d'épicerie, qui s'y trouve rare et chère, à cause du grand apport de navires mauresques, qui arrivent là journellement, tellement que du temps qu'ils y étoient, ils en virent abor-

der plus de quinze cents, venant tous à la traite de l'épicerie, dont la plus grande étoit de deux cents pieds de longueur, ayant seulement un arbre, de sorte qu'on n'y pouvoit aller sinon le vent en poupe : lequel il faut attendre aucunes fois avant que naviguer quatre ou cinq mois ; mais, ni ceux-ci, ni les autres ne sont point garnis d'armes ni d'artillerie. La façon de ceux qui sont propres pour naviguer aux Indes est pleine par le fond ; qui est cause qu'ils ne demandent grande eau, et s'en trouvent quelques-uns qui ne sont aucunement ferrés, mais seulement tracés et joints avec le bois. Ceux qui font métier de raccoutrer, quand la mer est pleine, les tirent hors de l'eau sur le bord de la marine, et les laissent-là en partie pour être en sûreté, en partie pour les refaire quand il en est besoin, joint aussi que le haure n'y est guère propice.

Or, pour retourner à notre propos, il faut noter que la plupart des navires qui chargent l'épicerie à Calicut, sont conduits par le susdit golfe par lequel les Portugais passèrent, qui est fort grand ; puis icelui passé, ils entrent par un détroit avec autres moindres navires dedans la mer Rouge, de là allant par terre à la Mecque, en trois jours, et de là au grand

Caire, passant à pied sur le sable des déserts d'Arabie jusqu'au mont Sinaï, auquel, comme j'en ai été acertené, se lève quelquefois un vent si impétueux, que l'arène accable et ensevelit ceux qui y passent. Il y a aussi quelques navires qui passent par toutes les côtes voisines dudit golfe, et d'autres par le fleuve où nous trouvâmes ces peuples noirs, sujets aux Maures. Il nous fut dit à Calicut, que depuis vingt ans en çà, y étoient arrivés quelques navires pleins de je ne sais quelles gens, portant de grands chapeaux, à la mode des Allemands, et des barbes courtes, depuis le nez jusqu'à la bouche, le menton tout ras comme les courtisans de Constantinople, qui appellent ces manières de barbes moustaches; au reste, habillés d'une cuirasse double, avec sa bannière, leurs navires étant garnis de courte artillerie: lesquels n'y sont revenus depuis, sinon deux ou trois fois avec vingt-cinq navires, qui ont quatre arbres, comme ceux d'Espagne: toutefois qu'on ne put jamais savoir de quelle nation ils étoient, ni quelles marchandises ils menoient, sinon des toiles de lin, et s'y levèrent à Calicut quelque quantité d'épicerie. Voilà ce que nous en avons pu connaître par le moyen du pilote italien, qui nous fut donné par le roi de Mélinde.

Brièvе énumération des cités, îles et pays auxquels pénétra le capitaine Vasque; et de leurs habits, train, religion, monnaies, marchandises, manière de vivre, même du roi de Calicut, et de la justice y observée.

Le dixième jour de juillet en l'an mil quatre cent quatre-vingt-dix, le capitaine Vasque pour son retour, arriva à Lisbonne avec un de ses navires, en ayant laissé un autre près l'île du cap Vert, pour porter en terre son frère Paul de Gamme, touché d'une si lourde maladie, que l'on n'y espéroit vie : quant aux autres navires, ils lui avoient été brûlés, par faute qu'il n'avoit à son retour, gens experts, à naviguer car cinquante-cinq hommes de sa compagnie lui étoient morts d'une maladie, qui les saisissoit en la bouche, puis descendoit au gosier, avec une extrême douleur des jambes et sous les genoux, et pour conter par le menu des cités, îles, terres et pays, auxquels ledit Vasque pénétra, et de leur qualité, religion et façon de faire, nous commencerons à Calicut, qui est habité en partie par idolâtres, partie par chrétiens, et il y a un temple entr'autres, dans lequel si aucun entre un certain jour de la semaine, comme le mercredi devant midi, il tombera en une grande peur et frénésie par une vision de diables

Habitants de Calicut, idolâtres et Indiens.

qui s'y apparaissent pour cette heure-là, et même qu'en certains jours de l'an on y allume des lampes qui représentent plusieurs ombrages et illusions admirables et contre nature. Quant au circuit de la ville, elle est plus ample que Lisbonne. Et pour revenir à ces habitants, ils sont Indiens, n'étant noirs ni blancs, mais de couleur tannée; et combien que le bruit soit qu'il y a des églises, si est-ce qu'il ne s'y fait office ni sacrifice divin, à cause qu'il n'y a aucun prêtre, et ne se trouve autre chose dans l'église qu'un peu d'eau et quelque liqueur ressemblant au baume : et de trois ans en trois ans, on y baptise dans un fleuve prochain de la cité; les maisons y étant bâties de pierres et de chaux, les rues toutes droites comme en Italie.

Quant au roi, il tient un très-grand état en sa cour, servi en magnificence par un infini nombre d'écuyers, maîtres-d'hôtel, valets de chambre, et autres plusieurs braves officiers, étant logé dans un beau et superbe palais. La ville est garnie de toutes espèces d'épiceries, comme cannelle, poivre, girofle, gingembre, encens, et de plusieurs autres diverses sortes : combien qu'elles n'y croissent pas; mais elles viennent d'une île distante de là de cent soixante lieues, prochaine de terre-ferme du

côté de la cité, où l'on peut aller par terre en vingt jours, et est sous la puissance des Maures, encore que toutes les épices se conduisent à Calicut. Leurs monnaies sont sarafes d'or fin, du coin du soudan, qui sont presque du poids d'un ducat : les ducats de Venise y ont lieu, et quelqu'autre petite monnaie d'argent aux coins dudit soudan, pesant environ un ducat. Le pays assez bien garni de draps de soie, comme de velours de toutes couleurs, satins ras et veloutés, damas, taffetas brochés d'or ; finalement ils sont riches et abondants en toutes choses nécessaires à l'usage des hommes. Quant aux autres draps, ils n'y sont en rien différents à ceux du Caire. La mer y monte et descend de six en six heures, tout ainsi que par-deçà, et se trouve là souvent six ou sept cents navires, chose admirable à voir. Le poids de la cannelle, poivre, girofle, qui est de cinq quintaux de ce pays, y vaut dix ou douze ducats, ou plus, et les îles où on les prend, six ducats ; mais le gingembre se vend la moitié moins, et encore la laque est de plus vil prix, et le vernis aussi, lesquelles marchandises se troquent contre l'or, l'argent ou le corail, car ils estiment peu nos marchandises, excepté les toiles de lin ; tellement qu'en échange d'épicerie on

Monnoies de Calicut.

Poids et prix des épices de Calicut.

baille des chemises de lin, combien qu'ils ne soient dégarnis de maintes belles toiles, lesquelles viennent du Caire. Il y a une douane non plus ni moins que par-deçà, où l'on paie cinq pour cent d'entrée. Il y a entre autres marchandises, à foison de perles, de saphirs, rubis et grenats, qui se donnent à bon prix. Nous y trouvâmes plusieurs barils pleins de malvoisie de Candie, conduits là du grand Caire comme l'on fait les marchandises. Quant aux vivres, il y fait bon, car un homme ne sauroit manger par jour que pour trois deniers de pain, et les Maures amènent le blé de leurs îles en la ville, à beaux bateaux, et puis ils ont à force riz, de petits bœufs et des vaches, d'où ils tirent du lait et du beurre; ayant aussi grande abondance de limons, citrons, cidres, pommes, fort bonnes, dattes fraîches et sèches, et plusieurs autres fruits. Le roi de Calicut ne mange jamais chair ni poisson, ni choses quelconques sujettes à corruption ou mort; ce qui est aussi observé par les courtisans et autres grands personnages: pour autant que ledit roi a ouï dire, que notre seigneur a témoigné en sa loi, que *celui qui occira sera occis*. Et pour cette cause, il se garde de manger viandes de tout animal occis: mais le commun peuple ne fait conscience de man-

Douane à Calicut.

Bon vivre à Calicut.

La manière de vivre du roi de Calicut.

Le bœuf est tenu pour un divin animal entre les habitants de Calicut.

ger de chair et de poisson, excepté de bœuf, disant que c'est un animal de bénédiction ; tellement que, quand ils passent auprès d'un bœuf, ils le touchent et baisent avec grande dévotion. Le manger donc du roi est beurre, lait, riz, pain de froment, et plusieurs autres choses semblables ; son boire est vin de palme dedans un hanap d'argent, lequel il ne permet toucher sa bouche, mais l'ayant ouverte, il met du vin dedans. Quand il va en guerre, la plupart de son armée va à pied, et les autres sur les éléphants, qui sont privés et domestiques, desquels aussi les chrétiens se servent pour chevaucher ; mais quand il va aux champs, il se met dans une litière qui est portée sur les épaules des plus grands seigneurs de sa cour. L'usage de ces éléphants est merveilleux, car on s'en sert en guerre, leur mettant sur les épaules un petit château, où peuvent demeurer quatre hommes, sans compter celui qui le gouverne et guide.

Ce pays est régi par plusieurs rois, mais les uns bien différents des autres. Il y a tel roi qui ne tient en sa cour que cent cinquante hommes, les autres deux cents, les autres plus, les autres moins, selon l'étendue de leurs seigneuries. Leur manière d'habits est, que depuis la ceinture en bas ils portent la

plupart de bombasine, de laquelle ils ont en abondance, et au-dessus de la ceinture, ils sont tout nus, et sont de cette mode les seigneurs et courtisans; vrai est qu'ils usent de drap de soie et de bocassin, chacun selon sa qualité, et pareillement les femmes des gens d'état, sont couvertes depuis la ceinture en bas, d'une toile fort blanche et déliée; les autres de moindre qualité, sont toutes découvertes. Les Maures sont vêtus à leur mode, portant leurs manteaux en écharpe. De Lisbonne à Calicut, on compte trois mille huit cents lieues, à raison de quatre milles par lieue, et de là on peut aisément colliger en combien de temps se peut faire ce voyage : lequel à peine se peut faire à moins de quinze ou seize mois. Les pilotes de ce pays-là, ni les Maures, ne se gouvernent en leurs navigations selon la tramontane, mais, selon certains cadrans de bois ; et quand ce vient à traverser le golfe, ils ne s'amusent pas à plusieurs îles, dans lesquelles ils se pourroient perdre à cause qu'elles sont trop basses. Quant au peuple de Calicut, il a quelque connaissance de Prête-Jean, par le moyen de la navigation de la mosquée, confessant aussi que Jésus-Christ est né d'une vierge immaculée, et comme il a été mis à mort, et

Habits des habitants du pays de Calicut.

Combien il y a de lieues de Lisbonne à Calicut.

Les articles de la foi que tiennent les habitants de Calicut.

crucifié par les juifs, puis enseveli en Jérusalem, et tient pour sûr qu'il y a un pape qui réside à Rome; d'autres points de la foi il n'en faut demander en ce pays-là. Ils ont des lettres desquelles ils usent et écrivent en leur langage. A mon jugement, qu'en tout l'univers on ne peut trouver un meilleur ou un plus riche pays que celui-là, tant en éléphants (qui sont fort doux et traitables) qu'en sucres, conserves, en vin merveilleusement délicat, et en huile bonne en perfection. Et pour autant qu'il n'est rien dessous le ciel tant requis et nécessaire entre les hommes que justice, ils gardent là une bonne police accompagnée de cruelles exécutions contre les malfaiteurs, tellement que celui qui commet larcin, meurtre ou autre maléfice, tout sur l'heure il est empalé à la mode de Turquie; si quelqu'un fraude les droits du roi, sa marchandise est incontinent confisquée. Calicut est riche et abondant en toutes choses que l'on sauroit désirer, mêmement à cause du grand apport des navires chargés de toutes sortes de marchandises, y arrivant des lieux circonvoisins; car, en premier lieu, il y a l'île Zeilan, distante de là, seulement, de cent soixante lieues, où sont les arbres qui portent les épices, la cannelle en grande

Justice étroitement gardée à Calicut.

quantité; et s'y trouvent plusieurs saphirs et pierres précieuses : le poivre aussi est le gingembre ne croissent pas loin de là, et ils ont sans sortir de leur détroit de la rhubarbe et autres petites épices ; vrai est que le girofle vient d'assez lointain pays, joint que le bruit est par-delà, qu'au-dessus de la côte de tramontane, allant de Calicut à un golfe, qui est habité par des chrétiens indiens blancs comme nous il se trouve une terre adjacente audit golfe, fertile à merveille en grains, fruits, chairs, et toutes autres sortes de vivres que l'on amène à Calicut pour en fournir la ville et retirer deniers, car le terroir prochain de Calicut, est stérile, tout en sable, ne portant aucun grain. Et sont fortunés en cela, que par tout l'année ils sont battus seulement de deux vents, du ponant en hiver, et de la tramontane en été. Au reste, il y a en ce pays à force gentils esprits, et principalement des peintres fort ingénieux, et tailleurs de figures. Le pilote qui étoit avec nous, natif d'Alexandrie, marié et ayant des enfants à Calicut, nous contoit entr'autres choses, que la fine cannelle croît en l'île qui est au-dessus de Calicut près de terre-ferme environ cent soixante lieues, et que le bon girofle vient du côté de ladite île, habitée par un peuple païen et idolâtre, ayant

leur temple garni de peintures et idoles; et les chrétiens ont leurs églises, auxquelles toutefois ils ne font aucun divin service; combien que les Jacobites fassent tout autrement, et aussi ceux de Prête-Jean, fort lointains de Calicut, par-delà le golfe d'Arabie, confinant aux royaumes de Mélinde, Ethiopie et Mauritanie, profond dedans terre, près d'Egypte : car Prête-Jean a des prêtres qui font sacrifice, observant l'Evangile et le décret, comme font les autres chrétiens.

Le soudan, seigneur du port de la mer Rouge.

Le grand soudan du Caire tient le port de la mer Rouge, auquel on décharge toutes les épices venant de Calicut; et au sortir de là, du côté du golfe de Perse, à une lieue près de terre-ferme, il y a une île habitée de pêcheurs qui ne pêchent autres choses que des perles; mais là ne se trouve eau douce pour boire, tellement qu'ils sont contraints d'aller emplir leurs barques à un prochain fleuve, ne prenant pour cela ni barils ni tonneaux, à quoi sont tant accoutumés et faits non-seulement les habitants de ladite île, ainsi que les bêtes lorsqu'elles voyent arriver lesdites barques, s'approchent du port pour boire. Cette île peut être distante de Calicut d'environ trois cents lieues, habitée par gens idolâtres, voire si ineptes qu'ils adorent presque les bœufs et

Bœufs et vaches adorés.

les vaches, lesquels sont tant estimés que si quelqu'un se trouvoit en avoir mangé, il seroit soudain condamné à mort par ordonnance de justice. Quant à l'île de la Taprobane, de laquelle Pline a écrit si amplement, il ne s'y en trouve point, et pense qu'elle doit être bien avant en mer ou bien en terre-ferme. Les navires de cette contrée se forgent à Calicut, pour autant qu'il y a des bois à foison et non ailleurs. Le vin, l'huile, le corail, colliers d'or, bocassin et draps de laines y sont en grande abondance, et pour cette cause le roi, ayant senti la fumée de telles magnificences, cherche les moyens d'y trafiquer, et de fait il a déjà fait équiper quatre navires et deux caravelles bien armés et garnis de plusieurs marchandises pour y aller ; et en cas que le roi de Calicut ne lui veuille donner passage et licence de trafiquer, il a délibéré de prendre des barques de ce pays, et sous cette couverture il pourra librement trafiquer et lever épiceries en les susdites îles.

Marchands trafiquant à Calicut : leur superstition et manière de vivre.

Il y a aussi dans la cité de Calicut certains marchands, hommes guzarates et zetires ; les guzarates vivent en telle superstition qu'ils ne mangent chose sujette à mort, n'usant ni de pain ni de vin : opinion gardée si étroitement entre eux, que si un enfant, par cas for-

tuit, surprise ou autrement, avait tâté de chair, il est mis hors de la compagnie des autres et chassé aux champs pour mendier sa vie, voire fût-il le fils d'un prince; ayant encore ce malheur entre eux, qu'ils croient aux devins et enchanteurs. Quant à leur couleur, ils sont ordinairement plus blancs que ceux qui sont de Calicut, portant ce néanmoins comme eux de grands chapeaux, ayant la barbe longue, la tête entortillée avec un linge, à la mode des femmes, habillés de bombasine et usant d'escarpins; au reste, trafiquant en plusieurs marchandises, comme draps, merceries, pierreries et autres; mariés à une seule femme, comme nous de par deçà. Les zerites sont tous noirs et plus idolâtres que ceux de la cité, faisant grand train de marchandise, à savoir de perles, pierreries, or et argent: allant tout nus, portant seulement de petits bonnets en tête, les cheveux entortillés de je ne sais quelles chevelures faites du poil de la queue d'un cheval, et étudient aux enchantements plus que gens, selon mon opinion, qui soient au monde, voire de telle sorte qu'ils parlent invisiblement au diable. Au reste, leurs femmes sont les plus luxurieuses que femmes qui soient sous le soleil.

FIN DE LA NAVIGATION DE VASQUE DE GAMME.

NAVIGATION

DU CAPITAINE

PIERRE ALVARÈS,

DÉCRITE PAR UN PILOTE PORTUGAIS,

ET TRADUITE EN FRANÇAIS.

Comme le roi de Portugal envoya sur mer son capitaine Pierre Alvarès, accompagné de douze navires, dix pour aller à Calicut, les autres à Céfala pour y trafiquer au fait de marchandises ; et comme ils découvrirent une terre fort abondante en arbres et peuples, lesquels voulurent trafiquer avec eux. La qualité de ce peuple, de leurs maisons et de certains poissons, qu'ils ont, grandement différents aux nôtres.

L'AN mil cinq cents, don Emmanuel, roi de Portugal, après le retour de Vasque de Gamme, délégua Pierre Alvarès, son capitaine général, en Inde, accompagné de douze navires garnis pour un an et demi de vivres et

autres choses nécessaires pour tel dessein, lui commandant de conduire dix de ces vaisseaux à Calicut, et les deux restants par un autre lieu à Céfala pour y trafiquer au fait de marchandises, combien que ce lieu soit sur le chemin de Calicut. Or donc, en l'an susdit, le huitième jour de mars, qui étoit le dimanche, nous départîmes de Lisbonne, et vînmes seulement pour ce jour à Rastelle où est l'église de Sainte-Marie de Bellem, lieu distant de là environ deux milles, où le roi même se trouva en personne, et délivra audit seigneur Alvarès son étendard royal; puis le lundi de bon matin partîmes de là avec le vent si bien en poupe, et faisant voile en telle diligence, que dedans le quatorzième jour dudit mois nous passâmes l'île Canarie, le vingt-deuxième, l'île de Cap Vert; mais quand ce vint au vingt-troisième, un de nos navires partant de là fut tant égaré de la compagnie, que depuis il ne fut vu. Si est-ce que pour cette diffortune ne laissâmes de tirer outre, tellement que le vingt-quatrième jour d'avril nous arrivâmes à une terre fort plaisante et riche en toutes sortes d'arbres fruitiers, rangés tout le long du rivage de la mer, et par une curiosité de voir les choses de plus près, le capitaine descendit en terre avec un esquif, contemplant la nature et as-

sicite du lieu et la façon de faire des habitants qui sont de couleur berretine, c'est-à-dire entre blanc et noir, fort alertes et dispos de leurs personnes, tout nus, leurs parties honteuses totalement découvertes, portant seulement de grands chapeaux en tête; au reste bien garnis d'arcs et de flèches, se tenant sur leur garde comme s'ils étoient commis là pour garder un petit fleuve qui est en ces parties, usant d'un langage tant barbare et étrange qu'on ne le pouvoit entendre; parquoi après avoir bien spéculé le tout, s'en retourna le capitaine en son vaisseau, et incontinent la nuit survint avec une grande tourmente qui dura jusqu'au lendemain, qu'un vent encore plus violent venant de la tramontane, qui étoit de siroc, s'éleva avec telle impétuosité que nous fûmes contraints de jeter les ancres où nous étions, et en ce lieu même trouvâmes de ces gens desquels nous avons parlé ci-dessus, pêchant avec de petites barques le long de la mer, et pour le désir que nous avions de les connoître, nous en prîmes deux que nous menâmes au capitaine; mais il ne fut en nous de les entendre par signes ni autrement, si est-ce que le lendemain ledit capitaine les fit vêtir de beaux habillements, ce qu'ils prirent bien en patience, se regardant et spéculant

avec une grande admiration, puis les renvoya en terre.

Ce jour même il prit envie à notre capitaine d'ouïr messe; par quoi il fit dresser un pavillon en terre, et au-dedans un autel: là où tous ceux des navires vinrent pour ouïr messe, et aussi plusieurs de ces gens sauvages y accouroient avec un bal et chansons déchiffrées par des cornets faits à leur guise, et encore ne se contentant de cela, soudain après la messe dite, et que chacun se retiroit en son navire, ceux-ci nous suivirent toujours de si près qu'ils se mirent dans l'eau jusqu'au cou, chantant, balant et donnant passe-temps à toute notre compagnie. Notre capitaine alléché d'un si bon accueil, prit plaisir de retourner encore une fois en terre pour trafiquer avec eux, leur présentant quelque draps de bas prix, des sonnettes et des feuilles de papier: ce qu'ils ne trouvèrent pas mauvais, donnant pour échange à force arcs et flèches, tellement qu'une bonne partie du jour s'y employa; mais quand ce vint sur la nuit, on se retira dans les vaisseaux jusqu'au matin, que le capitaine commanda que l'on fît provision de bois et d'eau; car là se trouva un fleuve d'eau douce, à quoi ces gens nous firent service de leurs personnes, nous aidant à en

porter dans nos navires, prenant telle accointance les uns avec les autres, qu'aucun des nôtres se hasardèrent d'aller jusqu'à leur ville, distante de là environ trois milles, et y achetèrent à force perroquets, arcs, flèches, et une certaine espèce de racine appelée igname, de laquelle ils se servent au lieu de pain, troquant toutes ces marchandises contre des sonnettes et feuilles de papier; au reste, nos gens se trouvèrent tant bien là qu'ils n'en bougèrent de cinq ou six jours. Les habitants de ce pays ne portent point de barbe, ayant les sourcils des yeux de couleur blanche et noire, azurée et rouge; il s'en trouve aucuns qui ont la lèvre de dessous percée, et avec un petit fil ils y pendent une bague azurée et verte. Quant aux femmes, elles vont pareillement toutes nues, sans vergogne ni honte, portant simplement un chapeau en tête, étant douées d'une belle corpulence. Les habitations sont faites de bois et couvertes de feuilles, de rameaux d'arbres; mais il faut noter que le couvert est soutenu de plusieurs gros piliers de bois, et entre ces piliers jusqu'aux murs de la maison, il y a un filet de bombasine pendant au couvert et entre deux filets ils font du feu, tellement qu'il se trouvera telle maison où il y a vingt ou trente lits et

Igname, viande des barbares au lieu de pain.

Sauvage mode de diviser les habitations.

étages. En ces quartiers-là, on n'use point de fer ni d'autre métal, de sorte qu'ils sont contraints de tailler leur bois avec des pierres. Le pays est abondant en oiseaux de diverses sortes, et spécialement en perroquets de maintes couleurs, dont les uns sont gros comme des poules, desquels la plume sert pour faire leurs chapeaux; il y a aussi d'eau douce à plaisir, d'arbres, de millet, d'igname et de bombasine; au reste, il n'y faut demander aucun bétail à quatre pieds. Quant à l'assiette, il est difficile de juger si c'est île ou terre-ferme; l'air y est fort doux, amiable et bon. Les habitants s'adonnent fort partie aux filets, partie à pêcher, où ils prennent plusieurs sortes de poissons de grandeur inusitée, et de fait pendant que nous étions là, ils en prirent un gros comme un tonneau, et encore plus long, ayant la tête comme un pourceau, les yeux petits, les oreilles larges, la queue d'une brasse de longueur, la peau épaisse d'un doigt, la chair blanche et grasse comme celle d'un porc, sans dents et sans pieds.

Poisson d'étrange façon.

Comme le capitaine Alvarès récrivit au roi de quatre navires qui s'étoient perdus, et qu'ils avoient trouvé un lieu nommé Céfala, où est une mine d'or, joint avec deux autres îles, et comme, après y être arrivés, ils trouvèrent trois de leurs navires.

Le capitaine fort charmé de cette belle rencontre, fut d'avis d'en avertir le roi de Portugal; et de fait il expédia un esquif, chargé de vivres, faisant entendre par lettres audit roi toutes ses aventures et rencontres depuis son départ de Portugal. Ces choses faites, il descendit en terre, où il commanda planter une grande croix de bois, mettant auprès d'icelle deux prisonniers condamnés à la mort, qu'il avoit en ses navires, lesquels firent de si grandes lamentations, que les habitants de ce pays furent mis à compassion, en les consolant, et montrant par signes qu'ils avoient pitié d'eux. Puis le jour ensuivant, qui fut le second de mai, nous fîmes voiles, tirant droit à la volte du cap de Bonne-Espérance, distant de là onze cents lieues, naviguant toujours jusqu'à ce que nous vînmes à découvrir du côté d'Éthiopie, une comète environnée d'un rayon fort long, durant ce signe par l'espace de neuf ou dix nuits, qui fut une pronostication du malheureux désastre, le-

Pronostication sur le malheur futur aux Portugais.

quel nous advint bientôt après; car, le vingtième du mois susdit, qui fut le dimanche, ainsi que nous étions sur le point d'avancer chemin, la mer nous semblant bonnasse, l'air benin, voici venir d'assaut une tourmente marine, avec telle soudaine fureur, qu'elle enfonça quatre de nos navires, sans que jamais il y eût remède ni secours, et encore à peine se purent sauver les sept qui restoient: lesquels allèrent par tout ce jour-là, sous la garde de Dieu, ayant les arbres et voiles rompus. La mer étoit tellement enflée et agitée d'ondes, qu'il sembloit que ces pauvres navires étoient précipités du ciel dans les abîmes; il est vrai que nous eûmes soudain un changement de temps; mais encor ce malheur nous tenoit, que pour avoir été si lourdement traités de la première secousse, nous n'osions nous hasarder de mettre nos voiles au vent, craignant qu'il ne nous arrivât autant comme aux autres navires; et ainsi naviguant sans voiles, les navires se perdirent tous de vue, celui du capitaine accompagné de deux autres, jeté deçà, trois autres de là, et le septième tirant un autre chemin, demeurant ainsi sans voiles par l'espace de vingt jours. Mais à la parfin, Dieu nous fit cette grâce qu'au seizième jour de juin nous vînmes à dé-

couvrir la plage d'Arabie; là nous commençâmes à approcher de terre pour pêcher, et de fait y prîmes à force poisson; recevant un grand plaisir à voir cette côte fort peuplée et abondante en fruits, enrichie de beaux grands fleuves et de plusieurs animaux. De là, passant outre, nous vînmes aborder à l'île Céfala, où il y a une mine d'or, jointe à deux autres îles prochaines; et de fait il y avoit deux navires de Maures, qui venoient de là, tirer de l'or et s'en alloient à Mélinde : lesquels, soudain qu'ils nous eurent aperçus, commencèrent, à voiles dépliées, à gagner le haut, jetèrent l'or qu'ils avoient au fond de la mer, craignant que par nous il ne leur fût ravi.

Mine d'or en l'île Céfala.

Le seigneur Pierre Alvarès, désirant s'informer de ces gens et savoir qui, quels et pourquoi ils étoient venus en ces pays, manda à leur capitaine qu'il eût à lui venir parler. Ce qu'il fit : lequel interrogé par ledit Alvarès de quelle nation il étoit, répondit qu'il étoit Maure, cousin du roi de Mélinde, et que les navires qu'il menoit étoient les siens, venant de l'île Céfala; mais que sa femme et ses enfants, épris d'une grande peur, s'étoient précipités dans la mer. Le seigneur Alvarès, ayant entendu que ce Maure

étoit cousin du roi de Mélinde, son singulier ami, lui fit grande caresse, commandant lui être restitués ses deux navires et tout l'or qu'on lui avoit pillé. De quoi le capitaine fut content à merveille, s'enquérant davantage du seigneur Alvarès, à savoir s'il n'avoit point en sa compagnie quelque enchanteur pour retirer l'or qu'il avoit jeté au fond de la mer. A quoi Alvarès fit réponse qu'il étoit chrétien; et qu'entre eux les enchantements n'avoient point de lieu; puis l'interrogea du fait de Céfala, là où le capitaine lui dit être une mine d'or sous la puissance d'un roi Maure, demeurant en l'île Chiloë, sur le chemin par lequel il devoit passer. Cela fait, ces Maures passèrent outre; et nous de reprendre nos erres droit à l'île Mozambique, faisant tant par nos diligences, que le vingtième jour de juillet nous y arrivâmes : cette île appartient au roi de l'île Céfala; étant de petite étendue, peu peuplée, toutefois que les marchands sont fort opulents; nous fîmes là quelque séjour, tant afin de nous fournir d'eau douce, que pour nous rafraîchir, et prîmes là un pilote pour nous conduire jusqu'à l'île Chiloë, qui est assise en bon air et prochaine de terre; les maisons y étant bâties d'une merveilleuse hauteur, à la mode d'Es-

L'île Mozambique.

Chiloë.

pagne : les marchands fort riches en or, argent et perles, les habitants noirs, vêtus de draps de fine bombasine et de soie. Sur ce chemin tirant le long de la côte, nous vînmes à trouver six de nos voiles auparavant égarées; mais la première perdue ne fut jamais vue depuis.

Or, avant de descendre en terre, notre capitaine envoya des gens exprès au roi pour lui demander sauf-conduit, lequel lui fut tout incontinent octroyé ; en après Alphonse Furtade se mit en terre, accompagné de sept ou huit hommes braves, tous accoutrés comme ambassadeurs ; et s'en alla devers le roi pour lui faire entendre que ces navires appartenoient au roi de Portugal, là venus tout exprès pour trafiquer, et que lesdits navires étoient bien garnis de plusieurs bonnes marchandises ; au reste, que le capitaine Alvarès auroit grand appétit de parlementer avec lui.

Le roi trouva ces raisons fort bonnes, promettant de sa franche volonté parlementer le jour ensuivant avec ledit Alvarès, lequel eût à descendre hardiment en terre. A quoi Alphonse répliqua que le roi de Portugal avoit, entre autres choses, très-expressément défendu à son capitaine de descendre en terre quand il seroit question de parlementer avec

quelqu'un, et pour cette cause il lui plût de venir jusques dans le navire; laquelle requête, combien qu'elle fût d'assez mauvaise digestion, si est-ce que le roi fit semblant de la trouver amère, promettant que le lendemain il accompliroit la demande de notre capitaine, lequel fort joyeux d'avoir impétré ce qu'il prétendoit, se mit en bon ordre, commandant à tous ses gens faire le cas pareil, l'artillerie dressée dans les navires, l'étendard déployé, avec divers sons de trompettes, tambourins et fifres. Le roi de son côté faisant le devoir pour l'acquit de sa promesse, se mit dans ses almadies et navires accoutrés en pompe royale, avec grands festins, solennités et instruments de musique sonnant à leur mode, tellement qu'ils se vinrent joindre ensemble; vrai est que le roi fut aucunement épris d'une peur quand il vit les bombardes de nos navires en tel ordre, toutes prêtes à tirer; si est-ce qu'il ne laissa de s'approcher de notre capitaine, et de tenir plusieurs et divers propos ensemble; ce qu'ayant fait, ils prirent congé l'un de l'autre, avec grandes caresses en témoignage d'une perpétuelle amitié. Puis le lendemain, suivant les conventions arrêtées entr'eux, le capitaine envoya Alphonse Furtade en terre pour commencer

Le roi de Chiloë et Pierre Alvarès parlementent ensemble.

à trafiquer; mais il fut bien ébahi, quand il connut que le roi avoit changé de propos, disant qu'il n'avoit que faire de ses marchandises, et que cela étoit le fait d'un corsaire. Et ainsi Alphonse étant reçu autrement qu'il espéroit, se retira devers son capitaine, où il demeura trois jours, lui faisant le récit de tout : lequel en fut fort irrité, commandant sur l'heure de faire voile à Mélinde, toujours le long de la côte, où nous trouvâmes plusieurs îles bien peuplées de Maures, et entre autres, nous vînmes à découvrir une cité appelée Mombase, étant sous la juridiction d'un roi Maure : car, toute cette côte est habitée des Maures, excepté quelques chrétiens, comme l'on dit, qui se tiennent près de terre, faisant grosses guerres auxdits Maures; mais nous n'en trouvâmes pas un.

Comme les Portugais arrivèrent à Mélinde, où ils furent reçus du roi fort humainement ; de quoi le roi de Portugal ne se montrant ingrat, lui fait plusieurs beaux présens. L'arrivée des Portugais à Magadasse, îles Gulfal, Ormus et en la province de Cambaye, puis à l'île Amiadine.

Poursuivant donc nos erres, nous fîmes tant par nos diligences, qu'au second jour d'août nous arrivâmes à Mélinde, où nous

fûmes merveilleusement bien reçus et fêtés de la part du roi, à force gros et gras chapons, poules, oies et limons, les meilleurs que j'aie jamais vus : tellement, que ceux qui se trouvèrent de notre compagnie malades de bouche, dégoûtés ou autrement affectés, furent incontinent guéris, et remontés par ce bon et libéral traitement. Et aussi de notre part nous ne fûmes négligés à faire le devoir sitôt que nous fûmes ancrés, saluant ce magnifique roi à beaux coups d'artillerie et canons; en après, le capitaine commanda à deux de sa compagnie, dont l'un étoit éloquent en langue arabe et maure, d'aller vers le roi pour lui faire entendre les causes de notre venue. De quoi le roi demeura fort content, et retint pour ce soir, celui qui étoit savant en langue arabe; et envoya soudain devers notre capitaine deux braves Maures pour le saluer, lui remontrant quel contentement d'esprit avoit reçu leur maître de notre venue; priant au surplus notredit capitaine, de n'épargner rien en la ville de ce qui lui seroit nécessaire, remettant le tout à son commandement. Le capitaine remercia grandement le roi de ces belles offres, et tout sur l'heure lui envoya lettres et don de son maître, le roi de Portugal; le présent étoit une selle de cheval, au-

Présent magnifique du roi de Portugal au roi de Mélinde.

tant brave que riche, avec la bride et les éperons d'argent, le poitrail de même, les cordons fort superbes, le chevestre tissu de fil d'or, ensemble deux cuissins de satin broché, et deux autres de velours cramoisi, un tapis fin, une pièce de fin drap, deux pièces d'écarlate, une de satin cramoisi et une de taffetas almoisin. Ce don fut trouvé magnifique, et pouvoit valoir en Portugal plus de mille ducats : lequel fut présenté par Ariscorée, premier chambellan du roi de Portugal, accompagné de plusieurs autres apparents personnages de la cour dudit seigneur, avec trompettes, tambourins et hautbois. Le roi donc de Mélinde, averti de cette venue, se montra fort courtois, envoyant au-devant, pour recevoir telle entrée, les principaux de sa cour, qui vinrent attendre ledit Ariscorée avec sa compagnie à la porte du palais ; dans laquelle premier qu'entrer, plusieurs braves dames se présentèrent avec grandes caresses, tenant en leurs mains de belles tasses d'argent pleines de feu, mettant à force bons parfums dedans, tellement que cela rendoit une très-suave odeur par toute la cité. Et ainsi entrèrent-ils dans la salle du roi, où il étoit assis en une royale chaire, ayant à son côté plusieurs grands seigneurs Maures : auquel, après humbles salu-

tations, le don fut présenté, accompagné des lettres de notre roi, écrites d'une part en langue arabe, de l'autre, en portugaise. Après les avoir lues et communiquées à son conseil privé, il se mit, ensemble toute sa cour, à rendre grâce à Dieu, qui lui avoit tant favorisé que de lui donner l'entrée, connoissance et amitié d'un très-haut et très-riche prince chrétien, le roi de Portugal.

Au reste, il guerdonna Ariscorée de beaux dons, le priant de ne quitter de sa compagnie jusqu'à ce que les navires fussent prêts de partir, disant qu'il avoit grand appétit de deviser à plaisir avec lui, ce que néanmoins Ariscorée ne lui osa octroyer, sans préalablement avoir la licence de son capitaine : auquel le roi envoya son cousin pour l'impétrer, à quoi il ne fit aucun refus. Et par ce moyen Ariscorée demeura en la compagnie du roi, traité fort magnifiquement, avec un brave apprêt de toutes sortes de viandes que l'on sauroit souhaiter, excepté de pain, duquel ils n'usent point en ces pays-là; et outre ce bon accueil, par l'espace des trois jours qu'il demeura, on lui portoit grand honneur en la cour du roi : auquel il ne tenoit guères autres propos que de son maître, notre roi, à quoi le roi de Mélinde prenoit grand plaisir; et encor ne se conten-

Le roi et les habitans de Mélinde n'usent point de pain.

tant de cela, lui dit, qu'il auroit grande affection de parlementer avec notre capitaine; mais Ariscorée lui fit entendre que cela étoit impossible, vu les défenses très-expresses du roi de Portugal, faites audit capitaine Alvarès, de descendre en terre pour parlementer avec homme vivant; et pour cette cause, que, s'il avoit appétit de lui parler, il étoit besoin qu'il se mît dans un esquif pour le venir trouver dans son navire, duquel il n'osoit sortir pour les causes susdites; mais que s'il le vouloit voir, il le pouvoit faire dans un bateau, comme avoit fait le roi de Chiloë. Le roi trouva fort étrange ces propos et façon de faire; si est-ce qu'Ariscorée sut tant bien dire, qu'il le fit à la parfin condescendre à sa requête; ce qu'étant accordé, Ariscorée avertit notre capitaine qu'il eût à se préparer, pour venir parler au roi, qui avoit envie de le voir et de communiquer avec lui : ce qu'il fit en diligence, se mettant dans un esquif, accompagné des plus braves et principaux de toute l'armée, cachant toutefois leurs armes sous leurs habits. Le roi pareillement commanda apprêter deux esquifs et son cheval harnaché bravement à la mode portugaise, de quoi ses gens ne purent jamais venir à bout, de sorte, qu'il fut besoin que les Portugais

qui étoient en terre y missent la main.

Le roi, descendant de sa chambre avec une échelle, selon la coutume observée là de toute ancienneté, fut reçu par ses gens et élevé sur son cheval, avec un grand bruit et tintamarre qu'ils font à haute voix, toutefois et quantes qu'il sort de son logis. Le roi donc et notre capitaine s'abordèrent avec grandes caresses, communiquant et parlant ensemble de plusieurs et divers propos par assez longue espace de temps; puis, après avoir devisé à plaisir, notre capitaine prit congé du roi : lequel soudain qu'il se fut retiré en son logis, renvoya Ariscorée à son navire, mais ce ne fut sans envoyer pār lui à force chair et fruits à notredit capitaine, et aussi un pilote (étant depuis peu de temps retourné de Cambaie) pour nous conduire jusqu'à Calicut. Notredit capitaine laissa à Mélinde deux hommes bannis, l'un pour demeurer là, l'autre pour aller à Cambaie avec les navires du roi de Mélinde.

De la cité de Magadasse et de la province de Cambaie, fort fertile et abondante en tous biens, et la description de l'île Amiadine.

Le lendemain donc, qui fut le septième d'août, le capitaine commande de faire voile

droit au golfe de Calicut, laissant en arrière la côte de Mélinde et une cité de Mauritanie, appelée Magadasse, fort belle et riche : tellement, que tirant outre, nous arrivâmes à une grande île, en laquelle il y a une belle et grande cité, avec un brave pont, qui tient depuis l'île jusqu'en terre-ferme, appelé Zacotore; et de là, passâmes plus outre, suivant le long de la côte et la bouche du détroit de la Mecque, lequel est de la largeur d'une lieue et demie, et au dedans dudit détroit est la mer Rouge, et aussi la maison de la Mecque, et de sainte Catherine du mont Sinaï, qui est le lieu d'où les épices vont au Caire et en Alexandrie, portées par certains dromadaires et chameaux fort courants et robustes, passant premièrement par les déserts d'Arabie. Il y a ici plusieurs choses notables qui ne sont à mettre en arrière; mais je réserverai cela à un autre lieu plus commode. Donc, après avoir traversé la bouche de ce détroit, de l'autre côté est la mer de Perse, qui confine plusieurs grandes provinces et royaumes, sous la même puissance du grand soudan de Babylone, vînmes tomber en une petite île, nommée Gulfal, où l'on pêche les perles et plusieurs autres pierres précieuses; et de là, arrivâmes à une autre grande île joignant la bouche de ladite

La mer Rouge dans le détroit de la Mecque.

Ile où se pêchent les perles.

mer, appelée Ormus, qui est sous la puissance des Maures, où il y a à force beaux chevaux, que l'on mène pour excellence, par l'Inde.

Au reste, il y a par toute cette mer, un grand apport de navires venant de toutes parts, pour trafiquer; mais après avoir passé cette mer de Perse, on se trouve en Cambaie, province très-opulente, laquelle est sous la puissance d'un grand roi, étant ce pays de plus longue étendue, et plus garni de tous fruits que nulle autre contrée de tout le monde; car, premièrement il y a de froment en grande quantité, et de toutes espèces de blés, de cire, de sucre et d'encens, à force soie et bombasine, et semblablement plusieurs chevaux et éléphants. Le roi étoit au commencement idolâtre, mais depuis il s'est fait Maure; et il y a entre les habitants de cette province plusieurs riches marchands, qui trafiquent journellement avec les Arabes et Indiens : joint aussi, qu'ils sont voisins de Calicut. En cette côte se trouvent plusieurs autres grandes provinces et royaumes, habités par les Maures, barbares et idolâtres, comme nous avons vu de nos propres yeux, et comme en peuvent témoigner tous ceux de notre compagnie.

Cambaie, très-riche et opulente province.

Après avoir vu et discouru toutes ces contrées, naviguant toujours plus outre, nous commençâmes à découvrir l'Inde, le vingt-deuxième d'août, et vînmes arriver à la terre du royaume de Goga, qui est prochaine de l'île Amiadine, laquelle est sous la dicion et seigneurie d'un Maure, et enrichie d'un beau lac d'eau douce traversant le milieu d'icelle, et n'est guères peuplée, ayant de chemin de là jusqu'en terre-ferme, environ deux milles; et a été autrefois peuplée de gentils, et est cette île le chemin, que les Maures de la Mecque prennent pour aller à Calicut. Nos gens donc descendirent en terre, là où ils demeurèrent par l'espace de quinze jours, faisant provision d'eau et de bois, se tenant aussi aux épies de ceux qui viendroient de la Mecque, afin de les voler, s'il étoit possible. Les habitants s'accointoient familièrement avec les nôtres et devisoient de plusieurs choses, dont notre capitaine prenoit grand plaisir; et entr'autres, ils contoient merveilles de ce pays-là, auquel il y a un hermitage, où par plusieurs fois la messe fut célébrée du temps que nous séjournions-là, par aucuns clercs que nous avions avec nous; et même nous nous y confessâmes et communiâmes tous; et après avoir fait provision d'eau et de

bois, voyant que les navires de la Mecque ne venoient point, nous allâmes à Calicut, qui n'est distant de ce lieu que de soixante-dix lieues.

Comme les Portugais arrivèrent à Calicut; la descente du Capitaine en terre pour parlementer avec le roi, et comme après avoir donné gens en ôtage d'un côté et d'autre, ils firent une alliance et appointement.

Le treizième jour de septembre nous arrivâmes à une lieue près de Calicut; là en voici venir de la ville un nombre de bateaux pour nous recevoir, dans lesquels étoient plusieurs gens accompagnant deux grands personnages, l'un marchand de Guzarate, fort riche; l'autre, un des plus apparents de toute la cité de Calicut et gouverneur d'icelle, qui ne firent difficulté d'entrer dans le navire de notre capitaine, lui signifiant comme leur roi étoit fort joyeux de notre venue. Nos gens voyant les choses en tel état, commencèrent à jeter les ancres et à dresser leur artillerie, de quoi ceux de la ville furent fort étonnés voyant tels appareils, disant qu'il étoit impossible que personne pût résister contre nos forces, sinon Dieu; nous cédant en cela, encore qu'ils fussent gens superbes, n'estimant nation dessous le ciel à eux, et par ainsi demeurâmes là toute la nuit, et le lendemain notre capitaine

envoya en la ville quelques Indiens, à savoir un Maure qui s'étoit fait chrétien avec nous, et quatre pêcheurs de nation gentils qui étoient venus dans nos navires, lesquels il accoutra de riches habillements pour signifier au roi la cause de notre venue, et lui demander la licence de descendre en terre; et étant arrivés au palais du roi, le Maure parla à lui seul, ne s'osant approcher des pêcheurs, sachant dès long-temps la superbe et pompe du roi, lequel reçut fort alaigrement ledit Maure, nous octroyant par lui sauf-conduit pour entrer dans la ville, ce que notre capitaine prit en bonne part, espérant par ce moyen avoir entrée avec le roi; et de fait, tout incontinent il lui envoya Alphonse Furtade, accompagné d'un truchement arabe, avec charge de lui remontrer comme les navires arrivés étoient au roi de Portugal, venus là tout exprès pour entrer en sa connaissance et amitié, et pour trafiquer au fait de marchandise. Mais pour autant qu'il étoit très-expressément enjoint et commandé au capitaine de ne descendre en terre pour parlementer avec homme vivant, sans préalablement avoir ôtage de sa personne, il requéroit du roi qu'il eût à lui envoyer tels de sa cour que lui nommeroit ledit Furtade; ces propos furent fort étranges aux oreilles du

prince, et ne les voulut admettre, disant pour ses raisons que ceux qu'on lui demandoit étoient de bonnes gens, hors d'âge pour endurer la marine; au reste qu'il étoit prêt d'en bailler quelques autres au lieu de ceux-là, et certes il s'émerveilla fort de telle obstinée requête, demeurant en suspens sur cela par l'espace de trois jours, à la fin desquels, suivant la demande dudit Alphonse, il y condescendit, combien que le tout lui fût fort suspect. Le capitaine ayant impétré tout ce qu'il prétendoit, ne se voulant montrer illébéral, après s'être mis en bon ordre, vint en terre accompagné de trente des plus braves et honorables hommes de sa compagnie, outre ses serviteurs et officiers, laissant pour son lieutenant Sanchio de Touar, auquel il donna charge de traiter libéralement et magnifiquement les gentilshommes de Calicut, donnés en ôtage de la part du roi, lequel vint le jour ensuivant en un logis qu'il avoit près de la mer pour recevoir notre capitaine, et de là envoya en nos navires les cinq hommes en ôtage, accompagnés de cent hommes armés d'épées et rondelles avec trente tambourins. Le capitaine sortit tout incontinent de son navire pour entrer en un esquif, ayant déjà fait mettre en terre toutes autres choses qui lui étaient néces-

saires ; et quand cet esquif fut arrivé, ledit capitaine vouloit faire honneur aux ôtages d'entrer dedans avant que lui sortît, ce qu'ils refusèrent fort modestement, de sorte qu'avec grandes cérémonies ils demeurèrent longtemps sur ce différend; mais à la parfin Ariscorée fit tant qu'ils mirent le pied dans l'esquif; en après notre capitaine se jeta en terre, là où il fut reçu en grande pompe de plusieurs gentilshommes qui le prirent par dessous le bras, et de même accueil reçurent tous ceux de sa compagnie, tellement que leurs pieds ne touchèrent la terre jusqu'à ce qu'ils furent là où le roi les attendoit qui étoit en une chambre haute, lui assis sur une chaire couverte de velours, avec deux coussins de soie sous les bras, le dessus de la chaire étant aussi de soie teinte en écarlate, lui étant nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, et de là jusqu'en bas, enveloppé d'un drap de soie et de bombasine fort déliée et blanche, avec braves houpes d'or, ayant en tête un bonnet fait à la mode d'une salade, les deux oreilles percées où pendoient deux pièces d'or, rubis et diamants, et deux perles grosses comme une noix, de grand prix et valeur, les bras pleins et garnis jusques sous les coudes, de plusieurs bracelets d'or, et sur les coudes, de perles et

En quelle sorte le capitaine Alvarès trouva le roi de Calicut pour parler à lui.

de pierres de grande estime, ses jambes parées de même, l'arrêt de l'un des pieds ceint d'un anneau enrichi d'un rubis et d'un charbon qui rendoit grande clarté : les doigts reluisants d'anneaux, rubis, diamants, émeraudes et autres pierreries, ensemble deux ceintures d'or garnies de beaux rubis ; somme que l'on ne sauroit penser, croire ni estimer les richesses qu'il portoit sur son corps, et encore outre les singularités susdites, il y avoit auprès de lui une chaire d'argent et les bras d'icelle d'or, et au-dessus enrichie de pierres précieuses ; outre ce, il y avoit un peu loin de lui un échafaud sur lequel on le porte quand il veut aller d'une maison à l'autre, où alors quand il va ainsi on l'accompagne avec quinze ou vingt trompettes d'argent et trois d'or, dont l'une est si pesante que deux hommes ont assez à faire à la porter : et quant aux trois d'or, leurs bouches étoient toutes pleines de perles. Davantage, quatre grands vases d'argent et gobelets d'or avec plusieurs grands chandeliers de laiton, où il y avoit de gros cierges allumés, combien que ce fût en plein midi ; mais il faisoit cela par une excellence et superbe. A côté de lui il y avoit un de ses parents avec ses deux frères, accompagné de cinq pages braves au possible, et aussi plu-

sieurs autres gentilhommes parés de même que lui, tenant tous une grande gravité.

Notre capitaine, étant entré dedans, ébahi d'un si brave et magnifique appareil, s'approcha du roi pour lui baiser les mains; mais les gentilshommes le devancèrent, disant qu'ils n'avaient pas telle coutume en ce pays, et qu'il n'étoit loisible de s'approcher du roi, lequel, nonobstant ce, ne s'en émut de rien, mais le reçut d'un bon accueil, prenant les lettres de lui, que lui envoyoit le roi de Portugal, qui étaient écrites en langue arabe; et comme la lecture s'en faisoit, le capitaine commença à ouvrir et présenter les dons que le roi de Portugal envoyoit, qui étoient tels : un bassin d'argent figuré d'or, un grand vase d'argent couvert, fait en figures enlevées, une tasse d'argent de la même façon, deux masses d'argent avec leurs chaînes pour les porter, quatre coussins de velours cramoisi, un grand tapis de drap d'or, deux pièces de fin drap figuré en vert, et un grand broc d'argent doré. Le roi, guerdonné tant libéralement de tels magnifiques présents, et grandement réjoui des lettres d'un tel prince chrétien, fit bon accueil au capitaine, l'invitant d'aller au logis qui lui avoit été préparé en grande pompe, le priant, au surplus, qu'il fît re-

Dons du roi de Portugal au roi de Calicut.

tourner les personnages qu'il avoit pris en ôtage dans ses navires, parce qu'ils n'avaient à boire ni à manger, et savoit bien aussi qu'ils ne pouvoient dormir à leur aise; dans lesquels, si bon lui semblait, qu'il retournât lui-même pour donner ordre à ses affaires. Ces propos entendus, le capitaine, suivant la liberté qui lui étoit donnée, se transporta vers ses navires, laissant à terre Alphonse Furtade, avec sept ou huit hommes pour l'attendre au logis qui lui étoit ordonné de par le roi; mais ceci fut fait avec telles solennités, qu'il fut accompagné d'un trompette de la cité, qui avoit charge de dire à ceux qui étoient en ôtage comme le capitaine retournoit aux navires, paroles qui étonnèrent tellement ces pauvres gens, qu'ils se précipitèrent dans la mer. Ce que voyant Ariscorée, se jeta dans un esquif, courant à force de rames vers eux; mais ce nonobstant, deux des principaux de leur compagnie échappèrent avec leurs serviteurs, et tout sur l'heure le capitaine y arriva; lequel, après être informé du fait, commanda aux deux autres qui restaient, et à leurs serviteurs, de descendre au plus bas du navire, écrivant au roi comme à ses navires serait advenu tel inconvénient, inventé par un sien secrétaire, et que, pour

cette cause, il aurait retenu les deux qui restaient en ôtage pour le respect d'aucuns de ses gens que l'on retenoit en la ville et au port, lesquels il désiroit recouvrer, et que, ainsi faisant, il lui renverroit ses ôtages, combien qu'il les traitât fort bien, ne leur usant d'aucun outrage.

Les messagers, après avoir fait leur rapport, desquels le capitaine attendoit toute la nuit réponse, allèrent droit à la cité, ne se souciant en rien de faire réponse au capitaine, qui, en faits et en dits, avoit merveilleusement piqué le roi, lequel, ainsi traité, tout sur l'heure s'en vint en la cité, accompagné de dix ou douze mille hommes, commandant de constituer prisonniers tous ceux qu'ils rencontraient parmi ladite cité de nos gens, afin que, pour le moins, ils lui servissent en échange de ceux qui étaient demeurés en ôtage en nos navires, et par ce moyen les gens du roi vinrent dans leurs almadies vers notre capitaine pour retirer ceux qui étoient en ôtage, en lui rendant le trésor et ses gens, qu'il demandoit. Ce qu'apercevant les Portugais, ils s'avancèrent pour délivrer ces prisonniers; mais ces Maures n'osoient bonnement s'approcher, craignant la touche; et aussi, d'autre part, les nôtres ne se tenoient assurés

dans leurs esquifs, tellement que, par tout ce jour, ils voltigèrent les uns alentour des autres sans rien accorder, et, voyant cela, ils s'en retournèrent en grand discord avec aucuns de nos gens pour avoir les autres que le roi avait fait prendre avec notre trésor, auxquels ceux de Calicut faisoient grand'peur, voulant mettre en avant, incontinent qu'ils seroient vers le roi, qu'on les avoit voulu assommer, ce qui causa que les Portugais furent durant cette nuit en grand doute et crainte, les oyant ainsi deviser, jusques à ce que le jour ensuivant le roi manda à notre capitaine qu'il lui renverroit son trésor et ses gens sans porter armes, et que de sa part il fît le cas pareil. Notre capitaine, ayant entendu la volonté du roi, ne voulant en son endroit refuser tous honnêtes accords, délégua sur l'heure Sanchio de Touar, avec charge de ramener ses gens et son trésor, et, pour échange, rendre au roi ceux que nous avions en ôtage, dont le tout fut délivré à Touar, hormis quelque lit avec ses garnitures.

Or, ainsi qu'il se mettait en devoir d'exécuter sa commission, commençant à délivrer lesdits prisonniers, voici l'un d'eux qui va se jeter dans la mer, cas merveilleux et épouvantable, non-seulement audit Sanchio, mais

encore d'avantage à nos gens, qui regardoient ce triste spectacle; tellement, qu'ainsi émus, ils commencèrent à se mutiner, roulant deçà, delà, avec tels efforts, qu'ils firent sauter dehors des almadies tous ceux qui les gardoient, et en demeurèrent seuls maîtres et seigneurs. Mais pour autant qu'il resta des leurs seulement un en notre puissance, qui étoit fort vieux, notre capitaine, touché d'une pitié de lui, le renvoya au roi, bien altéré, ayant fait la diète depuis trois jours. Puis, afin de venir à quelqu'appointement avec le roi, lui délégua François Choreate, avec mandement exprès de lui signifier comment il prétendoit lui envoyer de rechef Ariscorée pour traiter appointement, sous condition, toutefois, qu'il lui donnât en ôtage Guzerat, marchand maure, riche à merveilles, qui pour lors étoit là présent, promettant, au lieu de sa personne, lui donner deux siens neveux; ce que le roi trouva fort bon, et furent incontinent ces pactes annoncés à notre capitaine, lequel commanda sur l'heure à Ariscorée de descendre à terre, accompagné de huit ou dix braves hommes, auquel le roi fit bon accueil, ordonnant très-expressément qu'il fût logé en la maison de Guzerat, enjoignant audit hôte qu'il eût à montrer à Ariscorée tout le train

et trafic de marchandise : ce qu'il apprit bien aisément par la dextérité de son esprit ; tellement, qu'il commença dès-lors à négocier et trafiquer ; mais un mal y avoit pour lui que son truchement étoit Arabe, de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de parler au roi, sinon en la présence des Maures, gens barbares et fort contraires aux Portugais, accoutumés de leur donner la trousse en tout ce qu'ils peuvent; voire malins jusques à cela, qu'ils ne permettoient qu'Ariscorée envoyât lettres ou messagers à nos navires; de quoi notre capitaine, se trouvant fort scandalisé, encore qu'il mandât continuellement gens à terre tout exprès pour en sentir quelque fumée, fut en délibération de sortir de là et faire voile : ce qu'Ariscorée, étant au logis de Guzerat, prochain de la rive, regardait d'un œil de pitié et d'un cœur triste, se voyant ainsi désert, seul, et, avec bonne garde, détenu par les Maures ; et d'autre part, Guzerat, prisonnier dans le navire de notre capitaine, se trouvant également fâché de sa personne, fit dire à Ariscorée qu'il expédiât un homme exprès dans une almadie, pour parler à notre capitaine de sa délivrance; autrement, protester contre lui.

Ce qui fut diligemment et avec telle ruse

exécuté, que le capitaine retourna bride, et Ariscorée, prenant la matière à cœur, fit tant par son beau dire, que moyennant l'aide de Guzerat, il traita paix avec le roi, lequel lui ordonna un logis sur la rive de la mer : là où il fit dresser un étendard, remarqué de ses armes, et outre cela, le guerdonna d'un présent, autant grand et magnifique, comme la libéralité d'un tel prince le requéroit, qui fut de deux contrats signés de sa main et scellés d'un scel d'or, qu'il porta à notre capitaine, lequel, aussi doué d'un cœur magnanime, de son franc vouloir lui rendit en terre ceux que nous avions en ôtage dans nos navires, qui fut le commencement et ouverture d'une grande connaissance et amitié avec ces habitants : tellement que, vu leur bon traitement en notre endroit, il nous sembloit que fussions à Calicut ; et nous au cas pareil, ne voulant encourir cette méchante et infâme note d'ingratitude, nous faisions nos efforts de montrer toutes honnêtetés et civilités envers eux, leur promettant aide et faveur en ce qu'ils auroient à faire de nous, comme leur avons bien depuis témoigné par effet. Car en ce temps-là, il advint de cas fortuit, qu'un navire passa auprès de Calicut, lequel étoit fort beau, bien armé, et garni de gens, char-

Magnifique libéralité du roi de Calicut à l'endroit d'Ariscorée.

Les Portugais se font amis des habitants de Calicut.

gé entr'autres choses de cinq éléphants, dont l'un étoit d'aussi grande estime, comme de démesurée hauteur, et pour cette cause, merveilleusement bon pour le fait de guerre. Le roi étant averti de cette venue, désirant fort se voir seigneur de ces éléphants, et spécialement de celui qui étoit le plus haut, fit requête à notre capitaine qu'il fût de son bon plaisir de lui saisir ce grand vaisseau où étoit ce brave éléphant, duquel il avoit présenté une grosse somme de deniers, et si ne l'avoit pu arracher par or, argent ni prières. Notre capitaine ; ne se montrant rétif en tel acte, pour gratifier au roi, lui manda qu'il exécuteroit son mandement, voire avec telle superbe, que si le navire ne se rendoit, il mettroit tout à feu et à sang, ce que lui accorda le roi, lui envoyant quant et quant un Maure pour voir cette menée et le passe-temps, et afin aussi de persuader à ceux qui étoient dans le navire qu'ils eussent à se rendre. Or donc, notre capitaine désirant exécuter à son honneur ce brave dessein, expédie tout soudain une bonne caravelle bien garnie de grosse artillerie, et de soixante-dix hommes de guerre, qui firent telle diligence, qu'avant la mi-nuit ils gagnèrent à force de voguer ledit navire, sans toutefois y pouvoir toucher jusqu'au len-

demain; et incontinent que nos gens les eurent atteints, ils commencèrent à leur commander qu'ils eussent à se rendre : lesquels se mirent à rire, en manière de moquerie, se tenant forts, à cause qu'ils étoient en grande compagnie, tirant à force flèches contre nos gens : lesquels de leur côté pour accomplir le commandement de notre capitaine, ne la firent longue à lâcher l'artillerie, avec un si impétueux tintamarre, qu'étant tout étonnés d'une dure et étrange salutation, incontinent ils se rendirent nos prisonniers, et furent menés tout droit à Calicut. Le roi fort joyeux de cette brave proie, au sortir de son palais, s'en vient jusque sur la marine pour recevoir notre capitaine et ces prisonniers, et semblablement l'éléphant qu'il avoit tant désiré, lesquels lui furent délivrés sur l'heure; au reste étant fort émerveillé de ce qu'une si petite caravelle, garnie de si petit nombre de gens, avoit rangé et vaincu un si gros navire, accompagné de trois cents hommes de bonne taille et vaillants en fait de guerre.

Le capitaine des Portugais assaille et dompte les Maures.

Comme le capitaine Alvarès, après avoir demeuré trois mois devant Calicut, mande au roi qu'il ne peut faire son emplette d'épicerie, à cause que les Maures lui cachent toutes marchandises, et comme par lesdits Maures furent assaillis les Portugais à l'improviste, dont en cet assaut fut tué Ariscorée.

Notre capitaine, après avoir séjourné trois mois à Calicut, et voyant qu'il n'y avoit encore que deux de ses navires chargés d'épicerie, désirant sortir de là, fit descendre en terre un homme de sa compagnie, pour signifier au roi comme depuis long-temps il avoit demeuré là, attendant toujours la commodité de faire son emplette, mais qu'il n'avoit été en lui de recouvrer de l'épicerie sinon pour deux navires, à cause que les Maures lui cachoient les marchandises, et que les navires de la Mecque les chargeoient en tapinois, et puis échappoient à la dérobée; et pour ce, qu'il fût de son bon plaisir y mettre ordre, à cause que le temps de son départ approchoit. Le roi ayant entendu ces nouvelles, promit à notre capitaine lui faire délivrer toutes et quantes marchandises, que bon lui sembleroit, faisant très-expresses inhibitions que les navires de Maures n'eussent à s'approcher ou lever marchandises, avant

que tous les navires des Portugais fussent chargés, avec permission et octroi à notre capitaine que s'il se trouvoit être fait au contraire, il eût à prendre tout ce qui seroit par eux enlevé, promettant davantage de lui laisser ladite marchandise pour le prix que les Maures l'auroient achetée. Or, il advint que le seizième de décembre audit an, Ariscorée faisant compte avec deux secrétaires de nos navires, pour deux qui étoient chargés et prêts à s'en aller, un navire des Maures chargé d'une grande quantité de marchandises départit du port, mais non tant secrètement, qu'il ne fût saisi par notre capitaine, suivant l'ordonnance du roi. Les Maures, grandement irrités et fâchés d'une si lourde touche, se mirent à pleurer et lamenter, ne trouvant remède plus prompt à leur maladie, que d'aller tous ensemble devers le roi, lui exposer le fait, et lui demander sur ce provision, ce qu'ils firent avec leur avantage, mettant en avant que les Portugais avoient fait monopole ensemble de dépouiller le royaume de Calicut de toutes les plus exquises marchandises qui y fussent, et de fait, qu'ils avoient jà un lieu en terre, auquel ils avoient retiré et caché plus de richesses que jamais eux n'en avoient transmis en leur pays : et pour conclusion,

qu'ils n'étoient que larrons et pilleurs du pauvre peuple ; lesquels il seroit expédient de mettre à sac, pour le repos de ses sujets, sûreté et accroissement de son royaume, ce qu'eux-mêmes s'obligeroient à lui de fort bien exécuter, s'il lui plaisoit de grâce leur en donner permission ; et, quant à eux, qu'ils lui faisoient un présent de tout ce qui se trouveroit aux magasins des Portugais, car c'étoient de leurs dépouilles. Le roi, avare de soi-même, gagné par telles fausses remontrances, lâcha la bride pour aller et faire tout ce que bon leur sembleroit. Cependant, aucuns de nos Portugais ne sachant rien de cette menée, alloient par la cité pour le fait de leurs marchandises et trafics, et voici venir d'assaut accompagné d'une démesurée fureur, les Maures sur ces pauvres gens, et donner dedans ; eux de se défendre le mieux qui leur fut possible, jusqu'à ce que ceux qui étoient demeurés dans les navires, ayant senti la fumée de telle émotion, vinrent en diligence pour donner secours ; cette mêlée fut autant bien démenée par nos gens, comme soudain entreprise par les Maures : tellement que de leur part il s'en trouva sept déconfits ; de notre côté deux ou trois seulement, combien que nous ne fussions de combattants qu'environ soixante-dix

Mêlée des Maures et des Portugais.

et eux, un nombre infini, bien armés de lances, épées, targues, arcs et flèches. Si est-ce que nos gens furent contraints à la parfin de se retirer en leur logis, et de s'enfermer dedans pour tenir bon contre l'impétuosité de ces canailles qui les assailloient de toutes parts, encore que les murailles du logis fussent de la hauteur d'un homme à cheval, et aussi avec leurs arbalêtes ils mettoient à bas plusieurs de ces Maures qui y accouroient à si grande flotte, qu'ils se trouvèrent de compagnie plus de trois mille, rencontre dure pour nos gens, lesquels levèrent leur étendard pour signifier et faire entendre à ceux qui étoient dans les navires qu'ils eussent à leur donner secours, lesquels voyant l'enseigne de Portugal, sans délai gagnèrent le bord de la mer à force d'esquif, et tout sur l'heure, commencèrent à saluer ces Maures à beaux coups d'artillerie; mais il ne prit pas, pour autant qu'ils se cachoient derrière les murailles de la maison où étoient assiégés nos gens, qui furent battues si rudement, qu'elles tombèrent en terre. A quoi le roi prenoit grand plaisir, comme nous pouvions bien apercevoir, lui étant en une maison prochaine du logis des Portugais, encore qu'il eût un sien valet de chambre devant soi, tenant bonne mine. Ariscorée se voyant

désert, comme désespérant de sa vie et des siens, se jette en pleine place, rompant par le milieu de ses ennemis, espérant encore sortir de la foule, se sauver dans nos esquifs, lesquels il ne put sitôt atteindre, pour autant qu'ils ne joignoient à la rive, qu'il ne fût happé, harpaillé et défait de ces malheureux Maures, avec cinquante autres des nôtres, qui passèrent tous par le fil de l'épée, de sorte, qu'il n'en échappa jamais que vingt-cinq, encore bien lourdement blessés : lesquels en danger de se noyer, se jetèrent dans la mer pour gagner nos esquifs ; entre ceux-ci étoit le fils d'Ariscorée, âgé seulement de douze ans. Le capitaine, dolent de ce fatal désastre, fit diligence de mettre la main sur dix navires des Maures étant au port, et tuer tout ceux qui étoient dedans, en nombre environ de six cents hommes, et plusieurs autres, qui s'étoient cachés au fond de leur navires sous leurs marchandises, que nous prîmes, et mîmes à mort trois éléphants, qui étoient dans un des navires, et les mangeâmes ; puis après avoir déchargé les navires, y mîmes le feu, et le lendemain approchâmes de terre, pour plus aisément canonner la cité, là où il demeura un grand nombre de peuple, sans le gros dommage que nous portâmes à la ville,

Cruelle défaite des Portugais.

Navires des Maures pris par le capitaine Pierre Alvarès ; les gens de dedans tués, et les navires brûlés.

encore que les Maures se défendissent le mieux qu'il leur étoit possible. Étant ces choses en tel état, nous aperçûmes deux navires voltigeant alentour de la mer, qui s'en alloient à Penderane, distant cinq lieues de Calicut, où nous trouvâmes sept autres navires engravés sur le sable, qui avoient chargé plusieurs gens audit lieu, et parce que c'étoit des Maures, nos gens les voulurent aborder, et à beaux coups d'artillerie les saccager, tellement qu'il y en demeura une grande partie de tués. Le capitaine, après ces choses faites, disposa d'aller charger ses navires à Cochin, distant de Calicut environ trente lieues, qui est un royaume à part, où les habitants adorent les idoles, et usent d'un même langage qu'à Calicut, où nous avions été si joliment étrillés; mais nous en étions depuis bien vengés, car, outre la trousse que nous donnâmes à ces Maures, il nous advint, suivant nos erres, que sur le chemin, nous rencontrâmes deux navires de Calicut chargés de riz, lesquels nous montrâmes si bon visage, que, nous ayant aperçu de prime face, ils n'eurent plus prompt remède que de se mettre en fuite et quitter leurs vaisseaux, que nous saisîmes, pillâmes, et puis y mîmes le feu. En après, naviguant outre, nous vînmes aborder à la bouche d'un fleuve, le vingt-

Habitants de Cochin, idolâtres.

quatrième de décembre, où nous jetâmes nos ancres, et notre capitaine fit descendre en terre un pauvre homme de Guzerate, qui s'étoit mis en notre compagnie pour venir en Portugal, et par icelui fit signifier au roi de Cochin les nouvelles des cas advenus à Calicut, avec expresse commission de la part de notre capitaine, de dire au roi de là, comme nous étions venus devers lui, sous espérance qu'il nous permettroit de charger nos navires, avec telle condition, que nous troquerions nos marchandises contre les siennes, ou bien lui ferions paiement d'or ou d'argent. Lequel prêta fort bien l'oreille à cette requête, disant qu'il étoit fâché de la défortune advenue à Calicut : au reste, joyeux de notre bon apport, tenant pour sûr, que les Portugais avoient été de tout temps réputés et trouvés gens de bien, et que pour cette cause il les traiteroit tant bien, qu'ils seroit contents de lui; mais afin que les choses fussent faites plus à l'assurance, que d'un côté et d'autre on envoyât certains personnages en ôtage ; et de fait, commença de sa part à y envoyer quelques-uns de sa cour.

Le capitaine, trouvant ces offres fort légitimes, lui envoya tout sur l'heure deux des principaux de sa compagnie, avec d'autres

marchands portant quant et eux de leurs marchandises, plutôt par une manière d'ostentation qu'autrement, car il envoya tout incontinent en terre son facteur avec cinq ou six autres hommes tout exprès pour acheter marchandises, retenant ce néanmoins les ôtages du roi, lesquels il traitoit fort humainement; mais tous les jours il falloit les changer, pour autant que les marchands de ce pays ne mangent jamais sur la marine; que si, par cas fortuit, cela leur arrivoit, ils sont privés à jamais de la vue du roi; et par ces moyens nous séjournâmes là par l'espace de quinze jours afin de charger nos navires.

Comme l'armée de Calicut poursuivit les Portugais jusqu'à Cochin et au royaume de Canonor, là où le capitaine Alvarès fut reçu magnifiquement par le roi, qu'il lui envoya quatre cents quintaux de cannelle, pour achever leur charge. La perte d'un navire de Sanchio de Touar, chargé d'épicerie, ne se sauvant qu'une partie de gens qui étoit dedans; et comme de tous les navires qui étoient partis de Portugal avec ledit Alvarès, il n'en retourna que six.

A côté de Cochin est un lieu appelé Carangoller, où il y a des chrétiens, juifs et Maures, là nous trouvâmes une juive de Sibile, venant le grand chemin du Caire et de

la Mecque, et sur ce passage même rencontrâmes deux chrétiens qui vouloient, selon leur dire, passer jusques à Rome et en Jérusalem, gens d'assez bon esprit, et qui de leur manière de parler contentoient fort bien notre capitaine. Or, les navires étant déjà près à charger, voici venir une grosse armée de Calicut, où il y avoit quatre-vingts voiles, et entre les autres vingt-cinq fort grands. Le roi de Cochin, averti de cette venue, mande soudain à notre capitaine s'il vouloit livrer le combat contre ces Maures, qu'il lui fourniroit des gens et des vaisseaux. A quoi le capitaine fit réponse qu'il n'était déjà encore de besoin, pour autant que la nuit étoit prochaine, qui fut cause que ladite armée demeura à une lieue et demi de Calicut, laquelle toutefois nous suivîmes de fort près pour la surprendre, combien que la nuit nous étoit assez contraire, menant quant et nous les ôtages de Cochin, y demeurant alencontre sept des nôtres, estimant toujours notredit capitaine que sa compagnie fût assez robuste pour soutenir une telle touche; dont en cela il fut déçu, d'autant que son armée étoit mal en ordre, nonobstant qu'après les avoir approchés et eux nous, qui fut le dixième de janvier 1501, nous lâchâmes quelques-unes

de nos artilleries; mais le capitaine, averti que Sanchio de Touar n'étoit en sa compagnie, trouva moyen d'éviter la furie de l'armée, et tirer le chemin de Portugal : vu aussi qu'il avoit le vent à gré; mais il ne sut si bien faire que ces méchants Maures ne les suivissent jusqu'à une heure de nuit, qui alors se perdirent de vue. Ces choses ainsi menées, le capitaine délibéra s'en aller en Portugal, laissant à Cochin ses gens qu'il avoit baillés au roi en ôtage, avec le facteur, ayant toujours avec nous deux de ceux que nous avoit baillés le roi alencontre, et fîmes tant par nos journées, que le quinzième jour de janvier nous vînmes à passer devant un lieu nommé Canenor, dont les habitants ont une même langue qu'à Calicut, ce que le roi dudit lieu apercevant, envoya gens tout exprès à notre capitaine pour lui donner à entendre, comme il trouvoit fort étrange de ce qu'il passoit outre sans descendre en son pays, le priant de grande affection qu'il prit terre là, et que si ses navires n'étoient assez chargés de marchandises, qu'il lui en fourniroit tant que bon lui sembleroit. Le capitaine ne refusant telles honnêtetés, lui fit réponse fort modestement que quant à ses navires, ils étoient assez chargés, mais toutefois qu'il désireroit bien encore avoir quatre

cents quintaux de cannelle, laquelle lui fut envoyée tout incontinent par le commandement du roi, se fiant fort bien à lui quant au paiement, et aussi notre capitaine, après avoir reçu la marchandise, ne se montra ingrat ni négligent à lui envoyer ses deniers qui furent en ducats croisés. Le roi lui manda de rechef qu'il ne laissât de prendre de marchandise à faute d'argent, et qu'il paieroit bien à son retour, parce qu'il savoit bien que nous avions été injuriés à Calicut. Le capitaine le remercia grandement de son offre libérale, le priant qu'il fût son plaisir de lui envoyer un homme de sa cour pour venir voir le pays de Portugal, et que s'il y avoit rien en quoi il prît plaisir, qu'il lui seroit envoyé; donc à ce le roi lui envoya seulement l'homme qu'il demandoit, le remerciant fort quant au reste. Et voyant, les ôtages de Cochin qu'on les menoient en Portugal, le mandèrent à leur roi, et pareillement notre capitaine manda au facteur qui étoit demeuré prisonnier audit Cochin, qu'il eût patience jusqu'à son retour qui seroit de brief. Le lendemain donc nous fîmes voiles tout à travers du golfe, tirant droit à Mélinde, où alloit un navire que nous trouvâmes le dernier jour de janvier au milieu dudit golfe, et croyant qu'il étoit de la Mecque

nous mîmes la main dessus, et il y avoit deux cents personnes tant hommes que femmes, riches au possible; mais quand notre capitaine connut qu'ils étoient de Cambaie, il les laissa passer, excepté un marinier qu'il prit pour son usage.

Naufrage des Portugais par la témérité de Sanchio, capitaine

Le douzième de février il nous advint une grande défortune par la témérité du capitaine Sanchio, car encore que tous les mariniers experts et autres qui tenoient les cartes de navigation, nous assurassent que nous étions près de terre, si est-ce que Sanchio, capitaine d'un grand navire, voulut par une manière de braver aller devant tous les autres les voiles déployées; or, quand ce vint sur la mi-nuit, son navire va donner si rudement contre le sable, que le feu en sortit, avec telle impétuosité de vent qu'on ne pouvoit l'endurer. Notre capitaine ne fut négligent d'expédier incontient à force esquifs pour voir s'il y auroit quelque remède de sauver ce beau vaisseau, sinon qu'on mit le feu dedans après avoir retiré ceux qui y étoient, mais il n'y eut d'ordre d'échapper ni de tirer en terre le navire qui étoit chargé d'épiceries, même pour la violence du temps qui étoit si âpre, que tous les autres n'étoient guères assurés, et firent beaucoup ceux de dedans de se pou-

voir sauver tout en chemise. Les autres cinq navires tirèrent outre pensant prendre port à Mélinde, ce qui leur fut impossible à cause du vent qui leur étoit du tout contraire, par quoi nous fûmes contraints de nous sauver à Mozambique, où nous fîmes provision d'eau et de bois, mettant nos navires à sec, et fut envoyé le capitaine Sanchio avec une caravelle pour savoir ce qui en étoit, avec le pilote que nous avions pris à Céfala; nous autres demeurant là pour accoutrer nos navires, et après être accoutrés, nous nous mîmes quatre en compagnie et allâmes à un port là auprès pour pêcher, dont après avoir pêché, en nous en retournant, il survint un vent si terrible et impétueux, qu'il se perdit de vue un de nos navires, si qu'il ne nous en resta plus que trois.

Le jour de Pâques fleuries, après être départi de ce lieu, nous vînmes arriver au cap de Bonne-Espérance, et ayant le vent à souhait nous traversâmes jusqu'à la première terre jointe au Cap Vert, appelée Beseneghe, où nous rencontrâmes trois esquifs que le roi de Portugal envoyoit pour découvrir la terre neuve, laquelle avions trouvée allant à Calicut, ayant là nouvelles du navire que nous avions perdu de vue quand nous allions par-

Terre neuve, découverte par le roi de Portugal.

delà, laquelle fut portée au détroit de la Mecque, et demeura en une ville là où nous pillâmes leur esquif avec les gens qui étoient dedans, et retournoit ce navire conduit seulement par six hommes, presque tous malades et maltraités, ne fût que de boire d'eau de pluie qu'ils amassoient dans leur navire quand elle tomboit, et ainsi ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin du mois de juillet. Un jour après notre arrivée, survint le capitaine Sanchio, venant de l'île Céfala, lequel en faisoit tel rapport que c'étoit une petite île assise dans la bouche d'un fleuve habité des Maures, et qu'on y porte l'or de la montagne prochaine où est la mine; habitée par les gentils, et on y fait échange de l'or à la marchandise, et quand Sanchio y arriva, il y trouva plusieurs navires venant de la Mauritanie, et prit en ôtage un Maure pour l'assurance d'un chrétien arabe qu'il envoya en terre, et ainsi il demeura trois jours. Voilà comment, de tous les navires qui furent envoyés de Portugal à Calicut, il en retourna six seulement, les autres étant péris ou égarés.

Mine d'or.

FIN DE LA NAVIGATION DE PIERRE ALVARÈS.

NAVIGATION

AUX

INDES ORIENTALES,

ÉCRITE

PAR THOMAS LOPES,

SECRÉTAIRE D'UN NAVIRE PORTUGAIS

ET ENVOYÉ A LA MAGNIFIQUE RÉPUBLIQUE DE FLORENCE,

du temps que régnoit

LE SEIGNEUR PIERRE SODERIN,

GONFALONNIER PERPÉTUEL DU PEUPLE FLORENTIN

TRADUITE DU TOSCAN

en notre vulgaire.

Département de Lisbonne par les Portugais accompagnés de l'amiral. De plusieurs pays par eux découverts, savoir : terres-neuves, îles, cités, des tourmentes marines et vents furieux qu'ils endurèrent en navigant. De plusieurs accords et discords que l'amiral eut avec les rois et seigneurs de ces pays, qui ne passèrent sans grandes guerres, meurtres, et, tant d'un côté que de l'autre, pertes et détroussemens de plusieurs navires.

L'AN de grâce mil cinq cent deux, le premier jour d'avril nous partîmes de Lisbonne avec

cinq navires bien armés et équipés de toutes choses nécessaires, ayant le vent tant à souhait qu'au quatrième jour après avoir découvert l'île de Port-Saint nous arrivâmes à l'île de Fungas, qui est un port de l'île de Madère; passant aussi au-devant des îles de Fer et de la Palme, qui sont les îles de Canarie; et de là tirant outre, le quinzième dudit mois entrâmes au cap Vert, tellement que nous vînmes en vue de ceux qui étoient à terre; puis, le dix-huitième du mois de mai, s'offrit à nous une île par ci-devant inconnue, belle à merveille, fort peuplée d'arbres, de même étendue que l'île de Madère, étant d'une brave assiette, en air bien tempéré, ni froid ni chaud, d'autant qu'elle est loin de la ligne équinoxiale, ayant à son objet les vents maistro et siloch, et l'île du Perroquet-Rouge, combien qu'elles soient distantes l'une de l'autre de trois cents lieues, et près de l'île de Bonne-Viste sept cent soixante-quinze lieues; et qui voudroit rechercher ceci plus avant, il faudroit compter de l'île de Bonne-Espérance trente lieues entre le ponant et le levant, et puis en tirant contre le midi on y viendroit, car il faut entendre que le cap de Bonne-Espérance est assis entre le levant et le ponant, à la vue de maistro et de siloch, par

quoi en allant au large dudit cap, on compte trente lieues, et de la susdite île au cap de Bonne-Espérance il y a trois cent trente lieues à traverser; mais nous ne pûmes y approcher pour autant que le vent nous fut contraire, outre ce que nous étions battus, tant la nuit que le jour, d'une démesurée et intolérable chaleur, car tant plus de là on approche la ligne équinoxiale, tant plus véhémente est la chaleur. Etant donc sous ladite ligne, nous laissâmes en arrière le cap de Palme, qui est en la côte de Guinère, grec, levant, ponant et libeccio, et se trouve distant de ces parties le cap Vert environ trois cents lieues, mais nous nous retirions de cette plage le mieux qu'il nous fut possible, à cause de l'intempérature de l'air qui nous y tourmentoit, et d'autant que nous éloignions d'autant trouvions l'air plus benin et plus tempéré, mais nous perdions de vue la tramontane avant qu'approcher de trois cents lieues près de la susdite ligne, étant à dire le vrai maltraités en ce voyage, et principalement quand commençâmes approcher du cap de Bonne-Espérance, environ quatre cents lieues près, où nous endurâmes des chaleurs et froidures inestimables, mais encore plus étranges et intolérables quand nous commençâmes à y être

près, tellement que nous n'eûmes plus prompt remède contre telle rigueur, que farcir nos corps de mangeaille et les couvrir de bons habillements.

Le huitième de juin, en l'an que dessus, nous connûmes par diligentes observations, combien étoient différentes les saisons et cours du temps de par-delà à celles de notre pays : car, le jour pour lors, n'étoit que de dix heures, la nuit de quatorze, qui est contre l'ordre de notre climat, selon lequel nous avons pour ce temps-là les plus longs jours de toute l'année. Or, ce même jour nous fûmes assaillis et battus lourdement d'une grande tourmente marine venant du ponant, qui, par sa violence, jeta çà et là nos navires si loin l'un de l'autre, que le jour ensuivant ne s'en trouvèrent que deux de compagnie, à savoir: *la Julie* et la nôtre, les autres étant épars et égarés en diverses lieux, tellement qu'il n'étoit en nous d'en avoir nouvelles; mais encore de malheur, madame Fortune ne se contentant de nous avoir reçus si lourdement, recommença ses jeux le lendemain avec tel renfort de tourmente, que l'antenne de notre navire fut mise en pièces, faisant le cas pareil à l'arbre de *la Julie*, chose certainement épouvantable, mêmement de voir la mer ainsi

Tourmente marine.

agitée de flots, ondes et furie de plusieurs vents: tellement qu'étant tout étonnés d'une si dure rencontre, ne sachant bonnement à quel saint nous vouer, nous jetâmes le sort lequel d'entre nous iroit visiter la dévote église de sainte Marie de Garde-Loup, pour lui présenter nos vœux : lesquels ne furent vains, ni sans fruit; car, le jour ensuivant la mer se trouva apaisée et bonnasse; mais ne fut question de faire autre chose pour cette journée que de faire sécher nos habillements au soleil, encore qu'il ne fût guère chaud. Ce qu'ayant fait le mieux qu'il nous fut possible, nous fûmes en propos délibéré, le onzième jour, de prendre notre chemin du côté de levant, voyant que la mer étoit bonnasse, tellement que poursuivant nos erres, nous fîmes vers ces parties, dans le douzième et treizième, bien quatre cent cinquante lieues du cap de Bonne-Espérance, combien que la mer nous menaçait encore, nous montrant plusieurs indices apparents de tempête; du côté de levant et ponant montrant signe de terre, là où nous vîmes à force loups marins et plusieurs petits oiseaux, comme étourneaux, marqués de blanc en la poitrine : lesquels nous estimions être venus de quelque île prochaine, qui n'avoit encore été auparavant découverte par les chrétiens,

et soudain que commençâmes approcher de la ligne équinoxiale, nous trouvâmes que le cours du soleil et de la lune étoit là tout autre qu'en Espagne. Poursuivant donc nos erres, nous n'eûmes guère long-temps la mer si paisible ; laquelle dès le seizième jour dudit mois commença à s'enfler et jeter ondes dans notre navire, en telle abondance et furie, que nous fûmes contraints de nous retirer en poupe; et dura cette infortune jusqu'au septième de juillet, auquel temps elle revint en bon être, qui nous causa faire voile contre la tramontane, puis à maistro, tirant outre jusqu'au dixième jour, où nous eûmes vue de terre, que l'on nous disoit être le cap Primero, lequel s'étend en pointe dedans la mer, ayant alentour de soi deux autres caps, et dix ou douze petites îles, et de là tirâmes outre environ cinquante lieues devers le greco; nous adonnant à pêcher, étant aussi contraints de manger ce peu de lard salé qui nous restoit, pour autant que la chair nous défailloit; mais ce néanmoins fîmes tant par nos diligences, qu'au quinzième jour de juillet nous nous trouvâmes sur la bouche du fleuve de Céfala, où nous demeurâmes par l'espace de trois jours, pour autant que le vent étoit calme, à savoir, depuis le vendredi après dîner jus-

Le cap Primero.

qu'au dimanche sur le tard; et cependant, ceux qui étoient en terre, nous tâtoient par plusieurs et divers propos, en nous invitant de mettre pied à terre, ce que nous fîmes pour leur complaire, encore que l'air fût chargé de brouillards; toutefois avant que de descendre, nous fîmes plusieurs enquêtes et interrogations à ceux qui étoient en terre, lesquels nous montroient par signes ce qu'il nous convenoit faire, car, ils craignoient s'approcher de nous pour faire montre de leur or, pour autant qu'ils ont les chrétiens pour redoutés : si est-ce qu'ils nous reçurent humainement, jusqu'à nous aider à porter notre or dans nos vaisseaux; et là fîmes raccoutrer l'arbre de notre navire, rompu par la fureur marine; partant de ce lieu pour aller à greco, où nous vîmes sur la nuit plusieurs choses venant de terre-ferme, portées par la mer, comme bois, cannes et feuilles d'arbres; puis, prenant notre chemin droit à l'île Mozambique, trouvâmes une autre île aréneuse, ayant pour son objet l'île cap Primero. Or, le vingt-et-unième de juillet, nous prîmes à foison de plusieurs et divers poissons, grandement difformes à ceux de Portugal; mais avant que d'aborder à l'île Mozambique, environ vingt lieues, nous vînmes aborder, joi-

gnant la mer, le long de la côte, à un grand marais contenant sept ou huit lieues d'étendue, ayant le vent grec et libecio ; et le jour ensuivant arrivâmes au port de l'île Mozambique, auquel entrâmes par le milieu de deux petites îles, prochaines de terre deux ou trois jets d'arbalête ; et soudain qu'eûmes pris port, voici venir à nous certains Maures, gens d'autorité et réputation, avec lettres et patentes signées par l'amiral, par lesquelles il étoit défendu aux Portugais, qui arriveroient là, de ne faire dommage ou donner tourbier quelconque aux habitants de cette île, d'autant que ledit amiral avoit traité et fait paix avec les Maures ; nous donnant à entendre par icelles même lettres, comme depuis quatre jours il étoit départi de ce lieu avec ses trois navires, que la tempête marine avoit séparés d'avec les deux nôtres, commandant davantage que nous eussions à le venir trouver à Chiloë, ou bien à Amiadine ; que s'il n'étoit en l'un de ces deux lieux, que ne faillissions à diligenter pour le trouver où il seroit ; nous enjoignant aussi de naviguer autant la nuit que le jour. Et étoient ces lettres écrites de la main d'Etienne de Gamme, capitaine du navire, appelé *Fleur de mer* ; et contoit aussi comme il étoit parti de là avec

les deux autres navires, le dixième jour dudit mois, qui étoit quatre jours auparavant. Si est-ce que nous séjournâmes en cette île jusqu'au vingt-sixième de juillet, et y fîmes provision de bois et d'eau douce, nous promenant sans crainte en ce pays, et trafiquant franchement avec ces Maures, en matière d'or et de perles, et eux en cas pareil entroient avec assurance en notre navire, tant pour le fait de marchandise que pour deviser avec nous, en quoi ils prenoient grand plaisir, en nous tenant plusieurs et divers propos; et, entr'autres choses, ils nous disoient que les années passées, les navires de la Mecque, de Ziden et de plusieurs autres contrées du Levant, avoient levé en leur île plus de deux millions de mitigales d'or, chacune valant un ducat et demi, ayant une mine fort riche produisant innombrables trésors; laquelle (comme ils trouvent par leurs livres) est celle-là, où le roi Salomon envoyait de trois en trois ans lever une infinie quantité d'or, et lui fut découverte par la reine de Saba, laquelle avoit pris son origine en ces parties d'Inde; étant cette même mine tant riche en myrrhe, que ces Maures osoient bien assurer le susdit amiral d'y en lever tous les ans plus de deux cents quintaux : de laquelle ils en firent un présent

Mine d'or découverte à Salomon par la reine de Saba, native des Indes orientales.

en forme d'une boulette ou pomme audit seigneur. Ils nous disoient davantage, que quelques-uns des plus apparents entre les Maures, habitants de ladite île, étoient venus dans le navire capitainesse pour parler à l'amiral : lesquels interrogés de la mine d'or de Céfala, confessèrent en bonne compagnie, que pour l'heure il y avoit grosse guerre au lieu où étoit ladite mine, et que pour cette cause, il n'en venoit point d'or pour le présent; mais en temps de paix, on en pouvoit tirer environ deux millions de mitigales; valant chacune un ducat et un tiers d'or.

Or donc, après avoir séjourné là jusques au vingt-sixième dudit mois, nous reprîmes nos erres, ayant, pour nous conduire à Chiloë, un marinier maure, avec lequel nous convînmes de dix ducats, et il nous menoit la nuit par le plus profond de la mer, et le jour à vue de terre, tirant contre la tramontane; tellement, qu'après avoir passé environ quarante-cinq lieues, nous commençâmes à découvrir une terre haute de dix-sept ou dix-huit pouces, étant aussi plusieurs petites îles au contour de cette côte. Et combien que l'armée fût en la contrée de Chiloë, ce n'y voulûmes nous entrer, à cause que l'amiral n'y étoit pas;

mais premier que prendre terre, plusieurs montagnes s'offroient à notre vue, lesquelles nous sembloient être Chiloë; et même le long de cette côte nous vîmes une tour blanche, que l'on disoit être Chiloë la vieille; là où nous trouvâmes un fleuve si étroit de bouche, qu'à peine y pûmes-nous passer, de sorte que fûmes contraints d'y jeter les ancres; puis, le lendemain, prîmes notre chemin du côté de la tramontane, tirant à Mombazze, assis entre Chiloë et Mélinde, où nous vîmes deux bourgs, l'un dans la mer, l'autre sur la terre-ferme; semblablement, du long de la côte, plusieurs grandes montagnes qui nous sembloient être semées de blé. Mais pour autant que nous naviguions fort avant dans la mer, il ne fut en nous de voir Mombazze, et encore, avant que d'approcher de Mélinde, vîmes trois grandes montagnes, distantes de ladite ville d'environ treize ou quatorze lieues, sans une autre grande plus prochaine, qui ressembloit à un petit château, et, à mon jugement, c'est l'entrée de Mombazze. Toutefois, fîmes tant par nos grandes journées, que, au deuxième jour d'août, nous arrivâmes devant Mélinde, saluant les habitants à beaux coups d'artillerie; lesquels, étonnés de tel tintamarre, envoyèrent soudain devers nous

quatorze Maures, dont l'un étoit parent du roi, ensemble un trompette qui sonnoit fort bien, et avec lui vint aussi un nommé Louis de Mora, sujet au roi de Portugal, lequel avoit été laissé là du capitaine Pierre Alvarès, et parloit déjà bien le langage.

Ces Maures donc nous saluèrent avec grandes caresses de la part de leur roi, se disant être merveilleusement réjouis de notre venue; et, pour nous montrer plus civils en leur endroit, nous leur donnâmes la collation de nos viandes et compotes de Portugal, et d'un vin délicat à merveille, ne nous oubliant point de faire présent à la reine, qui pour lors étoit enceinte, des petites singularités que nous avions, comme compotes et conserves de Portugal; laquelle, ne se montrant vilaine ni ingrate, nous envoya des poissons et plusieurs autres gentillesses pour nous rafraîchir; et encore, le roi, pour un témoignage de sa grande libéralité envers les étrangers, commanda que tous les vivandiers de la ville eussent à nous apporter jusque dans notre navire toutes sortes de victuailles, nous faisant entendre de sa part que tout étoit à notre commandement, et que n'épargnissions rien, et que ne craignissions de descendre à terre: ce que nous fîmes le jour ensuivant, et allâ-

mes trouver ce magnifique prince dans son palais, lui baisant les mains : lequel nous trouvâmes, en grand pontificat et magnificence royale, assis en une chaire élevée de cinq pieds de hauteur, couverte d'un cuir noir avec le poil, comme velours, mise en tel lieu d'où il pouvoit voir la mer ; enveloppé d'un drap peint, étant accompagné de dix huit ou vingt Maures, pareillement assis en d'autres chaires. Mais fûmes fort ébahis de le voir mâcher je ne sais quelle feuille, qu'ils appellent *ambor*.

Or, incontinent, ce magnifique prince, après nous avoir fait grandes caresses, commença de nous mettre en avant plusieurs propos, et mêmement nous interroger de notre roi, de notre reine, et si elle étoit enceinte ; nous disant, au reste, qu'il étoit fort marri que l'amiral n'avoit passé par son port, pour l'appétit qu'il avoit de le voir et le bien recevoir.

Entr'autres singularités qui se retrouvèrent là, nous y vîmes deux éléphants noirs, fort jeunes, l'un de six mois, de la grandeur d'un bœuf, ayant néanmoins autant de charnure que deux bœufs ; l'autre encore plus haut : lesquels sont si robustes et puissants, que deux portent aisément un navire ; outre ce, qu'ils

sont fort alaigres et légers, tant pour se coucher à terre que pour sauter; en quoi il est à connaître l'erreur de ceux qui mettent en avant que cet animal n'a point de jointures aux jambes; lequel a aussi une trompe et le museau long de trois brasses, et avec icelui il lève la viande de terre; mais quand les Maures leur donnent quelque chose, ils la reçoivent avec une grande révérence, fléchissant les genoux jusqu'à terre.

Les éléphants ont jointures aux jambes

Or, pour revenir à ce magnifique roi, après nous avoir reçus fort humainement, pour nous laisser plus ferme et stable mémoire de ses libéralités, au départ, il fit présent à chacun de nos navires d'un bœuf; et nous lui envoyâmes un bassin, une salière d'argent, et du safran, par une manière d'une petite reconnoissance, non-seulement de ces dons, mais aussi de toutes les autres honnêtetés, desquelles il avoit usé en notre endroit, nous faisant tant de privilége, que pouvions marcher par toute la cité, y trafiquer et mener train de marchandise en telle assurance, droit et privilége, comme si nous eussions été en Portugal: joint que les habitants nous faisoient bon accueil, nous portoient honneur, et favorisoient en tout et partout, à l'imitation et exemple de leur prince, autant libéral comme

puissant; lequel ne désiroit autre chose que nous attirer, tenir et maintenir à sa connoissance, amitié et alliance.

Le roi commanda à un de ses truchements d'écrire une lettre à l'amiral; en quoi, moi, Thomas Lopes, lui servis de secrétaire, et, disoit-on, que déjà auparavant il lui avoit écrit une autre lettre; mais que ledit amiral étoit encore sous une montagne à côté de Mélinde six ou sept lieues, ancré là à cause de la malignité du temps et tempête marine, et qu'il n'y avoit autre moyen d'aller vers lui, sinon toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour autant qu'en cette contrée, on trouve grande quantité de mauvais et malins animaux qui dévorent ceux qui passent par là; de quoi l'amiral, bien averti, craignant ce danger, commanda que tous les navires de Portugal ne séjournassent plus là, et que un nommé Jean de Neuve (lequel s'en retournoit de Chiloë en Portugal) lui avoit récrit une lettre comme il avait défait une armée que le roi de Calicut avoit préparée contre lui; laquelle lettre, moi, Thomas Lopes, je copiai pour la montrer de la part de l'amiral. Nous fûmes ainsi informés comme le roi de Chiloë s'étoit fait tributaire au roi de Portugal de cinq cents pièces d'or, payables tous les ans;

lequel néanmoins s'excusoit de venir parler à l'amiral, disant qu'il étoit malade, dédaignant toujours d'appointer avec lui, comme il avoit fait autrefois avec le seigneur Pierre Alvarès; de quoi étant fort indigné, ledit amiral, pour autant qu'il sembloit par cette manière de faire qu'il méprisoit le roi de Portugal, duquel il étoit tributaire par pactes et conditions accordés entre lui et ledit seigneur Alvarès; concluant, pour ces causes, ledit amiral de faire ses approches et mettre ses gens à terre, afin de saluer les habitants de la ville à beaux coups d'artillerie : ce qui fut soudain exécuté d'une telle sorte, que le roi fut contraint de quitter la ville, et se retirer sur le navire de l'amiral, portant plutôt un visage de corps mort que d'homme vif, pourtant qu'il craignoit que cet amiral ne lui donnât un chapeau rouge, ce qui lui advint au contraire, car ledit seigneur le reçut fort humainement, lui donnant à entendre, pour toute résolution, qu'il ne prétendoit rien savoir de sa personne, sinon un point, à savoir, s'il vouloit paix ou plutôt guerre, et qu'il eût à élire l'un ou l'autre, et en dire franchement son intention sans crainte ni peur, encore qu'il fût en sa puissance, lui promettant le rendre sain à terre, puisqu'il

étoit venu là sur sa foi, assurance et sauf-conduit.

Le roi, voyant cet accueil si magnanime, et offre plus libérale qu'il n'espéroit, fit réponse au seigneur amiral qu'il ne demandoit que paix avec lui : ce que ledit seigneur lui octroya; mais avec telles conditions, qu'il demeureroit vassal du roi de Portugal, et tributaire de vingt perles par an. Le roi trouva ce parti assez honnête, si est-ce qu'il doutoit de l'accepter pour ce seulement, qu'il se défioit de trouver ce tribut en la qualité que l'amiral le demandoit, qui étoit du poids d'une mitigale pour chaque perle, chose difficile à recouvrer. Mais, pour plus aisément s'acquitter envers ledit roi, puisque les choses étoient en tel état, qu'il en falloit sortir par un moyen ou autre, il le prioit, qu'au lieu de ces perles, il lui fît grâce de prendre mille cinq cents pièces d'or par an, et que, pour assurance et ôtage, il lui laisseroit certains Maures. Le seigneur amiral trouva cette offre fort honnête et raisonnable, et de fait l'accepta gracieusement, recevant ce jour même, du roi, mille mitigales d'or. Ces choses ne furent pas sans un grand contentement et gratulation de tout le peuple, lequel vint en une place prochaine pour y danser, chanter

et faire fête de ces bonnes et longuement désirées nouvelles de la paix universelle. Cette assemblée étoit d'une grande et merveilleuse compagnie, mêmement de femmes, lesquelles, enivrées d'une joie indicible, crioient à haute voix : Vive Portugal, réitérant par plusieurs fois ces paroles.

Ces festins et solennités parachevés, l'amiral, se montrant fort courtois et libéral, ainsi que son naturel le portoit, et la magnificence de son maître le requéroit, envoya aux Maures et aux sonneurs d'instruments à force draps d'écarlate; et à leur roi il fit un brave présent de velours cramoisi, d'un fin drap d'écarlate, et d'un étendard de soie, bordé d'or, où étoient plantées les armes du roi de Portugal : ce que le roi reçut de bonne grâce, avec un indice et attestation d'une grande joie, commandant de porter cette enseigne en la plus haute tour de la cité, qui ne fut sans grands festins et autres diverses solennités. Et après, pour se montrer libéral, étant provoqué par tels beaux dons, envoya à l'amiral grande quantité de bons chapons et de poules : présents fort agréables audit seigneur amiral; lequel, connoissant la virilité et gentillesse de ce roi, après l'avoir remercié de ses libéralités, se déclara ami de lui et

des siens, et ennemi capital de ses ennemis : ce qu'il promettoit de montrer par effet, en cas qu'il lui déclarât s'il en avoit aucun. Voilà les menées de cette guerre, le traitement de paix, les caresses et solennités qui y ont été gardées, et le département de ces deux grands personnages, avec une grande joie et contentement d'une part et d'autre. Autant en attendent les habitants de Mombaze, qui est confin de Chiloë, tenant toujours les chrétiens pour redoutés, et craignent tant fort de tomber un jour en cet incident, et contraints d'être tributaires à notre souverain roi de Portugal.

Comme plusieurs Maures furent faits prisonniers par l'amiral de Portugal, et donnés à l'ambassadeur du roi de Canonor. Le parlement de l'amiral et dudit roi de Canonor.

Les choses demenées et conduites en la forme, que je vous ai déclaré ci-dessus, partîmes de Mélinde le troisième jour d'août, faisant voile du côté de Calicut, prenant notre chemin au droit du vent grec et levant; mais il nous advint que dès le quatrième jour nous entrâmes sous la ligne équinoxiale, où nous fûmes battus de mêmes chaleurs qu'avions senti auparavant en la côte de Guinée; et soudain que

fûmes sous ladite ligne, sans l'autre navire appelée *Julie*, pour autant qu'elle ne voulut attendre, fîmes de cette traite trois cent soixante-quinze lieues, et de là en avant, tirant du côté de levant, trois cent et soixante-cinq lieues, tellement, qu'au dix-neuvième nous commençâmes à découvrir la terre du côté de Calicut, et ainsi passâmes le golfe dans quinze jours et demi; mais ces terres, qui s'offroient à nos yeux, étoient du côté d'Amiadine, environ quarante lieues près : auquel lieu nous tirions toujours en côtoyant : rencontrant sur notre chemin trois places, que l'on appelle les îles de Ghédine, assises sur le midi et tramontane, loin de terre-ferme environ quinze lieues; mais avant que d'aborder auxdites îles, environ dix ou douze lieues près, trouvâmes deux grandes et hautes montagnes, dont l'une s'étendoit sur la mer, étant au pied d'icelle une petite colline; et quand il advient que sur le midi cette colline apparoît aux navigateurs, cela démontre bon signe; et auprès de ladite île Amiadine, il se trouve encore une autre petite île, peuplée à voir de loin, de plusieurs arbres, étant au milieu d'icelle une montagne, et à son objet en terre-ferme, il y en a encore une autre plus grande et plus haute; et avant que de trouver terre,

Les îles de Ghédine.

nous rencontrâmes à force gros et grands serpents passant sur la mer, qui nous fit croire que nous étions bien près du port, parce que ces animaux n'ont jamais coutume de s'éloigner de terre plus loin que de trente lieues. Nous fîmes donc tant par nos journées, qu'au vingtième jour du susdit mois nous arrivâmes à ladite île Amiadine ; mais avant que de nous montrer, tirâmes un coup d'artillerie, qui étonna tellement l'amiral qui étoit dans icelle, que tout soudain il commanda apprêter trois navires et deux caravelles pour nous repousser, pensant que fussions de ceux de la Mecque; et afin de nous clore les échappatoires en terre, ils se rangèrent presqu'à fleur du rivage, et quand les connûmes, nous fûmes fort joyeux, leur faisant montre de notre étendard, par lequel ils connurent que nous étions Portugais, et de fait commencèrent à s'approcher de nous, entrant aucuns d'eux dans notre navire pour savoir des nouvelles; mêmement s'inquiétoient de ce qu'étoit devenu le navire *Julie ;* à quoi nous leur répondîmes qu'il étoit partie de Mélinde avant nous, tellement, que ne l'avions vue.

Au reste, nous les reçûmes le plus honnêtement qu'il nous fut possible, leur faisant part des poules que nous avions apportées de

Mélinde; mais ils étoient tous dégoûtés ou malades, pour avoir été fort battus des excessives chaleurs, pour auxquelles obvier, ils faisoient des fosses dans terre pour y tenir plus fraîchement leurs malades, s'ébahissant à merveille de nous voir aussi sains au regard d'eux, qui étoient tout gâtés, et tellement difformés, qu'il s'en trouvoit tel qui avoit les gencives plus hautes que les dents, avec si violente extorsion, que plusieurs en mouroient pour ne pouvoir manger. Je ne sais quelle autre manière de gens venoient de terre vers nous, tout nus depuis la tête jusqu'à la ceinture, et de là en dessous couvert d'un drap de lin ou de coton; iceux nous apportant du poisson frais, tout cru, ensemble de cuit, de citrons et cannelle sauvage, de grosses figues et longues comme citrons, avec plusieurs autres fruits, d'une si parfaite bonté, que combien qu'on en mange outre mesure, ils n'empêchent ni l'estomac, ni ne font aucun mal : lesquels ils bailloient à bon prix. Ainsi que nous fûmes entrés en propos avec eux, ils nous racontèrent qu'en traversant le golfe, se jetant hors du droit chemin, environ cent lieues du côté la Mecque, ils prirent un navire des Maures, qui étoit d'une grande cité prochaine d'un fleuve, qui s'appe-

loit Calinul, devant laquelle se fit conduire par les prisonniers mêmes, l'amiral en habit déguisé; mais il trouva bien à qui parler; car, il en sortit trente mille hommes à cheval, tellement, que l'amiral restitua lesdits Maures; lesquels tout soudain qu'ils furent entrés dans la cité, retournèrent vers lui avec beaux présents de poules et de fruits; le priant, de la part de leur roi, qu'il eût à leur déclarer quels gens ils étoient, et ce qu'ils cherchoient par la mer. A quoi l'amiral leur répondit, qu'ils étoient chrétiens, parcourant sur la mer, non à autre fin que pour trafiquer et négocier au fait de marchandise en Inde; et davantage, qu'ils étoient venus là, pour traiter paix avec ceux qui la demanderoient, et pour faire guerre à ceux qui la chercheroient.

Alors, ils lui dirent qu'il approchât hardiment et en assurance, lui et toute sa compagnie, et qu'on leur vendroit à force diamants et autres pierres précieuses, voire et de grains, s'ils en vouloient, lesquels on leur troqueroit contre des draps et de l'écarlate. L'amiral ne fit semblant de refuser ce parti; mais leur promit d'avertir le capitaine, s'il vouloit accepter cette offre, et ainsi les laissa là; et en départant fit tirer contre eux trois ou quatre coups d'artillerie, pour leur faire peur, espé-

rant encore retourner en la ville et les piller; mais quand nous fûmes un peu loin du port, voyant que nous avions le vent à souhait, on fut d'avis de poursuivre notre voyage, tirant droit à l'île Amiadine, où nous séjournâmes quelque peu, partie pour nous rafraîchir, partie pour voir le pays.

Le vingt-sixième jour d'août, l'amiral commanda que nous départissions tous de là, et que nous prenions deux navires et deux caravelles pour aller à Canonor; et fîmes tant en naviguant la nuit et le jour, que nous arrivâmes à un bourg, appelé Monteli, appartenant au roi de Canonor : lequel nous allions toujours côtoyant; mais l'amiral envoya bien avant dans la mer l'un de nos navires, pour épier ceux qui venoient de la Mecque; et cependant l'on refaisoit l'arbre du navire appelé *Smeralde*, qui avoit été rompu en passant le golfe, par l'impétuosité des vents. En quoi deux éléphants nous firent grand service de nous en apporter encore un autre de la montagne, sans que personne du monde leur aidât.

Éléphant, animal bien entendu sur tous autres.

C'est chose admirable de cet animal, lequel nature a doué d'une si parfaite bonté et entendement sur tous autres animaux, qu'il entend et fait tout ce qui lui est dit et commandé.

Or, ainsi que nous courions çà et là aux épies, il advint que le navire de Fernand Lorence rencontra un vaisseau presque de même grandeur que le navire de la reine, auquel il donna sur la queue, le mettant en route; mais il ne put jamais mettre la main dessus, pour autant qu'après avoir tiré six ou sept coups de canon, les boulets lui défaillirent; tellement qu'il échappa, joint que la nuit survint, qui le fit perdre de vue. Et nous pareillement, qui étions dans le navire de Ruy Mende de Brito, gentilhomme de la maison du roi de Portugal, en voltigeant et courant sur mer pour trouver et piller tous les navires que nous rencontrerions, qui seroient de la Mecque, vînmes à découvrir un sambuque, lequel sembloit être ancré; et parce que le temps étoit calme et la nuit s'approchait, il fut arrêté d'y envoyer un esquif bien équipé et garni de douze hommes armés de toutes pièces, sous la charge du capitaine Jean de Bonne-Grâce, Florentin. Ainsi donc que nous courions sur la mer pour trouver quelque proie, le seigneur Jean de Bonne-Grâce procéda d'une telle astuce et ruse, que nous enveloppâmes si bien ces Maures qu'il ne leur fut possible d'échapper de nos mains; et se voyant ainsi enclos, ils n'eurent plus souve-

rain remède à cette présente maladie, que de nous envoyer dans une almadie, trois hommes de leur compagnie, nous priant de leur faire quelque grâce, nous amadouant de leurs présents, qui étoient de figues et de noix d'Inde. Et quand ils furent près de nous, nous les reçumes dans un esquif, laissant en poupe leur almadie, et tirant un coup d'artillerie au-dessus de leur sambuque : de quoi ils furent si étonnés, qu'il se jetèrent dans la mer; mais nos gens y accoururent pour les relever, étant vingt-quatre de compagnie, gens d'une grande corpulence, sortant d'une île pour aller chercher marchandises à Canonor, portant du fil d'étoupe, de noix, et igname, qui est une racine semblable à un rameau; puis les conduisîmes sous bonne et sûre garde, prenant de là notre chemin droit là où alloit l'amiral avec toute la flotte; mais l'amiral donna ces Maures, ensemble tout ce qu'ils portoient, à l'ambassade de Canonor, duquel il avoit été auparavant guerdonné d'un don singulier de plusieurs belles bagues. Et fut demandé auxdits Maures prisonniers si on leur avoit ôté ou pillé quelque chose; que, si ainsi étoit, on leur feroit rendre; à quoi ils répondirent que non, sinon quelques vivres; mais que, quand à cela, ils ne s'en

L'amiral du roi de Portugal fait présent de ses prisonniers à l'ambassadeur de Canonor.

soucioient pas beaucoup; et aussi quatre pièces de drap, qu'ils voudroient bien leur être restituées. Ces actes irritèrent et mirent en colère notre capitaine, et principalement le dernier article; et, de fait, il commanda que sur l'heure le drap leur fût rendu; à quoi on ne fit faute, et donna lesdites pièces de drap à l'ambassadeur, lequel les reçut avec un grand contentement, ensemble toute sa compagnie; et encore, pour signe de joie, en reprenant le chemin de Canonor, ils commençèrent à toucher le tambourin, qu'ils avoient en leur sambuque, autant aises comme s'ils fussent échappés d'une misère et captivité.

Les Portugais prennent un navire de Calicut venant de la Mecque, et le brûlent. Le navire de Saint-Paul donne la chasse à quatre navires des Maures, et les Portugais les pillent. Le roi de Canonor et l'amiral parlementent ensemble. Les Portugais prennent un sambuque des Maures, tirant à Calicut.

Poursuivant donc nos erres et discours sur la mer, voltigeant çà et là pour gagner quelque proie sur ceux de la Mecque, sous la conduite du seigneur Gabriel, il nous advint de rencontrer un grand navire de Calicut, retournant du pélerinage de la Mecque, lequel étoit de deux cent quarante hommes, sans

compter les femmes, enfants et les menus fatras ; mais ils se montrèrent par trop inférieurs à nous en se rendant de prime face soudain après avoir senti quelques coups de notre artillerie, ne demandant autre chose que de sauver leur vie, qu'ils avoient fort chère, à cause de leurs grandes richesses, car ils étoient dix ou douze gros marchands de Calicut, et, entre les autres, un nommé Joar Afanquy, grand personnage et de bon esprit, facteur du soudan de la Mecque, et appartenoit à lui ce navire et quatre autres, qui lui servoient au grand train de marchandise qu'il démenoit, et, sur tous les autres, celui-ci s'avança et prit la parole, requérant humblement l'amiral qu'il ne touchât à son navire, lui promettant bailler cent ducats pour l'arbre de son navire, qui étoit rompu, et, outre, charger dix-huit de ses navires, et deux caravelles d'épicerie ; laquelle offre ne contenta ledit seigneur amiral ; tellement, que ledit facteur, se voyant être lié entre les mains de son ennemi, et n'avoir autre moyen d'en échapper, fut contraint de lui présenter les quatre meilleurs navires de sa compagnie, grands de corps, et encore plus richement garnis d'épiceries, lesquels seroient pour lui et pour sa femme, qui étoit là et pour un

sien neveu. Et afin que l'amiral ne se doutât d'aucune fraude ou barat, il fit offrir de demeurer là en ôtage, cependant que son neveu sortiroit à terre, avec tel si et condition, que, si dans quinze jours il n'accomplissoit sa promesse, il étoit content de souffrir telle peine que sembleroit bon audit amiral; promettant davantage faire restituer au roi de Portugal toute sa marchandise qui lui avoit été pillée à Calicut, et de faire un traité de paix avec le roi dudit Calicut. Ces promesses étoient grandes et magnifiques, et néanmoins ne furent acceptées par l'amiral. Mais, sa conclusion fut telle à l'endroit dudit Joar, qu'il eût à dire aux Maures étant dans ledit navire, qu'ils donnassent pour leur rançon toute la marchandise qui étoit dans le navire. A quoi Joar lui répondit que, quant à lui, il avoit telle puissance et autorité sur ledit navire, qu'en rien il n'étoit désobéi; toutefois il le requéroit de grande affection, que lui-même fît cette requête aux susdits Maures, lesquels à la fin furent contraints d'y condescendre et de quitter tout ce qui étoit dans ledit navire; mais en cela la fortune dit tant bien pour ledit Joar, qu'il lui en demeura quelques pièces, tant en habillement, bagues que pierreries, estimées plus de trois mille ducats

Cela fait, l'amiral commanda de séparer ce navire loin des autres, le jetant un peu avant dans la mer, puis y mit le feu pour consumer ce vaisseau et tous ceux qui étoient dedans, n'en sauvant rien, sinon quelques pièces d'artillerie ; et après avoir fait ce tour, il s'en retourna à ses esquifs. Ces Maures, ainsi misérablement reçus, prirent encore tel courage, qu'avec les armes qui leur restoient, et à force de pierres, ils firent tant, qu'ils en ôtèrent le feu : ce qu'apercevant les gens de l'amiral, furent fort irrités, et se hasardèrent de rechef d'y retourner pour y remettre le feu, pensant y trouver aussi facile accès, comme ils avoient fait à la première fois; en quoi ils furent grandement déçus, car ils furent salués, tant par les hommes que par les femmes, à grands coups de pierres, délibérant, puisqu'ainsi étoit, de plutôt mourir en combattant que autrement ; tellement, que les nôtres, épris d'une peur, n'osèrent hasarder de trop approcher d'eux. Mais ces Maures, voyant que l'amiral vouloit faire lâcher ses artilleries contre eux, par une dérision se mettoient sur le bord du navire, montrant de grands carcans d'or et d'argent, ensemble plusieurs autres bagues et richesses, criant à haute voix à l'amiral que s'il leur vouloit

L'amiral met le feu au navire des Maures.

sauver la vie, ils le guerdonneroient de tous les trésors, et encore, pour mieux l'émouvoir à miséricorde, aucunes de ces femmes tenoient leurs enfans entre leurs bras, requérant que pour le moins il eût pitié de ces petites créatures; les hommes semblablement faisoient leur devoir, montrant assez par signes qu'ils s'offraient à payer une grosse rançon pour racheter leur vie. Si ne purent-ils jamais tant faire par leurs bonnes mines ou offres que d'en échapper, et non sans cause, vu l'infinie quantité des chrétiens qu'ils avoient en leurs mains prisonniers à Fez, outre les grands trésors qu'ils détenoient au roi de Portugal.

Or donc, ces Maures, se voyant ainsi tenus de près, hors de tout espoir de grâce du côté de l'amiral, et ne voulant encore céder à la fortune, qui leur étoit tant contraire, commencèrent à faire rempart en leur navire de leurs matelas, draps et autres habillements, avec propos délibéré de se défendre virilement jusqu'à la mort, et de vendre bien cher leur vie à ceux qui la chercheroient : ce que de fait ils exécutèrent en frappant lourdement, ou mettant à mort tous ceux qui s'approchoient de leur navire.

Et pour autant que ce spectacle étoit plus

beau de loin que de près, nous le contemplions de notre navire, dont étoit capitaine le seigneur Ruy, auquel étoit attaché le sambuque que nous avions pris en mer; mais ceux qui étoient dans les esquifs commencèrent à lever l'enseigne, criant alarme contre ces Maures; à quoi chacun de nous, sans délai, prêta l'oreille et la main, mais ce fut un peu trop à la volée, car, d'autant que nous avions à faire à gens nus d'armes, la plupart de nous y accourut sans harnois; et avant qu'approcher d'eux, nous tirâmes un coup d'artillerie contre leur navire, auquel fîmes grandes brêches du côté de l'arbre; toutefois, ne s'étonnant de cela, ils ne laissèrent de se défendre virilement contre nous, enfermant nos navires de deux côtés Cette mêlée fut tant soudaine et à l'improviste, que nous n'eûmes le loisir de tirer seulement une pièce de notre gabie, joint que nous étions mal garnis de lances et de dards, de sorte qu'il nous étoit impossible de résister à tel assaut, ne trouvant meilleur moyen que de leur donner en front les vingt-quatre Maures que nous avions pris dans le sambuque; mais eux, fort irrités de cela, et comme enragés, ne se souciant non plus de vivre que de mourir, jetoient à force pierres contre nous, si rudement, qu'il

Maures, fort adroits à jeter des pierres.

n'y avoit ni bombarde ni canon qui pût les étonner; mêmement, qu'en cela n'étions si dextres qu'eux, ne sachant tirer pierres, sinon avec une arbalête, et ainsi en mettions quelques-uns par terre; pareillement eux, quand nos gens se lançoient sur le bord de leur navire, tout incontinent les renversoient dans la mer. Il fut avisé de faire monter dans les esquifs trente ou quarante hommes; mais le premier qui s'approchoit étoit sûr d'avoir une touche de vingt-cinq ou trente coups de pierres, et traits de flèches mêlés ensemble.

Cette bataille dura depuis le matin jusque sur le tard, encore que ce jour-là fût l'un des plus longs de toute l'année, tant étoient piqués et envenimés ces canailles contre nous, et combien que nous les chargions à bon escient, et mettions plusieurs à bas : si est-ce que pour cela ils ne s'étonnoient point, ni ne faisoient semblant d'en être fâchés. Le fort de notre compagnie étoient de quatorze ou quinze hommes combattant, étant tous joints ensemble pour mieux les enfermer; mais ils nous firent tel front, que la plupart des nôtres furent lourdement blessés, et contraints à la fin de quitter la place, vu l'adresse et force de ces Maures; lesquels étoient si affectés à la matière, qu'ils ne sentoient les coups

Portugais ramenés par les Maures.

de lances que nous leur tirions contre l'estomac; mais il ne nous en prenoit pas ainsi, car ils nous mirent en tel point, que nous perdîmes force et courage tout ensemble, ne trouvant plus prompt remède à notre salut que de gagner le haut; tellement, qu'il n'y eut homme des nôtres qui tînt bon que moi et don Jean de Bonne-Grâce, capitaine du navire, armé d'une cuirasse, laquelle fut toute enfoncée sur son corps à grands coups de pierres, et toutes les courroies rompues, encore qu'elle fût double; et combien que ledit capitaine se vît désert et abandonné de toute la compagnie, et dépouillé de ses forces, après avoir longuement soutenu si lourdes touches, si est-ce que d'un cœur magnanime il faisoit front à tous, jusqu'à ce que la menée, autant longue que cruelle, nous fit quitter le jeu, au grand regret dudit seigneur, lequel me commença à regarder d'un œil de pitié et d'un cœur triste, avec tel propos: Thomas Lopes, mon ami et secrétaire, qu'est-il question de faire, puisque nous sommes ici délaissés de toute notre compagnie? Est-il possible que nous deux seuls puissions soutenir cette dure rencontre? Et tout sur l'heure, étant lourdement blessés, nous quittâmes le fort, qui étoit déjà gagné auparavant

Désolation du capitaine don Jean de Bonne-Grâce.

par un de ces Maures, lequel tous les autres suivirent incontinent que fûmes dehors, et commencèrent à crier et châtier à leur mode, comme s'ils eussent eu quelque grande victoire sur nous ; et à dire vrai, nous fûmes bravement étrillés, combien que ceux qui étoient aux autres navires fissent leur devoir; mais ceux qui venoient pour donner secours, perdirent courage quand ils virent que nous étions dépouillés du fort, et nos ennemis en possession, outre la flotte des autres, qui y courroient, les uns entrant par-dessous, les autres montant par-dessus; ainsi, nos gens déconfits ne cherchoient plus qu'à se sauver en se jetant dans la mer, étant puis reçus par les esquifs; toutefois, que la plupart de ceux qui pensoient se retirer de notre navire dans les leurs, tomboient tous morts, les autres malades, tellement que notre navire demeura presque tout désert. Et quand ce vint que ces Maures se fourrèrent dans notre fort, deux ou trois de nos gens demeurèrent sur la place, lapidés et assommés à beaux coups de pierres, desquels les uns se défendoient en se cachant derrière les voiles du navire.

Or, les choses étant en tel pauvre et misérable état, voici venir à voiles déployées le navire *Gioye*, faisant semblant de vouloir

nous donner des forces et envahir ces Maures, lesquels étonnés, et craignant cette nouvelle touche, quittèrent notre navire, et se retirèrent dans le leur, de sorte qu'ils demeurèrent là sur leurs pieds tout ébahis, pensant que s'ils tenaient bon, il leur en adviendrait autant qu'à trois de leur gens, qu'ils regardoient navrés et morts à coups de lances. Mais certainement sans cette venue, il y avoit pitié en nous, car ils étoient en grande troupe, nous en petit nombre, armés à la légère, et encore presque tous blessés. Le navire *Gioye* s'étant approché un peu plus près de ces Maures, tira contre eux deux coups de bombarde, car mieux ne pouvoit encore faire; mais l'amiral voyant qu'ils commençoient à rompre, et se retirer, entra dans le navire *Léonarde*, y joignant six ou sept des meilleurs vaisseaux de son armée, et à voiles déployées, poursuivit ces canailles par l'espace de quatre ou cinq jours, avant que jamais il pût mettre la main dessus; combien que les navires fussent en tel ordre, que les uns tiroient droit à eux, les autres alloient à côté, afin de les enclore; et quand ils furent près, ils commencèrent à les saluer à beaux coups de canon, qui les firent tellement trembler, qu'un de leur compagnie se jeta dans la mer, se retirant devers l'ami-

ral, et le priant de lui sauver la vie, promettant de sa part nous délivrer le navire des Maures par un subtil moyen, qui étoit d'attacher le timon de leur navire, de sorte qu'en après on le brûleroit bien à l'aise, car il ne pourroit plus tirer outre. Cela dit, fut aussitôt exécuté, d'autant que l'amiral lui sauva la vie, et commanda à dom Jean de Véro lui délivrer cinquante sarafes d'or. En quoi ne se montrant ingrat, révéla audit amiral tout le secret de ses compagnons, et mêmement le riche trésor qui étoit dans leurs navires, lequel ils jetoient dans la mer ; nous avertissant davantage de la grande provision de vivres qu'ils avoient dans ce vaisseau, ensemble plusieurs barils pleins de miel et d'huile, et au fond d'iceux une quantité indicible tant d'or, d'argent, que de bagues ; lesquelles richesses ils jeteroient dans la mer, si on ne les recevoit à merci, combien qu'ils fussent gens assez vertueux et magnanimes pour nous faire front, n'eût été qu'ils étoient déjà fatigués de leurs personnes, et que nous étions plus forts, et en plus grand nombre qu'eux, au reste, nous les connûmes si robustes, dextres, laborieux, et d'un si superbe cœur, que quand quelqu'un d'eux étoit navré d'une flèche, il l'arrachoit tout soudain de son corps,

et la retiroit contre nous, aussi frais et prompt à batailler comme jamais, n'en changeant ni de couleur, ni de cœur. Si est-ce que nonobstant nos forces, ils nous traitèrent si bien, qu'ils firent deux grandes brèches en l'un de nos navires, et dura ce combat environ deux ou trois heures.

Les Maures sont défaits misérablement par les chrétiens.

L'amiral, voyant ces canailles nous donner beaucoup d'affaires, afin d'en faire une fin, commanda d'assaillir le navire de toutes parts, et d'y mettre le feu, sans avoir pitié d'eux, ce qui fut exécuté avec une grande plaie et calamité de ces Maures : lesquels, après avoir jeté leurs bagues, richesses et trésors dans la mer, finirent misérablement leurs jours. Depuis, advient que le navire de Saint-Paul rencontra quatre grands vaisseaux des Maures, et leur donna la chasse ; dont les trois se jetèrent dans la bouche d'un grand fleuve, et l'autre, que nous poursuivions de près, reçut telle secousse contre terre, qu'il demeura à sec sur le sable ; et nous, de peur de descendre en terre, jetâmes notre ancre, et pour ce que déja le navire des Maures alloit à travers, à cause que leur ancre ne pouvoit tenir coup à la mer, d'autant qu'elle étoit grosse et le vent fort furieux, nous fîmes tant que nous les eûmes, et gagnâmes ledit navire,

qui fut incontinent quitté par ces Maurès, desquels aucuns se précipitèrent dans la mer, les autres se jetèrent dans les barques, pour se sauver; mais la plus grande partie y demeura pour les gages. Quant au pillage, nous y prîmes seulement quelques épées et targues, laissant le reste aux habitants de cette contrée, assemblés là pour voir ce tumulte. Ces choses démenées à la mode que dessus, nous fîmes voiles tirant droit à Canonor, où nous arrivâmes le dix-huitième d'octobre l'an que dessus; et tout soudain voici venir des gens d'état délégués de la part du roi, pour saluer et caresser notre amiral, l'avertissant que leur roi désiroit fort parlementer avec lui, à quoi l'amiral ne fit difficulté, et fut accordé du jour.

Le roi donc, pour accomplir sa délibération, commanda dès le lendemain être fait un pont de bois sur la mer pareil à celui de Lisbonne; auquel se transporta l'amiral, le vingtième dudit mois, dans une caravelle couverte en pourpre, de velours cramoisi, étant accompagné ledit seigneur des plus braves de sa cour, comme de porte-enseigne et autres gens d'élite, avec tambourins, trompettes, lances, arbalètes et autres armes; et quant a lui, il étoit revêtu d'une belle robe de soie et

garni de plusieurs grosses chaînes d'or; et avoit ce pont double entrée, l'une du côté de la mer, l'autre devers la terre, où le roi le vint recevoir à la première entrée, accompagné de quatre cents hommes environ, armés d'épées, targues, arcs et flèches; au reste ne portant autre habit, sinon un drap enveloppé sur leurs parties honteuses, et en tête un linge entortillé, et peint de diverses couleurs. Ses gens demeurèrent un peu en arrière à côté du pont, cependant que le roi entra dans une petite loge mise au pied du pont, pour se rafraîchir, à cause des grandes chaleurs, qui pour lors régnoient là, combien que pour ce fait, il eût deux hommes exprès, portant au bout d'un bâton un linge, où étoit peinte une tête de bœuf, lesquels alloient voltigeant à côté de sa majesté, pour lui donner vent, ou bien par une magnificence. Enaprès il s'avança d'aller au-devant de l'amiral, accompagnés l'un et l'autre de trente hommes; car, ainsi avoit-il été accordé entre eux. L'amiral ne voulut mettre le pied en terre, disant cela lui être défendu très-expressément par son maître, et pour cette cause il demeura dans sa caravelle et le roi sur son pont; puis soudain qu'ils se furent joints, ils se donnèrent la main l'un à l'autre, en signe d'une

amitié, parlementant ensemble par le moyen d'un truchement, l'amiral étant toujours dans une caravelle, allant devant le roi deux hommes avec des bâtons (comme nous avons déjà dit), ayant en peinture une tête de bœuf, je ne sais si c'étoit pour donner vent au roi, à cause de la chaleur, ou bien par une magnificence et superbe. Outre ceux-là, il y en avoit encore deux autres avec deux bâtons, chargés aussi en peinture, chacun d'un épervier blanc, avec lesquels on dansoit, comme font les filles et enfants en Portugal. Puis l'amiral, se montrant toujours courtois et libéral, donna de sa main propre au roi quelques vases d'argent, dorés fort richement, lesquels le roi reçut gracieusement, et en usant de revanche, il fit présent à l'amiral de plusieurs pierres précieuses, sans omettre à parangonner de dons honnêtes tous ceux de sa compagnie, témoignant bien par telle largesse que ces trésors étoient de petite estime en son endroit et partout ce pays. L'amiral, après avoir été reçu avec telles caresses et présents, le remercia tant qu'à lui fut possible, et pour conclusion le pria de mettre quelque honnête prix à son épicerie et autres marchandises. A quoi le roi lui fit une modeste réponse, qu'il n'étoit encore temps de parler de sa marchan-

dise, parce que les épiceries n'étoient encore arrivées; mais ce néanmoins qu'il manderoit par tout le pays des Maures, qui étoient sous sa puissance et diction, qu'ils eussent à l'en fournir à prix raisonnable; et combien que le roi fit son devoir de faire et publier cette ordonnance, si est-ce que ces canailles de Maures ne laissèrent de faire encore plus extraordinaire enchère de leur marchandise, donnant à entendre pour leur couverture, que notre marchandise ne leur plaisoit point, pour recevoir en troc de la leur. L'amiral, connoissant fort bien cette menée, étant à dire vrai, irrité et courroucé de voir telles vilenies, les renvoya chacun à son pays, mandant très-expressément à leur roi, qu'il n'avoit cure de telle paix fourrée, puis que quant au fait de leurs marchandises, ses sujets ne vouloient condescendre à la raison; en quoi il convient noter que ces Maures, commis pour traiter la paix, étoient ennemis mortels et invétérés des chrétiens.

Or, advint de cas fortuit, que l'amiral étant fort piqué d'avoir reçu telle injure, vit en terre Pay Rodoriches, facteur du seigneur dom Alvarès, qui étoit demeuré là depuis le dernier voyage; et lui dit qu'il ne retournât en serre, mais qu'il allât droit au roi pour lui

remontrer comme il quittoit ce port, tirant ailleurs pour charger ses navires, et qu'il n'y avoit foi ni assurance des Maures de sa terre, ce qui fut aussitôt que dit : car nous départîmes de Canonor le vingt-deuxième d'octobre, la mer étant calme, tirant à Calicut; mais, sur ce chemin, vînmes à découvrir un sambuque, lequel fut assailli et mis en route par une de nos caravelles, avant que jamais il pût gagner terre : la compagnie étant de vingt Maures, qui portoient certain fil, appelé *Cabaie*, à Calicut; et soudain que fûmes plus avancés suivant la côte de Calicut, nous aperçûmes trois grands navires tant prochains de terre, qu'ils sembloient être sur le sable; et nous de les poursuivre avec huit esquifs, accompagnés de notre capitaine, lequel ayant mis le pied en l'un d'eux, commença à étonner les autres à beaux coups de bombarde, tellement qu'ils n'eurent plus prompt remède que de gagner le rivage de la mer et se jeter en terre. Un grand seigneur de ce pays, à qui appartenoient ces navires, étonné de tel spectacle, accourut au bord de la mer, et avec sept ou huit braves hommes, se mit en une almadie pour aller parler à l'amiral, auquel il conta ses raisons, se disant vassal du roi de Canonor, et que s'il ne se fût fié à l'accord qu'il

avoit fait avec le roi de Canonor, qu'il n'eût pris la hardiesse de venir là avec les vaisseaux; le priant au surplus, lui faire quelque grâce; et, par manière de libéralité, il guerdonna ledit seigneur amiral d'un présent de poules, figues, et de quatre sacs de riz et d'un citron: ce que reçut gracieusement ledit seigneur, en se montrant fort humain en cet endroit; car, il lui fit grâce de payer pour sa rançon seulement ce que bon lui sembleroit, au reste, donnant sauf-conduit à lui et à ses navires, pour l'amour du roi de Cochin, duquel il se disoit parent.

L'amiral côtoyant de la part de Calicut, découvre un navire, lequel ils furent en délibération de brûler. L'amiral vient au port de Calicut, et est salué par l'ambassadeur du roi, lequel demande paix. Les Portugais prennent quatre des pêcheurs, ce qui causa une grande indignation.

Le vingt-cinquième d'octobre, en l'an susdit, passant outre du côté de Calicut, nous vînmes à découvrir près de terre un grand navire, et soudain l'amiral se jeta dans une caravelle pour aller voir et épier quels gens c'étoient; ce que ayant fait, il se retira devers ses capitaines pour avoir leur avis sur ce qu'il leur sembloit de faire de ce navire. Le tout

mis en délibération, le conseil fut de ne le brûler ni chasser, comme on avoit fait aux autres, pour plusieurs raisons, et principalement pour ce que le roi de Calicut leur avoit mandé qu'ils eussent à venir jusqu'à son port, afin de traiter paix, et de regarder comme on se devroit gouverner quant à la traite des marchandises. Davantage, que ces navires appartenoient à une nation de gens appelés Junées, qui mènent un grand trafic d'épicerie en Inde, avec lesquels on pourroit troquer et prendre de leur marchandise; et pour ces causes, il seroit bon de traiter accord avec lesdits Junées; ce que fut arrêté; mais ceux du navire ne se voulurent fier à nous, ni à l'assurance de l'amiral.

Or, il convient ici de noter que l'amiral, étant à Canonor, reçut des lettres du conserve Gilles, qui pour lors étoit à Cochin, contenant comme le roi de Calicut avoit écrit avec grandes injures et reproches au roi de Cochin, du temps que les navires étoient en l'île Amiadine, l'avertissant comme le roi de Portugal avoit fait passer par l'Inde vingt gros navires, au grand dommage, détriment et ruine de tout le pays, pour autant que tous les navires qu'il rencontroit, il les mettoit à sac; pour auquel obvier il n'y avoit

qu'un seul remède, c'est à savoir qu'il ne falloit plus ci-après fournir d'épicerie aux Portugais pour quelque prix que ce fût; car leur ayant ôté cette proie, à laquelle ils se travailloient tant, jusqu'à venir ès étranges nations: il étoit tout assuré qu'ils ne reprendroient jamais le chemin pour aller en Inde. Que si chacun n'étoit de cet avis et accord, au moins qu'on trouvât le moyen de les dévoyer et égarer de ce chemin, qu'on ne leur pouvoit clore autrement. Disant davantage par sesdites lettres, comme il avoit mandé à tous les habitants de l'Inde, qu'ils eussent à se mettre en armes pour repousser les chrétiens. Mais les Maures lui avoient contremandé qu'il étoit à eux impossible de résister à leur puissance, vu mêmement que l'année passée ils avoient employé toutes leurs forces contre quatre petits navires de Jean de Noue, mais en vain, car il les rangea tous, et pour ces causes, qu'il ne falloit s'arrêter à leurs armes. Ledit roi écrivoit aussi au roi de Cochin, le priant d'une singulière affection, qu'il n'eût de sa part à donner aucunes épiceries auxdits Portugais; et que pour le crédit et autorité qu'il avoit envers tous les autres seigneurs de l'Inde, qu'il leur commandât le semblable; auxquelles lettres et requêtes le roi de Cochin

fit réponse qu'il avoit pris alliance et connoissance avec les Portugais, à laquelle convention il n'avoit délibéré de contrevenir, d'autant qu'il les avoit connus gens de foi et de vérité; joint aussi qu'il se trouvoit fort bien de les fournir d'épiceries. Les deux lettres, à savoir celles du roi de Calicut, et la réponse qu'il lui fit, furent montrées audit conserve Gilles, qui fut la cause que le roi de Calicut manda à l'amiral, étant à Canonor, qu'il vînt devant son port, car il vouloit traiter paix et amitié avec les chrétiens, et lui vouloit rendre les biens du roi de Portugal, qui étoient demeurés à Calicut; lesquels lui avoient été délivrés par le seigneur Pierre Alvarès, lui promettant davantage lui faire tel paiement qu'il voudroit des épiceries, lesquelles y étoient demeurées. Et quant à la mort des hommes, si tout étoit bien regardé, l'on trouverait que les chrétiens sont bien vengés d'avoir tué un tel nombre de ces infidèles Maures. Ces causes, vues et considérées, l'amiral départit de là pour aller à Calicut.

Or, advint que le sixième d'octobre, l'amiral fit pendre à l'antenne d'un navire deux Maures, qui se trouvèrent dans un sambuque, et avoient été pris à Panderane, et, disoit-on, qu'ils étoient de Calicut, et que l'un d'eux

avoit occis deux chrétiens logés chez son père, et que l'autre avoit coupé le bras à un Portugais à la bataille de Calicut, où demeura Ariscorée, qui fut la cause qu'ils furent pendus et étranglés. Il commanda aussi d'exécuter un autre Maure qui avoit dérobé la marchandise dudit Ariscorée. Puis l'amiral fit partir et répandre par tous les navires les vivres qui furent pris dans ledit sambuque. Pour accomplir donc le bon vouloir et mandement du roi de Calicut, nous fîmes telles diligences, que le vingt-neuvième d'octobre nous arrivâmes devant Calicut, du côté que l'on ne peut voir, sinon une partie de la cité, pour autant qu'elle est assise en une plaine peuplée de hauts palmiers, entre deux montagnes; et soudain voici venir un ambassadeur de la part du roi pour saluer et visiter l'amiral, avec grandes caresses, disant que le roi étoit prêt d'accomplir le contenu des lettres qu'il lui avoit envoyées à Canonor, le priant, au surplus, de lui faire réponse s'il étoit content de traiter, tenir et maintenir la paix, suivant les conditions qu'il lui avoit envoyées. L'amiral lui fit réponse que, s'il vouloit être obéï, il falloit préalablement qu'il chassât de sa terre tous les Maures de la Mecque, tant marchands que autres, pour autant (dit-il) que depuis le

commencement du monde, ils ont toujours été ennemis des chrétiens, et aussi les chrétiens des Maures, ayant eu incessamment guerre les uns contre les autres; et que, pour ces causes, il étoit impossible de fonder ou établir paix perpétuelle, tant que ces canailles demeureroient ès terres de Calicut.

Le roi, encore que le dire du capitaine fût bien raisonnable, si est-ce que l'avarice le gagna; tellement, que de rechef il envoya devers l'amiral, lui remontrant que les Maures étaient en nombre de quatre ou cinq mille en la cité, y ayant déjà de long-temps pris possession et leur domicile, et fait un grand train de marchandises, de sorte que par leur trafic et moyen ils rendoient sa cité riche et noble ; joint, que de toute ancienneté ils avoient été tenus et maintenus en leurs liberté et franchise, de laquelle ils n'auroient jamais abusé en son pays, se montrant toujours stables, entiers et fidèles envers lui et ses prédécesseurs, en leur faisant service de leurs personnes, et en fonçant deniers très-urgentes nécessités de guerres; parquoi ce ne seroit maintenant la raison, ni honneur à lui de les chasser de son royaume, ni bien fait au capitaine de lui vouloir persuader telle tyrannie. Pendant que ces choses se traitoient entre

le roi et l'amiral, aucuns pêcheurs, se fiant que la paix se feroit, sortirent hors de la cité avec leurs almadies ; et soudain qu'ils furent à côté de la flotte des navires, l'amiral commanda de les prendre, ce qui fut aussitôt exécuté que dit, eux saisis, et quatre almadies, ensemble tous les hommes, femmes et filles qui étoient dedans, et aussi un sambuque qui venoit de Calicut, chargé de noix d'Inde, et de miel enclos dans des bottes de cuir. On doute fort que ce pillage ne fût l'origine de la grande indignation que le roi conçut depuis en son cœur, car il estimoit que les chrétiens n'étoient venus là, tant pour traiter la paix, que pour (sous ce prétexte) dérober et piller. Et pour ces causes, le roi manda au capitaine que, s'il prétendoit paix avec lui, il ne la refusoit, moyennant qu'elle fût simple et sans trahison, et que, si ainsi étoit, il lui fût rendu ce qui lui avoit été dérobé en sa cité de Calicut, et qu'il lui feroit ce bon parti sous condition que préalablement il fût récompensé de toutes les pertes et dommages qu'auroient fait les chrétiens en ses pays, et que pareillement lui fût restitué tout ce que l'on avoit pillé dans le navire de la Mecque, parce qu'il appartenoit à ses sujets ; et même que son port de Calicut avoit de tout temps

été franc et commun à un chacun pour y trafiquer, et que pour ces causes il ne vouloit maintenant en déjeter les Maures, ni empêcher de faire leurs emplettes, et mener leurs trafics; parquoi qu'il eût à se contenter de tels pactes et conditions, s'il vouloit avoir paix avec lui; et que, quant à l'ôtage, il n'avoit délibéré d'en bailler autre que sa simple parole; et en ce cas que le jeu ne lui plût, qu'il eût à le quitter, et gagner le haut, sans espoir ni prétendre de jamais retourner là, ni en Inde, ni aux autres ports et contrées étant sous sa seigneurie, obéissance et domination.

Comme l'amiral usa d'une superbe réponse au roi de Calicut; et fit pendre aux antennes d'un sambuque les Maures qu'il avoit prisonniers.

La réponse de l'amiral au roi de Calicut, fut merveilleusement rude et superbe, disant pour ses raisons, qu'il étoit lieutenant-général pour dom Emmanuel, roi de Portugal; lequel état il estimoit plus grand et plus honorable, que tout le royaume de Calicut; et que d'un tambour il feroit un roi semblable à lui; et qu'il le tiendroit de si près, qu'il n'auroit loisir partout le jour de boire ni manger, protestant (entr'autres menaces) qu'avant

que partir de ce port, il se joindroit à la cité : au reste, qu'il répondroit à son dire, s'il lui vouloit donner délais jusqu'à midi; mais que quant à lui, qu'il seroit contraint d'envoyer deux de ses navires chargés d'épicerie, à son maître le roi de Portugal, retenant les deux autres tout exprès, pour lui faire guerre au nom de sondit seigneur, haut et puissant tant par mer que par terre, riche en or, argent, et qui pouvoit facilement lui envoyer gens et vaisseaux à suffisance, pour livrer et maintenir la guerre contre tout le royaume de Calicut, et le mettre à sac. Ces paroles furent aussitôt mises en exécution que prononcées ; car ce jour même, qui étoit le dimanche, l'amiral, quand ce vint sur la nuit, ayant premièrement fait diligemment visiter et spéculer le lieu et les moyens d'y parvenir, commanda faire les approches, tournant les proues des navires contre terre, afin que la grosse artillerie pût mieux et plus à son aise les battre : la capitainesse, la *Sméralde*, la *Léonarde* et *Fleur de mer*, demeurèrent un peu plus au large, pour autant que c'étoient de gros navires. Ces menées furent soudaines et exécutées en diligence : car, toute la nuit vous eussiez vu le peuple avec lanternes et falots sur la rive de la mer, faisant fosses et

remparts sur le sable, pour coucher l'artillerie; et quand ce vint sur le jour, il y avoit encore plus grand amas sur l'eau; et commanda ce jour même le capitaine de faire plus grandes approches, étant toujours sur ses gardes et prêt à donner dedans; et puis voyant qu'il n'avoit nulle réponse de la cité, il ordonna qu'on eût à pendre aux antennes des navires, les Maures qui étoient dans le sambuque qui fut pris à Panderane, afin que ceux de la cité les vissent de plus loin. Et de fait, plusieurs Maures y accoururent pour voir ce hideux spectacle de leurs gens ainsi élevés, qui étoient en nombre de trente-quatre hommes, de quoi ils furent fort piqués et devinrent presque enragés, mêmement quand ils virent qu'on en vouloit encore à eux, en les flattant à beaux coups d'artillerie, qui en mirent une bonne partie d'eux par terre; les autres se sauvèrent à belle course, les uns aussi se cachèrent dans les fosses, et d'aucuns se traînoient le ventre contre terre, comme des serpents : en sommes, nous les mîmes tous en tel état et émoi, que, de leur bon gré, ils quittèrent la place. Vrai est, que ceux qui étoient cachés dans les caves où étoit leur artillerie, tirèrent contre nous quelques coups, mais en vain, parce que leur artillerie ne va-

Trente-quatre Maures pendus par les Portugais, et les autres mis en route.

loit rien ; joint aussi qu'ils en étoient mal garnis au regard de nous, qui en avions à force et de bonne en perfection : desquelles ne cessâmes de tirer contre leurs remparts jusqu'à la nuit, et quand quelques-uns d'entr'eux s'enfuyoient, les autres y venoient ; vrai est, que nous tirâmes plusieurs coups sans prendre ; car, combien que le coup donnât contre leurs maisons, il n'y faisoit autre dommage qu'un trou seulement, au droit où frappoit le boulet, pour autant que leurs habitations sont de brique, contre laquelle l'artillerie ne peut mordre ; mais quand elle venoit à rencontrer les palmiers, vous eussiez entendu un grand bruit, et eussiez proprement dit qu'on les coupoit par le pied. Et surtout, il étoit fort piteux de voir les habitants, lesquels avant que d'être battus, couroient l'un deçà et l'autre delà, avec telle vîtesse qu'il sembloit que tous les diables les emportoient.

L'amiral manda sur le soir qu'on dépendît ces Maures, et qu'on leur coupât les pieds, les mains et la tête, puis qu'on jetât le tronc de leurs corps dans la mer ; quant aux têtes, qu'elles fussent attachées et élevées en haut dans une des almadies, avec un dicton couché en vulgaire indien, par un personnage nommé Frangolle, aussi Indien de nation,

Dicton fatal mis auprès des têtes des Maures cruellement exécutés par les Portugais.

en cette sorte : « Je suis venu à ce port avec bonnes marchandises, pour vendre, acheter et payer votre douane. Voici la douane de cette terre. Maintenant je vous envoie ce présent comme à un roi : si vous voulez à cette heure notre amitié, vous avez des têtes pour payer celles que vous prîtes en votre port, sous votre garde et sûreté, et puis payer les poudres et boulets que vous avez ici fait dépendre ; que si ainsi le faites, nous serons incontinent amis. » Ce dicton fut élevé à la cime d'une lance dressée sur la proue du navire, où étoient aussi attachées les têtes ; tellement que ce beau spectacle se pouvoit voir de bien loin ; combien (pour le voir de plus près) on eût conduit le navire jusqu'au sable, presque touchant la cité. Mais il survint un Maure qui mît la main dessus ; ce qu'apercevant, nous y allâmes pour le recouvrer, de quoi toutefois ne pûmes jamais venir à bout. Or, afin que le peuple ne craignît de venir en assurance contempler ce hideux spectacle, l'amiral défendit de ne plus tirer artillerie quelconque contre la cité ; et lors vous eussiez vu le monde y accourir de toutes parts, faisant grandes admirations sur cette défortune : les uns s'enquérant des causes, les autres des moyens de cette cruelle boucherie,

tel y venoit en poste et en joie, qui s'en retournoit à pied, bien fâché en son esprit ; quelques-uns aussi prenoient de ces têtes, et les portoient à côté d'eux. Nous prenions grand plaisir à regarder ce pauvre peuple ainsi courant, troublé et mis en émoi ; car nous n'étions pas loin de là, nous tenant toutefois toujours sur nos gardes pendant la nuit, à cause du murmure et mutination des habitants de la cité, entendant leurs pleurs, lamentations et déplorations qu'ils faisoient sur les corps des pendus, que la marine avoit jetés sur le rivage. Cependant aucuns d'eux veilloient et visitoient à belles lanternes les remparts, craignant qu'à l'improviste ne missions le feu dans la cité, laquelle nous recommencâmes à saluer à beaux coups de canon sitôt qu'il fut jour, battant aussi par un même moyen les maisons des seigneurs, bourgeois et marchands, lesquels nous apercevions fuir du lieu où nos boulets donnoient, ne cessant de tirer depuis l'aube de ce second jour jusqu'à midi, et vous assure que tirâmes plus de quatre cents coups de grosse artillerie, en quoi ils nous secondèrent mal, ou par faute de poudre, ou bien parce qu'ils se voyoient tirer en vain. L'amiral, désirant fort venir à bout de son entreprise

Les Portugais battent la cité de Calicut.

avec honneur, pour tâter plus profond ses ennemis, fit mettre au large ses navires, en approchant près des quatre qui étoient demeurés au large, commandant aussi que les noix et le miel qu'ils avoient pillés dans le sambuque, fussent distribués par tous les navires; et quand le sambuque fut vide, il le fit mener auprès de la cité, et y mettre le feu, lequel nous regardions en soupant; mais ces Maures ne nous donnèrent le loisir de prendre notre repas, car ils sortirent avec dix ou douze almadies, venant droit au sambuque, ou pour le tirer en terre, ou bien pour couper le bois, auquel il étoit attaché, afin que l'eau le jetât en terre; mais nous ne fûmes rétifs à aller au-devant avec nos esquifs, bien garnis de canons, desquels nous leur fîmes tel front, qu'ils ne songèrent guère quel chemin ils devoient prendre; que s'ils se fussent davantage amusés, il n'en fût pas échappé un, car incontinent qu'ils nous eurent aperçus, ils gagnèrent la cité, et nous leur fûmes à dos, les saluant de notre artillerie, et les poursuivant de si près, que les fîmes avancer leurs pas jusques sur le bord de la marine, et de là sauter en terre pour se sauver à la cité, n'ayant pas le temps ni le loisir de prendre leurs arcs et flèches; si est-ce que

nos gens ne s'osèrent hasarder d'aller en terre pour enlever tous ceux qui restoient dedans les almadies, craignant d'être surpris par la foule de ceux qui sortoient de ladite cité.

Brièvе exposition du bon traitement des Portugais à l'endroit des habitants de Calicut. L'amiral et le roi de Cochin parlementent ensemble. Le roi de Cananor mande à l'amiral qu'il envoie de ses navires vers lui pour les charger d'épiceries.

Le mercredi matin, troisième jour de novembre, après avoir rangé ces Maures à la mode que dessus, nous fîmes voiles du côté de Cochin, laissant cependant au-dessus de la cité six navires et une caravelle, et au-dessous la capitainesse de Vincent Sodre, pour recevoir les vivres et autres choses nécessaires, et fîmes telle diligence, que dedans le septième dudit mois nous arrivâmes devant le port de Cochin, et soudain que fûmes là, voici venir droit à la capitainesse le conserve Gilles, qui étoit demeuré là depuis le précédent voyage, lequel conta à l'amiral et à plusieurs autres des choses merveilleuses, et entr'autres comme certains marchands Maures avoient écrit de Calicut à d'autres marchands de Cochin, comme les chrétiens avoient fait beaucoup de vilenies, excès et extorsions au-

dit lieu de Calicut, et qu'à leur aveu les vivres n'y osoient aborder, de sorte qu'ils y mouroient de faim, voire jusqu'à cela, qu'il n'étoit loisible de pêcher, pour la crainte qu'on avoit d'être volé par ces Portugais; disant davantage comme plusieurs navires chargés de marchandises, vivres, et autres munitions, tirant à Calicut, étoient péris sur mer, étant en nombre de deux cents voiles, conduites là tout exprès pour le roi de Calicut, entre lesquelles il y en avoit une de grandeur démesurée, chargée d'épiceries; et ainsi que la tourmente marine survint, il vouloit prendre port à Cochin, ce qui ne lui fut possible, mais passa à travers contre la côte, et à la fin fut pillée par ledit roi de Cochin, excepté que ceux qui étoient dedans, se sauvèrent. Et vint le fils du roi de Cochin saluer notre amiral, et le remercier du bien, honneur et plaisir qu'il avoit fait à un gros seigneur de sa parenté, en lui rendant trois navires qu'il avoit pris, promettant audit amiral, de la part de son père, qu'on mettroit ordre en brief à ce qu'il pût faire son emplette des épiceries qu'il demandoit : nouvelles très-bonnes, et bien à propos, qui nous invitèrent à réparer nos navires pour les charger quand l'heure seroit venue. Et de fait, le

dixième dudit mois, nous priâmes l'amiral de commencer à faire la charge de son navire, pour autant que le jeudi nous avions coutume de commencer quelque chose de haute entreprise; ce qu'il nous accorda, et nous vînmes au navire de Rui Ficai-rede, Maure, où nous levâmes quarante et tant de quintaux de poivre; et pour ce que nous n'avions accordé du prix, il n'en voulut plus bailler, et ainsi fûmes contraints de nous reposer par l'espace de trois ou quatre jours, au grand regret de notre amiral, qui, puis après le quatorzième jour de novembre, se mit dans une caravelle (comme il avoit fait à Canonor), accompagné des plus apparents de son armée, pour aller parler au roi, et lui faire les remontrances du grand tort qu'on lui faisoit; mais avant que de venir là, il y eut plusieurs menées entre les ambassadeurs d'une part et d'autre; et quand ce vint sur le point de se joindre ensemble, voici tomber une grosse pluie, qui fut cause que cela fut remis jusqu'au lendemain, auquel jour ils furent assemblés en grande pompe; vrai est, que le roi de Cochin ne se trouva en si brave pontificat et magnificence que le jour précédent, étant seulement accompagné de cinq ou six de ses gentilshommes, portant simplement

leurs épées et targues, auquel le roi fit un présent de quelques pièces de vaisselle, relevée en argent, semblant être massives d'or; et pareillement d'autre côté, le roi se montra fort libéral, donnant à l'amiral plusieurs riches bagues, et aussi quelques-unes de bas prix à ceux de sa compagnie. Le jour ensuivant, trois de nos navires venant de Calicut, arrivèrent, et dans un sambuque vint l'ambassadeur de Canonor, lequel dit à notre amiral, de la part du roi, que s'il vouloit envoyer quelques navires à Canonor, pour charger d'épiceries, qu'il seroit bien venu, lui promettant de bailler pour le prix qu'elles se vendoient à Cochin, et qu'il prendroit en paiement de ses marchandises. Et en cas qu'il tînt son dire pour suspect, qu'il retînt pour ôtage sondit ambassadeur. L'amiral étant fort joyeux de ces nouvelles, ne fit faute d'y envoyer deux navires, et quand et quand renvoya au roi son ambassadeur, se fiant assez à sa parole.

Comme les Portugais furent lourdement étrillés par ceux de Calicut, et qu'un canonnier Portugais renversa le sambuque du roi dudit lieu ; et comme le roi de Cochin fait empaler trois Maures pour avoir vendu une vache. L'amiral est guerdonné de plusieurs présents par les habitants de Mangallor.

Ceux qui vinrent de Calicut en la compagnie de l'ambassadeur, nous contoient comme ceux de Calicut arrivèrent un jour en tapinois près d'un fleuve prochain de Calicut, avec vingt grands sambuques à rames, tellement qu'ils firent sortir dudit fleuve et entrer dans la mer pour pêcher, certaines almadies, à celle fin que les Portugais se hasardissent de les assaillir, comme ils firent avec un esquif. Or, quand les pêcheurs les virent venir, ils commencèrent à se retirer petit à petit, afin que nos gens les suivissent jusques dans le fleuve, là où l'armée étoit embusquée parmi des palmiers, si bien que nos gens furent assaillis à l'improviste de toutes parts, et battus à beaux coups de flèches, osi drus et si roides, que nos Portugais ne pouvoient se sauver, et furent tous déconfits, n'eût été qu'ainsi que par cas fortuit notre canonnier vouloit tirer contre une almadie, le boulet passa par-dessus, et vint donner contre le sambu-

de leur capitaine, lequel il renversa le cul dessus, et là accoururent tous les autres navires pour sauver leur capitaine, et cependant nos gens eurent bien le loisir de se retirer sur leur fumier.

Le dix-huitième de novembre, trois hommes de ce pays vinrent en notre *Julie* au port de Cochin, pour vendre une vache, laquelle nous achetâmes, cas qui vint jusqu'aux oreilles du roi, lequel expédia hommes tout exprès devers notre amiral, le priant de lui envoyer ces trois personnages, desquels de malheur revinrent encore le lendemain, amenant une autre vache, de quoi notre amiral étant averti, les fit prendre, et pour gratifier au roi, les lui envoya, ensemble la vache, lesquels étant là, furent incontinent enlevés et empalés tout vifs, par l'ordonnance du roi, sans forme ni figure de procès, pour et à cause seulement d'avoir vendu cette vache, car là ils adorent le bœuf et le veau, qu'ils appellent *tambarane*.

Le bœuf et le veau adorés à Calicut.

Le vingt-neuvième dudit mois vinrent au navire de l'amiral quelques braves et honorables personnages du pays de Mangallor, et d'autres contrées circonvoisines situées en terre-ferme, avec tels magnifiques présents : à force poules et fruits, une verge rouge, ayant

Dons des habitants de Mangallor, et lieux circonvoisins, à l'amiral.

à chaque bout une tête d'argent où pendoient trois clochettes d'argent, auxquelles étoient attachées les lettres envoyées de toutes les seigneuries desdites terres, dont les unes sont de si longue étendue, qu'elles ont juridiction de trente mille hommes, les unes plus, les autres moins. Le sujet des susdites lettres étoit, que tous les rois de là alentour rendoient obéissance au roi de Portugal, le retenant pour leur souverain seigneur, lui gratifiant de ce qu'il lui avoit plu prendre leur connaissance et alliance pour nous, et pour cette cause étoient fort joyeux de notre venue : et en signe de ce qu'ils le retenoient pour leur roi et souverain, ils lui envoient la verge de justice, lui faisant foi et hommage au nom desdits pays et seigneuries, ce qu'ils n'avoient jamais jusqu'aujourd'hui fait à homme vivant, ni ne feroient à l'avenir; et encore davantage, qu'ils n'avoient onc fait ni permis être fait aucune criée ou justice, sinon au nom dudit roi de Portugal; lequel davantage ils requéroient, pour l'accroissement de sa domination et repos de ses sujets, qu'il envoyât gens exprès devers eux, pour dresser une forteresse au lieu là où bon leur sembleroit, qui seroit une clef pour enfermer et tenir sujet tout le pays de l'Inde. Ils met-

Le pays de Mangallor, et lieux circonvoisins, font hommage au roi de Portugal, le tenant pour leur souverain seigneur.

loient encore plusieurs autres choses en avant, et mêmement, quant à leur religion et cérémonies, disant qu'ils avoient cinq évêques, prêtres et célébrant messe, et comme ils alloient maintes fois en pélerinage au sépulcre Saint-Thomas, qui étoit en leur pays, et qui faisoit divers miracles. Davantage, ils s'enquéroient de nous, avec une grande curiosité, des cérémonies et statuts de nos églises, de nos prélats, de leur état et dignité, en somme de plusieurs autres articles et points concernant la religion chrétienne : au reste, s'ébahissant fort de nos braves et lointaines navigations, ne pouvant bonnement croire que fussions venus de si loin.

Sépulcre de Saint-Thomas au pays de Mangallor.

L'amiral, voyant l'obéissance de ces bonnes gens, les reçut fort humainement, et les traita le mieux qui lui fut possible de ce qu'il avoit, à savoir : de pain de froment, de vin, de soie, et plusieurs autres choses, et par ce moyen ils demeurèrent vassaux et sujets au roi de Portugal.

Les habitants de Cochin nous dirent comme de là jusqu'à l'île de Zeilan, on comptoit cent cinquante lieues, qui est une île contenant trois cents lieues d'étendue, riche au possible, mêmement en cannelle, qui croît en ces montagnes, où il s'en trouve le plus et

Cannelle à foison à Zeilan.

la meilleure qu'en lieu qui soit dessous le soleil : ensemble plusieurs pierres précieuses et une grande quantité de perles. Au sommet des hautes montagnes se trouvent à force éléphants sauvages, lesquels on rend domestiques et privés en cette mode. On fait de grandes fosses auxdites montagnes, que l'on couvre de quelques planchers soutenus d'un gros chevron, qui est pareillement soutenu d'une corde attachée à un grand arbre prochain desdites fosses : auquel arbre ils attachent une éléphante quand elle est en amour, (car c'est un animal le plus paillard de tout le monde), et la nuit suivante le mâle vient chercher cette femelle attachée comme il est dit; là étant arrivé, il y a un homme perché sur ledit arbre, qui coupe la corde, et l'éléphant tombe dans la fosse, où on le laisse sans boire et sans manger par l'espace de six ou sept jours, jusqu'à ce que l'on voie que les dents lui claquent de malefaim ; et après que par cette longue diète ils sont dépouillés de leur chaleur et fureur, vingt ou trente hommes descendent vers eux, les flattant à belles bastonnades, jusqu'à ce qu'ils sont contraints de se jeter contre terre comme étant morts : puis on leur donne à manger peu à peu pour les revenir, et ainsi astreints de

Éléphants sauvages aux montagnes de Zeilan, et la mode de les apprivoiser.

passer par la main des hommes pour avoir leur vie, ils se rendent à la fin privés et domestiques. Il n'y a animal dessous le ciel qui ait meilleure intelligence ou entendement que celui-ci, ni qui soit plus prompt à faire tout ce qu'on lui commande; outre ce qu'il est fort robuste et puissant pour soutenir et porter faix, comme il advint à Cochin, que deux éléphants, sans aide du monde, tirèrent de mer en terre un gros navire, et puis le remirent autant bien qu'il est possible, ce que je n'eusse cru avant que de l'avoir vu. Davantage, à Cochin il y avoit un petit éléphant qui faisoit tout ce que son maître, qui étoit un Maure, lui commandoit; et même quand il lui disoit qu'il s'agenouillât, il le faisoit; quand il vouloit monter dessus, il se trouvoit prêt à fléchir la jambe; et outre cela, il se montroit avoir autant de bonne grâce que de bon esprit, en ce que, quand le Maure, son maître, lui commandoit entrer dans l'eau, il le faisoit sans délai, et arrosoit les assistants d'eau, qu'il levoit et jetoit avec sa trompe et museau.

Éléphant, animal docile, et de bon entendement.

Ceux qui furent dans le navire de Louis Ferrand, nous contoient qu'avant que de passer le cap de Bonne-Espérance, venant en Inde, et ayant perdu la flotte des autres na-

vires, à cause des grandes fortunes, qui durèrent jusqu'à ce qu'ils eurent passé ledit cap, ils arrivèrent près d'une terre habitée par les Maures, gens tout nus, excepté leur vergogne, qui étoit couverte d'une écorce de bois peinte; auprès de laquelle terre se trouvoit un grand circuit de pays, en forme d'un lac joignant à la mer, dans lequel ils se hasardèrent d'entrer avant jusqu'à dix lieues touchant terre-ferme, qu'ils pensoient être l'île de Céfala : lieu d'une belle assiette, peuplé d'un grand nombre de Maures, riches en bétail et principalement en vaches, de la hauteur de celles de Portugal, mais plus grosses de corps : ce que leur vint bien à propos pour y faire leur provision de chair. Ils y virent aussi une grande quantité de chevaux marins, rouges et noirs de couleur, se jetant hors de la mer pour aller paître des prés qui se retrouvent près de là, lesquels animaux sont semblables à ceux de terre, excepté qu'ils sont de plus basse corpulence, comme pourroient être ceux de Galice. Un jour vint, qu'ils en virent deux pâturant dans un pré, qui furent poursuivis et tenus de près par deux mariniers, espérant les assommer; mais il ne fut en eux de les garder de retourner en leur maison, qui est la mer; et encore quand

Chevaux marins : de leur qualité et naturel.

ils furent là, se sentant piqués de ces mariniers; incontinent que lesdits mariniers furent retournés en leurs navires, ces chevaux se vinrent lancer avec une fureur contre leur esquif, les mordant si âprement, qu'avec leurs dents ils emportoient les pièces entières de bois, ne cessant de ronger, encore qu'on les chassât à force coups de javeline, lesquels ils ne sentoient pas, à cause de leur grosse et dure peau. Ils y virent aussi plusieurs grandes baleines.

Comme l'amiral accorda à la parfin avec les Maures touchant le fait d'épicerie; et comme le roi de Calicut lui envoya son fils accompagné d'un Bramine, afin de traiter paix.

Après que l'amiral et roi de Cochin se furent joints ensemble et longuement devisé de plusieurs et diverses affaires, il fut question de savoir dudit roi, comment il traiteroit notredit amiral, quant au prix de la marchandise qu'il prétendoit lever en son pays A quoi le roi fit une réponse fort modeste, que quant au fait de marchandise d'épicerie, il ne gouvernoit pas cela, mais que c'étoit le train des Maures avec lesquels il avoit de grandes dissensions pour cela seulement, que (suivant

son vouloir) ils ne vouloient troquer leurs épiceries contre les drogues des Portugais. Toutefois, le roi désirant gratifier à l'amiral, lui accorda à la parfin qu'il ne paieroit que les trois quarts en argent du poivre qu'il leveroit, et l'autre, quant en marchandise, au prix de douze ducats d'or le quintal; et des autres marchandises, comme cannelle, gingembre, girofle, encens, alun, à huit ducats le quintal. Ce qui fut arrêté et conclu tant d'une part que d'autre.

Or, le troisième jour de janvier, voici venir à Cochin vers l'amiral un bramine de la part du roi de Calicut, accompagné d'un sien fils et de deux autres honorables personnages, avec lettres-patentes dudit seigneur, par lesquelles il invitoit et prioit l'amiral de venir à son port, afin de faire une composition et traitement de paix sempiternelle ensemble, et une ordonnance irrévocable pour le fait et train de marchandise à l'avenir, promettant davantage de lui faire restitution de tout ce qu'il tenoit du roi de Portugal, sous tel si qu'il paieroit partie en deniers, partie en épiceries au prix ordinaire du pays; et pour confirmation de ce fait, et assurance de sa personne, qu'il lui donneroit en ôtage tel qu'il demanderoit, lequel ne bougeroit de ses

mains et navires, jusqu'à ce qu'il eût exécuté tous ses négoces, et fût de retour en ses vaisseaux. Ce bramine est tenu pour saint et religieux homme, de grande autorité et éminence, ayant seulement la charge d'exécuter les commissions et mandements du roi, lequel va toujours en sûreté, encore qu'il soit temps de guerre; revêtu ordinairement d'habits fort somptueux; et spécialement quand il vint vers notre amiral, outre les autres accoutrements, il portoit sur lui un grand trésor de pierreries, lesquelles il disoit valoir en Inde trois mille karats.

Qualité, état, autorité et habits des Brames.

Il fut reçu tant humainement et avec telles caresses par notre amiral, qu'il lui prit envie de lui tenir compagnie jusqu'en Portugal, où il porteroit quelques bagues et épicerie, s'il plaisoit à l'amiral lui octroyer ce don. Ce qu'il fit, lui permettant de mettre en son navire vingt quintaux de cannelle, laquelle il leva tout incontinent, et mit ensemble tout son bagage dans *Fleur de mer*, qui étoit le navire de l'amiral, accompagné d'une caravelle; et ainsi fîmes voile droit à Calicut, pour voir si le roi tiendroit promesse à notre amiral. Que s'il se rétractoit, le bramine le menaçoit de le faire pendre sur l'heure. Allant donc ensemble, ils vinrent à rencontrer un sambu-

que tirant à Calicut, duquel tout incontinent notre caravelle se saisit; car, ceux qui étoient dedans gagnèrent le haut soudain après nous avoir vus. L'amiral étant arrivé à Calicut, envoya la caravelle à Canonor, pour la faire tenir à son lieutenant.

Or, il faut ici noter que l'amiral se transportant à Calicut, avoit laissé ses navires à Cochin, afin d'achever de les charger; dont il en advint tout autrement qu'il ne pensoit: car, les marchands Maures, incontinent qu'ils virent l'amiral avoir pris le chemin de Calicut, ils coupèrent la bûche à toute l'armée, ne voulant plus fournir de leurs marchandises, s'arrêtant sur ces deux points, à savoir: que puisque l'amiral étoit allé à Calicut pour traiter paix avec le roi, que par un même moyen il pourroit faire commodément son emplette; davantage, parce que ces Maures n'avoient pas grande envie de délivrer leurs marchandises pour le prix qui étoit ordonné, à cause qu'ils n'y gagnoient pas, de quoi les Portugais furent fort fâchés et scandalisés, voyant la trousse qu'on leur bailloit en l'absence de l'amiral; et encore pour y donner quelque ordre par tous les meilleurs moyens qu'il seroit possible, le seigneur Gontine descendit en terre pour parler à ces canailles,

pensant les gagner par son dire et honnêtes remontrances, auxquelles ils ne voulurent point entendre ; tellement que ne pouvant plus rien arracher d'eux ni par or, argent, ni pierres, il fut contraint se retirer à ses navires, portant quant et soi les lettres que l'amiral lui avoit envoyées; et commanda que sur la nuit nous fussions prêts à départir pour aller à Calicut, ce que fîmes; mais nonobstant toutes les diligences que pûmes faire, il ne fut en nous de déloger plus tôt que minuit, environ deux heures devant le jour, à cause du vent qui nous étoit contraire ; de sorte, que ne pûmes gagner Calicut devant le treizième jour de janvier, encore sur le tard, passant à demi-lieue près de la cité; mais parce que ne trouvions pas notre amiral, ni son navire, nous tirâmes outre, jusqu'à Canonor, où nous pensions trouver l'amiral avec son lieutenant, ce qu'il advint; et arrivâmes là le dix-septième de janvier, fort ébahi de trouver les choses tout autrement que n'espérions ; car, nous estimions que paix fût traitée, et arrêtée entre notre amiral et le roi de Calicut; de quoi n'étoit rien, comme nous firent foi les navires mis en tel état : les antennes haussées, la croix et l'étendard dressés, les gabions garnis de pierres, les gens mis en bon ordre,

comme s'ils étoient prêts de combattre contre mille voiles, qui se préparoient à Calicut pour nous donner à dos. Dieu sait quelle joie fut à notre capitaine et à toute la compagnie de nous voir, principalement pour deux causes : premièrement, pour avoir aide et secours de nous; secondement, parce qu'ils craignoient que ces canailles de Maures ne nous eussent attrapés à Cochin ou sur le chemin. Davantage, ils furent bien aises et consolés d'entendre de nous, comme nous n'avions vu en passant aucuns préparatifs de guerre à Calicut, sinon que dix ou douze gros navires à Panderane. Nous aussi d'autre côté, joyeux au possible d'être venus bien à propos, les interrogions des causes et moyens de cette aventure : lesquels nous contèrent comme l'amiral, après être arrivé à Calicut, il tint plusieurs propos avec le bramine, qui lui promettoit faire tant par ses raisons et remontrances envers son roi, qu'ils seroient autant grands amis comme ils avoient été auparavant capitaux ennemis, dont il adviendroit un grand profit d'une part et d'autre.

Au reste, le bramine prit la charge d'aller signifier au roi comme l'amiral étoit arrivé au port, et qu'il attendroit là jusqu'à la nuit, que, s'il ne venoit entre ci et là, il ferait tirer

un coup de canon, et en cas que encore pour cela il ne vint le lendemain matin, il feroit voile autre part. Le bramine donc, après avoir pris congé de toute la compagnie, se mit dedans l'esquif de notre amiral pour descendre où les gens du roi l'attendoient pour le conduire jusqu'au palais. L'amiral, suivant ses promesses, demeura jusqu'au soir, attendant toujours s'il viendroit rien, en quoi, se voyant frustré, il fit tirer un coup de canon, au son duquel le roi délégua au capitaine un personnage de grande apparence avec commission de dire audit amiral qu'il n'eût à se fâcher ou scandaliser de la longue attente qu'il avoit endurée, car le roi avoit conclu d'accomplir tout ce qu'il demandoit, et que le lendemain il ne manquerait à le contenter, tant en marchandises qu'en deniers, lesquels étoient déjà tout comptés, prêts à délivrer, moyennant qu'il envoyât un homme pour les recevoir, paroles trouvées fort dures et étranges aux oreilles de l'amiral, et de fait épris d'une grande colère, fit réponse qu'il dédaigneroit lui envoyer le moindre valet de sa compagnie, d'autant qu'il ne lui devoit rien, mais au contraire le roi lui étoit redevable, et pour cette cause qu'il ne feroit que son devoir de lui envoyer jusque dans son navire l'ar-

gent qui lui étoit dû, et qu'il tînt pour sûr qu'il n'en feroit jamais autre chose. Le messager trouvant fort bon le dire de l'amiral, n'ayant toutefois charge de passer outre sa commission, le pria qu'il eût patience jusqu'au lendemain sur la matinée, espérant qu'il lui apporteroit quelques bonnes nouvelles du roi, sachant fort bien que la volonté du roi étoit de lui faire raison. Ces paroles finies, il s'en va faire son rapport à son seigneur; cependant ceux qui faisoient le guet dedans nos navires, virent venir un sambuque garni de quelques gens, lesquels sembloient être pêcheurs; mais, en s'approchant un peu plus près, ils connurent bien qu'ils avoient affaire à des gens encore plus barbares que les pêcheurs, voyant venir deux autres sambuques suivant fil à fil le premier; de quoi, ne prenant bon signe, réveillèrent le capitaine qui dormait en sa chambre, en l'avertissant du tout; lui pensant que ce fut ce que le roi lui avoit promis d'envoyer, et soudain voici venir contre nous sept ou huit autres sambuques à rames qui nous sembloient être pêcheurs; mais ils nous donnèrent bien puis après à entendre qu'ils cherchoient quelque autre chose que du poisson; car, incontinent que les deux premiers sambuques eu-

rent fait les approches à notre navire, la première salutation qu'ils nous donnèrent fut de boulets d'artillerie ; et les autres, quant et quant avec leurs flèches commencèrent à les seconder si âprement, qu'il n'y avoit homme de notre compagnie qui osât lever le nez sur le bord du navire, à peine de tâter des armes de ces canailles, n'ayant autre moyen de se défendre que de jeter de la gabie à force pierres ; car ils nous avoient tellement enclos de toutes parts, qu'il nous étoit impossible de nous aider de notre artillerie. Le sambuque que l'amiral avait pillé sur le chemin de Canonor, étoit attaché à la poupe du navire, lequel ils emplirent de bois, puis y mirent le feu pour le brûler et le navire ; mais l'amiral, entendant bien cette ruse, fit couper la corde qui les tenoit attachés ensemble. Ces canailles avoient si bien ordonné leur cas, que leurs almadies venoient de terre l'une à la queue de l'autre ; puis, s'approchant de nous, nous saluoient à grands coups de canons et de flèches, si dru et si impétueusement qu'il nous fut impossible de leur faire front, étant contraints de couper la chaîne de l'ancre, et nous sauver à voiles déployées du côté de Cañonor ; mais encore ne laissèrent-ils de nous suivre jusqu'à ce qu'ils virent So-

Les Portugais mis en route par les Maures.

drie qui nous venoit donner force avec deux caravelles, et fut cause sa venue qu'ils reculèrent en arrière, les uns ayant les bras, aucuns les jambes rompus et coupés, et plusieurs assommés à beaux coups d'artillerie. L'amiral, afin de les mettre en grand émoi, fit pendre aux antennes des caravelles tous les Maures qui étoient en son navire; puis commanda lesdites caravelles être menées au-devant de la cité de Calicut; spectacle fatal et horrible, irritant si fort le roi et les habitants dudit lieu, qu'ils ne se purent contenir de sortir en grande flotte jusque sur le bord de la mer, criant à haute voix contre nous, et tirant plusieurs coups de canon. Si est-ce que les corps des pendus demeurèrent là avec écriteaux et dictons couchés en cette sorte : « Homme vil, tu m'as envoyé appeler, et je suis venu. Tu m'as fait tout au pis qu'il t'a été possible. La revanche et châtiment sera tel que tu as mérité. Quand je retournerai ici je paierai ton droit sans aucun argent. »

Cruelle exécution des Maures.

Dictons mis auprès des corps des Maures exécutés par les Portugais.

Toutes ces choses menées à la mode que dessus, nous départîmes de Canonor le dixième de février pour retourner à Cochin, à cause que nos autres navires nous y attendaient; mais fûmes suivis de près par trente-trois navires sortant de Calicut, accompagnés

d'une grande quantité de sambuques et almadies, pensant ces canailles nous atteindre et enclore; mais soudain que les eûmes aperçus, nous nous mîmes en bon ordre pour les recevoir, tellement que de première entrée nous les traitâmes d'une si étrange façon qu'ils perdirent l'appétit de nous venir voir de plus près; mais, après avoir été battus à grands coups de canon, ils commencèrent à se retirer sur leur fumier et, pour montrer le chemin aux autres, la capitainesse fut la première mise en route, suivie des autres à voiles déployées; et sans que la mer étoit calme, nous eussions fait choses dignes de mémoire, si est-ce que l'acte fut grand que deux caravelles donnassent la chasse à plusieurs tels gros vaisseaux garnis de quatre à cinq cents hommes combattant, sans jamais oser s'approcher de nous, attendant toujours que nous leur baillissons le choc, à quoi se hasardèrent deux de nos navires, à savoir *la Smeralde* et une autre, se jetant sur les leurs qui étoient à fleur de terre, et encore nonobstant cet avantage, d'un cœur lâche et déloyal, aimèrent mieux se précipiter dans la mer, pensant se sauver sur le rivage, que de nous faire front; si n'échappèrent-ils par ce moyen, car les nôtres les assommèrent tous

dans l'eau à grands coups de javelines et de lances, ne pardonnant à homme vivant, mêmement qu'un ragache de Portugal fut condamné par le commandement de l'amiral d'être pendu et étranglé pour avoir été trouvé caché dans l'un de leurs navires; mais à la parfin il révoqua sa sentence, afin d'avouer et savoir de lui les secrets des ennemis, lequel compta comme il ne falloit savoir mauvais gré à ces Maures de ce qu'ils avoient pris les armes contre les Portugais; car ils étaient contraints de ce faire par le commandement exprès du roi, autrement en danger de perdre la vie; car il disoit qu'ils étoient cause des guerres qu'il avoit avec les chrétiens. Et pour autant que le roi se sentoit avoir affaire à une grosse partie, il se tenoit sur ses gardes et avoit dressé la présente armée qui étoit de sept mille hommes bien armés de toutes pièces, vaillants et de bon cœur, avec propos délibéré d'y exposer toutes ses forces et sa personne même.

Davantage, il y avait dans les navires de ces Maures, à force riz et noix, et d'eau douce, de quoi ils servoient, et aussi sept ou huit grosses bombardes fort courtes, arcs, flèches, targues et épées. Il y avoit aussi dans lesdits vaisseaux deux Maures cachés, auquel

nous ne donnâmes le loisir de faire leur oraison à Dieu ; et survint en cette nuit un vent si violent, qu'il jeta par terre les corps de ces Maures, que nous avions exécutés, lesquels furent bien à l'aise mis en compte par leurs compagnons.

Comme les nouvelles vinrent à Canonor que les Portugais avoient pris et brûlé deux navires en la présence du roi et habitants de Calicut; et qu'une seule caravelle avait mis en fuite un grand vaisseau armé de trois cents hommes. Et comme lesdits Portugais, tirant à la volte de Portugal, trouvèrent aucunes îles qui n'avoient encore été découvertes.

Laissant donc Calicut, nous fîmes voiles en telle diligence tirant à Canonor, distant de là seulement dix-huit lieues, que dedans le dix-huitième de février nous y arrivâmes, où vinrent les nouvelles que nous avions pris et défaits deux navires, qui furent brûlés en la présence de tous les habitants de Calicut, encore qu'ils fussent garnis de sept cent hommes, desquels n'en échappa jamais que seize, se sauvant par le moyen d'une barque ; davantage que le plus grand vaisseau qu'ils eussent, armé de trois cents hommes, avoit eu la chasse par une seule caravelle, et puis mis en pièces à coups de canons, et ceux de de-

dans partie déconfits, partie lourdement blessés. Et que le roi de Calicut, pour voir à son aise (à son grand regret toutefois) cette bataille, monta au sommet d'une maison prochaine de la mer. Et après la mêlée sortirent du port de Calicut plusieurs frégates, côtoyant les nôtres, pour épier s'il s'en égareroit point quelques-unes pour leur donner la chasse; et outre celles-ci, quelques-autres étoient passées sur un sablon prochain de la ville, pour nous tenter, et voir si les nôtres ne les suivroient point étant alléchées de la proie, afin, s'ils y alloient, de les attraper à leur aise par le moyen du mauvais passage, joint aussi qu'elles étoient fort chargées et pesantes; car le roi avoit grand appétit de boire le sang des chrétiens, lesquels il menaçoit de faire rôtir tout vifs. Ce bruit fut semé à Canonor par certains marchands natifs de Calicut, qui s'étoient retirés là, eux, leurs femmes et enfants, à cause des guerres qu'ils avoient ordinairement contre les chrétiens, lorsqu'ils demeuroient à Calicut, où ils disoient être de présent une grosse famine, provenant de ce que les vivres n'y pouvoient plus venir par mer des pays et contrées circonvoisines, à raison desdites guerres, lesquelles y étoient si fréquentes et violentes,

que le roi avoit été contraint d'imposer grosses gabelles et subsides sur son peuple, partie pour se fortifier, partie pour oudoyer les gens de guerre. Or, après nous être rafraîchis là jusqu'au vingt-deuxième de février nous fîmes voiles tirant à la volte de Portugal, laissant le chemin accoutumé, car notre amiral fut d'avis, pour plus grande assurance de son armée, de traverser le golfe de la mer: en naviguant droit à l'île Mozambique, combien que ce passage ne fût encore découvert. Si est-ce que suivant le commandement du roi de Portugal, nous laissâmes à Canonor trois de nos navires et deux caravelles, pour tenir bon sur cette mer et pour couper le chemin à ceux de la Mecque, qui y viendroient charger de l'épicerie. Et vous assure qu'ils ne dormoient pas, car de notre département ils étoient déjà allés à Caicolon pour attraper un navire de Calicut, parti pour aller charger des épiceries pour la Mecque. Suivant donc ce nouveau chemin, tirant vers le levant et libeccio, nous vîmes quelques îles dans la mer, environ cinquante lieues à côté de Canonor; mais nous ne pûmes connoître de loin si elles étoient peuplées ou non; et encore quand ce vint au quinzième de mars, nous aperçûmes une autre île, de la part de maistro et siloch,

peu distante de Mahadase, assise sur des montagnes, mais il ne fut pareillement en nous de savoir si elle étoit habitée ou non, et autant nous en advint des autres que nous découvrîmes sur le chemin, desquelles avions seulement la vue de bien loin; même deux belles et grandes, d'une belle assiette, et fort peuplées d'arbres, n'étant de guère moindre étendue que l'île de Madère, et prochaines l'une de l'autre d'environ sept ou huit lieues; au reste (selon le rapport des habitants de l'île Mozambique) fort riches en bétail, gingembre et cannelle, eau douce. et en tout ce que l'on pourrait désirer en un bon est gras pays, si est-ce que notre amiral ne voulut permettre que nous y missions le pied.

Or, le douzième d'avril nous arrivâmes à l'île Mozambique, où nous séjournâmes quelque peu pour raccoutrer l'un de nos navires, cassé et rompu en plusieurs lieux; mais nous fûmes mal venus, en ce que nous ne trouvâmes une goutte d'eau douce, à laquelle nécessité notre amiral trouva soudain remède, faisant fouir profond dans la terre, d'où il sortit à force eau, de quoi nous fûmes bien aises, et les habitants encore plus joyeux, pour la perplexité qu'ils enduroient par faute de ce bénéfice. Après avoir séjourné là par l'es-

pace de six jours, nous en partîmes le dix-huitième du mois susdit, tirant droit en Portugal, pour porter nouvelles de nos desseins et aventures à notre roi; nous laissâmes toutefois là les navires du sieur Gabriel et de Ruy, lesquels étoient allés en une île pour y faire provision de bois et d'eau; mais aussi cinq autres vaisseaux que l'amiral ne vouloit mettre en sa compagnie, laissant la charge et conduite de tout à Alphonse de Chiar, lui commandant toutefois, qu'il départît deux jours après nous; mais nous ne fûmes presque pas sitôt hors du port, que dès le lendemain, premier jour de mai, nous fallut y retourner, à cause que *la Léonarde* et *Fleur de Mer* étoient cassées, et recevoient l'eau de tous côtés, là où nous lui tînmes compagnie; et quand ce vint au quatrième de mai, il fit partir les navires de Ferrand Lorenze, et de Luigi Ferrand, afin de porter nouvelles au roi, comme par cas fortuit il avoit été contraint de retourner en arrière, pour faire r'habiller tous ses vaisseaux.

Comme les Portugais retournant en leur pays furent agités de plusieurs tempêtes et fortunes de mer; et comme ils rencontrèrent le capitaine Alphonse de Albuquerque, accompagné de quatre navires portugais qui alloient aux Indes, et aux îles nouvellement découvertes.

Après donc avoir raccoutré nos navires à l'île Mozambique, nous départîmes de là le vingtième du mois de mai, naviguant toujours outre, tant que par nos diligences nous vînmes à reconnoître plusieurs et diverses terres auparavant cachées de nous, côtoyant à l'environ trente ou trente-cinq lieues, et voltigeant alentour de l'île Mozambique : maintenant en pleine mer, parfois près de terre, ne faisant autre chose jusques au trentième dudit mois, que l'amiral retourna audit port avec le flot de tous ses navires, afin de r'habiller *la Léonarde*, qui étoit toute décousue et mise en pièces; et nous qui étions au navire de Ruy Mendez de Brito, entrâmes audit port de Mozambique le premier jour de juin, faisant pareillement raccoutrer notre navire, qui avait été défait par une dure rencontre que nous reçûmes de nuit en naviguant un dimanche vingt-huitième de mai, et encore, si ce n'eût été par un grand miracle de Dieu, nous fussions tous péris et engloutis par l'im-

pétuosité et fureur de la mer : car toutes les voiles étoient pliées, entorsées et brouillées, de telle manière, que nous fûmes sur le point de laisser le tout aller à sa bonne fortune, mais Dieu eut pitié de nous, ne nous voulant point encor envoyer au fond de la mer, bien que nous fussions pécheurs et méchants; et à dire le vrai, nous étions en un misérable état, car les navires furent tellement agités des vents et froissés les uns contre les autres, que le châtel de la proue tomba, les pièces sautant partie deçà, partie delà, aux abîmes de la mer, mêmement jusques au bord de ladite *Léonarde*, laquelle reçut un coup si lourd, que l'antenne en tomba et rompit une voile, jetant la moyenne du haut en bas. En quoi nous nous trouvâmes si étonnés et dépourvus de conseils que nous ne savions plus à qui demander aide ni consolation, sinon à un seul Dieu. Mais qui est celui-là tant brave et de subtil esprit fût-il, ou tant assuré de sa vie, qui n'eût tremblé l'âme dans le corps, se voyant en tel état? Nos navires furent tellement vexés par cette importune et soudaine tourmente, qu'ils furent dissipés, jetés et égarés çà et là, avec telles inondations, que les mariniers sautoient d'un navire à l'autre, pour épuiser l'eau qui étoit au fond, autre-

ment en danger d'être tous enfoncés dans la mer, et ne s'en trouva que le nôtre qui ne fût endommagé, duquel treize hommes sortirent pour donner du secours aux autres. Et pour autant que nous ne pouvions atteindre les navires de l'amiral, nous faisions grand feu qui nous servoit de lumière, à la clarté de laquelle nous leur faisions signe qu'ils nous attendissent. Et de fait, la capitainesse s'écria en demandant ce que nous voulions, à quoi nous répondîmes que *la Léonarde* étoit cassée. Ils nous firent offre de nous joindre, mais nous leur fîmes réponse que nous aurions patience jusques à la matinée, que l'on verroit ce qui serait à faire; lequel jour venu, ils furent émerveillés voyant notre infortune et péril, comme nous avions pu échapper le naufrage; et tous ensemble, louant et remerciant Dieu, nous fîmes vœu d'aller lui rendre une solennelle action de grâces, et de célébrer une messe en son église de vie, avant que d'entrer dans Lisbonne. Or donc, le dixième jour de juin nous commençâmes à couper et distribuer le biscuit à tous ceux de nos navires, leur en donnant à chacun douze onces pour cette fois, mais en après n'en baillâmes que dix, pour ce que le pain nous défailloit; il est vrai que l'on bailloit une chopine de vin et

une écuellée de riz pour chaque homme, ce qui dura jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à l'île Mozambique, nous fîmes provision de millet, qui coûtoit un ducat le boisseau, duquel nous usâmes pendant l'espace de dix jours: puis commençâmes à faire de la soupe des miettes du biscuit que nous trouvions amer comme fiel; mêmement pour ce qu'il étoit mêlé parmi d'eau puante comme un chien mort, qui portoit sa sauce et épicerie; toutefois que ribon ribenne nous eussions été bien aises d'en avoir tout notre saoul. Le quinzième jour de juin, l'amiral fit la revue de notre navire, voulant voir la panneterie, laquelle l'étonna fort, pour être si pauvre, contre son opinion; et de fait il jura qu'il estimoit que nous eussions encore trente ou trente-cinq quintaux de pain, de quoi nous nous trouvâmes autant ébahis que lui, pour autant que nous étions encore à deux mille trois cents lieues loin de Lisbonne. Puis ledit amiral ayant fait le cas pareil en *la Julie* et *l'Étaonova*, tous deux dégarnis de pain, de vin, d'huile, de miel, de poisson et de légumes, sinon quelque peu pour la gabie, nous commanda très-expressément de partir sur l'heure pour aller en Portugal; nous promettant de nous suivre dans deux ou trois jours. Et par ainsi, nos navires rac-

coutrés le mieux qu'il nous fut possible, nous reprîmes nos erres droit en Portugal, notre pays, que nous désirions de long-temps revoir; mais le vent contraire retarda grandement notre cours, soufflant maintenant contre terre, tantôt contre mer. Et encore qui pis étoit, le troisième jour de juillet ainsi que nous allions côtoyant, croyant déjà être au cap de *la Julie*, voici s'élever une tourmente du côté de ponant, si grande que c'étoit chose merveilleuse, tellement que nous fûmes contraints de plier toutes les voiles, ne retenant seulement qu'un petit bandereau abattu jusques au milieu de l'arbre, lequel d'autant qu'il étoit si petit, ne pouvoit recevoir grand vent, qui fut cause que nous demeurames là, sans guère nous mouvoir, jusqu'à deux heures devant jour, tournant notre proue contre la mer, qui se trouva si haute et si enflée, que quand nous voulumes plier la voile pour tirer à sec, nous n'en pouvions venir à bout; toutefois qu'après avoir fait nos efforts, il plut à Dieu que nous y parvînmes, où nous demeurâmes jusqu'au mercredi sur le tard, et ce même jour *la Julie* mit une bandière faite d'une pièce de toile, devant le trinquet, et commença à s'approcher de nous et nous d'elle, et quand nous fûmes joints les uns aux

Tuormento matiue.

autres, si près qu'on pouvoit s'entendre par signes (car autrement on ne pouvoit s'entendre à cause du grand bruit et tintamarre que faisoit la mer) nous les entendîmes crier à haute voix : terre! terre! nous invitant par ces paroles d'aller chercher terre avec eux, encore que nous en fussions fort près. Pour cette cause, nous dressâmes un borset au trinquet, afin de gagner terre, et ce malheur dura jusqu'au jour suivant, que la mer fut bonnasse, mais avant de partir, nous chargeâmes à force eau.

Le lundi, dixième de juillet, nous rencontrâmes le navire *l'Étaonova*, lequel s'étoit égaré de notre compagnie, et tout à côté de lui étoient deux autres navires venant de Portugal pour aller en Inde ; et le douzième jour en après, nous rencontrâmes encore deux autres navires, tirant aussi en Inde vers le capitaine Albuquerque, et fûmes grandement joyeux de nous rencontrer; de sorte que pour nous caresser et saluer les uns les autres; nous tirâmes quelques coups d'artillerie. Si est-ce que le capitaine en chef ne voulut permettre que nous nous missions dans les esquifs pour leur aller parler; mais nonobstant cela, je me fis porter sur *la Julie*, auprès desdits deux navires, pour me consoler

avec ceux de mon pays, auxquels je contai des nouvelles d'Inde, les avertissant comme ils se devoient gouverner audit voyage; aussi eux en cas pareil me dirent comme en Portugal étoit né un beau fils au haut et puissant dom Emmanuel, roi de Portugal, me contant outre cela plusieurs autres nouvelles; et et quand ce vint au départ, ils me donnèrent de deux sortes de pain.

Cap de bonne Espérance, L'on redouté par les pilotes.

Le dix-huitième de juillet, poursuivant nos erres, nous passâmes près du grand Lion, tant craint de tous les mariniers, qui est le cap de Bonne-Espérance, lequel certainement non sans cause est redouté de tous; car qui le peut passer sauf en allant ou revenant d'Inde, il peut se vanter à bon droit d'avoir navigué une fois en sa vie. Et quand ce vint au trentième jour dudit mois, après avoir franchi ledit cap, nous vîmes une île qui n'avait jamais été découverte, de laquelle nous nous approchames du côté de maistro, mais nous n'y trouvâmes un seul arbre, étant seulement toute couverte de verdure et herbage, ressemblant proprement être d'eau verte, et est assise à l'objet du cap de Bonne-Espérance, là régnant les vents maistro et siloch, comprenant une carte du ponant et levant, d'où l'on compte jusqu'au dit cap six

cents lieues de traversée, et est du côté de l'île Saint-Thomas, de la part du greco et libeccio, distantes l'une de l'autre, environ trois cent quatre-vingts lieues de mer; elle est aussi à la vue du cap de Palme, à côté de midi et de la tramontane, prenant une carte de maistro et siloch, et on compte de l'une à l'autre trois cent soixante lieues, regardant semblablement l'île de l'Ascension, du côté de maistro et siloch, distante à compter de traversée l'une de l'autre, deux cents lieues, ayant aussi pour objet l'île de May, du côté de la tramontane et midi, distante l'une de l'autre environ six cent quatre-vingts lieues.

L'île Sainte Thomas.

L'île de l'Ascension.

FIN DE LA NAVIGATION DE THOMAS LOPES.

NAVIGATION

AUX INDES

PAR JEAN D'EMPOLI,

FACTEUR DU NAVIRE DU ROI DE PORTUGAL

SOUS LA CHARGE

DU SEIGNEUR ALPHONSE D'ALBUQUERQUE.

Les Portugais arrivent à la terre de l'Ascension, de là à la terre de Vraie-Croix, autrement, de Brésil, riche et abondante en casse et en vernis, là où les habitans vivent en épicuriens, usant de chair humaine. Du port appelé, l'Etan de Sainte Biagie, où il y a grande quantité et bon marché de vaches et autre bétail.

L'an mil cinq cent et trois, et le sixième d'avril, nous partîmes de Lisbonne pour aller aux Indes, étant accompagnés de quatre bons navires, à savoir : *Saint-Jacques*, *Saint-Esprit*, *Saint-Christophe et Sainte-Catherine*, conduits sous la charge du seigneur Alphonse d'Albuquerque, capitaine en chef; et com-

mençâmes à faire voile tirant droit au cap Vert; et quand nous fûmes à front d'icelui, le capitaine s'enquit de ses mariniers quel chemin il devait prendre pour gagner le cap de Bonne-Espérance, pour autant que le chemin ordinaire est par la côte de Guinée et d'Éthiopie; mais ce passage-là est fort dangereux et sujet aux pirates; outre ce, que la mer y est basse à merveille; joint aussi que c'est sous la ligne équinoxale, là où le vent n'a pas grande puissance pour pousser les vaisseaux, qui fut la cause que nous fûmes en délibération de faire volte dans mer sept cent cinquante lieues, suivant ce chemin à voiles déployées par l'espace de vingt-huit jours, à la fin desquels nous vînmes à découvrir, sur le tard, une terre déjà auparavant discourue et connue par d'autres, ainsi qu'il nous étoit d'avis, laquelle s'appeloit l'Ascension; et demeurâmes là alentour toute une nuit, en grand danger de nos personnes et de nos vaisseaux, car le vent nous souffloit au contraire; mais nous n'arrêtâmes guères là depuis qu'eûmes recouvert le vent en poupe, pour autant que ce pays est fort stérile, à ce que nous pûmes connoître; et pour cette cause, tirant outre, suivant toujours cette côte, nous vînmes à découvrir la terre de la Vraie-Croix, autrement

Terre de la Vraie-Croix, pays stérile.

appelée terre de Brésil, déjà trouvée et reconnue auparavant par le seigneur Americ Vespuce, laquelle est riche en casse et vernis, habitée par gens braves et de belle stature, allant tous nus, autant les hommes que les femmes, portant seulement une longue ceinture faite de plumes de perroquets verts, les leurs pleines d'os de poisson; usant d'armes faites en mode d'arcs, desquels la pointe étoit garnie d'os de poisson; au reste, ils vivent comme épicuriens, mangeant de chair humaine, laquelle ils font sécher à la fumée non plus ni moins que nous faisons ici de la chair de pourceau.

Au sortir de ce lieu, nous commençâmes à voltiger, côtoyant le cap de Bonne-Espérance, pénétrant si avant, que, quand nous fûmes à l'endroit de l'île Saint-Thomas, nous perdîmes de vue notre pôle arctique, approchant fort de l'antarctique. Mais avant que de gagner ledit cap de Bonne-Espérance, nous fûmes horriblement agités par une tourmente marine, laquelle nous tiroit maintenant du côté de ponant, puis soudain nous rejetoit sur le levant, car il ne court là autre vent que ces deux; si est-ce que à la fin Dieu nous fit cette grâce de gagner ledit cap de Bonne-Espérance le sixième de juillet.

Tourmente marine.

Au départir de là, suivant le long de cette côte, nous vînmes aborder à un port prochain dudit cap, appelé l'eau de Sainte-Biagie, ainsi nommé parce qu'il fut découvert à tel jour; et encore, pour perpétuelle mémoire, il y a en ce port un petit hermitage; au reste, le terroir est bien garni d'eau douce, que l'on y fouit avec les mains; et aussi il y a grande quantité de bétail et de vaches qui y sont à si vil prix, qu'ils donnent une vache pour une clochette, laquelle ils estiment plus que l'or et l'argent. Les hommes ne portent point de chapeaux, encore qu'ils aient la tête orde et teigneuse; le reste du corps tout découvert, excepté que, depuis la ceinture en bas, ils se couvrent d'une peau avec son poil, cachant leur membre viril dans une gaîne faite de cuir pelu. Mais les femmes portent un habit de peau, avec sa queue pendant au-devant, afin de couvrir leur vergogne, toutes nues depuis la ceinture jusqu'aux mamelles, qui sont longues, hideuses et difformes; et de là, en sus, elles sont tout ouvertes. Leurs armes sont des arcs garnis de fer aux deux bouts. Quant à leur loi et foi, ils n'en tiennent point, et vivent désordonnément, usant de chair crue, fort ords et sales en toute leur manière de vivre, de faire et de parler, mêmement

qu'ils n'ont la voix à plaisir, mais parlent du gosier, de sorte que ne les pouvions entendre, encore que nous eussions en notre compagnie plusieurs braves personnages de gentil esprit et bien entendus dans les langues, lesquels ne surent jamais rien comprendre de leur jargon, sinon que par leurs signes on colligeoit une partie de leur intention. Parquoi il est à conclure que ce sont brutaux plutôt qu'animaux raisonnables.

D'un pays appelé Patti, et par quel signe on connoit sur mer, qu'on n'est pas loin de terre. Du port Deli, entrée de l'Inde. De Colon, là où les Portugais se trouvent fort étonnés. Des chrétiens appelés Nazzareni, par le moyen desquels les Portugais font leur emplette.

Au départ de ce port, naviguant le long de la côte, il nous advint une défortune, avec une touche si âpre et si rude, qu'à peine pûmes-nous en échapper, et de là nous jetâmes presque autant en avant dans la mer comme est l'île de Céfala, où est la mine d'or, où le roi de Portugal a bâti un château bien équipé d'artillerie et de garnisons, où nous séjournâmes quelque peu; et de là, suivant le mandement de notre roi, nous allâmes droit à Mélinde, afin d'y attendre le capitaine en chef, que la tourmente précédente avoit égaré

de notre compagnie. Mais nous fûmes du tout frustrés de notre expectative, ce que nous vint mal à propos, car le temps commode pour passer le golfe, droit chemin pour aller en Inde, étoit près d'expirer, qui est devant le mois de septembre, après lequel il n'est question de passer par ce golfe devant six mois entiers et consécutifs; joint aussi que nous avions retenu un marinier pour nous conduire par ce difficile et naufrageux passage; qui fut cause, qu'à notre grand regret, nous ne pûmes obéir au commandement du roi; et de fait, passant outre, vînmes aborder à un lieu appelé Patti, où nous fîmes quelque séjour; et puis, au sortir de là, nous entrâmes dans ledit golfe, lequel ayant traversé environ huit cents lieues ou plus, nous vînmes à rencontrer, par cas fortuit, tous les navires de notre capitaine, excepté *la Catherine*, qui fut enfoncée au fond de la mer: malheur fort grand d'un côté et d'autre; si est-ce que nous ne laissâmes de nous réjouir, nous consolant ensemble et racontant nos communes infortunes.

En après, nous reprîmes nos erres par le détroit dudit golfe, avec gros danger, accompagné d'une crainte et émoi, d'autant qu'on y compte vingt-quatre mille îles, avec

cela, que si on s'égaroit du droit chemin, il y a danger de trouver terre, engraver et perdre tout. Que s'il régnoit autant de vents par-delà comme il s'en trouve par-deçà, il seroit impossible qu'il en échappât jamais la queue d'un navire; mais un bien y a, que quand l'on traverse ce pays-là, il n'y court qu'un vent venant du côté de ponant et levant; et soudain que fûmes sortis du droit canal, nous vîmes de l'eau blanche et trouble, comme elle si étoit près de terre, de laquelle nous étions loin cent cinquante lieues ou environ. En ce quartier-là aussi se trouvent dedans l'eau plusieurs serpents beaucoup plus longs que gros, qui tiroient la tête dehors de l'eau; et de là, nous connûmes bien que nous n'étions guères plus loin de terre, que de soixante-dix lieues; et puis étant passés plus outre, nous arrivâmes au pont Deli, qui est l'entrée de l'Inde, appelé d'ancienneté Malibare; et de là fîmes tant par nos journées, que nous gagnâmes Canonor, le onzième de septembre, où nous séjournâmes quelque temps pour nous rafraîchir et nous consoler par un doux souvenir de nos travaux passés, et y enlevâmes toutes les épiceries qui s'y trouvèrent; puis nous nous en allâmes droit à Cochin, passant par-devant Calicut, où

Le Pont Deli, entrée de l'Inde.

étoit arrivé le capitaine François d'Albuquerque avec ses galères, lesquelles étoient parties de Lisbonne huit jours après nous, et lui fîmes grandes caresses, et le fêtant le plus bravement qu'il nous fut possible ; et lui de sa part, faisant le semblable, nous contoit comme le roi de Cochin étoit chassé hors de son royaume par les Maures et par le roi de Calicut, qui étoit la cause que ledit capitaine fournissoit des esquifs, et lui soldoit des gens de guerre, tellement que par son moyen, ledit roi auroit usé d'une prompte revanche, et fait la barbe à ses ennemis, et étoit restitué en son royaume. Et encore pour plus grande assurance, nous y bâtîmes un château à la cîme d'un ruisseau, appelé *Ripellion*, bien garni de remparts, d'artillerie et de gendarmerie, le tout levé de nos navires, en prenant un peu çà et là ; puis nous mîmes à faire notre emplette d'épicerie; mais nous ne fîmes pas tout ce que nous prétendions, pour autant que le capitaine, qui étoit venu devant nous, avoit enlevé douze mille quintaux de poivre ; de quoi notre capitaine fut fort irrité contre lui, même quand ce vint qu'il vit partir les navires chargés d'épiceries, car il vouloit ribon ribenne en avoir la moitié, et pour éviter plus grand inconvénient et scandale, il fut dit

que la marchandise seroit arrêtée jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné, et qu'il fût discuté lequel d'eux deux étoit le premier venu. Nous, fort piqués de cette dure rencontre et malheur, d'être venus de si loin, avec si grande peine, travaux et dangers de nos biens et personnes, et nous en retourner tout nus, sans rapporter une once d'épicerie, délibérâmes plutôt passer outre, pour chercher notre fortune là où elle nous attendoit, que de nous en retourner tout vides. Par quoi nous désancrâmes de là, et fîmes voiles du long de la côte environ cent cinquante milles, tirant toujours outre, jusqu'à ce que nous vînmes aborder à une terre appelée Colon, lieu inconnu et non découvert jusqu'aujourd'hui, et là jetâmes dans la mer les ancres à six milles de terre. En environ la mi-nuit, il commença à courir un grand vent tirant contre terre, lequel dura cinq jours, avec telle violence, que quatre de nos fustes furent égarées; tellement que nous demeurâmes avec un seul navire, presque désaisis de toute espérance de salut. La plupart de nous s'étoient dépouillés, afin de se jeter dans la mer et se sauver; mais Dieu ayant pitié de nous, fit cesser le vent. Le capitaine me fit descendre en terre, accompagné de certains autres, pour savoir ce que Colon.

c'étoit de ce lieu, et trouvâmes sur la rive de la mer bien quatre cents hommes de ce pays, nous regardant comme chose admirable. Après les avoir approchés, nous leur fîmes dire par notre truchement comme nous étions chrétiens; de quoi ils eurent grand plaisir, nous disant pareillement qu'ils étoient chrétiens depuis le temps de Saint-Thomas, en nombre tant hommes que femmes de trois mille; lesquels soudain nous menèrent voir une église édifiée à la mode des nôtres, appelée Sainte-Marie; il y avoit images et une croix, et à l'environ d'icelle demeuroient lesdits chrétiens appelés Nazzareni; leur roi s'appeloit Nambiadoré: lequel y arriva et nous reçut gracieusement. Nous lui demandâmes s'il avoit épiceries pour charger trois navires, lequel nous répondit que dans vingt jours il nous en fourniroit de toute sorte pour faire notre emplette. Après être retournés devers notre capitaine avec telle rencontre, fîmes grande chère, et commençâmes à appareiller nos navires, lesquels nous remplîmes tant qu'il nous plut.

Nazzareni, chrétiens.

Comme le roi de Colon vint pour parler avec notre capitaine, et des magnifiques préparatifs de l'un et de l'autre.

Nous préparant pour partir, le capitaine et le roi, désirant de se voir, assignèrent un jour pour ce faire. Le capitaine donc se prépara ce jour pour descendre en terre avec six esquifs garnis d'artillerie et des plus apparents de sa compagnie; son esquif étant couvert en poupe d'un drap de velours, et lui vêtu d'un manteau à la vénitienne, portant grosses chaînes au cou. Nous demeurâmes dans les esquifs, sur la rive de la mer, environ une heure, en attendant le roi, lequel après arriva accompagné d'un peuple quasi innombrable, marchant en rang de bataille avec javelines, épées, targues et rondelles à notre mode; après suivoient les joueurs de barres, oints d'huile, lesquels s'exerçoient l'un avec l'autre; après alloient les citadins et artisans, qu'ils appellent *zétim*, et les seigneurs de sa cour, qu'on appelle *naeri*; et ceux-là étoient suivis par quatre bramines qui portoient la personne du roi, habillé de soie, garni de chaînes et pierreries de grand prix et valeur, ayant sur la tête un long bonnet de velours cramoisi tout chargé de pierreries; derrière lui mar-

choient de grands éléphants et chevaux, bien que les chevaux n'y sont pas nourris, mais ils viennent de Perse ; après, il y avoit plusieurs joueurs d'instruments, comme cornemuses et trompettes. Et comme il fut à l'endroit des esquifs, le capitaine fit tirer son artillerie, afin de le saluer, et sonner trompettes et tambourins; après se fit mettre à terre pour baiser la main du roi, lequel s'approcha du capitaine pour le recevoir, laissant à part ses gens, et se confiant à lui. Ils parlementèrent long-temps ensemble d'une chose et autre; et avant que de partir, ils firent leur accord et traité en la manière qui s'ensuit.

Traité et convention fait entre le roi de Colon et le capitaine des Portugais sur le fait des marchandises et autres choses. De la pêcherie de Canangie, ensemble la coutume des Malibares et des gentils de l'Inde.

Le roi s'obligea de bailler aux Portugais, tous les ans, toutes les épiceries qui croissent en sa terre et juridiction; aussi, nous nous obligeâmes de les prendre et lever. Ils mirent prix aux épiceries et à la marchandise des Portugais; et celui qui demeureroit là pour les Portugais, aurait la charge de faire justice de ses gens, quand elle y écherroit. L'accord fut

mis par écrit et scellé d'un scel d'argent. Cela fait, le roi et le capitaine prirent congé l'un de l'autre, non sans grandes cérémonies. Les chrétiens du pays, désirant fort de voir nos prêtres, le capitaine fit descendre en terre notre frère, accompagné de deux prêtres, tout préparés et revêtus de leurs habillements d'église, allant devant eux plusieurs autres pour leur tenir compagnie. Et après plusieurs petites sonneries de quelques petites cloches, entrèrent dedans l'église, où ils commencèrent à dire la messe en grande solennité, y assistant les hommes et femmes du pays. Et après qu'elle fut célébrée, notre frère commença à prêcher, où se trouva le truchement, homme si savant, que si le frère disoit bien en sa langue, lui disoit encore mieux en la sienne; de sorte que l'affaire alloit tous les jours de bien en mieux. Et en huit jours que nous demeurâmes là, après avoir chargé nos marchandises, plusieurs des gentils de cette terre se baptisèrent. Et sans doute, je crois qu'avec l'aide de Dieu, non-seulement notre roi de Portugal acquerra grand honneur et richesses; mais j'ose bien dire que, avant cinquante ans, se convertira un infini peuple à la foi chrétienne, ce que Dieu veuille permettre par son infinie grâce et bonté.

Partis de cette terre le quinzième de janvier, nous tirâmes à la volte de Cochin pour savoir ce qu'avoit fait cependant notre armée, laquelle nous trouvâmes partie de là, étant allée à Calicut pour traiter accord avec le roi, où nous trouvâmes tous les navires, lesquels n'avoient pu recouvrer assez d'épiceries pour tous, car on leur en avoit promis douze mille quintaux, ce que l'on n'avoit puis voulu bailler, dont les Portugais furent mal contents. Nous leur envoyâmes deux cents sacs de poivre, qui nous étoient restés en nos navires.

Ainsi, nous partîmes, allant à Canonor, où nous prîmes de l'eau, du riz et des pois pour notre voyage. Nous en délogeâmes le vingt-septième de janvier, et prîmes un marinier Maure pour traverser le golfe de la Mecque; et après avoir navigué et passé ledit golfe, nous nous trouvâmes au bout des trois îles susdites en danger de tout perdre; et étant sortis d'un tel péril, nous tirâmes à Mozambique; et après, naviguant au long de la côte, avant que de gagner le cap de Bonne-Espérance, souffrîmes plusieurs accidents; toutefois, nous y arrivâmes le premier jour de mai mil cinq cent quatre, et de là nous prîmes notre adresse; et ayant taillé grandes eaux,

pensant que nous fussions près du cap Vert, nous nous en trouvâmes bien loin, et traversâmes la pêcherie de Canangie à Guinée, où nous trouvâmes la mer calme, et y séjournâmes par l'espace de cinquante-quatre jours, et je crois qu'en tous ces jours nous ne fîmes que six lieues; tellement, que nous étions au désespoir. Nous avions seulement trois pipes d'eau douce, sans vin ni autres vivres : tout étoit consumé, ce qui fut la cause que nos gens tombèrent en grande perplexité et maladie; de sorte qu'en trente-cinq jours nous jetâmes dans la mer soixante-seize personnes mortes, et restâmes neuf, et non plus; et aux autres navires semblablement en mourut bien cent trente personnes; et encore nous, qui restions, étions tous désespérés. Nous vîmes sur la mer un navire, auquel nous fîmes signe de venir vers nous pour savoir d'où il venoit; lequel étant approché, nous trouvâmes qu'il venoit de Portugal et alloit en Guinée.

Pêcherie de Canangie.

Le capitaine d'icelui nous donna de l'eau et d'autres vivres, tellement que nous les fîmes retourner en arrière avec nous, et les menâmes jusqu'à l'île de Saint-Jacques au cap Vert, où nous descendîmes et y prîmes de l'eau, chair, pain et esclaves pour aider à

conduire notre navire jusqu'en Portugal. Et ainsi toujours allant, vînmes à l'île d'Açore où ne pûmes entrer, qui fut la cause que nous allâmes le long de la côte de Lisbonne. Quand nous eûmes vu les rochers de Sintra, étant à cinq lieues de Lisbonne, nous envoyâmes devant nous le navire (que nous avions fait retourner en arrière) pour annoncer au roi comme nous étions là, et qu'il mît ordre de nous envoyer aide pour entrer à Lisbonne. Nous avions le vent contraire, et les Maures que nous avions pris pour notre aide ayant senti et enduré le froid, moururent presque tous. Nous y arrivâmes le seizième de septembre mil cinq cent quatre, et fûmes reçus avec grand accueil et réjouissance de tout le monde.

Malibares et gentils de l'Inde, quels.

J'ai oublié en ce lieu, par faute de bonne mémoire, à décrire les mœurs et coutumes des Malibares et gentils de l'Inde, lesquels sont tous idolâtres, et ne mangent ni chair, ni poisson, ni œufs, ni chose qui ait touché sang, mais seulement vivent de riz et d'herbages. Ce sont gens nets et polis, et amateurs de toute honnêteté. Les riches sont logés fort magnifiquement, et font faire leurs maisons de chaux et de pierres fort bien travaillées. De leurs bœufs et vaches ils en font sacrifices à

leurs dieux, tellement qu'il ne s'en trouve assez en leur pays. Voilà ce que nous en avons pu tirer et comprendre, priant le Créateur de donner à votre seigneurie telle félicité que je la lui désire.

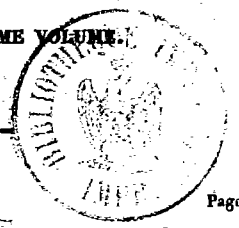
FIN DE LA NAVIGATION DE JEAN D'EMPOLI
ET DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES VOYAGES ET NAVIGATIONS

CONTENUS

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.



Pages.

Epître dédicatoire de Jean Temporal, à M. le Dauphin. I

Préface du tome deuxième. VII

Extrait du privilége du Roi. XIII

Discours sur les voyages de Louis de Barthème. XV

Epître dédicatoire de Louis de Barthème, à la comtesse d'Albi. XIX

Voyages de Louis de Barthème, livre I. 1

Livre II. 49

Livre III. 91

Livre IV. 201

Navigations de Jambol. 261

Discours de Rhamnusio sur la navigation de Jambol. 277

Discours sur les lettres d'André Corsal 293

Pages.

Lettre de la reine Hélène. 301
Première lettre d'André Corsal. 309
Seconde lettre d'André Corsal. 331
Navigation de Vasque de Gamme. 377
— de Pierre Alvarès. 395
— de Thomas Lopes. 445
— de Jean d'Empoli. 539

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES VOYAGES DE LOUIS DE BARTHÈME, JAMBOL, ANDRÉ CORSAL, VASQUE DE GAMME, PIERRE ALVARÈS, THOMAS LOPES ET JEAN D'EMPOLI.

A.

	Pages.
Accomplissement de prophétie.	304
Accoutrements des Maures quand ils veulent livrer la bataille.	56
Action de grâces après la victoire.	235
Adoration des païens.	126
Alepo, droit chemin pour aller en Turquie.	4
Almacharana.	71
Aloës, de trois espèces.	183
Alphonse de Paiva.	298
Aman, cité.	4
Amba, fruit.	136
Ambassade suspecte.	306
Ambassade du roi de Taprobane, envoyé à l'empereur de Rome.	286

Pages.

Ambassadeur de Portugal. 307
Amiadine, île. 102
Amiral (l') du roi de Portugal fait présent de ses prisonniers à l'ambassade de Canonor. 470
Amiral (l') met le feu aux navires des Maures. 474
Ancienne coutume de brûler les corps après leur mort. 164
André Corsal. 307
Animaux merveilleux. 269
Apophthegme de l'auteur. 209
Arabes, de quelle stature. 15
Arabes, voleurs. 16
Arche de Mahomet. 379
Armée des Portugais. 332
Armée de deux cent neuf voiles. 227
Armée du soudan. 357
Articles de la foi que tiennent les habitants de Calicut. 389
Astrologie. 268
Auteur (l') part de Calicut pour aller à Canonor, mettant en grand danger sa personne. 217
Auteur (l') contrefait le médecin. [illegible]
Auteur (l') contrefait le Maure. 208
Auteur (l') est créé facteur des marchands. 238
Auteur (l') est fait chevalier. 247
Auteur (l'), présenté devant le soudan, lui fait une harangue. 66
Auteur (l') est tenu pour saint homme. 213
Auteur (l') contrefait le fou. 58
Auteur (l') contrefait le malade. 216
Auteur (l') se prosterne devant le seigneur Laurent, fils du vice-roi de Portugal. 222

Pages.

Auteur (l'), prisonnier, est présenté au soudan, et défend sa cause. 55

Auteur (l') est fait prisonnier, en danger de perdre la vie. 53

Auteur (l') s'enfuit de Canonor, et se retire avec les chrétiens. 221

Auteur (l') et son compagnon sont présentés au roi de Pégu, et reçus humainement de lui. 175

B.

Banquiers de Calicut. 142

Batechale. 101

Batterie de l'île d'Aden. 360

Bebelmandel, île Diodore. 283

Bénédiction. 305

Bengala, bouche du Gange. 289

Benin, royaume. 297

Bisnagar. 105

Bœufs et veaux adorés à Calicut. 507

Bœuf (le) est tenu pour un divin animal entre les habitants de Calicut. 383

Bœufs et vaches adorés. 392

Bon vivre à Calicut. 387

Bornei. 192

Bramines, prêtres. 314

C

Caicolon. 151

Caïn, compagnon de Mahomet, esclave occis par le fils aîné du soudan d'Ormus, est enfin lui-même tué par Mahomet. 84

Pages.

Cambaie région. 321
Cambaie, très-riche et opulente province. 414
Cannelle à foison à Zeilan. 509
Canonor. 103
Cap de Guardafuni. 335
Cap de Bonne-Espérance. 296
Cap Primero. 450
Cap de Bonne-Espérance, Lyon redoutée par les pilotes. 536
Capitaine du sultan. 331
Capitaine Vasque expose sa commission au roi de Calicut. 380
Capitaine des Portugais assaille et dompte les Maures. 429
Capitaine Alvarès, en quelle sorte trouva le roi de Calicut pour parler à lui. 419
Capogatto. 113
Chail. 153
Changeurs de Sumatra. 125
Chats faisant la civette à Pégu. 173
Chevaux marins, de leur qualité et naturel. 512
Chiens ardents. 290
Chiloë. 404
Cholmendel. 153
Ciamcapalon, fruit. 137
Cicara, fruit. 135
Claude, empereur. 286
Clous de girofle. 191
Commencement de bataille entre les Maures et chrétiens devant Canonor. 232
Comolanga, fruit. 137
Communauté de femmes et d'enfants. 269

Pages.

Composition d'un servicial fait à la bonne foi. 210
Colon. 152-547
Concorde. 270
Confins et limites des Indes. 319
Conquêtes des Portugais aux lointaines régions. 299
Continence. 272
Coquilles de tortues servant pour couvrir les maisons en l'île de Sumatra. 186
Cornalines et calcédoines, d'où proviennent. 92
Corcoxal, fruit. 136
Corps polis sans poil. 265
Coutume d'expiation par corps étrangers. 262
Créance. 304
Cruauté grande de l'aîné des fils du soudan d'Ormus envers son père, sa mère et ses frères. 81
Cruelle exécution des Maures. 522

D.

Dabuli, cité. 98
Damar, cité. 75
Damasc. 5
Dante, cité. 71
David, jeune roi Prête-Jean. 299
Decan. 100
Défaite cruelle des Portugais. 434
Dépêche des malades. 268
Description de l'île de Ziden. 352
Description de gens. 265
Description de l'île d'Ormus. 366
Description de l'île de Zeilan. 361

Pages.

Description de Calicut. 318
Description de la ville. 289
Description de la forteresse d'Ormus. 372
Description du caméléon. 334
Description du port de Calayate. 365
Description de l'éléphant, de toutes les parties de son corps, et de son usage. 108
Description de l'île de Cameran. 354
Désolation d'un des enfants du soudan d'Ormus pour la cruauté de son frère aîné. 81
Désolation du capitaine dom Jean de Bonne-Grâce. 478
Diamant du prix de quinze mille ducats. 224
Dicton fatal mis auprès des têtes des Maures, cruellement exécutés par les Portugais. 498
Dicton mis auprès des corps des Maures exécutés par les Portugais. 522
Diligence de l'imprimeur et libraire, Thomas Giunte. 295
Diversité d'animaux. 273
Dons du roi de Portugal au roi de Calicut. 421
Dons des habitants de Maugallor et lieux circonvoisins, faits à l'amiral. 508
Douane à Calicut. 387

E.

Eau marine douce. 271
Eaux croissant au défaut de la lune. 92
Eléphant, animal glorieux et de sa mémoire. 106
Force d'éléphant. 107-109
Eléphant bien entendu sur tous autres. 468-511
Eléphants sauvages aux montagnes de Zeilan, et la mode de les apprivoiser. 510

Pages.

Eléphants ont jointures aux jambes. 458
Emeraudes. 196
Entretien d'alliance nécessaire aux princes. 306
Epiceries. 104
Epreuve périlleuse d'enfants. 270
Equité de Mahomet, nouveau soudan, quant à la restitution du royaume qu'il avoit occupé par force. 85
Estime de la doctrine grecque entre les Barbares. 275
Etude. 268
Etrange manière de nourrir les petits enfants dans le sable. 144
Exhortation d'un prédicateur. 226
Expédition de l'ambassade d'Éthiopie. 300

F

Façon d'avoir audience du roi des Indes. 327
Fâchement de l'auteur pour avoir demeuré si long-temps en pays étranger, et son excuse. 263
Fanon, monnaie. 112
Fertilité sans labeur. 267
Fontaines chaudes et froides. Ibid.
Forme de corps merveilleuse. 265
Forteresses des Portugais. 314
Fortune et perte des Portugais. 340
François Alvarès. 294

G

Gingembre. 135
Giulfar. 80

Pages.

Grain excellent pour pain. 267
Grande misère des Portugais. 342
Guardafuni et son assiette. 336
Guzarates, quel peuple. 92-321

H

Habillement du roi d'Ormus. 371
Habillement du roi Dalacie. 345
Habitants de Cochin. 435
Habits, cours et monnaies du roi de Narsinga, et sa bravoure et puissance. 111
Habits des femmes de Mauritanie. 11
Habits et accoutrements des Maures. 13
Habits et religion des habitants de Banghalla. 170
Habits du roi et de la reine de Calicut. 121
Habits des habitants du pays de Calicut. 389
Habits des habitants du royaume de Narsinga. 111
Harangue des marchands Maures, au roi de Giogha. 225
Harangue qui se fait communément au soudan, pour impétrer la seigneurie de Damasc. 6
Harangue magnanime du capitaine en chef de l'armée des Portugais, aux autres capitaines et chefs. 229
Hélène, mère de Prête-Jean. 300
Henri de Portugal, premier découvreur des terres neuves. 296
Hérésie des mahométans. 26
Histoires enveloppées de fables. 279
Homère, prince de philosophie. 279

Pages.

Honneur à la vieillesse. 271
Humanité et libéralité du soudan Séchamir envers les prisonniers et esclaves. 75

I.

Igname, viande des barbares, au lieu de pain. 399
Iles Antilles. 326
Iles des Açores. 258
Ile Barbe. 78
Ile de Sainte-Hélène. 256
Ile de Penda. 250
Ile de Soquotora, et sa nature. 333
Ile de Zeilan, anciennement nommée Taprobane. 349
Ile Mozambique, de son assiette et des habitants d'icelle. 249-404
Ile de Goa. 79-313
Ile Goga, 99
Ile de Méroë. 347
Ile Saint-Thomas juive. 297-537
Ile de Saint-Laurent. 311
Ile de l'Ascension. 257-537
Iles Moluques. 288-325
Ile où se pèchent les perles. 413
Iles de Ghédine. 464
Image de parfaite république. 279
Indiens, habitants de Calicut, idolâtres. 385
Indo, rivière. 91

J.

Jambol, grec, fils de marchand. 261

Pages.

Jardins du roi Alcinoüs. 280
Java majore. 288
Java minore. Ibid.
Jean, roi de Portugal, curieux de chercher les pays. 296-298
Jean-Marie et Pierre-Antoine occis par les Maures. 226
Joie et cris du peuple pour la victoire de Mahomet contre le soudan. 85
Justice étroitement gardée à Calicut. 390

L.

Langue et parole double. 266
Lapis lazuli. 321
Latitude du détroit de la mer Rouge. 339
Lettres d'André Corsal. 293
Libéralité royale. 177
Libéralité magnifique du roi de Calicut à l'endroit d'Ariscorée. 427
Liberté de changer de femmes en Calicut. 123
Lieues, combien il y a de Lisbonne à Calicut. 389
Licorne, et ample description de sa nature. 42
Lieutenant du soudan. 358
Lieu d'Homère en l'Odyssée. 266
Lopes Souares, capitaine d'armée de mer. 307

M.

Magada. 284
Mahomet, fils du soudan, homme cruel et inhumain. 74
Mahomet (le corps de) ne demeure en l'air sans soutien. 24
Mahomet se montre homme d'équité. 85

Pages.

Maïs. 282
Mal de Naples fréquent en Calicut, et depuis quand il a commencé à y régner. 227
Malaca, Chersonnèse dorée. 278
Malibares et gentils de l'Inde, quels. 554
Maluch. 191
Mangallor. 103
Manière d'expiation. 262
Manière étrange pour montrer et signifier ses amours. 167
Marc-Paul, cosmographe. 298
Manière de vivre du roi de Calicut. 387
Marchands trafiquant à Calicut, leur superstition et manière de vivre. 393
Maures enchanteurs et nécromanciens. 244
Maures adroits à la nage. 236
Maures, gens d'imbécille esprit. 243
Maures portent honneur aux Mameluchiens. 13
Maures, combien ont coutumièrement de femmes. 12
Maures envoient ambassade aux Portugais pour demander la paix. 242
Maures demandent leur être montré celui-là qui tant les tourmentoit. Ibid.
Maures partie défaits, partie mis en route par les chrétiens. 215
Maures misérablement défaits par les chrétiens. 482
Maures fort adroits à jeter des pierres. 476
Maures pendus par les Portugais (trente-quatre), et les autres mis en route. 497
Mecca, et son contour stérile par la malédiction de Dieu. 34
Médecins d'étrange façon au pays de Calicut. 141

Pages.

Médina Thalnabi, que signifie. 23
Melapolanda, fruit. 137
Menin, cité. 4
Menues épices. 169
Mer de couleur de lait. 313
Mer Rouge dans le détroit de la Mecque. 413
Mer sablonneuse. 30
Mêlée des Maures et Portugais. 432
Mine d'or découverte à Salomon par la reine de Saba, native des Indes Orientales. 453
Mine d'or en l'île de Céfala. 403
Mine d'or. 443
Mode sauvage de diviser les habitations. 399
Mode d'écrire. 268
Mode de semer le riz au pays de Calicut. 141
Monnaie de Pedir. 182
Monnaies de Calicut. 386
Mort du compagnon. 275
Mort d'Odoard en l'île de Cameran. 307
Mort volontaire sans douleur. 268
Mort d'Amyrasen, général du soudan. 361
Mosquée où fut enterré Mahomet et ses compagnons. 25
Murs de bois. 390
Musc bon, pur et sans mixtion. 87
Mutination des Maures. 358

N.

Navires de Tarnassari, comment sont faits et combien il y en a d'espèces. 168
Navires pris aux Maures par le capitaine Pierre

Pages.

Alvarès; les gens tués dedans et navires brûlés. 434
Nazaréni, chrétiens. 518
Nécessité de l'armée des Portugais. 340
Noix muscades. 190
Nouvelles. 40
Nouvelles de l'auteur et d'un Maure. 43

O.

Obédience et lettres de Prête-Jean au pape Clément VII. 295
Odoard Galvan. 306
Octacamban, île. 312
Office d'un poète. 281
Onesicrit. 285
Onor. 102
Opium Thebaicum. 364
Oppone. 284
Oraison du capitaine Simon Martin, en combattant 234
Oraison du prédicant aux sacrifices de Mecca. 39
Ordre historial. 277
Ormus, noble île. 39-298

P.

Pays natal de Diodore. 277
Pays (le) de Magallor et lieux circonvoisins font hommage au roi de Portugal, le tenant pour le souverain seigneur. 508
Palais du roi de Calicut. 133
Paleachate. 158
Palimbrotte, ville d'Inde. 275-289
Pandarane. 113

Pages.

Parao, petit esquif. 219
Pardai, monnaie. 112
Pêcherie de Canangie. 553
Pedir, cité. 181
Perte de livres. 278
Perles, et comme on les pêche. 80-348
Perpétuelle égalité du printemps. 266
Pierre, infant de Portugal. 298
Pierre de Covillan. Ibid.
Pierres douces et mangeables. 290
Plantureuse fertilité. 272
Pline. 286
Police de Tarnassari, tant au criminel qu'au civil. 168
Poisson du corps d'une grande maison. 256
Poisson d'étrange façon. 400
Pois et épices de Calicut. 386
Poivre long. 132
Pommes d'amours. 136
Pont Deli, entrée de l'Inde. 545
Portugais assaillent les Pannaniens. 245
Portugais rangés par les Maures. 477
Portugais battent la cité de Calicut. 500
Portugais se font amis des habitants de Calicut. 427
Portugais mis en route par les Maures. 521
Prasiens, peuples. 285
Présents faits au capitaine des Portugais. 372
Présent de grande dignité, sans valeur de richesse. 304
Présent magnifique du roi de Portugal au roi de Mélinde. 408
Priviléges des femmes de Mauritanie. 11
Prix des chevaux des Indes. 315
Prophétie des Maures. 363

Pages.

Pronostication sur le malheur futur aux Portugais. 401
Ptolomée. 284
Punition par le roi de Calicut à ceux qui font mal aux serpents. 147

Q.

Qualité, état, autorité et habits des Bramines. 515

R.

Raisins ayant les grains sans pepin. 4
Rapport d'un Portugais gentilhomme. 273
Rasigus. 321
Reame, cité. 72
Recommandation des gestes des Portugais aux Indes, conclusion en offre très-grande. 306
Religion naturelle. 272
Requête d'alliance des noirs aux blancs. 305
Réponse superbe du prêtre de Mahomet au capitaine des Mameluchiens. 27
Retenue d'étrangers aux terres de Prête-Jean. 299
Retour de Jambol. 275
Richesses, trafics, habits, déloyauté des habitants de l'île Malaca. 180
Roi de Portugal puissant sur mer. 306
Roi de Pégu est gagné par la libéralité du compagnon de l'auteur. 176
Roi de Chiloë et Pierre Alvarès parlementent ensemble. 406
Roi (le) et les habitants de Mélinde n'usent point de pain. 410

Pages.

Roi (le) de Calicut, quelle foi tient. 116
Roi (le) de Canonor fait jugement des chrétiens. 237
Roi (le) de Calicut, appelé Dieu en terre. 114
Royaume de Joghe. 95
Royaume, richesses et vie du Prête-Jean. 346
Ruse du capitaine Simon Martin. 234

S.

Sacrifice aux prophètes Abraham et Isaac. 53
Sacrifices de Mecca. 38
Seigneur Jules Speron. 293
Seigneur Damian Goës. 294
Salutation et bénédiction. 301
Sammarcante, cité du Caire. 89
Sana, cité. 73
Sang de dragon. 333
Sang médical consolidatif. 270
Saraffi, monnoie du soudan. 256
Scorpions. 290
Séchamir, que signifie. 75
Sépulcre de saint Thomas. 323
Sépulcre de saint Thomas au pays de Mangallor. 509
Sépultures. 274
Sept îles semblables. 271
Strabon. 285
Serpents volants dangereux. 290
Serpents de Calicut. 146
Serpents sans venin et mangeables. 272
Service mutuel. 273
Service humain. Ibid.
Service divin. Ibid.

Pages.

Sich Ismaël. 320
Silia, fleuve mort. 290
Singes blancs. Ibid.
Singularités et antiquités de Damasc. 8
Soudan, seigneur du port de la mer Rouge. 392
Soudan, serviteur de Mameluch. 62
Sommeil, image de mort. 269
Sophi et le turc sont en débat, et pourquoi. 370
Suachen. 328
Sumatra. 179-278-284

T.

Taësa, cité. 74
Taprobane. 285
Tarnassari. 159
Temple antique aux Indes, détruit. 516
Tempérie d'air. 266
Temps de Diodore. 277
Tenga, arbre. 138
Terre de Malaca. 321
Terre neuve découverte par le roi de Portugal. 442
Terre de la Vraie-Croix, stérile 540
Thomas Giunte, libraire vénitien. 294
Timor. 283
Tourmente marine. 448-434-541
Trahison d'un Maure. 355
Trésors des rois d'Aden. 338
Tripoli. 3
Troglodytes bien peuplés. 283
Tromopatan. 112
Turc ou sondan des Mamelucks. 303
Turquoises. 321

Pages.

Turquoises et rubis. 87
Tigres. 290

U.

Unité de viandes est salubre. 273

V.

Vaches sauvages et d'étrange sorte. 78
Vente des enfans mâles sans génitoires. 198
Vêture parable et riche. 272
Voyage aux Indes, et la propriété des lieux. 317

Z.

Zaburro. 282
Zeila. 77
Zeilan. 155-288.
Zèle de la foi chrétienne. 303
Zerzelin, arbre. 141
Zibit, cité. 74
Ziden, port sur la mer Rouge. 34

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Paris. Imprimerie de DUCESSOIS, quai des Augustins, N° 55.